*UNE GRANDE POLÉMIQUE D'HIER*

# PASTEUR
# ET LE PROFESSEUR MICHEL PETER

—

Quand le matérialiste Littré en vint à ses derniers instants, un prêtre fut mandé à son chevet. Etait-ce sur le désir exprimé par le mourant ou seulement, comme d'aucuns l'ont prétendu, suivant la volonté des siens, Littré n'ayant plus alors possession de toute sa connaissance? Nous ne supposerons pas, quant à nous, que, même dans la seconde hypothèse, on ait pu prendre une décision de pareille importance hors de tout consentement préalable de Littré. Au surplus, dans la salle où celui-ci avait eu pour collaborateurs assidus sa femme et sa fille, on pouvait voir encore un crucifix attestant, sinon, certes, sa fidélité chrétienne, du moins son respect pour la religion. Quoi qu'il en fût, pour remplacer à l'Académie l'illustre athée, on ne trouva personne de mieux qualifié qu'un grand savant qui était en même temps un grand croyant : Louis Pasteur.

Pasteur, déjà illustre par ses travaux sur les maladies du ver à soie et par ses importants travaux sur les fermentations, allait bientôt devoir une gloire universelle à ses recherches sur certains *microorganismes* — Pasteur n'employait jamais le mot microbe — et particulièrement sur le bacille de la rage.

On venait d'apprendre qu'il avait commencé de sou-

mettre à son analyse les « véhicules » du terrible fléau et l'on attendait avec confiance le résultat de ces nouvelles explorations dans le domaine de l'infiniment petit. Nul n'ignore à quelles tortures épouvantables sont soumises les victimes de cette maladie dont le nom seul suscite l'effroi. On en vient même à oublier, dans la terreur qu'elle provoque, que les cas de mort par la rage ont toujours été peu fréquents. Aussi conçoit-on aisément l'enthousiasme et l'optimisme avec lesquels furent accueillis les premiers effets de la médication pasteurienne.

Un membre de l'Académie de Médecine crut cependant devoir élever la voix.

Le fils du professeur Michel Peter ne saurait passer sous silence la polémique qui pendant de longs mois passionna le monde médical, les académiciens et même le grand public.

Peter ne craignit pas de contester les conclusions tirées des statistiques officielles par les tenants de la nouvelle thérapeutique. Il affirma, au cours d'une séance fameuse, que le traitement pasteurien d'alors ne modifiait pas la mortalité due à la rage. Avec son autorité de clinicien, il mit en garde ses collègues contre une foi excessive et prématurée. L'homme qui avait dit : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades », rappela que les données de laboratoire ne se suffisent point. Elles ne trouvent leur complément nécessaire que dans la pratique de l'art médical. Car, pour cet observateur constant des ressources et des déficiences humaines, l'appréciation du « terrain » gardait une valeur essentielle. Selon une caractéristique de sa doctrine, pour qu'un germe se développe et crée la maladie, « il faut le consentement de l'organisme ».

Combien, cependant, il eût été souhaitable de voir se joindre, dans leur amour commun de la science, ces deux hommes éminents entre lesquels existaient d'ailleurs des liens de parenté! Mais la différence de leurs formations intellectuelles opposa, au point de les user l'un contre l'autre, celui que, dans une impartiale et saisis-

sante étude, le professeur Vallery-Radot, petit-fils de Pasteur, appelle « un maître du verbe, un grand seigneur de la médecine », et celui qui défendait avec intransigeance les découvertes naissantes de la microbiologie. Il s'ensuivit une querelle dont la cause première fut bientôt oubliée et qui devint insensiblement un débat de doctrine générale. Comme les discussions de ce temps nous paraissent éloignées aujourd'hui, après que les constatations d'Hérelle sur la régression des épidémies et ses recherches sur les êtres invisibles du monde ultramicroscopique ont modifié, au sujet de l'antisepsie, les idées d'autrefois! A l'époque, la dispute fut si vive au sein de la Faculté qu'une scission se produisit, qui s'étendit à l'entourage des deux savants et divisa leur propre famille.

Mais, six années plus tard, lorsque mourut Peter, Pasteur, ne se souvenant plus que de la courageuse sincérité qui avait animé son adversaire, et quoique atteint déjà lui-même par le mal auquel il devait succomber, tint à venir en personne apporter à la veuve l'hommage de son émotion.

Accompagné de sa femme, il se fit conduire auprès du lit où mon père dormait le dernier sommeil, se recueillit longuement et pria.

RENÉ PETER.

# JOURNAL LITTÉRAIRE

(*Suite* [1])

—

## 1903

—

*13 février.* — *Le Petit Ami* a paru aux étalages des libraires cette après-midi, vers trois heures, environ trois exemplaires à chacun. La vue de cela n'est pas gaie, de ce livre que personne ne feuillette. Boulevard des Italiens, à la Librairie Flammarion, un flâneur l'a pris, l'a ouvert, et lu en divers endroits, et l'a reposé.

Ce matin, a paru aussi *Vérité*, l'épais et lourd roman de Zola. Il en est déjà au quarante-et-unième mille.

Je ne suis jamais bien sûr d'avoir du talent. C'est même bien rare que je me sente quelque chose... Mais ce soir, en regardant tous ces étalages, je m'en sentais encore moins. Question grave : que pense le passant qui s'arrête, prend *Le Petit Ami,* le feuillette, le lit çà et là, et le repose?

Monceau (2) me dit que Schwob est surpris de n'avoir pas reçu *Le Petit Ami.* Je lui en ai pourtant dédicacé un exemplaire. Je lui en envoie un autre. Ce soir, je retrouve le premier, oublié dans un tiroir de ma commode.

*Envois.* Sur l'exemplaire de Moréno : *l'unique exemplaire en témoignage d'admiration* (pour son talent à dire les vers).

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 993 à 996.
(2) Frère de Mlle Moréno, alors employé au Mercure.

Sur l'exemplaire de Gourmont : *A Monsieur Remy de Gourmont, grand excitateur d'esprit.*

*Mardi 24 février.* — Ce matin, une dépêche de mon frère. Mon père ne va pas mieux. Il faut que je vienne. J'avais rendez-vous à cinq heures avec Vallette. En allant à la gare Saint-Lazare, je lui ai mis à la poste une carte postale :

*Cher Monsieur,*

*Excusez-moi. Je ne pourrai pas venir ce soir. Il me faut retourner à Courbevoie. Mon père ne va pas mieux. Il va même plus mal. C'est la fin, certainement. Quelle singulière idée pour un mardi-gras de s'habiller en mort.*

*Cordialement à vous.*

*22 mars.* — Eté chez Schwob, pour la première fois, à la suite de son invitation en réponse à l'envoi du *Petit Ami.* Un individu charmant, d'un visage curieux. Il ressemble à Napoléon. Infiniment instruit, il sait tout, et toujours simple, jamais pédant. On est introduit par un domestique chinois, qui ajoute encore une nuance à l'élégance très fine de ce logis vaste, clair et silencieux. De l'antichambre, vu un singe gambadant dans une pièce voisine. Compliments de Schwob. Puis vient Moréno, accueillante comme une camarade. Je ne sais quel membre de l'Académie des Inscriptions arrive, grand, maigre, longue barbe blonde, lorgnon, que je connais de vue pour le rencontrer souvent rue de Richelieu, entrant à la Nationale. Puis un autre visiteur. On parle de la tiare de Saïtapharnès. Schwob va chercher dans une pièce voisine un coffret Renaissance, paraît-il, en argent, richement ciselé, acheté par lui à Nice, je crois. Il le passe à chacun de nous. On l'examine, on l'admire, on cause. Puis Schwob pose le coffret sur la cheminée. D'autres gens arrivent. José de Charmoy, un tout jeune homme, l'auteur du Monument Baudelaire, visage rasé, pâle et brun, très allure Renaissance, avec sa femme, délicieuse comme une enfant de quatorze ans. Puis, enfin, un tas d'autres gens... A un moment, Moréno aperçoit le coffret

sur la cheminée : « Comment! Marcel... Tu laisses ce coffret là... C'est fou!... On ne sait pas qui vient ici... » et elle disparaît aussitôt en le remportant dans un endroit plus sûr. Un peu après, je bavarde avec Schwob. Affaire *Gil Blas, Revue bleue,* place de secrétaire, mes besognes d'étude, manque de temps. Vu Gide, qui me parle de mon livre, dont il a parlé avec Valéry, qui a réussi, me dit-il, à le faire un peu changer d'avis... Compliments. Je lui enverrai un exemplaire. Vu la comtesse de Noailles. Grande dame, assez, mais pas tout à fait très simple. Quelqu'un lui demande ce qu'elle aimerait : « Vivre dans une forêt vierge! »

*5 avril.* — Retourné chez Schwob. Vu Guérin, Théry, le jeune Edouard Champion, qui se fait présenter à moi. Un vrai visage de valet de répertoire. Grand coureur de femmes, paraît-il, et qui doit, du conseil de son médecin, se ranger un peu, sinon, gare!... Il aime beaucoup le livre. Nous parlons de nos rencontres dans des rues, souvent, depuis longtemps. Invité par Charmoy à l'aller voir chez lui les jeudis soir. Schwob parle de mon livre, de l'article d'Ernest-Charles, du refus de mon article par Périvier. « Ce qui distingue Léautaud, dit-il, c'est qu'il est un sentimental qui sait qu'il est sentimental. Ses attendrissements sont toujours coupés par une sorte de rire, comme chez Heine ». Il n'y a pas à dire : si j'écoutais tout ce qu'on me dit, je finirais par me prendre au sérieux et par m'emballer. Heureusement qu'il n'y a pas de danger. Heureusement??? Moréno toujours charmante. Chose curieuse : je me sens plus à l'aise avec elle qu'avec Rachilde. Guérin déteste le livre. Je vois chaque fois chez Schwob un jeune Anglais adorable comme une jolie femme. Il y a aussi un nommé Nigond, poète, dont Schwob et Moréno paraissent raffoler, et qui a l'air bien nigaud. Quant à moi, je ne parle pas, ou à peine. Moréno m'appelle déjà : le sauvage. Au fond, je ne m'amuse guère. Et puis, en deuil, mon complet noir m'assomme. Et puis encore, peu de chose de ce qu'on dit autour de moi m'intéresse. Ce que j'aimerais, ce serait

causer avec Schwob, et un ou deux autres. L'ennui surtout, c'est que je ne connais rien de tous ces gens-là, — et que j'ai une telle habitude du tête-à-tête avec moi-même.

Affaire *Gil Blas*. — *Le Petit Ami* venait de paraître (3). Je reçois une lettre de Périvier. Il a lu mon livre. Le *Gil Blas* m'est ouvert si je veux y collaborer. Que je lui apporte quelque chose. J'en parle à Vallette (4). Il me dit : Vous pouvez toujours essayer. Je fais ce raisonnement : cet homme a lu *Le Petit Ami*. Le mieux que j'ai à faire, c'est de lui porter un article dans le même ton. J'écris un article sur le monument à Gavarni, avec lequel on vient d'abîmer la place Saint-Georges, le substituant au bassin où j'allais si souvent, quand j'étais enfant, faire marcher un petit bateau. Je le porte à Périvier. Il va le lire. Que je revienne dans quelques jours. Je reviens cinq fois : l'article n'est pas encore lu, — il l'a donné à lire, — le lecteur n'est pas là, — il n'y a pas encore de réponse. La dernière fois, Périvier me dit : Impossible. Je ne peux pas laisser parler dans mon journal de son père et de sa mère comme vous le faites. Je lui dis : Je vois que vous avez lu mon livre. Mais cela fait six fois que je viens. A douze sous d'omnibus

(3) On trouvera que je parle beaucoup de ce livre. C'est bien mon avis. Mon *Journal* est ainsi. Laisser cela de côté? Quand on n'a rien fait dans sa vie, on se rattrape sur le peu qu'on a fait.

(4) Je n'ai jamais rien fait dans ce genre sans lui demander son avis. Nous riions ensemble des déconvenues qui m'arrivaient. Quand j'écrivais aux *Nouvelles Littéraires*, je dus à deux reprises donner ma démission à Maurice Martin du Gard pour compte non tenu de la promesse de liberté qui m'avait été faite. Un matin, Vallette me raconta qu'il avait dîné la veille avec lui et M. Gillon, de la Librairie Larousse. Maurice Martin du Gard avait exprimé sa vive sympathie pour moi, disant que j'étais un écrivain original. « Trop, même! » avait ajouté M. Gillon. « Le mot m'a bien fait rire, me dit Vallette. Je leur ai dit : « Vous êtes étonnants, tous. Vous venez chercher Léautaud. Trois mois après, il ne vous plaît plus. Ce n'est pas un débutant. Vous devez le connaître. Ce n'est pas lui qui est allé vous trouver. Il ne demande rien à personne. Laissez-le tranquille ». Et à moi : Vous ne trouvez pas que j'ai raison? Qu'ils vous fichent la paix.

J'ai eu, beaucoup plus tard, une autre affaire *Gil Blas*, quand M. Pierre Mortier le fit reparaître. Offre charmante de collaboration, à laquelle je ne donnai pas suite. Il paraît qu'il y avait dans la salle de rédaction un tableau des gens dont il fallait dire du bien, des gens dont on pouvait dire du mal, et des gens dont il ne fallait pas parler. C'était tout à fait un programme pour moi.

chaque fois, c'est plus que ne vaut l'article. Vous ne me reverrez pas.

*7 avril.* — Dîné chez les parents de Tinan avec Albert (5). Accueil charmant. Décidément, je pourrai mettre cette formule-là partout. M. de Tinan grand collectionneur d'outils d'art, un bourru très distingué, et sachant des tas de choses. Madame de Tinan, une bourgeoise tout à fait, vous entretenant de ses petits ennuis de maison, par exemple de sa femme de chambre qui veut devenir la cuisinière. Le mari disant sans cesse des méchancetés à sa femme. On me montre des portraits de Tinan, celui, si intéressant, fait par Louys : Tinan ouvrant une porte (photographie reproduite dans la *Revue Encyclopédique*). On parle de Willy, de son duel avec Mitty, appelé Monsieur de Quatorzheures dans *Claudine s'en va*. Cela nous reporte au temps où Tinan travaillait pour Willy. *Maîtresse d'Esthète*. Le sculpteur Fix-Masseau propose un jour à Willy un paquet de lettres d'une ancienne maîtresse (la femme qui servit pour *Une Passade*), en lui disant qu'il pourra peut-être en faire quelque chose. Willy lui donne rendez-vous pour quelques jours après, en disant qu'il amènera un sténographe. Au jour dit, Willy arrive avec Tinan. « Mais il me semble que Monsieur est Monsieur Jean de Tinan » dit Fix-Masseau. « Taisez-vous donc! dit Willy. Cela ne fait rien. C'est un ami. » Fix-Masseau raconte son histoire, Tinan prend des notes, Willy boit et fume. Tinan part pour Jumièges, se met au travail, deux ou trois mois. Willy va pendant quelques jours pour examiner le tra-

(5) J'aurais dû l'indiquer plus tôt : Henri Haug, dit Henri-Albert, le traducteur de Nietzsche.

Henri Albert connaissait tout Paris : le « grand monde », la bourgeoisie, le monde de la galanterie, la littérature. Il tenait un *Journal*. A sa mort, ces papiers sont passés entre les mains de son frère. Il faut souhaiter qu'ils n'aient pas été détruits, par puritanisme, « respect des convenances », comme ces gens qui, sans aucun droit, mettent au feu les lettres d'un écrivain, à leur avis « préjudiciable à sa mémoire ». Ils oublient comiquement que, ces lettres détruites, le *fait* demeure connu. Exemple : la lettre de Vigny à Marie Dorval.

La non publication, absolument abusive, véritable « Fait du Prince », de la partie posthume du *Journal* des Goncourt, n'a pas d'autres raisons que des plaisanteries de ce genre.

vail, donner le ton, et ce fut *Maîtresse d'Esthète.* Tinan toucha cinq cents francs. Tinan fit aussi *Un vilain Monsieur.* Mais, ici, le sujet était de lui. Paul Acker y travailla aussi un peu. Je me rappelle avoir vu souvent Tinan, trouvant un mot drôle, au hasard de la conversation, demander aussitôt un « bleu » pour envoyer son mot à Willy, qui le fourrait dans sa chronique. Tinan a laissé des tas de choses, d'abord les papiers remis à Louys et à Albert, puis des lettres, des brouillons, etc. Ce soir encore, je ne me suis guère amusé. Cela me fait pourtant plaisir de voir des gens, des lumières, d'entendre bavarder. Ah! réussir! Comment y arriver, si je m'ennuie autant partout, si partout je ne pense qu'à moi? Toujours la même chose : rien ne m'étonne, ne me ravit, ni les choses, ni les gens, et je ne crois pas que ce soit parce que je m'en fais avant une trop grande imagination. J'étais comme cela quand j'étais enfant. J'arrive, je me mets dans un coin, et là je pense à moi, à mes affaires. Oui, c'est là le vrai : je ne pense qu'à moi. De plus, de quelque endroit qu'il s'agisse, de quelque gens aussi, en deux fois j'ai vu ce qu'est le premier et ce que valent les seconds.

Ce soir, j'avais été chercher Albert chez lui. Il est fort bien installé. La dépouille de Tinan.

Les talons de mes bottines faisaient du bruit. J'en étais gêné.

Je ne sais plus si j'ai noté le nom que j'avais donné à Tinan : Rastignac de *Cirques, Cabarets et Concerts* (6).

*8 avril.* — Donné aujourd'hui ma démission à l'Etude Lemarquis pour la fin du mois. Je ne ris pas. Que va-t-il advenir de ce moi si peu hardi, si peu illusionné sur son propre compte, lancé en pleine littérature? Mais s'y lancera-t-il vraiment, du reste? (7).

(6) Titre de la Chronique qu'il avait au *Mercure.*

(7) La vérité est que je donnai ma démission dans les conditions suivantes. On m'avait promis de l'augmentation à la fin de ma première année. Entre temps, mon collègue comme secrétaire, un nommé R..., avait volé à l'étude, au moyen d'écritures truquées et de signatures imitées, une somme de 42.000 francs .Quand cela se découvrit, alors qu'il était en vacances, je m'empressai de remettre au fondé de pouvoirs quelques

*30 avril.* — Eté passer la soirée chez Charmoy, pour la troisième fois. Madame de Charmoy est tout à fait mieux en toilette d'intérieur. Ce soir, je causais avec elle. Je continue à lui trouver cet air de gamine un peu libre... A part cela, tout ce qu'il y a de convenable. Charmoy très simple. Remarqué qu'ils ne savent pas toujours le nom des gens qu'ils reçoivent. Quelle bande de gens, tous ces trois jeudis. Des cabots, des cabotins, des jeunes gens de lettres, des vieux : Ventura, Fleischmann, Prax, Bonnefon, Lacuzon, et quels autres! Pour la plupart, des pantins. Mon excitant jeune Anglais est là. Il s'appelle Reginald. Je dis mon impression à Mme de Charmoy : Si j'avais une femme, je la tromperais avec lui. Le cher enfant est anglais, ce qui lui donne, pour parler français, de petites mines gauches et délicieuses, et il se destine au théâtre. Sa maman vient toujours le chercher vers la fin de la soirée. Il peut avoir dix-huit, vingt ans. Albert est là, aimable adroitement. On est reçu et on passe la soirée dans l'atelier de Charmoy, au milieu d'énormes sculptures, le Baudelaire, le Sainte-Beuve, une énorme Camille imprécante, les bras et les seins en l'air, et divers autres bustes ou ébauches. Vers onze heures, thé, chocolat et gâteaux. Deux petites cuillers pour trente personnes. Parfois, ce qui n'est pas rose, des cabots récitent des choses. Le premier jeudi, quel plaisir rare : Moréno récita *L'Invitation au voyage*, dans un coin, pour trois ou quatre qui étions là. Il aurait fallu ne plus rien entendre après. Jamais aucune artiste ne m'a donné autant d'émotion. Pas un geste, pas un effet, aucune déclamation, mais quelle profondeur! Le premier jeudi, Mme de Charmoy m'avait demandé si cela me ferait

papiers que R... m'avait donnés à lui garder, en disant que je les avais pris sans me douter de rien, et que, d'ailleurs, si j'avais su quelque chose, je n'aurais rien dit, mon métier n'étant pas de dénoncer les gens. La fin de ma première année de présence arrivée, je priai ce fondé de pouvoirs de vouloir bien rappeler à M. Lemarquis sa promesse d'augmentation. Il s'y refusa en ces termes : « Je ne m'occupe pas des gens qui approuvent les voleurs ». C'était interpréter tout de travers ce que je lui avais dit. Je le lui répétai et j'ajoutai que, puisqu'il se refusait à transmettre ma demande, je donnais ma démission. En fait, sur la demande de M. Lemarquis, je continuai à venir à l'Etude les après-midi, jusqu'au règlement final d'une affaire dont j'étais chargé.

plaisir qu'elle me fît faire un petit article quelque part. « Moi, Madame, lui avais-je répondu, mais certainement. Je ne demande que la gloire, moi! » Et le jeudi suivant, j'avais appris que Fleischmann avait écrit des choses dans le *Voltaire*. Quelle publicité! Il n'y a guère que les garçons de bureau des ministères qui lisent ce journal. Le dit Fleischmann était là, qui me demanda un exemplaire, que je lui promis, avec l'intention de ne pas tenir. Mais le lendemain, il déposa des journaux chez moi, et ce soir je lui ai remis un exemplaire déjà destiné et pas envoyé, sur lequel j'avais gratté le premier *envoi*. (L'histoire de F... avec le Mercure, au sujet d'un livre chipé. F... le vendant sous le nom de J... de la H... Celui-ci prié par le Mercure de rembourser et rétablissant la vérité, en allant chez le bouquiniste avec une photographie de G... et une de F... Le bouquiniste reconnaît tout de suite le vendeur, F... et F... fabricant une fausse lettre de Vallette, où il était dit qu'on s'était trompé, qu'on lui faisait des excuses). En revenant, bavardé avec Albert. Je lui dis combien il fait l'effet de quelqu'un en qui on ne peut avoir confiance, que jamais moi, par exemple, je ne me serais attendu à autant de sympathie, d'aide, de sa part. Nous parlons du milieu Charmoy, lui des gens, moi de mon ennui. « Cela ne m'embête pas de sortir, lui dis-je, mais je sens que sortir pour de tels endroits est si peu utile, pourra mener à si peu, etc... »

Faire tout, dire tout, sans croire ni tenir à rien si ce n'est qu'à son plaisir, s'il y a moyen.

*Dimanche 3 mai.* — Dans le métro, en revenant de Vincennes. Une jeune fille, seize ou dix-sept ans, blonde, jeune, et ces couleurs légères, cette roseur sensuelle aux narines... Il faisait des réflexions, comparait, combien profondément. Ah! pas de passé, là, et quel avenir!...

*Mai.* — C'est cela, la vie. On travaille, on fait des livres, avec des tas de salutations à Pierre et à Paul. On attend la gloire, la fortune, — et on claque en chemin.

(Manque des pages dans le manuscrit.)

*6 mai.* — Ce n'est pas brillant, moi dans la littérature tout à fait. D'abord, je ne réussis pas à m'y mettre tout à fait. Ce qu'on fait autour de moi ne m'intéresse pas assez. Je m'en aperçois de plus en plus : une seule chose m'intéresse : moi, et ce qui se passe en moi, ce que j'ai été, ce que je suis devenu, mes idées, mes souvenirs, mes projets, mes craintes, toute ma vie. Après cela, je peux tirer la ficelle. Tout le reste ne m'intéresse que par rapport à moi.

Quand je ne suis pas dans une certaine excitation, joie ou chagrin, je n'ai de goût à rien, ni une idée, rien. Serais-je donc romanesque? Je relisais ce matin dans la *Vie de Henri Brulard* le passage du « moment du génie ». C'est tout à fait mon cas. Quand écrire devient du travail, j'enverrais tout au diable. Et pourtant, j'ai une volonté extrême. J'ai quelquefois recommencé quelquefois dix fois la même page, le même chapitre. J'étais malheureux comme les pierres. Cela ne faisait rien. Je recommençais.

Je n'ai aucune confiance en moi. Il faudrait que j'aie la force de ne rien lire, de croire en moi, et en moi seul, comme si seul j'écrivais. Et puis commencer, le commencement de quelque chose, voilà le difficile. Quelle corvée, les premières phrases.

Que d'autres sujets encore, de pas d'emballement. Les défauts, coquilles, phrases oubliées, irréparables peut-être du *P. A.* — puis, de me sentir si peu solide, si malade, j'en suis sûr, tout au fond. De plus, ce manque de facilité, souvent. Tous les éloges, tous les encouragements n'y feront rien. Je le sens. Il n'y a que moi qui compte en cette matière. Ce que je ne trouve pas bien est à jamais pas bien. Je n'ai pas encore d'idée bien nette sur mon livre. Je donnerais beaucoup pour pouvoir le recommencer. Je n'y changerais pas grand'chose. Je n'y mettrais même que les phrases notées au crayon sur de petites feuilles volantes. Mais que ce serait beaucoup à mes yeux, surtout si je trouvais une meilleure fin, plus serrée et moins littéraire, du chapitre VII.

Je ne suis décidément pas assez fou de moi.

On m'a fait ces jours-ci envoyer des exemplaires pour le Prix Goncourt. Je trouve cela hideux. Un prix! La littérature primée! Pauvres choses! Des potaches, quoi! Il est vrai que cinq mille francs! Et peut-être cela peut-il se passer en silence. Que de bonnes volontés rencontrées. Ah! je pourrai le dire : j'aurai inspiré de la sympathie à tous ceux qui m'auront connu, et je suis si sec, pourtant, trois jours après les choses. La vie n'est pas assez suivie, il n'y a que des à-coups, et les intermittences sont trop longues. Ces notes aussi sont écrites beaucoup trop vite, avec pas assez de réflexion. Tout n'est-il donc que besognes?

*9 juin.* — Il n'y a pas un écrivain qui me donne plus l'envie d'écrire que Stendhal, avec la *Correspondance,* la *Vie de H. Brulard* et les *Souvenirs d'Egotisme,* — et toutes ses *Préfaces.*

*10 juin.* — Il y a des moments, trop fréquents, hélas! où j'aime mieux rêver sur ce que j'ai à écrire ou sur ce que j'écrirais, que d'écrire.

*11 juin.* — Passé aujourd'hui rue des Martyrs. Vraiment, à six heures du soir, ce n'est pas loin de ressembler à la rue Mouffetard. De plus, moi qui rêvais de retourner habiter ce quartier où j'ai passé mon enfance, maintenant je ne l'oserais, tant j'y retrouve à chaque pas le souvenir de mon père, et tant l'idée de la mort m'y poursuit et me glace même en plein jour, rien qu'à circuler dans toutes ces rues.

*11 juin.* — Je songeais aujourd'hui en me promenant à tous les lieux communs qu'on a écrits sur le plaisir d'être imprimé, de corriger des épreuves, de voir son livre, de lire des articles sur soi, etc... Quelles pauvres âneries! Je cherche quel plaisir analogue j'ai bien pu avoir. Je ne trouve rien ou tout à fait très peu. C'est que j'ai toujours trop su ce que je faisais, ce que j'avais

fait et que, contre l'idée que j'ai de moi, rien ne peut prévaloir, trop malheureusement.

*18 juin.* — Raconté à moi par .........., mai 1903.
L'histoire ......... — ..............

S... S..., qui est morte il y a un mois, aurait dépensé près de 400.000 francs pour lancer *** — S... S... était fort belle femme. — *** est fort laid, l'air d'un valet, — de grande maison il est vrai. Mystères de l'amour. Il faut croire d'ailleurs qu'elle l'a mal lancé, car il n'est pas allé loin.

Ce qu'on dit de la littérature de Montesquiou qui serait surtout de la littérature de Yturri (M. de Serpigny, dans *Le Mariage de Minuit*). Et le mot de Montesquiou, dimanche 14 juin, chez Schwob : « Je vais être obligé de me confiner dans le silence, oui, pour assez de temps... » Et comme tout le monde avait l'air de se demander ce qui était arrivé : « Oui, mon pauvre Iturri est malade, bien malade, même... »

*11 juillet.* — Il n'y a plus que des livres comme ceux de Stendhal et ceux de Nietzsche, — ces derniers si difficiles qu'ils me soient le plus souvent, — pour me mettre le cerveau en mouvement.

*14 juillet.* — Passé la journée chez Schwob, lequel malade, au lit, et d'un moral navrant. Conversation sur des gens : Régnier, Rachilde, Jarry, Albert, Fargue. Nous parlons de l'affaire Adelsward, et du joli physique que *** avait alors, au temps du Théâtre de l'Œuvre. A ce propos, Schwob me dit, en parlant de lui : « J'ai eu bien tort, un jour... Il était venu me voir, et certainement il ne venait que pour cela... J'ai eu peur d'avoir des histoires... »

Mon opinion depuis longtemps sur la littérature de Schwob. Au fond, très au fond, je n'y trouve aucun intérêt. C'est de la fabrication, de la marqueterie et je sens comment c'est fait et avec quoi. De vastes lectures, dans

tous les genres, — des phrases et des idées notées sur des fiches, — puis arrangement, combinaison de ces phrases et de ces idées classées par catégories, en un tout quelconque. Il n'y a à retenir qu'un art merveilleux, une adresse inimitable, une grande délicatesse dans l'art de choisir, un considérable savoir. Mais, au fond, tout cela sent les vieux livres. C'est truqué au possible. Il n'en ressort qu'une intelligence exceptionnelle, un sens critique poussé à son dernier développement, ce qui, certes, est beaucoup. Il y a aussi des pages de critique, sur Meredith, sur Stevenson, sur Courteline, qui sont uniques. Schwob sait toujours dire, sur tous les sujets, une parole définitive, juste, exacte. Mais dans ses livres, qui sont trop travaillés, aucune sensibilité ne paraît. Seule, une impression d'étrange, de mystérieux, qui doit lui venir de Poe et de la fréquentation de Shakespeare.

Il faudra que je développe cela un jour.

*16 juillet.* — Je goûte à l'avance le goût de ma tristesse quand je serai de nouveau seul, dans quelques jours. Je sais si bien ce que sera mon état moral. Il faudra que j'en profite pour écrire la dédicace à la Perruche.

*Juillet.* — J'ai beau faire, écrire des lettres flatteuses, soit pour des livres reçus, soit pour des articles sur le *P. A.*, je m'en moque et n'en pense pas un mot, tant peu de choses m'excitent, même de mes propres affaires. S'il y a un grand écrivain aujourd'hui, ce qu'il peut être hasardeux de prétendre, c'est Barrès, et Gourmont, ce dernier depuis deux ou trois ans, et malgré l'insipide marotte qu'il a de l'Art avec un grand A. Les autres, Schwob, France, Régnier, etc., sont des truqueurs, rien de plus. Il y aurait peut-être eu Laforgue... Et puis, tous ces gens à romans, à nouvelles, à poèmes jamais interrompus sont sans intérêt. Il n'y a qu'une chose qui me rende curieux chez eux, c'est la faculté qu'ils ont ainsi d'écrire sans s'arrêter, un roman tout de suite après un autre, comme Régnier, par exemple. A part cela, rien, pas de personnalité. Ce qu'ils font, un autre pourrait le faire,

et c'est là qu'est la tare. Des travailleurs, voilà tout. C'est peut-être beaucoup, oui. C'est peut-être rien aussi.

*18 juillet.* — Le soir, au Petit Luxembourg, les vieilles pauvres catins qui traînent sur les bancs, cherchant l'ombre pour leurs rides mal fardées et de pauvres michés pas difficiles. Elles ne doivent faire que de maigres affaires, et aussi, sur ces bancs, ne travailler que dans un certain genre... Il y a là, le soir, de nouvelles allées des veuves, les veuves...

*22 juillet.* — Quel effort il me faut faire sans cesse pour maîtriser ma pitié, ma bonté.

*29 juillet.* — Je songe que je ne dois guère imiter les écrivains que j'aime, puisque je trouve si peu de choses qui me plaisent dans ce que j'écris.

*2 août.* — Pour les *Paysages Parisiens.* Combien savent jouir de tout cela... Jouir aussi de la vue des singuliers bonshommes qu'on rencontre, comme ce petit vieux marchand de ballons vu aujourd'hui à la barrière de Vincennes, avec ses manières tout à fait Louis XV et son mauvais parler des faubourgs.

*6 août.* — Je fais des rêves de grand travail, quand je serai installé ailleurs, loin de cet imbécile à mandoline (8).

*7 août.* — La rue des Saints-Pères, vue de tout à fait en bas, de l'impériale de l'omnibus. Aspect province. On la dirait fermée en haut.

*14 août.* — Je me dis parfois que j'étais peut-être né pour faire des affaires. J'ai besoin d'activité, et d'une activité un peu obligatoire, et de préoccupations et de responsabilités. Alors, je me sens un peu vivre, et je sens le prix et le goût de la vie. Je ne suis pas non plus si

(8) Le locataire de la chambre à côté de la mienne, 29, rue de Condé.

maladroit que je l'aurais cru. Quand j'ai quitté l'étude Barberon pour entrer chez Lemarquis, j'étais un peu effrayé à l'avance du travail que j'allais avoir à faire. J'ai pu m'apercevoir par la suite qu'au fond il n'y a rien de difficile et que rien ne donne de la capacité comme de se trouver devant un travail qu'il faut à toute force accomplir, seul, et avec ses seuls moyens. On trouve alors en soi le moyen de s'en tirer et l'expérience que j'en ai faite a été telle que je crois bien que si je trouvais demain n'importe quel travail, si difficile qu'il soit, je l'accepterais, pourvu qu'il soit bien rétribué, avec la joie à l'avance des difficultés inconnues à étudier et à aplanir. Le tout, c'est qu'on me laisse un peu faire seul. Je fais une ou deux gaffes au début, mais j'y prends toujours une leçon, et cela m'arrive rarement après. Ce qui me fait dire que j'étais peut-être né pour les affaires, c'est la sorte de plaisir que j'éprouve depuis deux ou trois mois à discuter avec tous ces créanciers ou avoués de créanciers. Il est vrai que c'est moi qui tiens le bon bout, puisque c'est moi qui ai l'argent et qui paie. Eux, ils désirent recevoir, et ce désir leur enlève toujours plus ou moins de leurs moyens. Je leur mets l'argent là, sous les yeux, l'offrant ainsi, ou pas. Je vois sur leur visage le travail de la tentation, de la réflexion courte, de cette pensée : « Après tout, mieux vaut un peu moins que pas du tout, ou que dans très longtemps. » Et presque toujours, ils cèdent. Plaisir à convoquer ainsi un créancier de 1000 francs, par exemple, qui attend son argent depuis dix ans, et de lui dire, d'un ton aimable : « Je vous offre quatre cents francs. C'est à prendre ou à laisser. » Et puis, plaisir aussi des négociations secrètes (9).

(9) Voir *Passe-Temps : Souvenirs de Basoche*.

M. Lemarquis était un « as » dans sa profession. Il avait été nommé liquidateur de l'affaire de Panama, comme mandataire des obligataires. Il avait écrit l'historique de l'affaire. Vingt pages. Tout y était. Quand je lus cela, ce fut un émerveillement pour moi. Il y a plus de profits à tirer, pour le style, auprès de tels hommes, qu'auprès de n'importe quelle de nos célébrités littéraires. (Il y a longtemps que je suis arrivé à cette opinion : c'est le dernier mérite d'un livre que d'être bien écrit, — au sens : rhétorique). Avec les manières les plus civiles, il fit restituer à un avocat célèbre qui avait été abusivement « honoré » dans l'affaire.

Il me confia, pendant mon passage chez lui, le dossier d'une succession de près d'un million dont il avait été nommé séquestre. (La même affaire dont je parle ci-dessus). Les fonds étaient déposés à la Caisse des Dépôts. Cette succession était grevée d'un passif de près de 800.000 francs. Les créanciers attendaient depuis quinze ans. Ils avaient tous fait opposition à la Caisse. On ne pouvait rien retirer sans leurs mains-levées. On ne pouvait obtenir celles-ci qu'en les payant. Pour les payer, il fallait les fonds. Après entente avec le Président du Tribunal, M. Lemarquis paya (au mieux, comme je viens de l'expliquer) les créanciers de ses deniers, obtint ainsi les mains levées, retira les fonds de la Caisse et régla avec l'héritière, à laquelle nous avions réussi à sauver une bonne part.

Son métier était sa vie. Pendant mon passage chez lui, il se maria. Voyage de noces pendant cinq ou six jours. Il se fit faire une liasse de dossiers pour les étudier pendant ce voyage.

Il portait, à mon entrée chez lui, des chapeaux haute-forme d'une tubulure énorme, qui lui entraient jusqu'aux oreilles, et qui lui allaient, tout au moins y était-on habitué. Il fallut son mariage pour lui faire adopter un modèle plus coquet, sous lequel il paraissait tout gêné.

Je me suis trouvé un soir, à l'époque que je faisais la critique dramatique, presque son voisin à l'orchestre de la Comédie-Française, Mme Lemarquis avec lui. Je ne serais pas loin de jurer qu'il pensait plus à telle affaire en cours entre ses mains qu'il n'écoutait ce qui se racontait sur la scène, ne perdant très probablement pas au change.

J'avais chez lui de bien modestes appointements comme secrétaire. Mais 1° quand j'eus terminé le règlement de cette succession, j'eus une belle gratification et il n'aurait tenu qu'à moi de rester à l'Etude. 2° j'ai appris dans mes années de basoche bien des choses, qui m'ont été fort utiles dans ma vie, moralement : perte de prestige, à mes yeux, des gens de procédure, et juridiquement : nombreuses connaissances en bien des matières. J'aurais bien des histoires comiques à raconter dans ce genre, notamment avec ma propriétaire, entre autres une longue affaire d'expertise, l'expert portant un nom charmant, le diminutif du nom de l'endroit le plus agréable chez une femme. Il faudra que je le fasse un jour.

Après les premiers mois de la guerre de 1914, si profondément atteint par ce que je me représentais des tueries qui s'accomplissaient, ayant en horreur les propos surchauffés que j'entendais de la part de certains guerriers en chambre, je voulais me faire nommer juge de paix en Bretagne, dans le coin le plus reculé. J'en avais parlé à Philippe Berthelot : « Rien de plus facile, me dit-il. Vous voulez aller loin, alors que tout le monde veut être à Paris ou tout près. Avec « massié Priand » ce sera fait tout de suite ». Je ne me décidai pas, par peur du regret.

A propos de ce que je dis sur le style au début de cette note. Je tiens à mettre ici une note de ces jours-ci dans mon *Journal*. C'est mon regret, souvent, pour certaines notes de ces dernières années, que, certainement, je n'aurai pas le plaisir de les voir publiées. Mon *Journal* s'étend sur plus de quarante années. Il faudrait que le Seigneur m'accorde vraiment un grand répit. Il n'y a pas que la rhétorique. Il y la préciosité, l'amour voulu du pathos. Le Professeur Henri Mondor vient de faire paraitre un livre : *L'Amitié de Verlaine et* (il a oubli le *de*, c'est fâcheux comme faute), *Mallarmé* (*). Dans ce livre, beaucoup de lettres et de billets de Mallarmé, du tour qu'on sait. Quelle antipathie me donnent pour lui cette pose, cette préciosité, ce tarabiscotement de vocabulaire et de style! Un petit extrait aussi d'un article qu'il écrivit sur l'unique fois qu'il vit Rimbaud. Il décrit les mains énormes qu'avait celui-ci, telles qu'on les voit dans le tableau de Fantin-Latour. Puis : « J'appris qu'elles avaient autographié de beaux vers... la bouche n'en récita aucun... ». *Autographié* pour *écrire! Une bouche qui récite des vers!* Il trouvait merveilleux

(*) Comme une raison sociale, une marque de commerce : les voitures de Dion-Bouton, Pâtes Rivoire et Carret.

*15 août.* — Il n'y a décidément que moi, que ce qui m'est arrivé, que ce qui me touche, que j'aime ou recherche qui m'intéresse, et j'aurais certainement de la peine à inventer les bêtises nécessaires dans un roman.

Je n'ai jamais eu de chance avec les femmes. Il est toujours arrivé un moment où leur bêtise a dépassé mon amour.

Je repense à cette idée que j'avais en 1897, d'écrire moi-même une étude sur moi.

On n'est pas beau après l'amour. Mouvements ridicules, où on perd chacun un peu de matière. Grandes saletés.

*19 août.* — J'ai vu aujourd'hui une belle chambre, rue Chabanais, à côté de la célèbre maison, maison Restauration, au dernier étage, superbe cheminée en marbre vert, à deux pas de cet hôtel Louvois, place Louvois, si joli d'aspect, où ma mère habita dans sa jeunesse, entre 1875 et 1880, à deux pas aussi de cette rue de Richelieu où habita St. et que j'ai tant parcourue quand j'étais enfant, pour aller avec mon père, de la rue des Martyrs à la Comédie et en revenir. Mais 380 francs, sans cuisine, sans gaz, sans eau. Ce serait une folie.

L'étonnement, l'admiration de Vallette pour l'affaire Humbert, à cause des débats qu'il lit. Gendelettrie, cette admiration et cet étonnement, manque d'habitude des affaires, d'en voir, de savoir ce que c'est, et tout le jeu des combinaisons qu'on y trouve souvent. Aussi une sorte de naïveté chez Vallette qui fait qu'il ajoute (10).

PAUL LÉAUTAUD.

(*A suivre*).

d'écrire ainsi! Un homme n'est pas intelligent quand il donne là-dedans jusqu'à la fin de sa vie.

Quant au Professeur Henri Mondor, lui aussi il donne dans la pose à la mode : « On peut cependant imaginer... que Mallarmé... eût aimé *de* rencontrer... » Il faut bien montrer qu'on sait écrire.

(10) L'affaire Humbert fut également confiée à M. Lemarquis, et je le précédai un matin à la Banque Humbert, rue Auber, pour l'apposition des scellés et l'inventaire. (Voir *Passe-Temps : Souvenirs de basoche*).

# LARMES
# D'UNE REINE DÉLAISSÉE

### D'APRÈS UN VIEUX POÈME ANNAMITE

—

« *Les feuilles jaunies, que disperse le vent d'automne, font comme une pluie d'or; et je languis de froid dans ma chambre déserte. Ah! le ciel est-il jaloux des autres femmes qui, jadis, furent aimées, pour être si cruel envers moi? Pour me précipiter ainsi dans un abîme de douleur, après avoir semé l'espérance dans mon cœur? Pour faire de moi — épouse encore heureuse naguère — une pauvre épouse délaissée?* »

★

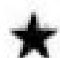
*Il fut un temps où elle était belle et fraîche et radieuse.*
*Ses joues étaient roses comme des efflorescences roses;*
*Son regard était comme l'onde en automne.*
*Lorsqu'elle paraissait derrière le store mince,*
*Les poissons oubliaient de nager,*
*Les oiseaux oubliaient de voler.*

*Ses poèmes avaient la splendeur des étoffes brodées.*
*Aux échecs, elle était l'égale de Dê-Thich;*
*En musique, elle était l'égale de Teu-Ma.*

*Grande était sa renommée dans le royaume;*
*Nombreux, les papillons devant son palais.*
*De grands seigneurs, brûlant d'amour pour elle,*
*Attendaient avec impatience l'étoile propice*
*Ou le moment de lancer des flèches sur les moineaux* (1).

(1) Allusion aux deux *moineaux* que Dâu-Nghi avait fait peindre sur son paravent; il entendait donner sa fille en mariage au premier jeune homme qui, rien qu'en lançant deux flèches, aurait transpercé les yeux de ces moineaux.

« *La vie s'offrait à mon âme éblouie comme une merveilleuse aurore...*
« *Car je voyais tout à travers mes désirs lumineux!*
« *Chaque instant suscitait en moi des fleurs nouvelles;*
« *Je tremblais d'une indicible joie devant mes horizons sans fin!*



« *Mais nous sommes si peu de chose sur cette terre*
« — *Une bulle d'air, une algue dans un océan de malheurs et de tristesse!*
« *L'âpre souffrance épuise contre nous ses raffinements,*
« *Et notre chemin multiplie ses pièges sous nos pas.*
« *Nous flottons, nous ballottons, sans repos, sans repos et sans rives,*
« — *Esquifs éphémères que tourmente la vague, la vague toujours recommencée,* —
« *Harcelés, sans cesse harcelés, et tourmentés et broyés, pétris*
« *Par maintes angoisses et maintes frayeurs,*
« *Et humiliés, affligés par des revers sans nombre;*
« *Et la faim nous dévore les entrailles*
« *Et le froid nous fouette le visage;*
« *Et ainsi, toujours ainsi* — *de misères en misères,* —
« *Jusqu'à ce que nous soyons usés, mutilés, flétris et presque sans âme!*

« *Ah! je comprends pourquoi l'homme, en venant au monde,*
« *Le salue d'abord par des pleurs!*

« *Et ce n'est pas assez d'être ainsi torturés, malmenés,*
« *De vivre ainsi, comme noyés dans de bouillantes étuves;*
« *Il faut que nous hante encore le désir farouche ou l'ambition vaine,*
« *Que toutes choses nous fuient d'une fuite invincible,*
« *Que toutes choses, autour de nous, changent ou meurent :*
« *Là où naguère on chantait, le grillon récite sa complainte,*
« *Et là même où l'on dansait, l'araignée tend son fil!*

« *La lune, au delà de la maison seigneuriale, s'éteint comme un rêve,*
« *Et la même nuit confond pruniers et pêchers dans la cour.*
« *Dans l'océan des honneurs, l'homme n'est qu'un fragile vaisseau,*
« *Une voile — tremblotante voile — dont se joue la tempête!*

« *Ainsi donc, sans liberté, sans lumière,*
« *Nous errons — nous errons tous, — pâles somnambules,*
« *Dans un monde toujours trompeur, méchant, pervers,*
« *Un monde infâme que gouverne un dieu jaloux!*

« *Et les arbres vieillissent, les rochers même s'altèrent,*
« *Et contre poissons et oiseaux, le gel et l'ouragan se liguent.*
« *Jadis un pont, maintenant un amas de ruines;*
« *Jadis un palais, et maintenant chaumière.*
« *Et les herbes et les fleurs, ces bijoux d'un jour,*
« *Ne sont guère plus illusoires que les monts et les fleuves!*



« *Que n'avais-je renoncé à ce monde qui nous hait!*
« *Que n'avais-je vécu dans les bras de la religion — solitaire, —*
« *Dans les bras de la religion — abreuvée d'encens et de prière, —*
« *Indifférente au désir, à l'amour étrangère!*

« *Amour et haine, chagrin et joie, craintes et désirs*
« *Auraient glissé sur le cristal de mon innocence*
« *Comme de la rosée sur le velours du nénuphar.*
« *Mais quel mal avais-je fait en l'autre existence?*
« *De quel crime avais-je offensé les dieux*
« *Pour être déchue de mon céleste séjour,*
« *Et fleur rose, ...ainsi prisonnière du fil rouge* (2) ?

(2) *Fil rouge*, ou plus exactement *fil de soie rouge* : un des attributs du dieu du mariage, qui s'en sert pour attacher l'homme à la femme. Ce dieu jaloux, qui n'est autre chose, croyons-nous, qu'une personnification du destin — du *fatum* — use de son « fil » d'une manière souvent arbitraire, cruelle; la preuve, c'est qu'il y a dans le monde très peu de mariages heureux, contre beaucoup de mariages malheureux.

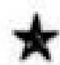


*« O mon aimable prince, mon rayon de soleil!*
*« Oh vous seul, vous seul avez rempli mon âme;*
*« Vous seul, avez ouvert mon âme à l'amour!*
*« Votre tendresse ruisselait comme une ondée printanière;*
*« Vous étiez le vent d'orient, et moi, la branche fleurie!*

*« Ma couche rose avait comme un parfum de musc et d'en-*
*cens;*
*« Mes diamants scintillaient comme des grappes d'étoiles.*
*« J'étais comme dans l'ivresse, dans l'extase;*
*« Une vaste mélodie chantait dans mon cœur!*
*« Oh vous avez été si généreux, mon prince!*
*« Mainte fois, nous avons marché sous la lune;*
*« Mainte fois, sous les badamiers, avons ri,*
*« Avons ri par delà les brouillards ou la neige...*

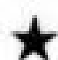
*« Et jamais je n'ai dû semer des feuilles de mûrier* (3)
*« Pour attirer vers moi la voiture dorée!*

*« Souvent même, dans vos bras, j'ai pleuré, sanglotė,*
*« J'ai fui vos caresses, et boudé, pleuré...*
*« Souvent je me suis dérobée à vos étreintes,*
*« J'ai heurté vos désirs, pour mieux vous combler!*



*« Oh que feriez-vous de votre arome, noble épidendre,*
*« Si le sort vous exilait parmi l'herbe sauvage?*
*« Et vous, mon collier, mon peigne et mon miroir,*
*« N'auriez-vous pas rougi, si j'eusse été moins belle?*
*« Goutte de pluie j'étais, par la brise portée,*
*« Goutte d'eau suis tombée dans un jardin fleuri...*

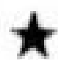
(3) L'Empereur Vô-Dê, de la dynastie des Tân, avait l'habitude de se promener le soir, monté dans une voiture traînée par des chèvres. Les femmes du harem semaient devant leur porte des *feuilles de mûrier* pour attirer la voiture vers elles.



*« Hélas, maintenant l'amour, loin de moi,*
*« S'est envolé; la fontaine d'amour, d'elle-même,*
*« S'est tarie, et le soleil d'amour s'est éteint!*

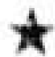
*« La rafale disperse les feuilles jaunies;*
*« Et sur le toit, pleure l'averse d'automne!*
*« Et mon sommeil est lourd de mélancolie,*
*« Mon âme en songe erre comme une hirondelle solitaire.*
*« Froide, froide est ma chambre déserte!*
*« Le vent, à travers les rideaux de perles, s'infiltre;*
*« Le brouillard s'accroche aux stores d'ivoire.*
*« La mousse verdoie sur le chemin naguère orné de roses;*
*« Et l'herbe achève de manger les traces de la voiture dorée.*
*« Depuis longtemps, la mèche n'a plus d'huile;*
*« Depuis longtemps, s'est refroidi mon encensoir.*
*« Ma couverture est comme un monceau de neige;*
*« Mon portrait, sur le mur, insulte à ma douleur.*

*« Mes larmes coulent, que je sois à la fenêtre ou dans l'escalier;*
*« Que je sois devant les fleurs ou sous la lune!*



*« L'an dernier, nous marchions encore la main dans la main;*
*« Et ensemble, nous avons cueilli des efflorescences roses.*
*« Aujourd'hui me voici comme une fleur fanée*
*« Qui tristement songe au printemps, dans la froidure!*

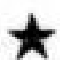
*« L'an dernier, nous étions encore sur le même balcon;*
*« Et ensemble, nous avons caressé la chevelure du saule.*
*« Aujourd'hui, me voici comme un rameau tombé*
*« Que la vague engloutit sous la lune qui se meurt!*



*« Le vent parfois, dans la nuit, berçant les rameaux,*
*« Semble amener au seuil de ma douleur des paroles lointaines.*

« *J'allume alors du feu, en hâte, je m'habille,*
« *M'apprête à accueillir la voiture dorée.*
« *Mais ce n'est qu'un grillon qui se lamente,*
« *Qui de sa voix plaintive appelle l'épouse esseulée!*
« *Ma fenêtre s'ouvre sur des épaisseurs de ténèbres*
« *Où s'évanouit le vol fatigué des lucioles.*

« *La lune parfois, à des heures tardives,*
« *Semble envoyer vers ma douleur des paroles lointaines.*
« *En hâte, je mets du fard sur mon visage amaigri,*
« *M'apprête à accueillir la voiture dorée.*
« *Mais ce n'est qu'une sarcelle qui pleure,*
« *Qui de sa voix plaintive appelle l'épouse délaissée!*
« *Au delà de ma fenêtre, dans la brume,*
« *Soupirent faiblement les roseaux endormis.*



« *En vain j'essaye de rire ou de chanter;*
« *Mon chant est une plainte et mon rire un sanglot!*
« *Le désespoir, comme un feu obscur, me dévore,*
« *Et mes larmes sont déjà des larmes de sang.*

« *Oh voyageur, sur le rivage, abandonné,*
« *Je contemple en pleurant la verdure lointaine!*
« *Oh d'où vient que maintenant il est brisé,*
« *Le filament rose* (4) *qui nous liait naguère?*
« *Oh d'où vient que l'ouragan fait rage ce soir,*
« *Et que les vers allument dans le noir des lanternes si pâles?*
« *D'où vient que les gouttes de pluie, marquant les veilles,*
« *Creusent en moi comme une blessure envenimée?*

« *Mais j'ai tort de négliger ainsi ma toilette...*
« *Je mourrais de honte, si mon prince était là!* »

HOANG-XUAN-NHI.

(4) *Le filament rose* : voir plus haut, note 2.

# LES
# ORIGINES DE THÉRÈSE RAQUIN

On a signalé autrefois dans le *Mercure* diverses «sources» de *Nana,* et notamment on a rappelé, d'après Henry Céard, comment le sénateur mis par Otway dans sa tragédie de *Venise sauvée* avait fourni à Zola quelques traits pour peindre le détraquement érotique du comte Muffat (1).

Est connu aussi le rapprochement qu'on fit autrefois entre le *Sublime,* ouvrage d'un certain Poulot, et les ouvriers de l'*Assommoir;* et l'on sait que, dans ce même *Assommoir,* la jeune Bijard, enfant martyre, a trouvé, dans un article donné par Ratisbonne au *Figaro,* son titre de « petite mère » et quelque chose sans doute du caractère qui lui valut ce nom touchant.

Ce sont là des imitations de détail, qui jouent à la surface d'une œuvre, sans y pénétrer profondément. Il nous semble bien en distinguer quelques autres dans les romans de Zola; et l'on pourrait par exemple supposer, sans trop d'invraisemblance, que le père Bazouge, le joyeux croque-mort, « consolateur des dames », est né d'un simple mot, tombé d'une plume qui, à première vue, n'avait pas l'air faite pour servir d'inspiratrice aux Rougon-Macquart. Mais laissons ce menu fretin, car nous avons pour aujourd'hui un morceau plus substantiel.

A ce sujet, l'auteur de ces lignes tient à dire qu'il n'est pas de ces redresseurs de tort qui scrutent les livres avec un

(1) Voir *Mercure de France,* Auriant : « Notes et Documents littéraires », 15 mai 1934; Henri Mazel : « Une source de *Nana* », écho, 1er juillet 1934; Auriant : *Les sources de Nana,* 15 juillet 1934.

œil de juge d'instruction et brûlent du besoin de crier au voleur à tout propos. Il est des imitations répréhensibles; il en est qui méritent des louanges. Quelques-unes ont fait mourir de chagrin les prêteurs involontaires. Mais ce ne fut pas un dommage pour Ennius d'avoir prêté des perles que Virgile sut enchâsser, et c'est pour Cinzio une bénédiction d'avoir fourni le sujet d'*Othello* à ce Shakespeare qui ne fut pas seulement le plus grand des auteurs, mais le plus hardi des emprunteurs.

Emprunteur, Zola reconnut l'avoir été, — témoin cette lettre de 1877 au directeur du *Télégraphe* (citée par M. G. Maurevert dans son *Livre des Plagiats* :

Pendant que vous m'accusez de plagiat, vous pouvez pousser vos recherches plus loin. Je vous indiquerai d'autres sources où j'ai puisé..., par exemple les ouvrages de M. Simon et ceux de M. Leroy-Beaulieu... Tous mes romans sont écrits de la sorte; je m'entoure d'une bibliothèque et d'une montagne de notes avant de prendre la plume. Cherchez mes plagiats dans mes précédents ouvrages, et vous ferez de belles découvertes.

Simon (Jules), Leroy-Beaulieu, Taine qui, dans sa *Littérature anglaise,* avait appris à Zola la scène du sénateur changé en chien, — voilà de graves personnages, des écrivains aux gestes scientifiques; et, dans sa jeunesse, Zola était si ardent à se poser lui-même en homme de science qu'il aurait volontiers voulu qu'on prît sa plume pour un scalpel. « J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur les cadavres », écrit-il dans une de ses premières préfaces.

Ces corps vivants, c'est Thérèse Raquin et son amant Laurent, les deux héros d'une sinistre histoire que Zola pare du titre d'étude « psycho-physiologique ». Or, c'est justement dans ce livre que nous frappe une imitation dont personne, croyons-nous, n'a encore parlé et qui, par son ampleur, dépasse de beaucoup toutes celles qu'on a imputées au grand romancier naturaliste. Et l'auteur imité n'avait pas une réputation de savant, — non, c'est un gros Romantique, rué dans des effets outranciers de mélodrame populaire, et ce n'est pas seulement par la date de publication que celui de

ses livres dont Zola s'est inspiré rappelle les plus furieuses extravagances des « bousingots ».

§

Commençons notre explication par quelques mots de bibliographie.

*Thérèse Raquin* ne fut à l'origine qu'une toute petite nouvelle de journal. Elle avait paru dans le *Figaro* du 24 décembre 1866, sous le titre *Un mariage d'amour*. Reproduite de nos jours dans l'édition Bernouard, elle n'y tient guère que deux pages. C'est très succinct, assez sec, un bon fait divers sur la femme, l'amant et leur victime, le pitoyable mari. La mère tragique n'est pas nommée, elle n'existe pas.

Quant aux trois autres, on a prétendu qu'ils avaient eu des prototypes dans un procès d'assises, — comme *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. Le drame s'était passé chez des fermiers du Vaucluse, au hameau de la Bastide-Neuve, commune de Gordes. Un jeune homme, Théophile Auphan, de complexion fragile et de santé médiocre, s'était laissé séduire par les provocations d'une fille délurée et sensuelle, Fortunée Béridot, et l'avait épousée. L'union semblait heureuse et durait depuis plusieurs années quand, un soir de janvier 1861, Fortunée, revenant seule de la foire de Cavaillon, accepta de monter dans la voiture du maquignon Denante, fort gaillard qui, mettant l'occasion à profit, lui prouva au bout d'un instant, malgré la saison, qu'il possédait avec une vigueur et une puissance incomparables certaines qualités physiques dont le pauvre mari n'était que débilement pourvu.

Sur quoi la passion incendiaire s'allume et fait rage chez l'homme et la femme. Bien entendu, elle les rend imprudents. Les voisins en voient trop, devinent tout, — et clabaudent, comme on sait clabauder au village. Fortunée, qu'éclaboussent les échos, rêve de rentrer dans la vie régulière en épousant son amant; mais, pour cela, il faut que deux personnes disparaissent, car Denante est marié, lui aussi. Et voici nos deux complices qui s'appliquent à empoisonner, elle son mari, lui sa femme. Mais, maladroits, ils échouent des deux côtés. Alors, la nuit de Noël (1861),

tandis que toute la famille Auphan-Béridot est rassemblée à la ferme et fête le réveillon, Auphan, étant sorti vers onze heures avec une lanterne pour voir si tout était normal dans ses étables, reçoit en pleine poitrine deux coups de feu, jaillis de l'obscurité, et meurt presque aussitôt.

Un cri unanime accuse Denante. Dès le matin, les gendarmes l'arrêtent. Surpris, écrasé, chaviré, il avoue le jour même. Pendant ce temps, Fortunée jouait, auprès du cadavre, la comédie du désespoir. Par malheur, elle avait eu l'imprudence d'écrire à son amant, pour le pousser au crime, des lettres sans orthographe, mais non sans une évidente culpabilité. Et, au mois de mai 1862, le jury de Carpentras envoya l'amant et la maîtresse au bagne à perpétuité.

Cette affaire, assez banale en somme, fut exploitée une première fois au bout de quatre ans, dans les colonnes du *Figaro,* qui publia un roman, *La Vénus de Gordes,* dû à la collaboration d'Adolphe Belot et d'Ernest Daudet : ceux-ci racontaient l'histoire sans y apporter de transformation notable. C'est très peu après que, dans le même journal, Zola donna sa nouvelle. L'idée lui en fut-elle suggérée par le procès déjà vieux, — ou par le roman récent, — et cette prétendue suggestion est-elle bien certaine? Ce qui est sûr, c'est que, dans *Thérèse Raquin,* la vraie aventure commence au moment où, dans l'affaire réelle, elle se terminait. Cette aventure, chez Zola, ce sont les terreurs, c'est le détraquement progressif qui, après le crime, s'empare des deux coupables et qui, par des péripéties graduées comme le crescendo d'*Œdipe roi,* les mène jusqu'au suicide. Cela n'appartient qu'à l'auteur de *Thérèse Raquin* et ne doit rien à personne.

§

Le 12 février 1867 (c'est-à-dire un mois et demi après la publication de sa nouvelle dans le *Figaro*), Zola écrivait à Arsène Houssaye, alors directeur de l'*Artiste,* « revue du XIX[e] siècle ». C'est un encouragement que Zola demande : Houssaye serait-il disposé à publier un roman tiré de la nouvelle, — et qui n'est pas encore écrit? La réponse est favorable, et Zola ne tarde pas à présenter le roman, qui paraît en trois morceaux dans l'*Artiste* d'août, septembre et octobre

1867. Le titre n'a presque pas changé : c'est *Le mariage d'amour*. Le texte (à part deux légères variantes sans importance, dues à la pudeur d'Houssaye) est celui qui, deux mois plus tard, sortait dans le livre que l'on connaît sous le nom de *Thérèse Raquin*. Et c'est là qu'apparaît Mme Raquin, la mère : c'est donc entre la publication de la nouvelle et la confection du roman que l'auteur a trouvé ce personnage.

Lorsque l'ouvrage parut, les critiques ne s'attardèrent pas à considérer Mme Raquin. Se laissant entraîner par Zola dans la discussion de la thèse « psycho-physiologique » appliquée aux amants criminels, ils ne pensèrent guère à autre chose. Elle n'a pas une base très ferme, cette thèse, et c'est une question de savoir s'il est tout à fait vraisemblable que deux êtres, aussi peu scrupuleux que Thérèse et Laurent avant leur crime, aient été par ce crime si singulièrement changés, soient devenus si follement hantés que, s'étant faits assassins pour être libres de satisfaire un amour violemment sensuel, ils n'en jouissent pas un seul jour, mais le perdent dans le dégoût et l'horreur et finissent pas s'effondrer pantelants dans un enfer dantesque, — et cela bien que ni une véritable morale ni une vraie croyance religieuse ne se montre en eux, et bien que le pauvre homme de mari dont ils se sont débarrassés dans la Seine n'ait eu qu'une personnalité peu qualifiée pour provoquer une telle révolution. Cette crise, c'est comme un arbre terriblement secoué, dont, en creusant, je ne distingue pas très nettement les racines. Il y aurait, sur ce cas, matière à une curieuse étude; mais elle n'entre pas dans les modestes intentions de ce petit article.

Les critiques, en majorité, furent sévères, mais maladroits. Ils attaquèrent le livre pour ses descriptions implacablement réalistes. Celle de la Morgue surtout fit scandale. On s'indigna contre la littérature « putride ». On disputa sans finesse sur les excès de cette école naturaliste dont les prétentions scientifiques introduisaient dans les lettres la laideur, la hideur...

Zola faisait grand étalage de ses théories, auxquelles il croyait avec une foi juvénile. Dans la préface de *Thérèse Raquin*, il ne parle que science, étude physiologique. « L'analyse scientifique que j'ai tenté d'appliquer... *L'étude du tem-*

*pérament et des modifications profondes de l'organisme,* sous la pression des milieux et des circonstances... Ce que j'ai été obligé d'appeler leurs remords consiste en un *simple désordre organique...* »

Et, pour conclure, cette déclaration, d'un matérialisme tranchant : « En un mot je n'ai eu qu'un désir... chercher en eux la bête, *ne voir même que la bête.* »

Mais pourquoi Zola, dans sa préface, ne dit-il pas un mot de la mère Raquin? Ce pourquoi, un instant de réflexion nous permettra de le deviner.

Nous savons que ce n'est pas Mme Raquin qui avait inspiré la « thèse » du roman. Mais, lorsqu'il s'était agi d'écrire celui-ci, l'auteur avait dû songer que cette fameuse thèse ne serait peut-être pas capable, à elle seule, d'attacher fortement, et que le couple criminel, avec ses terreurs paroxystes, ne donnerait que des impressions mornes, glaçantes, et repousserait le lecteur; qu'enfin besoin était de mêler à cette aventure, si cruellement inhumaine, un élément de pathétique vraiment humain. Et c'est ce besoin-là qui a fait appeler Mme Raquin à la rescousse.

Or, en l'appelant comme une utilité, Zola désirait naturellement que ce personnage exerçât au mieux son influence; mais, d'autre part, il pouvait craindre qu'on examinât Mme Raquin de trop près, — d'abord parce que, venue après l'échafaudage de la thèse « psycho-physiologique » qui ne vise que les deux amants, cette mère ne contribue guère à l'« étude scientifique » et fait peut-être même trop voir qu'elle n'est là que pour soutenir, par un renfort purement romanesque et sentimental, une œuvre que la science au masque sévère n'aurait pas, à elle seule, portée au succès; ensuite (ou plutôt *surtout*) parce qu'on aurait pu s'aviser que Mme Raquin devait son rôle, et sans doute son existence même, au plus excentrique des ouvrages d'Eugène Sue : constatation qui aurait fourni à la critique, si malveillante envers Zola, des arguments assez piquants pour égratigner quelque peu cet écrivain naturaliste-physiologiste, ce savant qui témoignait tant de dédain aux fantaisies délirantes de l'imagination romantique.

§

Il y a près de dix-sept ans, ce roman de Sue, *Atar-Gull,* fut exhumé soudain avec bruit. Un écrivain connu et plein d'honneur (il est maintenant grand-officier de l'illustre légion), donc, un écrivain connu, prénommé Pierre, prétendit, dans un article du journal *Le Temps,* qu'*Atar Gull* avait « inspiré » le dernier volume d'un romancier à gros tirage, non moins prénommé Pierre, et qui avait, à cette époque, la spécialité d'être accusé de plagiat dès qu'il mettait au jour un nouvel ouvrage. Mais, une semaine après, un ami fougueux de Pierre l'accusé apprit que Pierre l'accusateur s'apprêtait à publier une réédition d'*Atar-Gull* dans une collection qu'il dirigeait chez un grand éditeur. Du coup, l'accusateur devint accusé à son tour, ses adversaires proclamant à tous les échos que sa dénonciation de plagiat n'avait été qu'un moyen de publicité commerciale, pour attirer l'attention du public sur sa marchandise. Cette guerre des deux Pierre alimenta pendant deux mois l'émotion des journalistes. Hélas! c'était un heureux temps, celui où l'on n'avait pas des sujets plus graves pour s'émouvoir (2).

Mais ce qui est surprenant, c'est que, parmi tous ces disputeurs, chercheurs et fouilleurs, lancés sur une affaire d'imitation d'*Atar-Gull,* pas un seul ne se soit avisé qu'il y avait bien quelque part une imitation d'*Atar-Gull* en effet, — oui, une autre, qui dégotait avec maestria l'imitation imaginée par le premier Pierre, lequel, au lieu de rater sa publicité en dénonçant *Mademoiselle de La Ferté,* l'aurait brillamment réussie en nommant *Thérèse Raquin,* car c'est elle qui est bien vraiment l'héritière d'Eugène Sue. Mais c'est la destinée des hommes de s'ingénier à trouver dans la paille le pou qui n'y est point, et de ne pas y voir le lutin caché qui leur fait les cornes.

§

Quand il était né en 1831, en pleine effervescence du Romantisme, *Atar-Gull* avait eu un bruyant succès, qu'il retrouva

(2) Les lecteurs que cette dispute intéresserait en trouveront les épisodes oubliés dans les articles de journaux dont voici les dates, toutes de 1923 : le *Temps,* 12 août; l'*Eclair,* 15 août et 10 septembre; *Comœdia,* 17 septembre; le *Peuple,* 25 septembre.

un peu plus tard au théâtre. Mais *sic transit...* En 1867, *Atar-Gull* était bien oublié.

A première vue, il paraît loin de *Thérèse Raquin.* Les milieux de ces deux œuvres sont tellement dissemblables! Les personnages de Zola sont de petits boutiquiers, de petits employés, tout comme ceux des poèmes du bon Coppée. Cela débute par une idylle pauvre, malingre, toute petite bourgeoise, — tandis qu'*Atar-Gull...*

Ah! certes, quel monde différent, Atar-Gull!... Lui, c'est le Romantisme enragé, rien de la mélancolie chateaubriandesque ni de l'élégie lamartinienne! — Non, c'est le triomphe du démoniaque, du sauvage, du hors-la-loi, des corsaires auprès de qui ceux de Byron sont presque des saints. Pirates qui font sauter les braves gens sur des barils de poudre, scènes de torture à faire envie à des maniaques d'Extrême-Orient, pendaisons agrémentées d'illusions amoureuses *in extremis,* puisées dans l'opium, beaux exploits de marchands d'esclaves!... L'aventure vagabonde d'abord sur les mers, où Sue avait lui-même vagabondé durant six ans, — après quoi elle finit par se fixer à la Jamaïque, chez le riche planteur anglais Tom Wil, à qui le bon nègre Atar-Gull a été vendu.

Bon vraiment, ce nègre, le parangon des esclaves, le modèle des serviteurs! Il a pour cela une raison : c'est la haine effroyable que, sous l'hypocrisie de son dévouement, il porte à son maître. Contraste bien 1830!

Cette haine, du reste, part d'un sentiment aussi touchant qu'honorable : l'amour filial.

Il faut savoir que le planteur Tom Wil, pour se débarrasser d'un vieil esclave devenu impotent, qui ne pouvait plus même gagner sa nourriture, l'a dénoncé à la justice comme coupable d'un délit dont le pauvre bonhomme était aussi innocent que de sa noirceur de peau elle-même. La justice a donné à cette dénonciation la suite que le loyal planteur avait escomptée : elle a pendu vivement l'esclave noir et a versé au maître blanc une prime copieuse, pour le dédommager du sacrifice qu'il était supposé avoir fait en livrant, par excès de moralité, un serviteur utile. C'est ainsi que le respect des lois et de l'ordre moral et matériel était protégé à la Jamaïque, et Sue prétend froidement que le procédé

de Tom Wil était d'un usage courant dans le monde des colons esclavagistes.

Or, ce pauvre vieux pendu était le père d'Atar-Gull. Le planteur l'ignorait, n'ayant pas la curiosité de s'intéresser au pedigree de son bétail d'hommes noirs.

Pour arriver à venger son père, Atar-Gull met en œuvre toute la ruse, toute la séduction du serpent, et (non par métaphore) tout son venin aussi, car ayant, à force de lécher les pieds du maître, réussi à se glisser dans sa confiance, dans sa maison, à se faire le chien du foyer, il parvient un jour à attirer un affreux reptile dans la chambre où une « ravissante jeune fille », l'unique enfant du planteur, rêve dans l'allégresse, la veille de ses noces. Le serpent enlace, mord et étouffe dans ses anneaux la pauvre petite fiancée. Devant ce spectacle, le planteur, témoin trop tardif du drame, tombe sans connaissance et, quand il revient à lui, sa langue, paralysée à jamais, ne peut plus proférer aucune parole. Quelques jours après, sa femme meurt de chagrin.

Et la vengeance secrète continue. Avec l'aide de la magie nègre, d'étranges maladies détruisent les troupeaux; de mystérieux incendies dévorent les propriétés. Ruiné, fuyant ce pays odieux, Tom Wil se laisse emmener par Atar-Gull en Angleterre, puis à Paris, où il échoue dans une mansarde; et là, perdu, inconnu de tous, il sent la paralysie qui lentement gagne et, de sa langue, envahit tout son corps. Mais il a pour suprême consolation le dévouement du serviteur sublime, son ange gardien, qui le promène, le soigne, et même travaille pour le nourrir. Avant que sa main ne devienne inerte, le malheureux use ses dernières forces à rédiger un mémoire, où il exprime sa reconnaissance envers son nègre et le charge de bénédictions. Il lui remet ce témoignage. Puis la main, par degrés, s'immobilise.

Est-elle bien et complètement paralysée? Oui, plus rien à craindre. Alors, l'esclave redresse l'échine, le sourire humblement caressant se change en un rire atroce, la voix pateline se révèle la trompette du Jugement.

« Ecoute, blanc... écoute bien... une singulière histoire! » Et, un à un, Atar-Gull dévoile tous ses crimes, distille goutte à goutte dans l'oreille de sa victime les trésors du venin

infernal longuement amassé. Le vieillard tombe à terre, s'y roule convulsivement, s'évanouit. Et le noir le relève, le rappelle à la souffrance, car il ne faut pas qu'il meure si vite : il faut que le pauvre homme vive longtemps, au contraire, pour que la vengeance de son bourreau puisse le ronger petit à petit, comme un mets dont on n'est jamais rassasié.

Nos lecteurs voient, depuis déjà un instant, que l'aventure de la mère Raquin est littéralement calquée sur celle du planteur. Ils ont l'un et l'autre perdu leur unique enfant, qu'ils adoraient. Ils ignorent d'abord l'un et l'autre que l'accident fut un assassinat et ils sont, l'un comme l'autre, trompés par le faux dévouement des assassins. C'est Mme Raquin elle-même qui unit en mariage les meurtriers de son fils en les appelant ses enfants, et qui les installe à son foyer, dans son commerce. Puis, comme le planteur, elle tombe paralysée de tous ses membres; et, peu après, quand elle ne peut plus dénoncer le crime, elle apprend comme lui l'abominable vérité.

Sans doute, il y a des différences : elles tiennent à la différence primordiale des écoles littéraires, des personnages et de leurs milieux. Ainsi, Atar-Gull se plonge avec volupté dans un satanisme qui brûle d'une flamme atrocement religieuse, tandis que les criminels du roman de Zola se débattent dans la froide fatalité d'un athéisme à base scientifique. Lui, il trouve dans le crime la jouissance; eux, rien que la souffrance. Dans ces deux aventures parallèles, Eugène Sue fait figure de révolté, de nihiliste, et Zola de moraliste assez orthodoxe, — ce qu'il était au fond.

Ce sont là nuances psychologiques; mais, au point de vue matériel et représentatif, la ressemblance est frappante jusque dans les détails. Exemple : les deux paralytiques essaient de fuir leur supplice dans la mort en refusant toute nourriture.

Alors, dit Sue, aidé de deux locataires, Atar-Gull lui fit avaler de force quelques cuillerées de bouillon, et le pauvre colon entendit un des voisins s'écrier :

— Quelle vertu ce pauvre nègre doit-il avoir pour servir un vieux maniaque de cette trempe-là?...

Madame Raquin, elle, se ravise et se décide à vivre, pour se repaître des angoisses du couple odieux qui se détraque lentement devant elle, — soulagement refusé au colon, qui a pour spectacle quotidien la jubilation du nègre, heureux comme un bon fils qui accomplit un devoir sacré. Le romancier populaire a ici atteint, dépassé l'horreur dantesque.

Mais voici, dans Sue et Zola, deux scènes étroitement parentes. Le colon s'affaiblissant de plus en plus, Atar-Gull a peur que la mort ne lui enlève bientôt sa proie, et il fait venir un médecin.

... Dans un autre coin de la chambre, le docteur était assis, pensif; quelquefois, il levait la tête et contemplait Atar-Gull avec admiration.

— Voilà donc, disait l'Esculape, ces êtres auxquels, dans notre froid et cruel égoïsme, nous refusons presque le nom d'hommes... que nous reléguons à l'affreuse condition d'esclaves, de bêtes de somme!... et pourtant voyez celui-ci... quelle délicatesse de dévouement! Quels soins attentifs!... Pauvre homme, quelle tristesse est empreinte sur son front, quelle anxiété dans ses regards... oh! il ne le quittera pas de l'œil un seul moment. O humanité!... humanité!... que tes jugements sont faux... que tes préjugés sont cruels!...

L'honnête médecin eût sans doute continué encore longtemps cette dissertation mentale, négro-philosophique, si un cri du noir n'eût interrompu le précieux cours de ses pensées.

Il se leva précipitamment et s'approcha du moribond.

— Eh bien! eh bien! lui dit-il en anglais, mon ami, comment allons-nous? du courage... du courage...

Le colon tourna la tête de son côté, les yeux secs, ardents, et, d'un geste aussi furieux que sa faiblesse lui permettait de le faire, montra le noir... immobile, silencieux, au pied du lit.

— Je le vois, je le vois, mon ami, dit le docteur, je sais que c'est un digne et loyal serviteur... mais tel maître tel valet, et avec un maître comme vous...

Les yeux du colon brillèrent d'un feu inaccoutumé, et il fit violemment un geste négatif, en secouant sa tête, qui bientôt retomba lourde et pesante sur son oreiller.

— Si, si, vous êtes un bon maître, reprit imperturbablement l'Esculape, aussi bon maître qu'il est bon esclave... bon ami, voulais-je dire.

Ici, M. Wil, brisé par la fièvre et la douleur, ne put faire un

mouvement, ses yeux s'emplirent de larmes, et il les leva au ciel avec un regard qui semblait dire :

— Mon Dieu, tu l'entends... toi qui sais la vérité, tonne donc!

Mais Dieu ne tonna pas, et le docteur, interprétant à sa manière ces pleurs et cette invocation tacite, ajouta :

— Oh! oui, pleurez de reconnaissance, et recommandez-le au ciel, ce bon esclave... mon cher ami, c'est bien naturel... ces larmes-là sont douces, n'est-ce pas?

Dans ce passage, les contrastes sont si diaboliquement grimaçants que le tragique tourne presque au bouffon. La scène, dans *Thérèse Raquin,* est plus sobre, mais c'est bien une réplique de celle d'Atar-Gull. Thérèse et Laurent reçoivent, une fois par semaine, quelques amis. On joue aux dominos en présence de la paralytique, témoin muet. Un soir, Mme Raquin, crispant ses forces dans une tension d'énergie suprême, peut soulever sa main droite et la poser sur la table, devant les joueurs. Ceux-ci s'aperçoivent qu'elle s'efforce, en faisant aller ses doigts, de tracer des formes de lettres sur la toile cirée.

Le vieux Michaud lut à haute voix :

— Thérèse et Laurent ont...

Et Olivier demanda :

— Qu'est-ce qu'ils ont, vos chers enfants?

Les meurtriers, pris d'une terreur folle, furent sur le point d'achever la phrase tout haut. Ils contemplaient la main vengeresse avec des yeux fixes et troubles, lorsque, tout d'un coup, cette main fut prise d'une convulsion et s'aplatit sur la table; elle glissa et retomba le long du genou de l'impotente comme une masse de chair inanimée. La paralysie était revenue et avait arrêté le châtiment. Michaud et Olivier se rassirent, désappointés, tandis que Thérèse et Laurent goûtaient une joie si âcre qu'ils se sentaient défaillir...

Mais un des amis, Grivet, s'empresse de montrer son flair.

C'est très clair, dit-il, je devine la phrase entière dans les yeux de Madame. Je n'ai pas besoin qu'elle écrive sur une table, moi; un de ses regards me suffit... Elle a voulu dire : « Thérèse et Laurent ont bien soin de moi. »

Grivet dut s'applaudir de son imagination, car toute la société fut de son avis. Les invités se mirent à faire l'éloge des époux, qui se montraient si bons pour la pauvre dame.

— Il est certain, dit gravement le vieux Michaud, que madame Raquin a voulu rendre hommage aux tendres attentions que lui prodiguent ses enfants. Cela honore toute la famille.

Et il ajouta en reprenant ses dominos :

— Allons, continuons. Où en étions-nous? Grivet allait poser le double-six, je crois.

Grivet posa le double-six, la partie continua, stupide et monotone.

Nous pensons qu'il est inutile d'éclairer davantage. Même situation, même effort désespéré et vain des deux infirmes, même interprétation par les assistants, jusqu'au langage des yeux qui est traduit par eux de la même manière, — le tragique barbouillé de comique noir, — tout est là, pareil dans les deux scènes, à part les accessoires. Et une différence, mais qui est toujours la même aussi : dans *Atar-Gull,* les déclamations du pathos ultra-romantique; dans *Thérèse Raquin,* le terre-à-terre du « petit monde » réaliste.

§

Vers le dénouement, la différence l'emporte : elle sépare nettement les deux ouvrages, l'un allant vers le châtiment du crime et l'autre vers son apothéose.

On sait comment finissent Thérèse et Laurent, empoisonnés au même instant l'un par l'autre et expirant devant Mme Raquin. Atar-Gull fait une fin non moins saisissante. A la longue, malgré ses soins, il ne peut empêcher son maître de mourir; mais son immense désespoir est adouci par les louanges qu'on décerne au modèle des serviteurs. Et, s'étant fait chrétiennement baptiser, il reçoit, dans une séance solennelle de l'Académie française, un prix Montyon de dix mille francs, somme coquette pour l'époque, — sans compter les éloges d'un Immortel qui, dans le style de la plus prudhommesque sentimentalité, bêle un discours tout mouillé de tendresse et « excite », parmi « l'élite de la société de Paris », une ivresse « qu'il est impossible de décrire », — cependant qu'Atar-Gull, assistant à sa propre glorification, se fait tout bas un petit discours aussi, non moins édifiant que celui de l'oracle officiel : « Pour un bon fils, vengeance est vertu. Or, creusez le mobile de mes actions, pesez ma vie d'esclave, ...et vous

verrez que le prix est bien gagné et bien donné... Je le prends. Père, es-tu satisfait? »

Oui, il est bien 1830, cet *Atar-Gull* contemporain des bousingots, — ce roman extravagant, mais riche d'imagination et armé d'une verve furieusement cinglante. Ce qui lui manque le plus, c'est le style, c'est un minimum de goût. Et par le style, par l'art de préparer les scènes, de les présenter, de leur prêter l'aspect du vrai, Zola l'emporte incontestablement sur son modèle.

Du reste, pas plus que l'auteur du *Juif-Errant* et des *Mystères de Paris* ne doit être jugé sur *Atar-Gull,* l'auteur de *Thérèse Raquin* ne doit l'être sur ce roman de jeunesse, la première de ses œuvres marquantes, dressée dans une raideur un peu gauche, composition déjà puissante qui sent encore l'écolier, œuvre de tête née d'un concept livresque plutôt que d'une vision directe de la vie.

Une curiosité nous sollicite. Dans ce roman, outre la paralytique, n'est-il pas quelque autre personnage d'emprunt? Voici une ombre qui glisse : ce n'est que le chat François, — un nom bien bénin, bien boutiquier encore, qui désigne un être qu'on est surpris de trouver si inquiétant. Pour commencer, il assiste aux premiers ébats du couple adultère. Mais écoutez Zola :

Il semblait les examiner avec soin, sans cligner les paupières, perdu dans une sorte d'extase diabolique.

— Regarde donc François, dit Thérèse... On dirait qu'il comprend et qu'il va ce soir tout conter à Camille [le mari]... Dis donc, ce serait drôle, s'il se mettait à parler dans la boutique, un de ces jours.

Et Thérèse, imaginant la révélation, « mime le chat », allonge les mains « en façon de griffe ». Laurent se sent « froid aux os »; il met le chat à la porte. « En réalité, il avait peur. » Mais, par cette peur même, le chat le pousse à commettre l'assassinat de Camille.

Longue éclipse, et François reparaît à un moment décisif, dans la chambre des criminels, le soir de leur mariage. C'est une scène de revenants. Laurent vient déjà d'avoir une commotion en voyant le portrait de sa victime, quand on entend

« une sorte de grattement ». La terreur saisit le couple. « Il y a quelqu'un dans l'escalier », murmure l'homme. Les deux coupables croient que Camille écorche la porte avec ses ongles pour entrer... Enfin, un miaulement : François se montre, saute sur une chaise. Lisons encore :

Le poil hérissé, les pattes roidies, il regardait son nouveau maître en face, d'un air dur et cruel... Il [Laurent] crut que le chat allait lui sauter au visage pour venger Camille. Cette bête devait tout savoir : il y avait des pensées dans ses yeux ronds, étrangement dilatés. Laurent baissa les paupières, devant la fixité de ces regards de brute... Une idée absurde lui emplit la tête.

— Camille est entré dans ce chat, pensa-t-il. Il faudra que je tue cette bête...

Il ne donna pas le coup de pied, craignant d'entendre François lui parler avec le son de voix de Camille. Puis, il se rappela les plaisanteries de Thérèse aux temps de leurs voluptés... Il se dit alors que cette bête en savait trop et qu'il fallait la jeter par la fenêtre... François gardait une attitude de guerre : les griffes allongées, le dos soulevé par une irritation sourde, il suivait les moindres mouvements de son ennemi avec une tranquillité superbe.

Cette page a son importance, car c'est par le chat François que se déclenche et explose l'angoisse folle que les deux complices retenaient encore refoulée en eux et qui les conduira ensemble à la mort. Hanté de plus en plus par la crainte bizarre que la bête ne dénonce son crime, Laurent, un jour, en arrive à l'arracher du giron de Mme Raquin, où François s'était réfugié, et il lance de toutes ses forces le malheureux animal « contre la muraille d'en face », qui lui brise les reins.

Or, Laurent, pas plus par nature que par éducation, n'est un mystique, ni un croyant, ni un superstitieux, — et Thérèse non plus, sauf qu'elle est une nerveuse, et sauf que leur crime a semé en eux la révolution que Zola qualifie un peu singulièrement de « simple désordre organique ». Leur étrange aberration devant François ne leur viendrait-elle pas des lectures de leur père commun, Zola lui-même, tout simplement? Ici, une figure s'évoque aussitôt : c'est le *Chat noir*, d'Edgar Poe.

Pluto, chat d'enfer, n'est différent de François que par le

nom : encore le contraste, comme avec Sue! Mais, chez Poe aussi, il s'agit d'une bête que son maître (détraqué, non par le crime, lui, mais par l'alcool et les drogues) prend en horreur, et qui prend en horreur son maître, jusqu'au moment où, dans une sorte de folie démoniaque, l'homme arrache un œil à la bête — et enfin la tue par pendaison. Peu après, étant ivre, le bourreau recueille dans l'ombre un autre chat et s'aperçoit avec horreur le lendemain que celui-ci ressemble diaboliquement au premier, jusqu'à être borgne comme lui. Est-ce le mort qui est revenu, le vivant châtiment qui agit et menace? L'homme le croit et, saisissant une hache, il va abattre son démon; mais sa femme s'interpose, et c'est elle que, dans sa rage aveugle, il frappe, lui fracassant la tête. Pendant ce temps, le chat fatidique a disparu.

Le meurtrier cache le corps de sa victime dans une sorte de placard à peu près invisible, que forme dans un coin le mur de sa cave. La police vient, cherche les traces de la femme et, ne trouvant rien, va se retirer, quand le malheureux fou, dans sa joie de se voir sauvé, se permet un fatal geste de vantardise : il frappe de la main la place qui recèle le cadavre. Mais on ne provoque pas en vain le diable. Comme à un appel, un long cri hors nature, un miaulement qui tient du gémissement et du ricanement, répond dans le mur. La police met tout à jour en un instant, et le chat noir, avec son unique œil de feu, apparaît perché sur la tête mutilée de la femme. *Pluto a parlé*. Cette dénonciation que Laurent attendra du chat de Mme Raquin, Poe en avait fait une réalité.

La similitude entre Zola et Poe n'est pas tout à fait aussi frappante qu'entre Zola et Sue : elle nous semble néanmoins assez suggestive. Et là encore l'auteur est un Romantique, lequel, il est vrai, s'appliquait à recouvrir d'une apparence d'habit scientifique ses plus fantastiques inventions. Il est manifeste que l'atmosphère de Poe est bien mieux préparée que celle de Zola aux hantises du surnaturel. Pluto est le héros principal du conte américain, il y est chez lui; François n'est qu'un invité, et cet air de l'autre monde qu'il apporte dans le milieu si réaliste, si matérialiste, si boutiquier, où l'a placé Zola, laisse deviner qu'il doit être né ailleurs. Il vient comme un renfort dramatique, mais l'auteur de *Thérèse*

*Raquin* pouvait se passer de cet auxiliaire, — tandis que, sans la mère paralytique, son roman aurait été privé d'un élément vital (3).

Pour résumer l'affaire, nous dirons : Thérèse Raquin n'est pas la fille d'Atar-Gull; car il n'est pour rien dans le conte en deux pages où elle a pris naissance. Mais, peu après, elle est devenue son héritière, et c'est en partie grâce à cet apport qu'elle a pu prospérer dans le monde, tandis qu'Atar-Gull s'effaçait dans sa noirceur. En revanche (et c'est là sa meilleure justification), elle a fait fructifier le bien du nègre, dont celui-ci, plein de ressources, mais enfant prodigue, gaspilleur et désordonné, n'avait pas su tirer un bon parti.

Autrement dit (sans métaphore), Sue n'a pas à se plaindre de Zola, qui a fait valoir une de ses inventions en l'améliorant, — et Zola, avec la fortune personnelle qu'il s'est créée, reste assez riche pour n'être pas appauvri par l'emprunt que, dans un coin de son œuvre énorme, il a fait au nègre.

LOUIS MANDIN.

(3) Au moment de faire imprimer le présent article, écrit depuis fort longtemps, j'ai eu le scrupule de rechercher quelle publicité avait reçue en France la nouvelle d'Edgar Poe avant 1867, date de *Thérèse Raquin*.

Le nom de Poe évoque Baudelaire, qui a si bien traduit l'Américain, et le nom de Baudelaire évoque M. Jacques Crepet, dont les lecteurs du *Mercure* connaissent l'érudition.

J'ai donc envoyé un mot à M. Crepet qui, sans même savoir pourquoi j'avais besoin de ce renseignement, me l'a adressé aussitôt avec une bonne grâce dont je tiens à le remercier ici.

La première version française du *Chat noir*, due à Mme Isabelle Meunier, fut publiée en feuilleton dans la *Démocratie pacifique* du 27 janvier 1847.

Baudelaire inséra un court fragment de sa version à lui dans son étude intitulée *Allan Edgar Poe, sa vie et son œuvre*, qui parut dans la *Revue de Paris* (mars-avril 1852) et il publia le conte en totalité en feuilleton dans *Paris* (nos des 13 et 14 novembre 1853), d'où le *Chat noir* passa dans le *Pays* des 31 juillet et 1er août 1854.

Enfin, il fut recueilli dans les *Nouvelles Histoires extraordinaires*, volume grand in-18, qu'édita Michel Lévy en 1857, c'est-à-dire dix ans avant la confection de *Thérèse Raquin*. On sait que ce livre de Baudelaire eut le succès qu'il méritait auprès des écrivains et des lettrés.

# MORT ET RÉSURRECTION DES SOCIÉTÉS SECRÈTES CHINOISES

—

L'Histoire a noté chez tous les peuples et dans toutes les classes sociales la tendance qu'ont toujours eue les hommes de se grouper suivant leurs besoins, leurs affinités, leurs castes, en clans, corporations, sociétés, clubs, etc.

Les corporations de métier, les sectes religieuses ou politiques ont existé dans les temps les plus reculés : on en trouve des traces dans toutes les antiques civilisations et nombreux sont les érudits qui ont savamment disserté sur des communautés semblables existant dans les civilisations égyptienne, chaldéenne, maya, et plus tard dans le moyen âge et les temps modernes.

Ces associations, qu'elles soient professionnelles ou de secours mutuel, religieuses ou politiques — parfois secrètes — répondent à cette espèce de besoin qu'a l'homme de s'unir pour se protéger contre un danger, pour s'entr'aider, pour combattre un ennemi.

Si l'on considère l'étendue démesurée de la Chine, sa population totale qui atteint le quart de l'humanité entière, les difficultés de l'existence rendue plus dure que partout ailleurs par la misère du peuple, la rapacité des fonctionnaires, les calamités périodiques des inondations, des épidémies, des guerres civiles, etc., on trouvera naturel que les associations de ce genre aient toujours été florissantes et nombreuses dans cet immense pays où l'homme seul n'est qu'un chiffre condamné à disparaître s'il ne se joint à d'autres individus. La tendance à l'union

n'est donc qu'une nécessité qui crée l'organe comme dans les théories darwiniennes.

C'est ainsi qu'en Chine ont existé depuis toujours — et existent encore actuellement — d'innombrables associations de secours mutuel prélevant une dîme mensuelle en vue de venir en aide à ceux de leurs membres qu'une circonstance imprévue mettrait en difficulté : mariage, funérailles (on connaît l'importance de ces dernières dans la famille chinoise), mauvaises affaires, récolte perdue, etc.

Les nombreuses corporations de métier, quoique d'une organisation différente, et reconnues souvent par les autorités, visent elles aussi à la protection de leurs associés et à l'amélioration de leur condition, qu'il s'agisse de travail, de prix ou de placement.

Mais ces associations, qui ont d'ailleurs des analogies très grandes avec les sociétés de secours mutuel et les syndicats européens, n'ont rien de mystérieux; leur étude n'offre aucune difficulté et n'est d'ailleurs intéressante que par le pittoresque d'une étiquette cérémonieuse ou par l'ancienneté de leurs statuts qui nous brossent parfois un tableau curieux de la vie chinoise d'autrefois. D'autre part, de nombreux auteurs, anglo-saxons surtout, ont décrit au public, avec des détails minutieux et intéressants, la vie de ces associations à travers les siècles.

Il serait fastidieux de chercher ici à les imiter en racontant ce qui est connu et sortirait d'ailleurs du cadre de cette modeste étude. Laissons donc les associations à base sociale, dont le but est uniquement l'appui réciproque de leurs membres dans le champ économique, pour parler des associations dont la base est purement politique ou religieuse.

On peut affirmer que toutes les sociétés secrètes chinoises qui ont existé et existent encore actuellement — sauf les sociétés criminelles de mendiants, celles de voleurs ou de brigands, qui s'apparentent plutôt aux gangsters et aux rakeeters modernes — ont toujours eu un but, soit politique, soit patriotique et national, et

leur activité, toujours intense, parfois formidable, fut toujours dirigée contre les dynasties impériales usurpatrices ou contre l'étranger envahisseur.

L'étude de ces dernières sociétés s'avère bien plus ardue que celles dont nous avons fait mention précédemment. Leur caractère secret rend plus délicates les recherches déjà difficiles du fait même de la langue, dont seul un petit nombre d'Européens possède une parfaite connaissance. Cette langue est d'ailleurs compliquée plus encore par le symbolisme obscur et parfois extrêmement complexe d'une mystique à l'usage des seuls initiés, que par les métamorphoses d'un grand nombre de ces sociétés qui, dissoutes ou écrasées au cours de l'Histoire, resurgissent sous d'autres noms, avec une même tenace et puissante activité.

La documentation proprement dite sur les sociétés secrètes chinoises est pour ainsi dire inexistante ou tellement difficile et incertaine qu'elle a souvent donné lieu à des interprétations inexactes et parfois fantaisistes, même de la part de sinologues réputés. On peut dire que le matériel d'étude de ce passionnant chapitre d'histoire chinoise est composé presque uniquement — sauf quelques rares diplômes — par les lois, les édits, les articles du Code des dynasties impériales, punissant sévèrement, parfois terriblement, les sociétés secrètes comme des nids de révolte.

Les recherches de nombreux et savants sinologues font remonter à des temps très lointains les origines et l'activité de certaines sociétés secrètes. On le conçoit facilement si l'on réfléchit que la naissance de ces associations n'est au fond que la résultante du mécontentement de la population contre les Empereurs, dont la plupart, même aux époques les plus anciennes, ont été des conquérants étrangers.

Il en est ainsi de la plus célèbre, l'Association du Ciel, de la Terre et de l'Homme (Tien-Che-We), appelée également Société Houng ou de la Triade qui est sans doute la plus ancienne. Elle a existé pendant des siècles, malgré des transformations et sous des noms différents :

elle existe encore. Son activité, ténébreuse ou avouée, se manifeste déjà sous la dynastie Song par une révolte et, au début du XIVe siècle, par des insurrections contre les Empereurs Mongols Yuan, dont une société dérivée de la Triade, le « Lotus Blanc » (Pao-Lien-Kiao) finit par triompher.

Les affiliés, recrutés dans toutes les classes sociales sans distinction de fortune ou de profession, étaient liés par des serments qui les engageaient au secret le plus absolu; des multiples signes de reconnaissance ou d'imperceptibles détails dans leur costume leur permettaient de se reconnaître entre eux. Le rituel compliqué par lequel les membres étaient initiés, son symbolisme profond comme le mystère dont il était empreint, l'attrait du danger parfois si puissant sur les hommes, le romantisme éternel du conspirateur, tout cela agissait profondément sur la psychose des masses et sur son activité.

Il est curieux de noter, à ce propos, que presque toutes les sociétés secrètes chinoises sont d'origine taoïste, plutôt que bouddhiste. On en trouverait, à mon avis, l'explication dans la différence essentielle entre le caractère magique et inquiet de la première religion, en contraste avec le Bouddhisme contemplatif et résigné. Seule paraît faire exception le « Lotus Blanc » qui, bien que dérivé de la Triade, semble avoir des origines et des croyances bouddhistes, encore que cette opinion me paraisse discutable.

On n'a donc ni textes précis — Codes mandchous punissant les Mages, les Chefs de perverses doctrines, etc. — ni informations réelles sur cette puissante Association de la Triade et sur les innombrables sociétés qui en sont dérivées, avant la seconde moitié du XVIIe siècle, c'est-à-dire peu après l'installation du premier empereur de la dynastie usurpatrice mandchoue, contre laquelle la Triade, à travers bien des métamorphoses et sous des noms divers, n'a cessé de lutter jusqu'à son renversement définitif : lutte tantôt secrète, tantôt sous forme de rébellion ouverte lorsqu'un chef plus intelligent ou plus hardi réussissait à soulever le peuple contre l'usur-

pateur ou contre les envahisseurs barbares d'Occident.

Ceci m'oblige à dire quelques mots sur la révolte des Taï-Ping. De nombreux historiens ont écrit des volumes sur ce sujet passionnant; il n'est donc pas dans mon intention d'empiéter ici sur le terrain réservé aux érudits. Mais il me serait impossible, pour la compréhension de cette courte étude, de passer sous silence une rébellion qui, par sa date récente, par son importance — la dévastation de quinze provinces et de 600 villes — par ses millions de morts, par sa longue durée, fut non seulement la plus grande révolte de Chine, mais aussi celle qui ébranla de façon décisive la dynastie avant son final écroulement de 1911. Un autre caractère la rend intéressante à nos yeux : pour la première fois, les empereurs font appel aux Barbares d'Occident pour écraser les rebelles. Nous voyons paraître, en effet, dans cette sanglante guerre civile, d'abord les équivoques silhouettes de deux aventuriers américains, ensuite la glorieuse figure du capitaine Gordon, qui sera plus tard Gordon Pacha, l'héroïque défenseur de Kartoum.

En 1884, Houng-Sin-Tchouen, fils de modestes paysans du Sud, mais studieux et intelligent, après de préliminaires études à Canton, aigri par un insuccès à l'Académie de Pékin et inconsolable de son échec, se retire pour une longue méditation dans un temple, après avoir coupé sa natte, l'odieuse coiffure imposée par les Mandchous.

Mais, après ce timide acte de révolte, il se fait le prédicateur d'une religion nouvelle d'Amour et d'Egalité, curieux mélange de Christianisme et de Taoïsme. Des villages se soulèvent, puis des villes : le mouvement, appelé *Taï-Ping* (Société de la Grande Pureté ou de la Grande Paix) devient insurrection, gagne du terrain. En 1854, l'Empereur meurt et Houng proclame la déchéance des Mandchous et la restauration de la dynastie Ming en sa personne. Ses fidèles augmentent, s'emparent de l'arsenal principal du pays et attaquent Nankin, bientôt prise, proclamée capitale du nouvel Empire et qui restera telle pendant onze ans. Maîtres de toute la vallée du

Fleuve Bleu, les Taï-Ping menacent Tien-Tsin et Pékin. La réaction des Mandchous est violente, mais leurs soldats sont partout battus par les révolutionnaires.

Deux aventuriers américains — Ward et Bourgevine — sont engagés par le gouvernement pour diriger les troupes impériales : le premier est tué, le second passe peu après aux Taï-Ping et trouve lui aussi la mort. Cependant, décidé à écraser la révolte, l'Empire fait appel aux Anglais et aux Français, dont les intérêts se trouvent également menacés par cette guerre.

Le capitaine Gordon, officier colonial d'une grande expérience et d'une grande valeur, prend la tête des troupes impériales et sa tenace et méthodique organisation finit par avoir raison de la révolte.

Nankin est assiégée et, le 17 juillet 1864, Houng, après avoir fait étrangler ses femmes, se suicide au cours d'un dernier banquet, en s'empoisonnant avec de l'or battu, à la manière impériale.

La révolte est domptée, mais non encore étouffée complètement : la Triade — dont les Taï-Ping étaient composés en grande partie — survit cachée et fait parler d'elle pendant longtemps; on répète sous le manteau que la dynastie n'a pu triompher que grâce à l'aide des Barbares d'Occident, et cela est un encouragement parmi les survivants et les générations nouvelles.

Des sociétés continuent à se développer non seulement en Chine, mais dans les lointains pays où l'émigration chinoise fait bloc : en Mandchourie, à Malacca, à Java, aux Philippines, en Californie; et l'argent recueilli parmi les richissimes marchands de Singapore ou parmi les pauvres coolies des ports du Pacifique s'en va alimenter le mouvement national et xénophobe.

C'est là que le fils d'un ancien Taï-Ping, Sun-Yat-Sen, d'abord petit émigrant de treize ans à Honolulu, ensuite étudiant à Canton et plus tard, en 1892, docteur de l'Ecole de Médecine de Hong-Kong, trouvera les appuis et les fonds nécessaires pour sa lutte ardente contre l'Empire et contre « l'esprit avide » des grandes Puissances européennes.

Etrange figure d'ardent patriote qui ayant pu, par ses nombreux voyages en Amérique et en Europe, comparer les tristes conditions de son pays — où l'indifférence profonde des pouvoirs publics laisse mourir chaque année des centaines de milliers de Chinois dans les épidémies, famines, inondations, et où les Européens, qui ont la main sur les douanes, les chemins de fer, jouissent de privilèges multiples et se comportent comme en pays conquis — rêve d'une Chine unie, nationale et indépendante.

Imbu d'idées démocratiques, affilié à la Triade, il conspire, voyage sans cesse et cherche à grouper tous les révolutionnaires sous un même parti national. Ses tentatives subissent parfois des échecs sanglants, mais sa doctrine, qu'il exposera plus tard dans son *Triple Demisme,* se répand de plus en plus, et finalement après le grand soulèvement — cette fois définitif — de Canton en 1911, Sun-Yat-Sen débarque à Shang-Haï, accueilli en triomphe comme le libérateur du Peuple : la République chinoise est proclamée, l'Empire s'écroule.

Mais la Chine n'est pas encore unifiée, loin de là. Une longue période de désordre et de lutte entre les gouverneurs militaires des provinces suit la chute des Mandchous et se poursuit jusqu'à nos jours.

Tandis qu'entre 1921 et 1927 les Puissances européennes doivent peu à peu renoncer à nombre de leurs privilèges, une guerre — parmi un enchevêtrement confus de petites guerres locales — continue entre le Nord et le Sud : le Sud, patriote sans doute, mais appuyé par la Russie et empoisonné par la propagande bolchevique; le Nord où, — préparée depuis douze ans par le travail secret de l'extraordinaire colonel Dohihara, chef du Service spécial, — s'accroît de plus en plus l'influence japonaise.

Cependant les Sociétés secrètes, dont la chute de l'Empire devrait avoir marqué la disparition et dont le Gouvernement chinois est le premier à nier l'existence, renaissent et foisonnent dans le territoire.

Les Sudistes, après quelques années de sanglantes

expériences, n'ont pas tardé à comprendre que l'aide russe, bien qu'utile et puissante, dans la lutte contre l'étranger, les conduit à un véritable esclavage, pire encore que celui de jadis.

En 1927, les efforts de ceux qui ont compris qu'il fallait se libérer des Soviets sont récompensés : les louches envoyés de Moscou doivent quitter Canton; de la fameuse armée communiste cantonaise il n'existe plus que des bribes.

Chang-Kaï-Chek, héritier spirituel de Sun-Yat-Sen, intelligent et patriote, a cru lui aussi pendant quelque temps à l'aide de la Russie; mais il se ravise et, tout le premier, dirige ses efforts contre le péril communiste.

Nommé en 1928 président de la République, il s'efforce de créer une véritable armée nationale puissante et disciplinée; il en offre l'organisation et le commandement au Maréchal Ludendorff, qui ne croit pas devoir accepter.

C'est la période des instructeurs militaires étrangers : le Colonel Bauer (1), ancien Chef d'Etat-Major du grand Maréchal allemand, et plus tard quelques autres officiers européens — attirés plus par l'esprit d'aventure que par les soldes élevées — arrivent et s'efforcent d'apprendre l'art de la guerre et la discipline européenne à une armée composée d'hommes qui ont toujours combattu, mais n'ont jamais été de véritables soldats.

L'activité des Sociétés secrètes se poursuit, tenace et cachée : mais désormais les seuls ennemis — les vrais ennemis — sont « les hommes de petite taille et de couleur brune », venus de l'*Ile des Singes;* c'est l'ennemi de l'Est, dont la population conquérante éclate dans son territoire trop petit, et qui, discipliné, puissamment armé, s'annexe la Mandchourie, profite des querelles de la lointaine Europe pour allonger ses tentacules sur la Chine entière.

En marge du conflit entre les armées, conflit souvent inégal, les Sociétés secrètes continuent sans relâche la lutte contre l'envahisseur japonais; elles ne reculeront devant aucun moyen : boycottages, grèves imprévues,

(1) Mort en combattant le 6 mai 1929 à Shanghaï.

attentats terroristes en pleine rue, attaques de trains par des bandes de « Brigands ».

Pour mieux préciser le caractère occulte de ces sociétés, j'ajouterai maintenant quelques mots sur ma personnelle initiation à une Société secrète chinoise, dans laquelle j'eus le rare privilège d'être admis, il y a quelques années. Sans en indiquer le nom ni les raisons qui motivèrent mon exceptionnelle admission, il me suffira de montrer ici que cette Société, — composée principalement de jeunes, — se propose, bien entendu, comme but national la lutte contre l'emprise japonaise, mais vise également à libérer le pays chinois de toute ingérence des Soviets. Cette ingérence, — dont l'action fut toujours si néfaste à la Chine, surtout pendant l'année 1927, quand leurs sinistres envoyés Borodine et Galentz, sous prétexte d'assistance, organisaient l'armée cantonaise et déclenchaient une sanglante guerre fratricide, — n'avait d'autre but que la propagande bolchevique et la lutte contre l'Angleterre.

Quant aux raisons de la singulière exception dont je fus l'objet, elles ne tiennent pas tant aux services rendus par moi comme officier instructeur de l'armée nationale qu'à la profonde sympathie que j'ai toujours manifestée pour ces jeunes patriotes, à ma compréhension de leurs idées, à mon adaptation immédiate à la vie chinoise et à l'atmosphère un peu spéciale dans laquelle j'évoluais. En outre, l'éloignement de tout contact avec les Européens, — que je m'étais imposé pendant mon séjour, — mes efforts pour m'assimiler la langue, une certaine parenté *de facto* sinon *de jure* que je m'étais créée, quelques actions absolument en dehors de mes fonctions, auxquelle j'avais participé à mes risques et périls, peut-être aussi mes très lointaines et maternelles origines tartares, apparurent comme autant de motifs à mon intronisation dans une Société secrète.

Quelle qu'ait été la cause de ce privilège et malgré que l'initiation actuelle ait perdu une grande partie de son romantisme symbolique, il en subsiste cependant assez pour satisfaire le lecteur curieux de pittoresque.

Ma candidature ayant donc été posée par deux membres, dont l'un était un ami personnel, je commençai mon instruction préparatoire. Celle-ci consistait surtout en l'étude méthodique des réponses à faire aux très nombreuses questions rituelles qui me seraient adressées, à apprendre certains chiffres à signification symbolique, quelques exercices respiratoires peu dissemblables de ceux qu'enseignent nos manuels de culture physique, et naturellement l'ordre successif des rites auxquels je devais être soumis au jour désigné.

Enfin prêt, ou jugé tel, on vint un soir me chercher. Au moment de partir de chez moi, l'idée me vint d'emporter mon revolver, — sait-on jamais? — Mais bien vite j'eus honte de cette méfiance, que rien en somme ne justifiait; bien m'en prit, car, ainsi qu'on le verra, je fus déshabillé complètement peu après. Laissant donc mes armes et toute arrière-pensée, je suivis mes introducteurs.

Le lieu de la cérémonie était un ancien entrepôt de fourrures désaffecté, composé de plusieurs pièces. Dans la première, qui n'était qu'une banale antichambre, je dus enlever tous mes vêtements, endosser un costume entièrement blanc — couleur de la Pureté et de la Lumière — et chausser des sandales de raphia.

Je me dirigeai ensuite vers la porte qui me faisait face, où l'affilié qui la gardait me posa les questions rituelles auxquelles, suivant l'usage, je répondis sur le mode poétique et sans l'aide de mes accompagnateurs :

— Je viens de très loin.

— Mon pèlerinage par terre et par eau a été très long.

— Je suis venu chercher la Lumière, la Sincérité et la Justice, etc...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Admis à passer dans une seconde pièce, à quatre portes, meublée uniquement d'une natte et d'un petit brasero dont la faible flamme constituait le seul éclairage, on me fit asseoir en tailleur sur la natte. Longuement encore, je dus répondre aux deux frères qui gardaient les portes de droite et de gauche, puis mes

accompagnateurs me firent baisser la tête et une très courte mèche de cheveux me fut coupée à la nuque. J'étais prévenu de ce geste symbolique et le froid des ciseaux ne m'impressionna point. Je pensais surtout à ne pas m'embrouiller dans mes innombrables réponses et souhaitais ardemment un peu plus de lumière pour pouvoir consulter de temps à autre les petits cartons que j'avais préparés et gardés dans la main comme un écolier qui se présente à un examen difficile.

Après la coupe symbolique de la natte (mais s'agit-il bien de ce symbole, puisque la dynastie mandchoue s'est écroulée depuis vingt ans?), je me levai et, flanqué de mes deux initiateurs qui ne me touchaient pas, j'enjambai le petit brasero sur lequel une poudre jetée provoqua une fumée abondante à travers laquelle je passai. C'est le *Nuage porteur* qui, dans les vieilles légendes d'origine taoïste, servit de pont miraculeux aux premiers membres poursuivis.

Me tournant ensuite vers le gardien de la porte centrale, pourvu d'une grosse canne laquée rouge, je saisis sa canne, lui posai cinq questions et répondis aux siennes. Je versai dans sa main une petite quantité de monnaie que me remit l'un de mes assistants : la porte s'ouvrit intérieurement et j'entrai dans ce qui représentait la salle de la Justice et de la Perfection. La pièce était grande et cette fois suffisamment éclairée par de nombreuses lampes et par une lanterne rouge suspendue assez bas et au centre. Au milieu, un récipient de bois contenant du riz non décortiqué, un sabre, un miroir ovale, un boulier semblable à ceux qu'on emploie en Europe pour apprendre à compter aux enfants, et un éventail de soie blanche; tout autour, des sièges.

L'assistance assez nombreuse, revêtue de costumes rituels, était présidée par un homme âgé, porteur de modernes lunettes américaines (un des rares Chinois à barbe que j'aie vus).

Tantôt assis, tantôt debout, je répondis à toutes les interrogations rituelles, — il y en a plus de trois cents! — Parmi ces questions, une, — précise et directe, —

s'enquit curieusement de mon sexe; de toute évidence, femmes et eunuques ne peuvent espérer leur admission dans cette assemblée.

J'indiquai les cinq points — points cardinaux et point central, le grand Cercle figurant le Ciel et contenant le Carré qui représente la Terre, — géométrie symbolique d'autrefois. — Je comptai sur le boulier les trois nombres qui ont un sens allégorique très ancien. Puis une branche de pêcher — bois magique — fut placée dans ma main. Le miroir, le sabre et l'éventail me furent successivement présentés : je me regardai dans le miroir, j'empoignai le sabre et m'éventai avec l'éventail en prononçant des formules peut-être séculaires.

Vint ensuite le rite du serment du sang. Deux adeptes firent le simulacre d'une coupure au doigt majeur de ma main gauche, d'où le sang est supposé couler dans une petite coupe qui fait le tour des assistants. Je jurai Obéissance et Fidélité, et m'engageai à combattre les ennemis de l'Ouest et de l'Est. Un nom me fut attribué qui, soit pour simplifier les choses, soit pour m'être agréable, se trouva être le même « nom d'amitié » que mes amis me donnaient depuis longtemps, suivant l'usage chinois.

Des trois fruits qu'on m'apporta, je mangeai les deux premiers : une pêche, symbole de longévité; une amande, symbole de force, et je refusai rituellement le troisième dont je regrette d'ignorer le nom en une langue européenne.

On m'apprit trois signes de reconnaissance entre affiliés : un pour la table, un pour la rue, le troisième pour l'écriture, et on me remit également un objet matériel de reconnaissance : une pièce de monnaie ancienne; plus tard, j'en reçus un autre; un petit cachet.

La cérémonie était terminée : elle avait duré de neuf heures du soir à deux heures et demie du matin.

Une seule fois, par la suite, me fut donnée l'occasion de dévoiler ma qualité de membre d'une Société secrète : ce fut, hors de Chine, dans une colonie britannique, et je pus en l'occurrence constater à mon profit le pouvoir

de discipline comme l'esprit d'assistance et de protection qui animent les affiliés.

En outre, il est juste d'affirmer que la qualité des membres de ces confréries, — autrefois si décriées, et dont Sun-Yat-Sen même, avec une certaine ingratitude, déplorait la basse extraction, — n'est plus la même que jadis. Certes, la masse est restée grossière, avec tout ce que peut comporter d'ignorance, de fanatisme, de superstition aussi, l'âme populaire; mais parmi les dirigeants, nombreux sont ceux qui appartiennent aux élites : magistrats, officiers, étudiants. Patriotes tous, ils ne rêvent qu'à l'indépendance de leur pays.

Ainsi se sont perpétuées, à travers les âges, les traditions et la vigueur des Sociétés secrètes chinoises. Engendrées par les mêmes causes, poursuivant les mêmes fins, modernisées sans doute, elles n'en conservent pas moins, malgré leurs rites simplifiés et quelque peu dépouillés de leur primitive et séculaire signification religieuse, un caractère de pérennité.

COMTE A. PIOLA CASELLI.

# UN DISCIPLE ANGLAIS D'ÉMILE ZOLA
# GEORGE MOORE

*DOCUMENTS INÉDITS*

—

En 1882, Charpentier, l'éditeur, transmettait à Zola une revue britannique, accompagnée de cette lettre :

17 Cent Street, Strand.

Cher Monsieur,

Je vous envoie par la poste d'aujourd'hui une petite étude que j'ai faite sur vous et vos œuvres. Elle n'a qu'un seul mérite et qu'un seul originalité : 1° que c'est la vérité; 2° que c'est la première élogieuse qui a été faite sur vous en Angleterre.

Je suis réellement fier d'avoir été le premier à semer ce grain de vérité car vous pouvez vous rendre compte d'après l'énorme tas de bêtises qu'on a écrit sur vous dans les journaux parisiens ce qu'est l'encombrement de stupidités que grandissent tous les jours en Angleterre sur votre compte.

On n'ai pas l'avantage ici de pouvoir lire vos œuvres et alors ont répète. — Vous pouvez deviner ce que c'est. Mon article est mauvais parce que j'ai voulu mettre la matière de vingt pages en dix, mais je crois et j'espère qu'il me serait utile pour m'ouvre une porte pour placer un article plus grand et plus développé car c'est toujours l'éternelle histoire des motons de Panurge.

Je vous préviens que vous trouverez dans l'article de grosses imbécilités; j'ai été forcé de les dire pour faire accepter l'article et j'ai crus que un peu de vérité et mieux que rien.

Mais peut-être vous ne souvenez pas de moi, alors il faut quelque détail — biographiques... M. Manet un de mes grands

amis, m'a présenté à vous au bal de l'Assommoir, mais j'ai toujours eu la discrétion de ne pas vous embêter de ma visite.

Je connais tous vos amis et il est probable que vous avez entendu parler de moi par mon grand et intime ami Alexis et encore peut-être par mon ami Hénique. Vous voyez nous sommes en pays de connaissance. Encore un mot. Un grand éditor de Londres m'a proposé de traduire littéralement *l'Assommoir* voulez-vous m'accepter comme traducteur si l'affaire s'arrange?

Recevez, cher Monsieur, mes bien sensires compliments et soyez assuré que je vous comprends et que je vous apprécie.

GEORGE MOORE.

Le ton était hardi, la lettre ingénue, le sabir (1) de George Moore savoureux. L'auteur des *Rougon-Macquart* dut s'étonner de la présomption de cet Anglais, qui, écrivant si mal le français, s'offrait à traduire celui de ses romans, qui, par l'argot dont il était parsemé, était précisément le plus difficile à traduire. Malgré le « détail biographique » fourni par son correspondant, Zola renonça à mettre un visage sur son nom. On lui avait présenté tant d'inconnus au bal de l'*Assommoir,* il y avait serré tant de mains! George Moore? Il ne remettait pas ce monsieur. Qu'Alexis ou Hennique lui eût parlé de lui, c'était possible, il ne se souvenait plus. Il ne l'eût pas moins remercié de son article, encore aurait-il fallu qu'il sût de quoi il retournait; or il n'entendait rien à l'anglais. Dix jours ne s'étaient pas écoulés que l'insulaire le relançait :

Si vous ne souvenez pas de moi vous n'avez qu'à reporter au *Voltaire,* quand paraissait *Nana* et vous y trouverez une lettre à propos de l'opinion de vous en Angleterre que j'ai adressée comme littérateur anglais à notre cher ami Paul Alexis.

L'article traduit ayant été trouvé bienveillant, ren-

(1) J'ai respecté l'orthographe et le style de George Moore en reproduisant ses lettres à Zola.

seignements pris auprès d'Alexis ou d'Hennique, Zola répondit à George Moore, et lorsque celui-ci vint à Paris, à la demande d'Alexis, il le pria d'aller passer une journée chez lui, à sa campagne. Le jeune Anglais, qui s'exprimait en français aussi gauchement qu'il le parlait, lui dit, cherchant ses mots, la grande admiration qu'il avait pour sa personne et pour son œuvre : il lui devait tout, *indeed*.

Le maître de Médan, assez fier que le naturalisme eût fait au moins une recrue en Angleterre, le crut volontiers sur parole.

George Moore devait, certes, beaucoup à Zola, mais il ne lui devait pas tout, à moins qu'à ses yeux Zola, pour le moment, ne personnifiât Paris. C'est à Paris qu'il devait tout : sa sensibilité artiste, son talent particulier, peut-être même sa vocation d'écrivain. S'il ne se fût pas, tout jeune, dépaysé, si, d'Irlande, son pays natal, ou de Londres, il n'eût pas fait, depuis dix ans, de fréquentes fugues à Paris, pour l'amour de Paris et non d'une maîtresse française qu'il y eût rencontrée, George Moore n'eût pas été ce qu'il était déjà et ce que, par la suite, il allait devenir. Il avait fait connaissance pour la première avec la Ville, l'*Urbs* pour quiconque, à travers l'univers, tenait plume ou pinceau, au déclin de l'Empire, et ç'avait été sur des airs d'Hervé. Il avait été au bal d'Asnières, en compagnie du compositeur toqué et de Blanche d'Antigny, qui chantait à ravir *Chilpéric* et le *Petit Faust*, dîné avec eux, Julia Baron et la Schneider au châlet du maestro. Après la guerre, il avait souvent repassé le détroit. Paris, qui l'avait déjà séduit, le conquit tout à fait par sa bonhomie, la liberté dont on y jouit, le charme de ses femmes, l'originalité de ses bohèmes, son décor unique au monde, qui semblait peint, alors, par un impressionniste. Il fraya avec les grands réfractaires, Villiers de l'Isle-Adam et Cabaner, entre autres, qui, ayant du génie, n'avaient rien de commun avec les bohèmes de Murger et de la rive gauche, lesquels n'avaient même pas eu du talent; il grimpa sur la Butte, elle lui apparut telle que la peignit Van Gogh, il fit un tour au Moulin de la Galette,

entra à l'Elysée-Montmartre, fréquenta chez Nina de Villard. La place Pigalle devint son port d'attache. Il n'était allé ni à Oxford ni à Cambridge, disait-il avec fierté, mais il était allé à la *Nouvelle Athènes*. Il y avait fait ses humanités. Délesté de ses préjugés, plus libre, plus intelligent, plus clairvoyant, la vie lui était apparue sous un autre angle, bien moins rugueux que là-bas, dans les brouillards londoniens, plus légère, plus nuancée, plus aimable. Il en goûta le charme et la grâce, prit en dégoût tout ce qui s'apprend à l'école et dans les livres, s'engoua pour tous ceux qui cherchaient dans le plein air, hors et loin des sentiers battus, le plein épanouissement de leur personnalité. Les écrivains naturalistes et les peintres impressionnistes avec qui il se lia, après l'avoir affranchi, eurent, sur sa formation artistique et littéraire, une influence décisive.

Pour commencer, George Moore dut à Paris le succès de son premier roman, *A modern Lover* — « dans les journaux français on l'appelle un *Amant d'aujourd'hui*, je ne sais pourquoi on a changé ma phrase », disait-il : parce qu'elle était incorrecte, tout simplement.

Que mon roman a eu du succès peut vous intéresser, écrivait-il à Zola, car, comme je vous l'ai déjà dit je dois tout ce que j'ai à vous. Mon livre n'est pas bien hélas je le sais bien mais il a réussi. J'étais forcé de faire des escamotages épouvantables mais que voulez-vous? Il faut faire un pas et il est fait.

Il proposa à Zola d'en faire faire un autre à son esthétique :

Croyant qu'on commence de goutter la littérature naturaliste en Angleterre, je viens de arranger pour la traduction de *Thérèse Raquin*, bien entendu si vous n'y mettez pas d'opposition, lui écrivait-il. Une nouvelle revue dont je suis un rédacteur a accepté mon offre de traduire votre livre. Voulez-vous me donner la permission nécessaire. Je crois que je peux donner aux lecteurs anglais une vue exacte de votre style — une chose à faire car heureusement pour vous vous

ne lisez pas les traductions américaines. Mon Dieu vous ne douté guère comment on vous massacre.

Zola ne s'en doutait guère, en effet, et pour cause, mais il se demandait si le jeune Moore, qui écrivait et parlait si drôlement le français, dont il avait une connaissance si insuffisante, serait, comme il s'en flattait, plus qualifié pour rendre sa pensée que ceux qu'il accusait de la trahir. Ne voulant pas décourager la bonne volonté de son admirateur, il lui donna l'autorisation demandée, bien qu'on l'eût prévenu qu'il ne lui serait pas versé un traître *penny* de droits. L'affaire, même dans ces conditions, ne se fit pas, Moore s'étant vu « forcé de renoncer le plaisir » de traduire *Thérèse Raquin.*

Je travaille beaucoup, écrivait-il à Zola, et cette fois-ci je compte de faire une œuvre plus solide. Le success de mon premier roman m'a posé (on a parlé même dans les grandes revues) et si j'arrive de planté un coup comme je le médite en pleine poitrine de l'école sentimentale, j'aurais de l'espoir de pouvoir faire quelque changements dans la littérature de mon pays — d'être enfin un ricocher de Zola en Angleterre (2).

Son second roman l'eût laissé croire.

Mon livre, *Mummer's Wife,* est un grand success, écrivait-il à son maître. Tout les critiques ont été aussi élogieuses que possible. Ont n'a même pas parlé de l'immoralité, — décidément en Angleterre il y a beaucoup de bon sens.

La lecture de quelques tomes des *Rougon-Macquart* y était pour quelque chose. Vizetelly avait déjà édité des traductions de *Nana,* de *l'Assommoir* et de *Pot-Bouille,*

(2) « Vous ne savez ou nous sommes, vous ne savez pas les combinaisons que nous forcent d'être sentimental et faux, de faire sans cesse des romans plats et conventionnelle et que nous interdi toute l'observation et analysis. avait-il écrit précédemment à Zola. Il me faudrait des pages pour vous expliquer la situation — si se n'était que le public n'est pouvait abbattre les inflexible préjugés qui ont fait tomber le roman en Angleterre mais sont de librairies. Si vous voulez nous donner un coup de main voici la première démarche à faire. On vient de traduire Daniel Deronda de George Elliot en français! Que dit vous de faire un article de critique? Je suis sûr de pouvoir le placer. Donnez votre assistance à une bonne œuvre je vous prie... »

ce dernier roman précédé d'une préface de Moore, lequel, faisant la navette entre Londres et Paris, où il allait se retremper au contact de ses amis de la *Nouvelle Athènes,* était devenu là-bas le pionnier de l'impressionnisme et du naturalisme.

Je vous envoie deux journaux anglais, écrivait-il à Zola. Dans le *Pall Mall* il y a un petit article, un compte rendu de ce que vous m'avez raconté de votre prochain roman *Germinal* (3). Dans le *St James Gazette* il y a un article intitulé : « Un déjeuner chez de Goncourt. » J'espère qu'il m'excusera d'avoir invité un monde si considérable chez lui. Je vous fais dire ce que vous m'avez dit séparément en petit comité. — Un petit truc d'écrivain. — Voilà tout.

Zola ne publiait pas un roman sans en faire aussitôt hommage à Moore, qui ne manquait jamais de lui en faire son compliment motivé :

Moore Hall, Bally glass, Co Mays, Ireland, mars.

Mon cher Maître,

J'attendais de vous écrire pour achever la lecture de *Germinal,* dont la gracieuse envoi m'a beaucoup touché. Faut-il que je me permette quelques observations? Germinal ne ressemble en rien vos autres livres. Comme facture, il me semble d'être autre chose, comme langue, il me semble plus simple. Quand vous m'avez parlé du livre, j'ai eu peur, car je ne pouvais imaginer comment s'était possible de faire la psychologie des mineurs ainsi que vous avez fait de Lazare et Pauline. En faisant un livre descriptive vous avez trouvé le moyen de résoudre le problème et de faire une facture toute autre que la *Joie de Vivre*. En lisant *Germinal* on se rend parfaitement compte de la vie noire, des haines sauvages et des joies brutales de ces pauvres gens. Je suis encore qu'à la moitié de la petite scène d'envie entre la Mouquette et Etienne. La scène est d'une vérité extrême et pas laide; elle est même touchante. Naturellement les deux premiers chapitres m'ont le plus frappé; mais la soirée des mineurs au

(3) Il avait publié déjà un autre article-interview à propos de *Pot-Bouille* dans la *St-James Gazette.*

café concert est extraordinaire. Toutes les détails, la fille qui allait au fond près du pompe se troussait puis revenait. C'est comme un tableau de Tiniers [Téniers]. Aussi les paysages, la plaine nue, morne avec en marécage, avec des vents gelés et des cieux livide est magnifique. Aussi tout les théories socialistes me semble fondre dans le récit avec un art infini. Enfin, je ne suis qu'à la moitié mais je suis sûr que le livre est digne de vous, d'une place dans la famille Rougon-Macquart, et cela est la question qui se présente maintenant au lecteur avec chaque nouveau livre que vous publiez.

Mais mon cher Maître comment expliquer ma reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour moi? Comme je vous ai souvent dit et je suis fier de le répété : c'est à vous, à vos livres de critique, que je dois le talent qu'il paraît que je possède. Je vous dois tout, et la dette s'accroît toujours. La meilleure récompense, il me semble, et de faire de bons livres et de vous faire honneur ainsi.

Ce que je fais maintenant est, je crois, plus original que le *Mummer's Wife*. Je me dégage entièrement du ponsif de l'école en gardant toujours l'idée mère.

Je vous parlerai en avril, vers la fin, de la traduction de *Germinal*. J'ai du reste quelque chose à vous proposé : après avoir fait encore un roman ou deux je voudrais traduire un de vos livres pour que un de vos romans au moins pouvais prendre une place dans la littérature anglaise. Je crois que c'est la *Joie de Vivre* que je voudrais choisir. Encore mille remerciements et croyez-moi, cher Maître,

Votre élève dévoué,

GEORGE MOORE.



Fresh Combe Lodge, Beedry Sussex,
mars 17, 1887.

Mon cher Maître,

...J'ai reçu *la Terre* et je l'ai lue. Ma foi, ce n'est pas à moi de faire la critique, il n'y a que le temps qui peut faire la critique de livres pareils. Ce qui m'a plus frappé c'est la façon vraiment magistrale que vous avez traité l'inceste.

*Germinal* est très beau parce que c'est l'histoire d'une grève racontée à la fois d'une façon terrible et pittoresque; mais je ne trouve ni dans *Germinal* ni dans *la Terre* des personnages comme Coupeau et Gervaise, et il me semble qu'en cherchant *maintenant des types* sinistre doux ou beaux, mais grands un peu plus que les anecdotes, vous renouvellerez la méthode et prendrez encore un essor.

Quant à mon dernier livre que je publie en ce moment si dans la *Revue indépendante*, j'ai quelque chose à vous dire. Quand je parle personnellement et j'en parle dans le prochain numéro, je dis de vous ce que j'ai toujours dit, mais dans un chapitre intitulé la synthèse de la Nouvelle Athènes, j'énonce les paradoxes les plus folâtres, alors il y a des choses désagréables pour tout le monde (4). Mais Duret ne veut pas ou ne peut pas comprendre cela et chaque fois qu'il m'écrit et chaque fois qu'il me rencontre, c'est toujours : « Je ne comprends pas pourquoi vous avez cherché systématiquement à être désagréable à Zola, Goncourt et Daudet. » Je lui répond mais lisez donc ce que je dis sur Zola sur une autre page du même livre. Mais non, il revient toujours à ses moutons. « Je ne comprends pas pourquoi, etc. » Daudet et Goncourt sont des connaissances, s'ils se fâchent, je le regretterai. Mais vous, vous êtes un ami, et croyez moi, mon cher Maître, que cela me serait très pénible de vous offenser d'aucune façon. Mais j'ai l'espoir que vous comprendrez la synthèse de la *Nouvelle Athènes* comme je la comprend et non comme Duret.

Votre très dévoué,

GEORGE MOORE.

(4) Moore en avait déjà prévenu Zola :

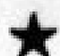
Hôtel Continental
3, rue Castiglione
mai 8th.

Mon cher Maître,

Alexis me charge de vous dire que nous avons arrangé de déjeuner avec vous samedi prochain. Je lui ai fait voir les passages dans la revue indépendante; il s'est mis à rire et il m'a rassuré complètement. Mes opinions n'ont pas changé en rien et dans mon article Les héritiers de Balzac je compte de faire votre éloge et celui de Flaubert comme j'ai toujours fait et comme je ferais toujours. Enfin j'espère que cette affaire expliquée.

Votre élève et amis très dévoué

GEORGE MOORE.



The Green, Southwick, Sussex, août 23.

Mon cher Maître,

Vous m'avez fait le plus grand plaisir en m'envoyant *Renée*. Les ouis dires avec pénétré jusqu'à mon petit village, mais rien de précis comme vous pouvez facilement imaginer. Je ne sais pourquoi vous n'avez pas supprimé la consummation de l'inceste et gardé la consummation du mariage. L'idée *dans le cas de Renée* est plus terrible que le fait. Une femme hystérique après un baiser charnel, un baiser qui évoque un monde de terreurs et de fantômes... quel quatrième acte! dans le cas de Renée, la terreur de l'inceste sera dix fois, selon moi, plus fort que le fait. J'ai lu la pièce avec passion, comme style elle est admirable, tout à fait admirable; c'est comme un grand escalier, on monte, on a la sensation de monté et sans la moindre fatigue. Je ne sais ce je m'explique.

Hier j'ai entendu dire que Bonnetain et d'autres jeunes gens ont adressé une lettre au *Figaro* à propos de *la Terre*. Cela fait pitié. Si vous avez le journal sous la main, envoyez-le moi avec votre réponse. Je lirai le volume qui doit paraître, je suppose, c'est jours ci, et comme toujours je vous ferai un article, cette fois-ci un article peut-être un peu plus important.

Et à propos de Charpentier croyez vous qu'il a l'intention de publier *La Femme du Cabotin* (5)? Après le travaille d'Alexis il est vraiment regrettable que le livre soit perdu.

Mes meilleurs souvenirs à Madame Zola.

Croyez moi, cher Maître, votre dévoué élève,

GEORGE MOORE.

Une poignée de main à Alexis.

(6) Juditte Bernard (ou Bernhardt, la sœur de Sarah?), sociétaire de la Comédie-Française, s'offrit à traduire *The Mummer's wife*. Après avoir pris conseil de Zola, Moore lui confia cette tâche, mais elle s'en acquitta si mal que Paul Alexis dut revoir et repasser sa version. Zola la fit éditer par Charpentier, lequel publia aussi, pour lui être agréable, un autre livre de Moore : *Terre d'Irlande*. Quant à Alexis, non seulement il eut une grande part à la traduction de *Mummers' wife*, mais il collabora aussi avec Moore à une adaptation d'une pièce anglaise (*Sycomore*).



2 Pump Court, Temple.

Mon cher Maître,

J'ai négligé de répondre à votre gracieux envoi, car j'espérais depuis deux mois vous envoyer avec ma lettre un exemplaire des *Confessions d'un jeune anglais* mais la mise en vente a été retardée pour diverses raisons. J'ai changé les passages que nous avons lu ensemble. Ils ne représentaient pas ma pensée quoiqu'ils ont chatouillé mon esprit quand je les ai écrit; mais voilà, mon cher Maître, une façon d'être que vous ne comprenez pas. J'ai vingt pensées contradictoires dans une journée, mais au fond ma pensée sur les choses essentielles reste la même.

J'ai lu *le Rêve* avec passion, et de suite, j'ai écrit un article très élogieux qui a paru dans le *St James Gazette* sous le titre : « Zola avec les anges. » L'article a été publié le jour du procès de Vizetelly, et il a attiré pas mal d'attention; un grand critique a répondu. Je ne sais si vous avez reçu cet article et je ne sais s'il faut vous l'envoyer. J'ai eu grand plaisir à écrire cet article, car vous m'avez fait bien comprendre l'erreur de prendre les sensations éphémères pour les pensées et ainsi de fausser le jugement. Du reste, j'ai été bien puni, car cela, et avec raison, vous a empêché d'écrire la préface pour *la Femme d'un Cabotin* (6); mais plus que cela, sachant que je vous trouvais le plus grand esprit travaillent dans le district

(6) « J'ai une confession à vous faire », avait-il écrit naguère à Zola. Pour faire une petite réclame, je me suis permis de dire dans les journaux ici que le livre sera précédé par une préface par Emile Zola. Vous savez bien que la lutte est difficile pour moi et que toutes les démarches sont nécessaires pour arriver. Que j'ai dit cela ne vous engage en rien et cela me fait une belle réclame, alors, cher Maître, je suis pardonné, n'est-ce pas? Je ne puis dire que je n'espère vivement pour quelques lignes de vous pour louer mon livre. Soyez sur que je serais très satisfait d'entendre que vous ne pouvez pas, que vous n'avez pas le temps... » Zola semble avoir promis une préface pour la traduction de *Mummer's wife*, mais s'être ravisé quand parurent les *Confessions d'un jeune Anglais* dans la *Revue indépendante*, où Moore, sous prétexte de faire du paradoxe, lui reprochait de n'avoir pas de style (!), de chercher « l'immortalité dans la description exacte de la boutique d'un marchand de nouveautés », d'avoir « terriblement traîné en longueur dans le *Gil Blas* à un franc la ligne » l'*Œuvre*, où il n'y avait « pas une observation nouvelle ni même exacte ». Zola ne s'en était pas fâché, comme Daudet et Goncourt, mais il ne pouvait plus, décemment, faire l'éloge de cet « élève très dévoué » qui n'avait trouvé rien de mieux, pour lui montrer son dévouement, que de l' « éreinter » bêtement.

du roman depuis Balzac cela m'a profondément humilié de me voir dire des choses comme vous dites en français à côté.

Il paraît que la pièce de Goncourt est bien mauvaise quoiqu'elle fasse de l'argent. Mais cela ne m'intéresse pas, je n'ai aucune sympathie pour cet homme, sa vanité et sa manière d'être me semblent puériles et je ne regrette aucunement le passage (7) qui nous a brouillés. Et de même pour Daudet. Vous êtes le seul parmi eux que je trouve grand.

Mes meilleurs compliments à Madame Zola.

Et croyez moi, mon cher Maître,

votre élève très dévoué,

GEORGE MOORE.

Ecrivez un mot je vous en prie.

§

Quelques années plus tard, à la suite de l'Affaire, Zola s'étant réfugié à Londres, où il vivait discrètement, presque incognito, son ancien disciple, qui était devenu un grand écrivain anglais, lui écrivit :

92, Victoria Street, S.-W., Déc. 15 th.

Mon cher Zola,

Vous êtes en Angleterre depuis cinq mois et vous avez assez appris l'anglais, vous savez lire les journaux! Quel homme extraordinaire que vous êtes! Vous vivez seul dans un pays étranger! Il faut qu'on soit fort pour supporter la solitude. Je sais que vous ne voudrez pas qu'on sache que vous êtes ici, mais il me semble que vous pouvez compter sur ma discrétion et peut-être cela ne vous déplairait pas de rompre votre silence en causant avec un vieil ami. Dans ce cas, je serais très heureux de vous voir ici ou chez vous. Je n'ose pas insister davantage, mais cela me ferait bien plaisir de vous revoir. Je vous serre la main.

Bien à vous,

GEORGE MOORE.

*P. S.* — Si vous avez besoin de quelque service ici, pensez à moi.

(7) Concernant Goncourt dans les *Confessions d'un jeune Anglais*.

Zola ayant accepté le rendez-vous, Moore lui répondit :

Mon cher Zola,

Certainement, avec le plus grand plaisir. Je regrette tant que votre séjour ici a été si plein d'ombre et d'ennuies. Votre force, votre courage et votre bonté dépassent toute mesure. J'ai le cœur plein, alors excusez les banalités. A jeudi.

GEORGE MOORE.

On chercherait en vain un écho aux lettres qu'on vient de lire dans les *Mémoires de ma vie morte,* que Moore publia quelque temps avant sa mort. Autant ses *Confessions d'un jeune Anglais* choquent par le tour paradoxal de certaines pages et leur brutale fanchise, autant ses mémoires charment par leur mélancolie : on y respire comme le parfum fané de fleurs séchées, glissées en signet entre les pages du livre de la vie. Moore y a mis la quintessence de la sienne : l'émotion y tempère l'ironie, les êtres et les choses, surgis du passé, sont évoqués d'un trait impressionniste. C'est par ce beau livre que George Moore survivra, tout au moins de ce côté-ci de la Manche.

Il n'était peut-être pas inutile de rappeler, à propos du centenaire de la naissance d'Emile Zola, tout ce que, littérairement, l'auteur de *A Modern Lover, The Mummer's Wife,* etc., doit à celui des *Rougon-Macquart.*

AURIANT.

# CELUI QUI FUT TARTARIN

Depuis bientôt quinze ans que j'ai publié les *Aventures de Tartarin,* Tarascon ne me les a pas encore pardonnées, et des voyageurs dignes de foi m'affirment que, chaque matin, à l'heure où la petite ville provençale ouvre les volets de ses boutiques et secoue ses tapis au souffle du grand Rhône, de tous les seuils, de toutes les fenêtres, jaillit le même poing irrité, le même flamboiement d'yeux noirs, le même cri de rage vers Paris : « Oh ! ce Daudet... si un coup, il descend par ici... » comme dans l'histoire de Barbe-Bleue : « Descends-tu... ou si je monte ! »

Et sans rire, une fois, Tarascon est monté.

C'était en 1878...

Si vous ne vous souvenez pas de la suite, relisez ces pages charmantes de verve, de gaîté, de malice franche qui sentent bon la Provence et expriment si bien le charme de l'Orient barbaresque.

A vrai dire, je ne suis pas du tout certain qu'en ranimant cet épisode de sa jeunesse, Alphonse Daudet, emporté par son imagination, n'ait pas lâché la bride à sa fantaisie. Je le soupçonne même d'avoir cédé au plaisir de *galéjer* dans cette histoire de son livre comme il avoue l'avoir fait dans ce livre même.

Depuis une quinzaine d'années brouillé avec les Tarasconnais qui lui en voulaient à mort, il se décida à leur faire amende honorable et à leur adresser des excuses publiques.

Tarascon, dit-il, n'avait été pour lui « qu'un pseudonyme ramassé sur la voie de Paris à Marseille parce qu'il ronflait bien dans l'accent du Midi et triomphait à l'appel des stations comme un cri guerrier d'Apache ». La vraie patrie de Tartarin était ailleurs, « un peu plus loin, à cinq ou six lieues

de l'autre main du Rhône » ; c'était de là qu'un jour de novembre 1861, Tartarin et lui-même Daudet, « armés jusqu'aux dents et coiffés de la chéchia », étaient partis pour aller chasser le lion en Algérie. Le *Zouave* les ayant emmenés là-bas, avec une énorme caisse d'armes, ils avaient débarqué à Alger déguisés en *Teurs,* une ceinture rouge autour de la taille, une chéchia flamboyante sur la tête. Dès cet instant, et tout le temps que dura leur excursion, Daudet avait fidèlement suivi Tartarin dans son « rêve héroïque », comme Sancho Pança Don Quichotte. Ensemble ils avaient musé par les soukhs, pénétré dans les mosquées, après avoir laissé leurs bottes au seuil; ensemble ils avaient couru le Sahel, traversé le bois d'orangers de Blidah, la Chiffa, le ruisseau des singes, Milianah « et ses pentes vertes, ses vergers enchevêtrés de tournesols, de figuiers, de cougourdiers » comme les bastides de chez eux, la vallée de Cheliff, « des maquis de lentisques, de palmiers nains, des torrents à sec bordés de lauriers roses. » Un soir, à l'Oued Fodda, ils s'étaient mis en route, pliant sous leur accoutrement de housseaux, de fusils, revolvers, couteaux de chasse pour l'affût au lion; des heures entières, ils avaient fait le guet dans les bosquets de lauriers-roses. Peines et espoirs perdus! Ils s'étaient rembarqués, déconfits, bredouilles, sans seulement avoir aperçu le moindre lion. Tartarin avait laissé ses illusions dans le *bled* d'où Daudet avait rapporté cette odyssée burlesque, les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon,* une *galéjade,* un éclat de rire!

Les Tarasconnais n'en furent pas pour autant convaincus. Ils se méfiaient. Tout ce que disait là *Dodé* était, peut-être, bel et bon, mais ils avaient encore sur le cœur autre chose, que lui-même avait sur la conscience : la fameuse *Défense de Tarascon.* Est-ce que, par hasard, c'était aussi une *galéjade,* cette *lettre à un absent* où il avait bafoué leur patriotisme et les avait couverts de honte et de ridicule, les accusant de s'être tous comportés, en 1870-1, comme des Tartarins, ni *plusse,* ni *moinsse? Dodé* n'ayant pas jugé à propos de se justifier quant à ce fait particulier, semblait, par son silence, laisser entendre que son libelle était une page d'histoire véridique. D'ailleurs, il venait de récidiver, en racontant les aven-

tures non moins prodigieuses de *Tartarin sur les Alpes*. C'en était trop, décidément, c'était chez lui un parti pris de dénigrer et tourner en dérision une petite ville qui se demandait en vain de quels torts elle pouvait bien, sans le savoir, s'être rendue coupable à l'égard de son persécuteur acharné.

Mortifié dans son amour-propre, Tarascon, replié sur lui-même, se résigna à souffrir en silence. Il avait en exécration le nom de Daudet, et celui de son héros, prétendument leur concitoyen, les jetait, quand quelque étranger le prononçait innocemment devant eux, dans des colères folles. Ce que voyant, MM. les voyageurs (de commerce), qui se fussent tenus pour insultés, si seulement ils s'étaient doutés de quoi il retournait, de s'entendre traiter de Gaudissarts, ne manquaient jamais, par manière de fine plaisanterie, de demander à leurs hôteliers ou à des commerçants, récalcitrants devant leur bagout, où se trouvait la maison de Tartarin.

Ce diable de Tartarin était devenu pour les gens de Tarascon une obsession. Sa renommée universelle les exaspérait. Le roi René, sainte Marthe, la patronne de leur ville, la Tarasque elle-même, qu'elle avait tuée de sa main, pâlissaient auprès de Tartarin. Il était devenu si populaire que déjà il attirait les curieux d'un peu partout. A telles enseignes qu'un journaliste de Paris, et du *Figaro* encore, un M. Pierre Giffard, avait, en mars 1886, fait tout exprès le voyage pour retrouver les traces du « héros ». Sortant de la gare, il avait jeté un regard distrait sur la *Charité*, l'hospice des vieillards, traversé en hâte la place, aride et caillouteuse où, le 14 juillet, le populaire s'offrait, à l'instar de Nîmes, des courses de taureaux, les charrettes formant l'arène, sur lesquelles les spectateurs s'entassaient pour voir un malheureux bœuf faire l'office de taureau; contournant le cours, il avait pris à droite, et on l'avait vu s'arrêter devant le Tour de Ville, « où Tartarin, Costabelle, Excourbaniès, Pascalon et le commandant Bravida ont vécu, souffert — et joui furieusement de ce bonheur si bien défini par Daudet d'être au monde, en Provence, à Tarascon, et d'y voir clair ». Leur ayant donné à tous une pensée amicale, il avait poursuivi son chemin, passant entre le Tour de Ville et le Rhône, s'était engagé dans les ruelles

avec ou sans arcades, butant sur leurs cailloux. En quelques heures, il eut tôt fait de visiter les monuments et les curiosités de la petite cité: l'église Sainte-Marthe, le château du roi René, qui servait maintenant de maison d'arrêt, le pré de foire de Beaucaire, la Tarasque en toile et carton peint, les pattes vertes, remisée dans une dépendance de la mairie, à laquelle il s'était amusé, en tirant sur une ficelle, à faire ouvrir et fermer sa gueule doublée d'étoupe écarlate. « Et autrement? » avait-il demandé. Autrement, il y avait encore « deux choses », dignes d'être vues, et on les montra à ce M. Giffard :

Le théâtre incendié en 1882, le soir d'une représentation de Mme Agar, — et un vieillard calme, méthodique, M. Reynaud, qui vient tous les jours au Café Chaix faire, comme la plupart des rentiers de la ville, un nombre incalculable de réussites et lire dans les journaux de Paris ce qu'on dit de son neveu.

Car c'est l'oncle de Daudet.

Ne tremblez pas pour lui! Le Tarasconnais est magnanime. Ce n'est pas l'oncle qu'il voudrait tenir : c'est le neveu!

M. Giffard avait fait le voyage pour savoir ce qu'on disait de celui-ci à Tarascon, et ce qu'on y pensait de Tartarin. S'en étant enquis auprès de quelques bourgeois et commerçants, dont un épicier et un apothicaire, ces messieurs parurent plus que vexés, furieux, leurs yeux noirs flamboyèrent, mais se contenant, se contentèrent de répondre d'une bouche pincée à l'indiscret :

— Nous ne lisons pas ces bêtises!

D'autres les lisaient, qui s'en régalaient, mais il est vrai qu'ils n'étaient pas natifs de Tarascon, bien qu'y résidant : ils déclaraient les détails de la vie de Tartarin, aussi exacts que savoureux, assurant qu'ils avaient assisté à des soirées où on buvait de l'eau sucrée et vu même chasser des casquettes!

— Ça, par exemple, j'ai peine à croire... leur dit M. Giffard.

— Comment! mais c'est *tout vrai*, pas *moinsse*. D'ailleurs, ça se fait dans tous les pays.

— Vous croyez?...

— Eh! oui, quel pays n'a pas de ces jeunes gens qui, pour se distraire, tirent dans leurs casquettes?

M. Giffard n'eut garde d'en douter, mais, à part soi, il pensa, et il écrivit :

Et le Provençal le croit comme il le dit. Naïves peuplades des bords du Rhône! Or, je mettrais ma main au feu qu'à Tarascon seulement, il y a eu des chasseurs de casquettes. Et il y en a encore!

C'est que le prestige de Tartarin, malgré les Tarasconnais, s'infiltrait de jour en jour davantage à Tarascon : peu à peu le roman y devenait de l'histoire. Le reporter du *Figaro* ne doutait point qu'un jour cette petite cité provençale n'aurait pas à envier à Marseille certain îlot devenu célèbre.

Puissance étonnante des œuvres vraiment originales! écrivait-il dans son journal, sitôt rentré à Paris. Tous ces personnages ont été si bien dépeints, si bien plantés dans les deux *Tartarin*, dans celui de l'Algérie et dans celui plus récent des Alpes Suisses, que tout le monde les voit, les sent, les devine, comme autant de héros en chair et en os. Ils sont là. Dumas a obtenu pareil triomphe avec *Monte-Cristo*. Ne montre-t-on pas au château d'If la cellule d'Edmond Dantès et celle de l'abbé Faria? Il en sera, de même, parions-le, dans cinquante ans à Tarascon, où quelque cicerone habile fera voir aux touristes la pharmacie d'Excourbaniès, le jardin de Tartarin, avec le *basséin* aux poissons rouges et l'ineffable baobab, de joyeuse mémoire.

Pierre Giffard, bon prophète, gagna son pari bien avant que le délai qu'il avait fixé fût expiré.

Une vingtaine d'années après, Charles Le Goffic, se rendant à Maillane avec les pèlerins bretons qui allaient présenter à Mistral « l'encens des bruyères d'Armor », s'arrêta à Tarascon.

Ce n'était pas Tartarin qui l'y attirait, comme naguère Giffard, mais il pensait à lui, tout naturellement, et à la fureur comique des Tarasconnais, se souvenant de ce qu'en avait dit Daudet, d'après des « voyageurs dignes de foi ».

Le temps sans doute avait fait son œuvre, apaisé le ressentiment des braves Tarasconnais, qui, résignés à cette disgrâce, ne devaient cependant pas nourrir des sentiments affectueux pour Daudet. Aussi sa surprise fut-elle extrême quand il avisa une boutique de barbier placée sous l'invocation du héros si longtemps abhorrée, et sa diablesse d'enseigne : *A Tartarin*, vous avait un air si crâne au milieu des enseignes

prétentieuses du *Bar du Siècle*, du *Café des Arts*, de *l'Hôtel des Empereurs* qu'elle semblait un défi au *Salon Continental*, du figaro concurrent : « spécialité pour la taille des cheveux à racine droite. » Le Goffic n'était pas au bout de ses étonnements. Etant entré dans un bureau de tabac, une carte postale, parmi toutes les autres, attira son regard. Elle représentait la *villa Tartarin*, la villa, le jardin et le baobab, « tels qu'ils sont venus jusqu'à nous ». C'était à n'y pas croire. Comment en douter cependant? Il tenait dans ses mains la photographie de cette villa, et dessous, il lisait cette légende :

Le corps du héros tarasconnais repose au fond du jardin, dans un magnifique tombeau qui est chaque année, le jour de la Saint-Hubert, l'objet d'un grand pèlerinage. Dans le vestibule de la villa, en a placé les bustes de Bravida et de Costecalde.

Tarascon avait fait la paix avec son ennemi mortel, qui était mort; il avait pardonné ses offenses à *Dodé*, il avait même adopté son fils, ce Tartarin de qui il était si fier, que deux ou trois générations de Tarasconnais avaient honni. Craignant que Nîmes ne leur disputât l'honneur de l'avoir vu naître, il lui avait accordé droit de cité et promu ce héros de roman au rang de héros local, presque national. Les bourgeois et les boutiquiers ne disaient plus, comme il y avait vingt ou dix ans : « je ne lis pas ces bêtises! », ils connaissaient par cœur les aventures de Tartarin, ils enchérissaient même sur elles, et c'était leur tour maintenant de rire de la tête que faisaient les « voyageurs », quand ces messieurs, risquant leur petite plaisanterie, demandaient à voir la maison de Tartarin. Sa maison? Mais comment donc! Ils n'avaient qu'à prendre le chemin d'Avignon, à main gauche, la porte de la Condamine franchie, ils l'avaient devant eux, la troisième. Le grand Tartarin vengeait Tarascon de l'illustre Gaudissart. C'était même, au dire d'un sieur J. Pascalon, qui peut-être avait fini par se croire le fils de l'ami du chasseur de lions, pour se débarrasser de cette peste et en finir avec sa « scie », que les Tarasconnais avaient inventé la maison de leur célèbre concitoyen.

Tarascon est une des principales gares du réseau du Midi, écrivait-il en 1902. Elle sert de point de bifurcation entre les lignes

de Marseille, de Paris, de Cette et d'Aix. Autrefois, surtout avant les nouveaux horaires, il arrivait fréquemment aux voyageurs d'être obligés d'y séjourner plusieurs heures. Que faire, pendant ce temps, à la gare de Tarascon? On descendait en ville, et on s'informait des monuments à visiter. — « Et Tartarin? », demandaient perfidement quelques loustics et, innocemment, d'autres voyageurs, notamment les Anglais et les Américains : « Est-ce qu'on peut voir sa maison? » Fureur des cochers et des commissionnaires qui, généralement, accablaient les touristes d'invectives quand ils n'y joignaient pas quelques coups. Un jour le bon Mistral, qui est adoré dans tout le pays, eut vent de la chose. Un riche Américain, M. Thomas Janvier, rédacteur au *Century Magazine*, était venu le voir, et, ayant à attendre le passage d'un train, s'était informé de Tartarin. On l'avait mal reçu, et il raconta sa déconvenue au poète. Mistral, dont l'esprit et la bonhomie sont si populaires, un jour qu'il passait par Tarascon, descendit de la gare à la ville, et, s'adressant aux braves portefaix qui le saluaient :

— Eh! quoi, dit-il en souriant, il paraît qu'on assomme les étrangers ici?

— Voilà, monsieur le poète, ils nous demandent toujours où est Tartarin. Vous comprenez, ça nous agace, à la fin.

— Eh! nigauds que vous êtes, pourquoi vous agacer? A votre place, je leur jouerais un bon tour, à ces joyeux plaisants! Quand ils vous demandent où est Tartarin, au lieu de vous fâcher, conduisez-les simplement vers sa maison, et demandez-leur un bon pourboire. Ce sera autant de gagné pour vous, et ils ne recommenceront pas.

— Quelle idée! Mais où est la maison?

— Eh! vous voilà embarrassés pour si peu? On en trouve une, le plus loin possible, sur la montagnette. Ça obligera les malins à s'y rendre en voiture!

En effet, depuis ce jour, quand un Anglais naïf, ou un Gaudissart malin demande à un cocher la maison de Tartarin, le voyageur ahuri est amené, cahin, caha, sous le soleil, devant une cabanette restée vide, où l'on a eu l'élégance suprême de planter le baobab, *arbos gigantea!*

Et ça coûte un louis, que se partagent un cocher et un guide.

Si, par hasard, Pascalon a dit vrai, s'il n'a pas, lui aussi, galéjé un tout petit peu, ce modeste logis, assigné à Tartarin, cette cabanette sur la montagnette, ne devait être que provisoire, en attendant qu'on lui trouvât et aménageât une villa vraiment digne de lui et de sa réputation mondiale.

Le Goffic qui n'avait pas eu vent de l'article de Pascalon, bien qu'il eût été publié dans une revue parisienne, pensa tout d'abord, en tournant et retournant sa carte postale entre ses doigts : « ce doit être une galéjade », puis il se dit :

Eh! on ne sait jamais, avec ces diables de Provençaux. Le tombeau, le baobab, le pèlerinage, les bustes, oui, peut-être, galéjade; mais la maison existe, elle, au *moinsse*, puisqu'on l'a photographiée.

Parbleu, qu'elle existait! On lui en indiqua le chemin, et la porte de la Condamine franchie, elle lui apparut, troisième, à main gauche, telle, exactement, qu'il se souvenait de l'avoir vue décrite chez Daudet.

Jolie petite villa tarasconnaise, avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes... Du dehors, la maison n'avait l'air de rien, mais quand on y entrait, coquin de sort!...

Le Goffic y entra. M. Tourtet, un « vieillard aux airs de patriarche », l'accueillit, ses enfants et petits-enfants groupés autour de lui, et se mit à sa disposition pour la visite de la villa : il promena le Parisien à travers « les grandes pièces singulières, voûtées en ogive », et sous « les gommiers nains, les palmiers minuscules, les cactus en pot et les calebassiers sans calebasses du fameux jardin, grand comme un mouchoir de poche, qui n'avait pas son pareil dans toute l'Europe ».

C'était bien là le jardin de Tartarin. Le Goffic reconnaissait tout, et il en était émerveillé. Pourtant, il manquait quelque chose à sa joie, comme au décor, quelque chose de singulier, qui, lui imprimant son cachet particulier, le singularisât, le distinguât de celui des autres jardins de Provence, et même de Tarascon.

— Mais le baobab? demandais-je à M. Tourtet, a-t-il écrit.
— Eh *bé!...* il est mort. Il n'a pu survivre à son maître, le *pôvre!*
Que voulez-vous répondre à cela?
— Evidemment, dis-je à mon hôte.

Parus-je manquer de conviction au bon M. Tourtet? Ma formule lui sembla-t-elle une adhésion polie mais dénuée d'enthousiasme? Les *Franchimans* sont des gens froids. Ils manquent d'*estrambord.* Avoir l'estrambord, c'est être, vous le savez, dans cet état de délire

semi-divin où l'on prend des vessies pour des lanternes. J'étais convaincu, quoi qu'en pensât M. Tourtet, mais je n'avais pas l'*estrambord*. Il s'en aperçut et, avec cette condescendance charmante, ce besoin d'expansion soudaine, cette familiarité, cet abandon qui font douter, quand on cause depuis un quart d'heure avec un Tarasconnais, si l'on n'a point gardé toute sa vie la tarasque ensemble :

— Tenez, me dit-il, je ne veux rien vous cacher, à vous qui êtes un ami. Cette maison n'a pas toujours été la maison de Tartarin. Son propriétaire était un M. S..., à qui la fortune fut cruelle... aië! et qui se pendit. Mais dans les premiers temps, ses affaires marchaient bien. Alors, vous comprenez, comme il était l'oncle d'Alphonse...

— Alphonse?...

— Eh *bé*... Alphonse Daudet, donc..., le père de Tartarin... « notre » Alphonse. Il avait sa chambre au premier étage du moulin... C'est là qu'il a écrit son livre...

— Vous m'en direz tant!

— Tout le monde sait cela « en » Tarascon, et même ailleurs. Demandez plutôt au fils du célèbre romancier... Quel garçon charmant! Vous le connaissez peut-être? Non? Il est venu ici avec sa femme en voyage de noces. Il a visité la maison. Ainsi!...

Brave M. Tourtet! Ah! il l'avait, lui, l'*estrambord!* Il l'avait même pour deux. Et tout de même, ce pèlerinage de M. et Mme Léon Daudet...

Quelques jours après, Le Goffic était l'hôte de Mistral. Il lui conta sa visite à la villa Tartarin et lui confia les réflexions que lui avaient inspirées les propos du papa Tourtet.

« Et tout de même, ce pèlerinage de M. et Mme Léon Daudet... »

Mistral, qui l'avait écouté jusque-là sans trahir ce qu'il en pensait lui-même par quelque sourire, coupa brusquement :

Ce pèlerinage! Mais c'est une farce, une galéjade! Comment avez-vous pu vous y laissez prendre?

Et il partit d'un grand éclat de rire, la trouvant « bien bonne »

— Et Tartarin? Et Daudet? lui demanda Le Goffic.

— Daudet n'a jamais habité Tarascon. Je ne lui ai connu aucun oncle du nom de S... Quand il venait ici, il logeait tantôt chez moi à Maillane, dans mon ancienne maison, qui fait face à celle que j'habite, tantôt à Fontvielle, dans le moulin d'où sont datées les fameuses lettres.

— Passe pour Daudet. Mais Tartarin, lui, était de Tarascon. Ça, mon maître, vous ne le nierez pas.

— Tartarin était de Nîmes.

— Hein?

— De Nîmes, comme Daudet lui-même. Il s'appelait Reynaud. (On peut bien lui restituer son vrai nom, maintenant qu'il est mort) et il était le propre cousin de Daudet. Il avait voyagé chez les *Teurs*, et il ne parlait que de ses chasses au lion; il en parlait comme Tartarin, en avançant sa lèvre inférieure, avec une moue terrible qui donnait un caractère de férocité bonasse à sa brave figure de petit rentier nîmois. Il se reconnut si bien dans le héros de Daudet, qu'il se fâcha avec celui-ci. Les deux cousins ne se réconcilièrent que plus tard. Voilà toute la véridique histoire de Tartarin... Pardon! J'oubliais un détail, mais essentiel. Daudet avait baptisé d'abord son héros : Barbarin... Il n'y a pas de Tartarin « en » Tarascon, ni davantage de Costecalde, de Bravida, de Bézuquet... mais il y avait « en » Tarascon un Barbarin, et jamais nom plus belliqueux, plus terrible, ne fut porté par un personnage plus discret et plus effacé. Barbarin, dans la rue, rasait les murs. Il cherchait l'ombre, le silence, l'oubli. Barbarin avait peur de Barbarin. Ah! le pauvre homme, son affolement, son désespoir, quand il apprit que le *Figaro* allait publier les *Aventures prodigieuses de Barbarin* — et de Barbarin de Tarascon, qui plus est!... Lui si modeste, si timide, livré vif à la publicité! Par ministère d'huissier, il fit sommation au *Figaro* d'enlever son nom de la manchette du journal; *Le Figaro* transmit la sommation à Daudet, qui se contenta de changer la première et la quatrième lettre du nom. Et c'est ainsi que Barbarin devint Tartarin.

Cette histoire, que le père de Mireille tenait du père de Tartarin, était, sans conteste, véridique, bien qu'en passant de la bouche de Daudet dans celle de Mistral, certains détails s'en fussent trouvés déformés. Reynaud était l'oncle, et non pas le cousin du romancier. C'était ce vieillard, calme, méthodique, que les Tarasconnais avaient montré à Pierre Giffard comme l'une des deux choses qui, « autrement », méritaient d'être vues « en Tarascon ». Ils ne pensaient pas si bien dire et le reporter du *Figaro* lui-même avait été loin de penser qu'il avait devant lui le vrai Tartarin. S'en fût-il douté, qu'il eût rapporté rue Drouot, de son excursion au pays des chasseurs de casquettes, un premier Paris sensationnel, même si l'oncle Reynaud eût éludé ses questions indiscrètes. Mais il n'avait

pas reconnu l'original. Il est vrai qu'il avait tellement changé, qu'il ne ressemblât plus à celui qu'il avait été au temps de ses imaginaires prouesses. Au physique comme au moral, c'était un autre homme. Il avait maigri; avec les années son front s'était couvert de rides, son poil avait blanchi, son regard perdu son belliqueux éclat. Plutôt qu'à Tartarin, c'est à Candide qu'il faisait songer. Tartarin l'avait guéri de Tartarin. Il l'avait, pour ainsi dire, exorcisé de ce démon trop familier, presque taquin, qui le tentait avec les mirages des pays lointains, le tantalisait avec l'exemple des aventures héroïques, et le poussait à courir au loin, chez les *Teurs,* et sus aux lions qu'il massacrait à coups de *rifles,* alors qu'on était si bien, à Nîmes. Son neveu n'avait pas été étranger à cette métamorphose. L'oncle Reynaud s'était tout de suite reconnu dès la première charge qu'il avait tracée de lui, et loin de se brouiller avec Anfoss, comme l'assurait Mistral, il était parti d'un grand éclat de rire. Il n'avait jamais imaginé qu'il pût être comme le voyait Daudet dans la pochade, *Chapatin, tueur de lions,* qu'il avait publiée dans le *Figaro,* qui rappelait les charges que Cham, dans le *Charivari,* et Lambert Thiboust, au Palais-Royal, avaient fait des lionneries de Jules Gérard. Le côté héroï-comique du personnage burlesque qu'il avait été sans le savoir, lui apparut plus saillant encore quand, six ans plus tard, Daudet en avait fait un agrandissement pour ce même *Figaro,* sous le titre : *Barbarin de Tarascon, raconté par le témoin de sa vie.* Ce qu'il y avait de vraiment vrai dans ces *aventures du plus fameux des tueurs de lions,* l'oncle Reynaud, qui en avait rêvé, le savait bien. Il savait aussi que son neveu avait exagéré, mais tout en faisant le départ entre la réalité et ce que l'imagination malicieuse d'Anfoss y avait mêlé, il reconnaissait que, tout de même, il avait été un peu comme Chapatin, Barbarin, et Tartarin, avant qu'il fût venu se fixer à Tarascon.

Marié trop jeune sans rien connaître de la vie et plus encore par la volonté de ses parents que par son libre choix, il n'avait pas trouvé le bonheur dans le mariage. Ce n'est pas que sa femme ne se fût efforcée de le rendre heureux. Mais on aurait pu dire d'elle ce que le pape Pie IX disait un jour de la noble princesse Clotilde, aux vertus de laquelle on rendait hommage devant lui :

« sans doute, c'est une sainte, mais une sainte ne convenait pas à Jupiter ». Dans la circonstance, c'est Tartarin qui était Jupiter, un Jupiter tombé de l'Olympe, c'est-à-dire du haut de ses rêves, dans la monotonie de la vie de province et d'une très grise vie conjugale. Pour rompre cette monotonie à peine coupée par les longues stations au cercle et d'interminables parties de baccara, il s'était lancé dans la lecture des romans exotiques,

qui lui avaient tourné la tête, comme à Emma Rouault les romans d'amour, et un peu de la même façon, en lui faisant apparaître plus laide encore l'existence dont il s'était jusque-là vaille que vaille contenté.

Fenimore Cooper, Gustave Aimard, Gabriel Ferry, les récits de chasse de Jules Gérard, le tueur de lions, et de Bombonnel, le tueur de panthères, étaient devenus ses livres de chevet. Il s'était créé ainsi une atmosphère très spéciale, où les périls de l'affût, de la savane, de la forêt vierge et les embûches des Indiens apaches prenaient à ses yeux une forme si visible et si tangible qu'il se les imaginait montant autour de lui, accrus par le grossissement et le mirage inhérents à sa race. C'était une hantise qui se répercutait sur la plupart de ses actes et jusque dans le cadre bourgeois où il vivait.

Oui, il avait été ainsi, là-bas, à Nîmes, ce bon M. Reynaud, mais on ne le savait pas à Tarascon, et il n'eut garde de se vanter d'avoir inspiré à l'écrivain qu'ils détestaient le type du héros de qui le nom seul les mettait hors d'eux. Il n'avait soufflé mot là-dessus de crainte que les Tarasconnais, le traitant en bouc émissaire, ne lui fissent expier les offenses dont son neveu s'était rendu coupable à leur égard, et, lui rendant désormais l'existence parmi eux insupportable, soit en lui tournant le dos et le mettant en quarantaine, ou en l'accablant de récriminations, le contraignissent à fuir leur petite cité, où il avait ses aises, ses habitudes, et coulait des jours heureux, vivant paisiblement de ses rentes, entouré de la considération, de l'affection de ces bonnes gens. Il avait si bien gardé au fond de lui-même ce secret, que Tarascon ne se douta jamais que le grand et terrible Tartarin, cet objet de scandale, en chair et en os, habitait dans ses murs, jamais, même au temps où petit, gras, trapu, rougeaud, avec sa forte barbe courte et ses yeux flam-

boyants, il eût pu, malgré lui, éveiller leurs soupçons. Mais ils n'imaginaient pas Tartarin autrement qu'en *Teur,* panoplie vivante, la chéchia en bataille au sommet du crâne, avantageux, hâbleur, et le digne M. Reynaud, outre qu'il était vêtu comme tout le monde, était si discret et réservé! L'incognito lui seyait, qui assurait sa tranquillité et lui valait des joies de tout ordre, grandes ou petites. C'était comme si on lui avait donné un surnom, ou qu'il eût pris un pseudonyme. Il avait ri sous cape de la mésaventure de l'infortuné Barbarin et s'était diverti de la colère des Tarasconnais contre Tartarin, leur bête noire. Puis, le revirement s'était produit, inattendu, inespéré, Tartarin honni la veille, voué à tous les diables, rentrait en grâce, conquérait Tarascon par sa bonne humeur. M. Reynaud s'en était réjoui, avec toute la population, mais il eut la sagesse de ne point se démasquer. Peut-être parce qu'il était trop tard pour qu'on le crût, et, d'ailleurs, même déguisé, il ne ressemblait plus au héros. Peut-être aussi parce qu'il craignait que Nîmes, où il était né et où il avait rêvé ses aventures, ne disputât Tartarin et le ravît à Tarascon, qui avait fini, si gentiment, par l'adopter. Il s'était contenté d'assister à sa propre apothéose, mangeant sa gloire en viager, revenu de bien des choses, de ses propres manies en particulier, de sa vanité, qui avait été le plus mignon de ses péchés. On eût dit qu'en recherchant l'obscurité, il faisait pénitence pour ses peccadilles d'autrefois. Il ne se reconnaissait plus lui-même, devenu si différent de ce qu'il avait été, et pour retrouver le vieil homme, il lui fallait relire Tartarin; encore avait-il quelque peine maintenant à croire qu'il eût été un peu comme cela. Tartarin n'était plus Tartarin, puisque le bruit fait autour de son nom, et presque de sa personne, le bruit qui jadis le grisait sans l'étourdir, le laissait indifférent. Dans le secret de son âme, il était reconnaissant à son neveu de lui avoir procuré ces joies ineffables. Ceux qui l'avaient inspiré, les grands chasseurs, qui peut-être avaient été eux-mêmes quelque peu des Tartarins, Jules Gérard, le tueur de lions, et Bombonnel, le tueur de panthères, ses modèles, étaient morts, et leur renommée avait péri avec eux. La sienne grandissait toujours, grandissait sans cesse, débordant les frontières de la France, rayonnant sur l'univers

entier. De son vivant même, il était entré dans l'immortalité. Il se souvenait de ces lignes lointaines d'Alphonse Daudet :

Si je n'écrivais que pour les brunes populations comprises entre Marseille et le Pont-Saint-Esprit, — Comtat-Venaissin, Languedoc et Provence, — certes je n'aurais pas eu la prétention d'apprendre à mes lecteurs ce que c'est que Chapatin; mais le *Journal* s'adressant aux cinq parties du monde, je dois dire à celles des parties du monde qui l'ignorent encore, que Chapatin est un autre Jules Gérard, plus grand peut-être que l'autre, ou son égal tout au moins. Pécaïre! Autour de ce nom de Chapatin, modeste comme la petite fraise des bois, il n'a manqué qu'un peu de bruit imprimé et quelques réclames parisiennes. Ce bruit qu'on n'a pas fait pour toi, moi je veux le faire, ô Chapatin! je veux le faire aujourd'hui avec mes phrases retentissantes; je veux, autour de ton chapeau de chasseur provençal, tresser une couronne glorieuse avec des alinéas d'inégale longueur, cependant que, là-bas, insoucieux de toute gloire, tu te promènes paisiblement dans ton petit jardin de la place du Marché, en fumant ta pipe rouge, dite Marseillaise, les pieds dans des babouches algériennes et arrosant les chrysanthèmes, comme un employé à dix-huit cents!

La promesse avait été tenue. M. Reynaud pouvait mourir tranquille, sûr qu'on parlerait longtemps après de lui sous le nom de Tartarin, en qui il survivait jusqu'à la consommation des siècles, ou à peu près. Sans doute dut-il faire réflexion que tout finit par se savoir un jour ou l'autre, et qu'il y avait chance que son incognito fût percé. Depuis quelque temps déjà on chuchotait que le vrai Tartarin, c'était lui, qui faisait mine de ne pas entendre. Une telle perspective était pour le réjouir plutôt que pour l'affliger, et peut-être comptait-il un peu que Tarascon, qui lui devait le plus clair de son illustration, quand enfin elle se déciderait à élever à Tartarin ce buste, pour lequel, comme les autres Tarasconnais, il avait donné son obole, lui restituerait, d'après quelque photo jaunie, ses propres traits, confondant et identifiant ainsi le héros avec son modèle.

LE PETIT.

## *FIGURES MÉDITERRANÉENNES*

# LA MORT DE PANAIT ISTRATI

### DOCUMENTS INÉDITS

—

Il y a eu, en avril, cinq années que Panaït Istrati nous a quittés.

L'hiver 1933-1934, j'appris que l'écrivain se trouvait à Nice où j'habitais alors. J'avais lu, peu de temps auparavant, les étonnants récits qui le firent surnommer par Romain Rolland « le Maxime Gorki des Balkans ». Les souvenirs d'Adrien Zographi ont enchanté tous ceux qui les ont lus. Nous devons à l'auteur de *Nerrantsoula*, de *Domnitza de Snagov*, de *Tsatsaminnka*, d'*Oncle Anghel*, des *Chardons du Baragan*, la révélation, la découverte d'un monde entièrement nouveau, pour nous autres, Occidentaux privés de poésie, d'un monde à peu près aussi féerique que celui d'Ali-Baba : en lisant ces livres si simplement écrits, en écoutant les récits d'Adrien Zographi, on éprouvait l'impression d'un retour à l'enfance, au temps des premiers contes. « Comment? Etait-ce possible? Un tel monde existait donc? » Nous enviâmes tous un peu le dolent Panaït d'avoir connu les haïdoucs et tant de héros colorés du pays balkanique à jamais immortalisés par lui, insoupçonnés par nous. Une autre légende dorée, une autre épopée ignorée s'imposait à nos esprits émerveillés d'avoir, grâce à l'écrivain, retrouvé, dans ses livres et dans notre propre existence, quelque chose du fantastique, du surnaturel des pays bibliques et des chansons de gestes. Connaître l'homme qui s'était montré capable d'évoquer dans une langue

empruntée tant de personnages fabuleux et des horizons si différents de ceux qui limitent nos quotidiens regards, comme ne l'aurais-je pas souhaité?

Un jour, dans un bureau de poste, attendant son tour, un portier d'hôtel se trouvait devant moi. Je craignais d'avoir à prolonger longtemps l'attente : les portiers d'hôtel sont souvent de véritables facteurs. Un coup d'œil sur le courrier dont il était porteur dissipa soudain mon appréhension; sur le pli qu'il avait mission de faire recommander, d'une écriture simple, facile à lire, se détachait la mention : *Expéditeur : Panaït Istrati, Hôtel S... à Nice.* Ainsi, le hasard me plaçait-il sur la voie que je cherchais. J'écrivais à Istrati pour l'informer de ma présence voisine et de mon désir de le rencontrer. Le surlendemain, j'entrais pour la première fois dans la chambre d'hôtel où, des mois durant, je devais, presque chaque soir, le voir lutter contre la plus fidèle de ses compagnes : la mort, qui ne lui accordait qu'un sursis d'appel.

L'a-t-on bien compris? Les extravagances qui ont découragé tant de ses amis parisiens n'auraient-elles pas dû, tout au rebours, lui valoir de plus en plus d'affections? Il se savait condamné. Tout au plus, espérait-il pouvoir ruser quelque temps encore avec cette affreuse maîtresse. Il avait cinquante ans, environ, et, depuis dix ans seulement, l'existence, enfin, lui montrait quelque clémence. Cet homme simple, d'une bonté ingénue, n'avait pas encore achevé de découvrir le monde. Après avoir accompli tous les métiers, voilà qu'il était devenu écrivain parce que Romain Rolland avait été conquis par le récit que, presque au hasard, un photographe ambulant, de la Promenade des Anglais s'était permis de lui adresser. Ce photographe n'était qu'un gueux : parce que le nombre des « artistes » ambulants de Nice est strictement limité, comme celui des pisteurs d'hôtels ou des cochers de fiacre, parce que, aussi, les titulaires se montrent professionnellement soucieux de ne point laisser envahir leur hasardeuse profession, la police locale se montrait impitoyable. Incapable de payer

les contraventions dont on l'accablait, Panaït subissait en prison les contraintes par corps. Et quand il en eut assez de ce régime niçois, lui, l'étranger, le paria sentimental, il tenta de se trancher la gorge. C'est de l'hôpital de Nice, au cours de sa convalescence que, si je ne me trompe, il écrivit à Romain Rolland.

Tout cela est connu. J'ai hâte d'en venir à ce qui ne l'est point. Il faut, auparavant, que j'essaie, pourtant, de tracer un portrait de mon ami, tel que je le connus, quelque dix ans plus tard. Idéologue enfantin, toujours avide de connaissances nouvelles et toujours — ou presque toujours — déçu par ses relations avec le monde extérieur, cet enfant de la balle, fils de ses œuvres, un peu engourdi par son génie, n'admettait, chez ses interlocuteurs ni chez ses semblables, ces conventions, ces feintes, ces fausses sincérités, ces atermoiements, ces concessions qui constituent pourtant l'essentiel de la courtoisie et sans lesquels les rapports sociaux seraient si souvent odieux. Il lui fallait une vérité toute simple, toute nue, toute droite. Il pensait sans détour et ses convictions s'exprimaient de même.

Cependant que, couché sur son lit, il luttait contre la fièvre, il ne savait point demeurer plus que de rares instants sans interroger ses familiers : « Dis-moi... Explique-moi... comment se fait-il?... qu'est-ce que ça veut dire?... Je veux comprendre. » Toujours cette curiosité appliquée qui faisait monter le mercure dans le thermomètre qui lui servait de cigarette, constamment surveillé. Il y avait du Jean-Jacques, en son cas. L'homme est bon ou mauvais. Aux autres, tout est permis. Et puisque moi, Istrati, je permets à mes amis de vider ma bourse en cas de besoin, si par hasard elle est garnie, pourquoi ne me permet-on pas, à moi, de vider le gousset des boyards lorsque je suis dans la gêne? Pourquoi les riches gardent-ils pour eux leur fortune? Est-ce que je garde ce que je possède, moi? Il lui arrivait d'en pleurer.

Et je l'ai vu, en effet, donner à un ami alors plus pauvre que lui presque tout ce qu'il possédait, de même

que je l'ai vu froissé quand l'obligé voulut lui rendre son pauvre argent. Ses opinions n'étaient pas différentes. Lorsqu'il quitta la Russie d'où il rapporta ces courageux volumes qui lui firent tant d'ennemis, tout surpris qu'on l'eût laissé sortir librement du paradis soviétique, après un long séjour, au cours duquel il ne cacha point ses déceptions aux commissaires du peuple d'alors, il aurait pu devenir riche, très riche. D'autres écrivains ont accepté des droits d'auteurs importants des soviets. Lui rien. C'est ce qui explique les haines dont les prétendus communistes, partisans de l'U. R. S. S., le poursuivirent jusqu'en son tombeau. Il a été raillé, suspecté, injurié, accusé de trahison, même quand il eut cessé de souffrir. Homme libre, il ne s'en était montré ému que par instants. Sa conscience ne le trompait pas. Il savait qu'il avait raison.

Quelques lettres, parmi celles que j'ai reçues de lui, achèveront cette esquisse.

Un dimanche du printemps de 1933, il me faisait porter cet appel :

J'ai fini la traduction (1); travail discipliné, régulier, comme tout ce que je fais... quand je veux faire quelque chose; et ce travail me remplissait, depuis deux mois, mes heures vides de malade impossible. Et voilà que maintenant je m'em... (iman-baïldi) terriblement dans cette chambre trop belle pour un vagabond et trop insuffisante pour un poitrinaire.

Viens me voir aujourd'hui, le plus tôt que tu le peux si tu peux...

TON PANAÏT.

Travail discipliné, oui. Il n'écrivait pas facilement. Le français lui semblait une langue farcie de pièges. Ses incertitudes auraient accablé tout autre que lui. Il ne

(1) Traduction en langue roumaine d'un de ses livres parus en français. Les éditeurs roumains qui l'auraient laissé et le laissèrent à peu près dans l'indigence, lorsqu'il était dans son pays natal, lui demandaient de traduire ses propres ouvrages en sa langue première, quand la gloire auréolait au loin son pauvre visage de malade. Ils le croyaient riche alors.

travaillait pas sans interroger, à chaque mot, le dictionnaire. Quand je lui eus parlé du Littré, il lui en fallut un exemplaire sur-le-champ. Et lorsque j'en eus trouvé un, que je lui fis porter, il s'y jeta comme dans un abîme, de longs jours durant. Sur sa table de chevet, une grammaire française était placée en permanence. Lorsqu'il avait achevé un ouvrage, dicté à sa jeune femme, il confiait à un ami le soin de le relire et de lui en signaler les erreurs de syntaxe. C'est ainsi que je collaborai, très modestement, à la mise au point de *Méditerranée,* mais il fallait lui expliquer le pourquoi et le comment de chacune des variantes légères que j'ai cru devoir lui proposer. A ce moment, d'ailleurs, il me sembla que le meilleur temps de sa production était passé. Ce livre devait être le dernier. Encore ne le jeta-t-il, pour ainsi dire, de sa bouche de malade, que pour répondre aux exigences de son éditeur, toujours prompt à le menacer de lui couper les vivres, et qui, d'ailleurs, incapable de saisir le parti qu'un homme habile eût tiré de la fortune mise entre ses mains par Istrati, finit bien par les lui couper avant de fermer lui-même sa maison.

Après son départ de Nice, exigé par sa trop jeune femme, désireuse de revoir ses parents et convaincue de ne pouvoir s'alimenter en France, il m'arriva de lui écrire et de lui dire que les longues conversations niçoises me manquaient. Il me répondit ainsi :

Tu t'ennuies donc un peu de moi? Très aimable. Dommage pour moi qui ne peux me permettre le luxe de m'ennuyer de quoi que ce soit, car la maladie et les déboires domestiques accaparent toute mon existence actuelle. Je suis incapable de guérir et incapable de mourir. (Dieu, combien cela va durer?)

Dis à G... (son médecin niçois, un ami, le seul qui ait su le soigner efficacement) que je ne fais que bien rarement de la fièvre, mais je ne profite pas de ma nourriture, je reste toujours ...« poids plume ». Autrement, ça a l'air de marcher. Je sors tous les jours. Je hurle du matin au soir, toujours inutilement. Mais je n'ai plus le goût ni de travailler, ni de lire...

R... (son éditeur parisien) me paie ce mois la dernière mensualité, me disant, cyniquement, que notre contrat n'est annulé que pour ce qui concerne cette unique clause du paiement. Pour le rèste (tout le reste qui le rend maître de mon œuvre), le contrat continue à être épatant pour eux.

Donc, après ce mois de Juin (1934) — quand j'aurai mes cinquante ans, dont trente de travail manuel et « dix de joie » littéraire, — il ne me reste que ces trois alternatives :

1° Me retirer dans un monastère et y vivre de 2.000 lei par mois, afin de pouvoir en allouer 6.000 à ma famille; 8.000 lei (environ 900 francs) étant tout ce que R... m'offre en ce moment;

2° Accepter de vendre ma conscience à quelque parti ou lécher le c... du roi, comme tant d'autres, et m'assurer ainsi les quelques 20.000 lei qui représentent mon budget actuel (7 bouches, 40.000 lei de loyer, etc..., etc...)

3° Me suicider, mais je t'assure que plus ça va mal et moins j'ai le goût de me tuer, c'est curieux...

C'est ici que se placent les nouveaux documents que j'ai reçus récemment. Parce que j'avais, peu après la mort d'Istrati, fait allusion, quelque part, à son projet de se rapprocher du roi afin de mettre un terme aux cruautés domestiques qui empoisonnaient encore ses derniers mois, toute une meute de moscoutaires, d'anarchistes, de miséreux, d'imbéciles, se répandit dans les journaux révolutionnaires en répétant : « Istrati a trahi; il abandonne la classe ouvrière. Il pactise avec le roi. »

Pour une foule de pauvres gens, la volupté suprême consiste à accuser autrui de forfaits imaginés, par dépit de ne pouvoir les commettre eux-mêmes. Les malheureux devraient être les premiers à vouloir comprendre les raisons des leurs. Ils ne furent pas charitables pour l'ancien compagnon de détresse qui, à la veille de sa mort, las de lutter, abandonné de ceux dont il avait fait la fortune, tentait, sans renoncer à son fraternel idéal, d'assurer aux siens (sept bouches à nourrir) une existence un peu moins aléatoire. Qui donc aurait-il pu trahir? N'était-il pas celui qui s'était proclamé lui-même, alors

qu'il se croyait déjà près de sa fin, isolé dans un monastère : l'homme qui n'adhère pas? C'est un fait qu'il refusait d'adhérer aux comités, aux associations, ligues de toutes sortes qui sollicitaient pourtant son nom. Je me souviens qu'il m'a fallu lutter beaucoup pour qu'il entrât à la Société des Gens de Lettres, dans un intérêt purement professionnel, lorsque j'obtins pour lui les parrainages de Georges Lecomte et de Victor Marguerite, anciens présidents de la Société. Cette formalité devait en effet le dispenser d'acquitter, à Nice, la taxe de séjour et lui permettre de toucher quelques droits sur les reproductions abusives dont son œuvre était l'objet. Il n'avait jamais donné son accord à un parti, ni à un syndicat; il n'était inscrit ni sur les rôles du parti socialiste, ni parmi les anarchistes. Homme libre, dis-je, il ne pouvait donc trahir personne en se soumettant au gouvernement légal de son pays. Mais l'a-t-il fait? Dans quelles conditions? C'est ce que je ne savais pas encore. C'est ce dont le lecteur sera juge.

Le 18 janvier 1935, Panaït Istrati m'écrivait encore :

Cher Vieux,

Oui, je suis dégoûté d'écrire à qui que ce soit; mais je ne cesse une minute de vivre avec les figures héroïques de ma vie. Tu en es une (car c'est un héroïsme de m'aimer, depuis que je suis malade, et tu m'as aimé promptement et accepté).

Ah! jusqu'à ma mort je n'oublierai ta figure et celle du bon Bernard (un de ses plus vieux compagnons niçois) toutes deux navrées de voir filer un train qui emportait un ami, que vos cœurs considéraient perdu. Eh bien non, je ne suis pas perdu encore, pas encore. C'est toute une année que j'ai vécue depuis ce départ, et c'est incroyable, car je ne peux presque plus respirer. J'ai vaincu la fièvre, mais mon cœur est foutu. La maudite grippe qui a failli m'emporter un mois avant de quitter Nice m'a été fatale et c'est le cœur qui a payé la casse.

Cette année encore, la grippe fait rage et rôde tout près de moi, mais je tiens bon. Je veux absolument embrasser un

bourgeon de ce printemps 1935 qui frappe à ma fenêtre et que je ne croyais plus vivre.

Il est là, le merveilleux printemps. Chaque jour, ma chambre est inondée de soleil lavé par la neige. Et déjà, les gamins préparent leurs cerfs-volants de Nerrantsoula.

Mais moi, je m'ennuie de Nice. Oh! je voudrais tant vous revoir, tous, et vous épater avec ce miracle de ce Lazare que je suis, chaque printemps.

Aussi, je fais des mains et des pieds pour trouver l'argent nécessaire. Je vais vendre mon âme au roi. Il ne me demandera pas de lui lécher le c... quoique je sois mêlé en ce moment à un mouvement de jeunesse nationale qui le déteste.

As-tu vu « Monde » du 1er janvier et les mensonges qu'il dit?

J'ai écrit une réponse massive que j'ai envoyée à *Gringoire*, mais la publiera-t-il?

Lu ton article de C... très compréhensif et substantiel, mais qui me connaît comme toi?

Enfin, m... pour toute la paperasse littéraire, je veux être à Nice après le 15 mars; si je ne crève pas, j'y serai.

TON PAN-FOUTU.

*Gringoire* (quelle idée!) n'a rien publié. *Monde* n'a reçu aucune riposte (mais *Monde...* où est *Monde?*) Le 15 mars, il n'était plus question de partir pour Nice. Le 16 avril au soir, Panaït avait cessé de penser.

Avait-il vendu son âme au roi? C'est toute la question. Or, je l'avais cru, que dis-je? espéré, pour la raison que voici. Vers la fin d'avril de cette même année 1935, je rencontrai à Nice le Dr G..., dont il est question dans la lettre plus haut reproduite, et lui parlai de la mort de notre extraordinaire ami.

Savez-vous, me dit le Dr G... que je suis allé là-bas? Il m'a fait demander de venir, trop tard, hélas! J'ai pris l'avion; il m'avait envoyé les fonds nécessaires. Mais quand je suis arrivé, je n'ai plus trouvé qu'un pauvre corps incapable de réaction, bourré de stupéfiants par les médecins roumains qui l'ont achevé.

Oui, sur la foi de cette déclaration, je m'étais imaginé que les derniers moments de Panaït Istrati n'avaient pas été aggravés par le manque d'argent. Il paraît que je me trompais. Il n'était pas venu à Nice au rendez-vous du printemps. Mais il n'avait pas non plus vendu son âme au roi. Ouvrons le dossier des preuves. Il m'est fourni par un ami et compatriote d'Istrati auquel, le 27 octobre 1934, il avait remis, pour moi, une lettre d'introduction dans laquelle il disait notamment :

Moi, ça va. Fini avec R... (l'éditeur parisien), au point de vue argent, mais il édite cet hiver mes deux volumes : *Méditerrannée,* puis on verra.

Santé, ça va encore. Je travaille dur pour un éditeur roumain et gagne mon pain, tant bien que mal, comme tout le monde du reste...

C'est le porteur de cette lettre, M. Jonesco-Capatzana, qui me communique les pièces qu'on va lire; elles jettent sur les derniers moments du grand conteur une lumière bien cruelle. Il manquait au mourant le minimum d'argent nécessaire pour acheter les ballons d'oxygène qui eussent prolongé ses jours, adouci son agonie. A la date du 9 mars 1935, moins de deux mois après m'avoir annoncé son désir de « vendre son âme au roi », six jours avant la date à laquelle il s'était promis d'être à Nice, il écrivait à son souverain :

Sire,

Un homme vaincu dans ses croyances de régénération humaine, et qui aujourd'hui ne croit plus en rien, demande à votre Majesté d'oublier avec magnanimité, pour un moment, tout ce qui a pu lui déplaire dans l'activité d'autrefois de ce vaincu et La prie d'avoir la bonté de l'écouter.

Depuis quatre ans, harassé par une cruelle maladie et par la lutte contre la pauvreté, ayant une famille de huit personnes à nourrir, — il offre aux Fondations Royales Carol II le droit de propriété absolue sur toute son œuvre d'écrivain, à peu près vingt volumes, la plupart d'entre eux connus

aujourd'hui dans toutes les nations civilisées, traduits en 27 langues.

En échange de cette cession, il prie Votre Majesté de lui faire donner, par les Fondations Royales, la possibilité matérielle d'achever cette œuvre en la dédiant ensuite au Roi qui l'aura sauvée de la perdition.

Cet homme est, Sire, le sujet dévoué de Votre Majesté.

PANAÏT ISTRATI.

Bucarest, le 9 mars 1935.

Y a-t-il, en cette lettre, un mot qui ressemble à une abjuration? Un mot qui engage ses convictions pour l'avenir? *Vendre son âme au roi...* Comme nous le connaissions mal! C'était son œuvre, qu'il voulait vendre. Son âme, c'était son œuvre. Que dis-je? C'est son œuvre. Elle vit toujours.

Pourquoi cette supplique au roi Carol de Roumanie? Parce que le roi était, est sans doute encore, le maître des Fondations Royales. Ce qu'étaient ces Fondations Royales, un journaliste roumain, M. Apostol Varnava nous l'expliqua dans la *Tribuna* (de Bucarest), le 12 avril 1936, un an après la mort de l'auteur des *Chardons du Baragan :*

Avant de mourir, Panaït Istrati était en tractation avec les Fondations Royales qui devaient publier ses œuvres complètes. Le roi, mis au courant (2) de la triste situation du malheureux écrivain, ordonna de lui verser par anticipation la somme nécessaire pour pouvoir réparer sa santé. Ensuite, son œuvre paraîtrait aux éditions de ces Fondations. Mais comme Dieu qui est bon ne fait qu'ordonner, les saints n'exécutent pas les ordres qu'on leur donne. On n'a fait qu'à moitié le chemin, on a remis à Istrati à peu près le quart de la somme ordonnée (par le roi) c'est-à-dire assez pour qu'on ne puisse pas le sauver.

Depuis, un an s'est écoulé.

Les Fondations Royales n'ont pas respecté le mot royal et il n'y eut pas un seul volume d'Istrati publié. Mais il ne

(2) Par qui? La lettre était-elle sous ses yeux? Y eut-il un intermédiaire? On aimerait de le savoir.

s'agit même plus de cela. Au contraire, la veuve du grand disparu est indirectement informée qu'il n'apparaît plus possible de les éditer.

Panaït Istrati mort, on sut qu'il avait été inhumé par miséricorde royale. D'avoir matériel, le défunt n'en a pas laissé, sauf son œuvre qu'il avait promise au roi. Qu'est-ce que Mme Istrati a eu pour vivre, depuis? C'est difficile à dire, parce que c'est triste. Lorsqu'on a eu un mari de réputation mondiale, il est scandaleux d'en arriver à devoir rester chez soi, gravement malade, et de n'avoir, souvent, pas d'argent en main pour acheter du pain... Telle est la situation matérielle de la femme du grand écrivain qui fit connaître son pays dans le monde entier, dont l'œuvre est traduite en vingt-sept langues.

Ainsi, le pauvre argent envoyé in extremis au médecin niçois devait-il représenter à peu près la totalité de l'acompte versé au nom du roi, non pour acheter la conscience, mais l'œuvre de l'écrivain. D'ailleurs, sur le marché qu'Istrati cherchait à conclure, quelques jours avant sa mort, nous possédons un autre document. C'est le texte d'une note explicative remise aux Fondations Royales, le 9 mars 1935, en même temps que sa lettre. Ce témoignage prouve que la lettre n'a dû être rédigée que lorsque l'affaire paraissait conclue, comme une convention commerciale normale, peut-être sur les conseils d'un intermédiaire zélé. Voici cette note :

Conformément à mon contrat avec la maison française : Les *Editions R.* Etant libres de disposer de mon œuvre en Roumanie, tel que je veux, il n'y a aucune difficulté pour les Fondations Royales à éditer mes œuvres en roumain, quand et comme elles voudront, et de rééditer, après l'épuisement, toutes les œuvres maintenant éditées chez nous.

En ce qui concerne le produit de mon œuvre à l'étranger fixé par contrat à un minimum de 4.000 francs par mois, il ne peut pas présenter momentanément une base de discussion, la Maison R. étant en déconfiture, le revenu ci-dessus ne m'étant plus payé depuis Juin 1934, un procès devant liquider le contrat avec cette Maison.

Par conséquent, pour le moment, je reste libre de disposer encore de mon droit de traiter avec mes éditeurs et, si c'était possible, de passer un nouveau contrat avec les éditeurs français.

Donc, seulement sur la base d'être édité en roumain, ainsi que le droit pour les Fondations d'encaisser, après ma mort, tout ce que l'édition et le droit de filmer mes œuvres produiront dans le monde entier, jusqu'au moment où elles tomberont dans le domaine public, je demande que l'on m'accorde :

1° Un revenu mensuel de 50.000 lei jusqu'à ma mort;

2° Une maison hors de la ville, *maison qui après ma mort et celle de ma femme reviendra aux Fondations Royales, avec tous mes objets de valeurs : manuscrits, livres de luxe avec dédicaces rares, ma correspondance avec Romain Rolland,* etc..., etc.

3° Que l'on donne un emploi à ma femme, licenciée de la Faculté de Physico-Chimie de Bucarest.

4° Que l'on m'accorde d'urgence dix mille francs français, par mois pendant une année, pour pouvoir aller soigner ma santé à l'étranger, me trouvant en danger de mort.

PANAÏT ISTRATI.

Bucarest, 9 mars 1935.

Qu'est-ce qui fut accordé de tout cela à l'écrivain qui fit tant d'honneur à la Roumanie? Je ne suis pas en mesure de le dire encore. Si les exigences d'Istrati avaient été satisfaites, la rente mensuelle n'aurait pas été servie bien longtemps. Il se montrait surtout soucieux d'assurer l'avenir de sa femme, et n'avait pas renoncé au projet de revenir à Nice, pour y embrasser un bourgeon de printemps.

La mort du conteur et les circonstances matérielles dans lesquelles elle s'est produite méritaient d'être éclaircies parce que si le cher vieux Panaït avait fait, durant sa trop courte vie, aux rares moments d'allégresse, quelques retentissantes bêtises, je suis bien assuré qu'il n'a jamais trahi personne. Lui qui avait préféré rompre

avec Romain Rolland, son bienfaiteur littéraire, plutôt que de continuer des relations avec un homme lié aux crimes de Moscou par l'approbation, lui qui refusait devant moi à Marinetti d'être par lui guidé en Italie parce qu'il voulait juger librement ce qu'il y aurait pu voir, il était bien incapable d'adhérer au fascisme, à l'antisémitisme, au nationalisme, au conformisme, fussent-ils roumains, même pour assurer son existence. Il avait pensé pouvoir vivre de son œuvre en s'adressant au plus grand éditeur de son pays natal. Ne lui avait-on pas, de tous côtés, enseigné la valeur exceptionnelle de cette œuvre? Jusqu'au bout, les illusions généreuses auront fait de lui une dupe. C'est la mort qui l'aura le moins trompé.

Il a rédigé de nombreux articles en langue roumaine. Ils n'ont pas été traduits en français. Il a donné d'importants écrits en langue française — notamment aux *Nouvelles Littéraires*, où Frédéric Lefèvre lui fut toujours très accueillant; on ne les a pas recueillis en volume. Il semble qu'il y ait là, cinq ans après sa mort, de quoi réparer, dans une humble mesure, un peu du mal qu'a souffert pour lui la tendre veuve qui fut surtout une infirmière, une collaboratrice (je l'ai vue à l'œuvre); elle a fait pour lui, pour son œuvre, le sacrifice de sa beauté, de sa jeunesse, rompue par le deuil. J'ai dit que la mort avait été la plus assidue des compagnes de l'incessant amoureux que fut le chanteur des printemps méditerranéens. Je me trompais ou plutôt : j'oubliais la plus tenace : la misère. Plus jalouse aussi, puisqu'elle s'acharne même aux trousses de la malheureuse jeune femme qui, mieux que la gloire, aux derniers ans, bravant la contagion, sut être bien mieux qu'une épouse accomplie : la consolatrice. Va-t-on sacrifier la veuve sur le tombeau de l'enchanteur?

Ah! ses lettres, ses propos!... « Explique-moi... Pourquoi les riches ne donnent-ils pas leur argent?... Imanbaïldi... Viens me voir aujourd'hui, le plus tôt que tu le peux... Je hurle du matin au soir... Plus ça va mal, moins j'ai le goût de me tuer... C'est un héroïsme de m'aimer...

Le merveilleux printemps... Un bourgeon de printemps... »

Il est mort au printemps, dans le pays de ses livres, le pays d'Adrien Zographi, d'Oncle Anghel, de Kyra Kyralina, dans les bras de sa femme, à cinquante ans. Il a enrichi le monde de toute une épopée. Il a créé ou recréé des héros légendaires. Il a tout donné de lui : travail, esprit, énergie. Nous avons tout accepté. Et le pays qu'il a fait entrer enfin dans la véritable histoire des lettres (qui n'a rien de commun avec celle des courtisans et des reines) refuse son œuvre universelle. Cinq ans après sa mort, l'écrivain aimé de l'Europe et de l'Amérique (3) reprend place, en Roumanie, parmi les gueux, les vagabonds, les réprouvés.

JEAN DESTHIEUX.

(3) En février 1940, j'ai reçu d'une Université de New-York une demande de renseignements sur Panaït Istrati à l'intention d'une étudiante qui prépare une thèse sur notre ami. Le temps n'est pas loin où, en France aussi, les docteurs se pencheront sur sa vie et son œuvre.

# POÈMES

—

## *JUIN*

*Que je me penche dans le matin,*
*le jasmin de la fenêtre*
*de cent soleils vifs me fait*
*un signe d'intelligence,*
*un signe allègre de parfum,*

*encore pâlie de rosée*
*la glycine chante aux abeilles,*
*la rose dont la douceur effleure mon visage,*
*pétale vierge après pétale*
*dégage de la nuit sa forme transparente;*

*et le vent, couleur de jour,*
*de fleur en fleur, du ciel à la terre,*
*du frais été jusqu'à mon cœur,*
*crée un sillage vif de joie et de lumière...*

*De quelles fleurs, Seigneur, seront-elles parées,*
*les demeures promises de votre Paradis?*

—

## *UN ARBRE JETTE AU LARGE...*

*Un arbre jette au large son filet de pourpre,*
*et le reprend à soi ruisselant de soir...*
*Y vois-tu palpiter ces captifs de l'espace?*
*— une étoile à peine naissante,*
*un arc-en-ciel, peut-être oublié par le soleil,*
*et cette ombre arrondie de douceur et de plumes*
*déjà perdue dans le sommeil...*

*— peut-être, aussi, cela, qui fut jadis un rêve,*
*je ne sais quel rêve des trop grandes hauteurs,*
*longtemps porté en nous,*
*un jour, arraché à nous-mêmes,*
*et perdu, perdu pour nos cœurs...*

—

*AUTOMNE*

*Le doux vent qui n'est à personne,*
*un arbre ailé, planant sur l'horizon,*

*la tiédeur même de la terre,*
*neuve et battante comme un cœur d'enfant,*

*retrouves-en le goût de fleur et de jeunesse,*
*dans ce fruit mûr, tiédi au creux tendre des paumes...*

—

*NI LE JOUR...*

*Ni le jour, ni la nuit — et la lumière à peine absente*
*comme un brouillard aux branches suspendue...*

*Oubliée, la voix souveraine du vent,*
*sa rumeur à travers la terre,*
*— oubliées, toutes les tempêtes,*
*qui m'ont pourtant marquée de leur feu...*
*Il n'est plus aujourd'hui que ce lent crépuscule,*
*dont je ne sais s'il est du soir ou du matin,*
*— que ce chemin de brume infinie,*

*et cet immobile silence,*
*cette attente de l'inconnu,*
*cette attente sur elle-même concentrée,*
*qui porte en soi, déjà, ses vivants et ses morts...*

—

*EPUISEE LA LONGUE JOURNEE...*

*Epuisée la longue journée*
*toute livrée au vent du sud,*
*— souffle sans espérance,*
*voix de braise clamant en vain dans le désert, —*

*ô cœur aride,*
*voici, dans le soir frais du ciel,*
*où déjà rôde un vol de pénombre et de silence,*
*voici pour toi, ainsi qu'un signe de présence,*

*la source à peine éclose de la première étoile...*

—

*HALTE*

*Ecoute, — laisse un peu reposer ta fatigue,*
*ouvre tes mains abandonnées sur tes genoux,*
*et contemple ces signes inscrits sur tes paumes,*
*qui sont leur langage profond...*
*ces signes de reconnaissance avec tes morts,*
*dont tu as peut-être oublié le sens,*
*année après année taraudés par toi-même,*
*— ligne de vie, ligne de peine,*
*si creuses, si dures aux paumes usées...*

*Reconnais ta vie, étale devant toi,*
*comme un arbre en sa puissance,*
*un arbre nu, viril, dépouillé par l'hiver,*
*ourlé de lointaine lumière,*

*où vient se poser, entre deux tempêtes,*
*le vol confiant des oiseaux...*

—

*SOLITUDE*

*Jusqu'au plus dense de la nuit,*
*la pluie du jour renaît en parfums immobiles.*
*Un arbre est proche, que je ne vois pas,*
*qui rêve pour soi sous le ciel;*
*cette eau invisible à mes pieds,*
*elle n'est plus eau, elle n'est que musique,*
*— ombre, et musique délivrée...*

*Et toi,*
*n'es-tu pas là, si près, qu'en étendant la main,*
*je trouverais ta vie brûlante à mes côtés?*

*Mais, cette nuit, ta vie en peine,*
*tu l'as reprise devers toi*
*comme un secret farouchement gardé.*

*Ne sens-tu pas,*
*toi qui te crois caché dans ton silence,*
*qu'avec l'arbre, et cette eau, et la nuit tout entière,*
*l'une à l'autre pressant mes inutiles mains,*
*si près, si loin de toi, je t'écoute souffrir?...*

—

### *EXIT*

*L'aube n'aura pas déployé plus d'éclat,*
*ni de tristesse le crépuscule,*
*et le vent suivra son chemin*
*avec l'insouciance d'un merle siffleur.*
*Les arbres même, dont je porte le signe,*
*seul, un souffle passant les fera tressaillir.*
*Ce sera un jour comme les autres,*
*avec sa pluie ou son beau temps,*
*un jour sans nom, pareil aux autres jours...*

*Simplement s'arrêtera*
*celle qui toujours a marché devant moi,*
*sans que j'aie pu encore surprendre son visage;*
*elle s'arrêtera,*
*tournant vers moi ce visage ignoré,*
*peut-être fait à mon image,*

*ou peut-être semblable — ô puisse-t-il être semblable! —*
*à ces visages que j'aimais,*
*qui m'étaient toute joie, confiance, et tendresse...*

—

### *MARS*

*Oublier, un instant...*

*Oublier l'équinoxe acharné sur la terre,*
*la neige qui fouette aux bourgeons,*
*le fil acéré de la glace*
*sur une fleur prête à sourire,*

*oublier la douleur qui déferle sur le monde,*
*le pas des hommes sur les tombes,*
*et la haine, plus lourde encore, dans les cœurs...*

*Oublier, un instant...*
*Un seul instant de pureté, croire qu'il est possible*
*de n'avoir plus rien que silence en soi,*

*et, le visage entre les mains, écouter l'invisible...*

PASCALE OLIVIER.

# LES PRINCESSES DE LA GRENOUILLE

—

« Une femme seule, ça n'est pas grand chose », disait leur grand'mère. « Et trois femmes seules? » songeait Ernestine.

Mais des sabots claquaient près de la maison. Elle se leva; elle ajouta dans l'âtre une grosse bûche, une poignée de brindilles et aussitôt de belles flammes toutes neuves se mirent à pétiller.

— Pas chaud, dit Marie-Louise en entrant. Elle s'assit près du feu, enleva ses mitaines de grosse laine et souffla sur ses doigts.

— La petite est là? demanda Ernestine.

— Elle trait la chèvre. La voilà.

La petite avait quarante ans. Elle entra, portant un pot de terre jaune qui fumait.

— Pas chaud, dit-elle gaiement et elle vint s'asseoir devant la cheminée.

Les trois sœurs aimaient ce moment qui les réunissait à la tombée du jour. C'était l'heure paisible dans leur vie rude. Ernestine posait trois bols sur la toile cirée, les remplissait de lait tiède et du café qui se tenait brûlant dans son filtre devant les braises.

— J'en ai fini avec les pommes, dit Marie-Louise. Plus de vingt belles corbeilles le long de la haie. Alexis n'aura qu'à les charger demain.

— Tu espères qu'il viendra, un dimanche?

— Lui? Il fait bien attention au bon Dieu.

Demain, dimanche. Six jours en sabots et en blouse

noire comme les paysans; mais le dimanche on devenait les Princesses de la Grenouille. Car elles connaissaient leur surnom. Elles en riaient un peu, elles cachaient qu'elles en étaient blessées et elles demeuraient elles-mêmes.

— Ce Dimanche et encore un autre Dimanche, dit Denise en posant son bol, et ce sera Paris.

— Ah! ce Paris, releva Marie-Louise. Quand vous avez dit Paris, on dirait que vous avez tout dit.

— Viens-y un peu, ma sœur, et tu diras comme nous.

Mais Marie-Louise s'assombrissait.

— J'ai dit que jamais je n'irai et jamais je n'y mettrai les pieds. Mais vous, il viendra bien un jour où vous n'irez plus. Ma cousine se fait vieille.

Denise haussa les épaules.

— Tu hausses les épaules, mais ça n'est pas une réponse. Il faudrait bien parler un peu de choses sérieuses.

Denise avait quarante ans. Elle avait été une très jolie fille, elle était encore charmante. Aujourd'hui, elle s'était levée à six heures, elle avait tout le jour ramassé et trié des pommes sans voir d'autres visages que ceux de ses sœurs et les figures de chat sauvage des enfants qui lui disaient bonjour à travers la haie en allant à l'école. Et maintenant on venait lui parler de choses sérieuses.

— Mais c'est toi, Marie-Louise, qui as accepté la combinaison quand ma cousine nous l'a proposée.

L'aînée se radoucit.

— Tu as raison, Denisette. Ah! il fait meilleur ici que dans le pré. J'ai attrapé mal aux reins avec ces pommes. Heureusement, demain c'est Dimanche.



A la Grenouille, dès le matin ça sentait le dimanche. Personne dans les champs; sur la route, quelques automobiles montant vers les causses où l'on mangeait des grives et du bon beurre; les cloches du Temple dont le premier coup sonnait à huit heures.

Quand sonnait le second, les Princesses de la Grenouille se mettaient en route pour Lapierre.

Le culte commençait à dix heures. Au troisième appel, les fidèles arrivaient par petits groupes. Ils s'asseyaient autour du gros poêle de fonte que le concierge avait allumé déjà, car le froid était venu tôt. Avec ses murs peints à la chaux, ses rideaux de lustrine rouge qui pendaient le long des fenêtres, son carrelage de tommettes et sa chaire toujours bien cirée, le petit Temple avait un air humble et accueillant. « Il n'y a qu'ici que je me repose », disait Ernestine. Devant elles, des vieilles, les mains croisées et les yeux clos, chantaient, à grande bouche ouverte, les psaumes. De temps en temps, sous leurs jupes noires qui traînaient à terre, on entendait rouler le chauffe-pied qu'elles se passaient de l'une à l'autre.

Les trois sœurs, sorties pour un jour de leur solitude, prenaient plaisir à regarder les physionomies autour d'elles. En hiver, le Temple ne se remplissait qu'à demi d'une foule sans éclat. C'est un pays de tout petits propriétaires, de petits commerçants de village. Seuls, les Angliviels de l'Hort de Dieu avaient autrefois mené grand train. Mais maintenant, c'était une famille finie, le fils était parti habiter la ville. Parmi les silhouettes antiques, les trois sœurs se distinguaient. Princesses vraiment, par la simplicité d'un tailleur de grand couturier, d'une cloche de feutre. Voilà ce que c'est que d'avoir une cousine mariée à un ambassadeur. Les toilettes avaient cinq ans, dix ans peut-être. La femme de Pascal le boucher, qui chaque année faisait une commande aux Galeries de Nîmes, s'en moquait. Mais quand un étranger s'égarait par hasard dans la vallée sans issue, il savait très bien dire : « Qui sont ces jeunes femmes? »

C'était dix ans plus tôt, à la mort de leur père, qu'elles avaient reçu le surnom de « princesses » et qu'elles en avaient pris les manières. Elles disaient parfois en soupirant : « Ah! quand notre pauvre père vivait!... » comme si elles évoquaient un passé de bonheur et de richesse. Mais elles ne leurraient personne, pas même elles. Leur père était un paysan lourdaud et brutal. Il les aimait peut-être; il ne l'avait jamais prouvé. Mais il

aimait surtout le vin. Et les soirées du samedi n'étaient pas paisibles comme maintenant pour les trois filles. Le père, dès sept heures, après avoir avalé sa soupe, descendait à Lapierre. Elles savaient qu'il allait boire, elles l'attendaient. Alors, elles ne connaissaient pas Paris, elles n'avaient pas dans leur placard des vêtements bien taillés. Elles étaient trois paysannes parmi les paysans de la vallée. Elles savaient qu'à cette heure leur père hurlait quelque chanson informe dans les rues de Lapierre et que les gens disaient : « Tiens, on voit bien que c'est samedi, voilà Ribard qui chante sa chanson. » Elles avaient honte. Au milieu de la nuit, si la chanson venait jusqu'à elles, elles couraient sur la route pour le ramener plus vite. Mais le plus souvent, c'était un voisin charitable qui le conduisait. Parfois les gendarmes, quand ils le trouvaient au bord du fossé.



— Il faudra bien que cela finisse, disait Marie-Louise.

Cela finit le jour où une congestion l'emporta.

Les filles pleurèrent. Surtout Ernestine, la plus frêle. Déjà Marie-Louise essuyait ses yeux et se demandait comment maintenant on vivrait. D'abord il fallait régler la question de l'enterrement. Un groupe de femmes remplissait la maison. Elles envoyèrent un homme qui annonça dans les campagnes et dans toutes les maisons de Lapierre que Valentin Ribard était mort et qu'on l'enterrerait dans les trois jours. Pas de famille à prévenir. Il ne restait à Ribard, à part ses filles, qu'une cousine germaine, partie depuis longtemps à Paris. Elle avait réussi. Pourtant Marie-Louise décida d'envoyer un télégramme. « Elle fera comme elle voudra. Si elle vient, nous la recevrons. »

Or, elle vint. Elle avait loué une auto à Nîmes pour aller plus vite dans ce pays où aucune communication régulière ne permet à la vie des villes de circuler. Quand la voiture s'arrêta devant leur maison, les trois sœurs, sorties du groupe noir des femmes, s'étonnèrent de retrouver une dame étrangère avec des manières encore

jamais vues, à la place de la cousine Marcelle qui gardait les chèvres avec elles, quand elles étaient petites.

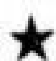
Marcelle avait un peu pleuré devant le corps de son cousin. « Nous avons été élevés comme frère et sœur », disait-elle, et c'était vrai. « Tu es heureuse, toi? » lui demandait-on. Elle avait eu de la chance. Elle avait épousé, très jeune, un gamin du village qui avait fait son chemin grâce à des bourses, dans les grandes écoles. Un jour, il s'était vu ambassadeur. Tout deux s'étaient de plus en plus détachés de leurs Cévennes. Mais en recevant la dépêche, quelque chose avait battu en elle, et elle avait saisi ce prétexte pour retourner dans son pays. Maintenant ses yeux, fatigués d'avoir vu tant de choses, regardaient ce coin de vallée qui avait bien failli être son seul horizon.

Elle interrogea ses cousines sur leur vie, sur leur avenir. Marie-Louise décidait qu'elle ferait sans aide, sur leur petite terre, les plus gros travaux. Ernestine, plus délicate, s'occuperait de la maison et broderait des bas. La petite aiderait à tout. « Vous pouvez toujours compter sur moi », disait Marcelle. Mais elle n'osait promettre plus, car elle savait que les soucis d'argent chez l'ex-ambassadeur Nadal avaient une importance bien plus grande qu'à la Grenouille. Pourtant elle voulut se charger des frais de l'enterrement; elle donna même au Pasteur, en mémoire de son cousin, un beau billet pour les pauvres de Lapierre, — et elle promit à ses cousines de ne plus laisser se dénouer leurs rapports. C'est alors qu'elle leur proposa de prendre chaque année une d'elles à Paris, le voyage payé et un peu d'argent tous les mois. Marie-Louise accepta le principe, mais refusa pour elle d'un coup de tête. Ernestine et Denise se sentirent pleines de reconnaissance et chaque année, de novembre à mai, l'une ou l'autre s'embarquait pour la capitale. Que faisaient-elles là-bas? Au début, Mme Nadal s'était assez peu souciée de les présenter à ses relations, et sa fille, mariée et qui menait grand train, lui avait dit d'un ton catégorique : « Ce sont tes cousines, débrouille-t-en! » Mais ces paysannes avaient prouvé qu'elles savaient être

fines. Elles avaient vite appris à s'habiller avec le premier choix des robes usagées par ces dames, que les bonnes se partageaient ensuite. Et maintenant elles connaissaient tous les intimes de la maison. Elles étaient, en somme, un peu plus que des dames de compagnie.

Denise n'en souffrait pas, toute à sa joie de sentir la vie du monde battre autour d'elle. Cette année, c'était à son tour de partir. A cette pensée, la joie bourdonnait à ses oreilles et, pour dissimuler son sourire, elle sortit son mouchoir de son sac, tandis que le pasteur, relevant ses grandes manches noires, commençait le sermon :

« Mes frères et mes sœurs en Jésus-Christ, la parole de notre Seigneur, que nous allons méditer ensemble aujourd'hui... »



Le pasteur parlait de la joie du travail accompli, de la paix qui enveloppe les campagnes, de l'air empesté qui souffle dans les villes. Quelques vieux, quelques vieilles dormaient, mais les fidèles l'écoutaient et l'on voyait au banc des diacres la grande figure de Randon, levée vers la chaire.

Les trois sœurs écoutaient aussi et dans leurs trois âmes, modelées par des vies semblables, des images diverses surgissaient.

Ernestine, la plus effacée, parlait peu, mais regardait beaucoup. Tout son univers se groupait autour de la petite. Au point qu'elle avait pensé un moment lui céder sa place dans les voyages parisiens. Cette pensée maintenant l'effleurait à nouveau. Elle revoyait le visage de Denise disant : « Ce dimanche et encore un dimanche... » Elle la revoyait, il y avait deux ans, au retour de son dernier voyage, elle la revoyait se déshabillant dans leur chambre : « C'est du linge que ma cousine m'a donné... » L'an dernier, c'était elle, Ernestine, qui était partie. De tout le monde qu'elle avait aperçu chez sa cousine, un seul visage, un visage d'homme surnageait. Il lui avait dit : « Comment va votre sœur? » D'autres personnes lui avaient dit : « Comment va votre sœur? » Mais seule

cette voix était restée dans son oreille. Et, au retour, Denise avait demandé des nouvelles de tout le monde. Et elle en avait demandé de cet homme.

Et voici que maintenant il y avait deux visages qui s'obstinaient devant les yeux d'Ernestine. Et quand le Pasteur disait : « le Christ », elle voyait l'homme nu cloué sur la croix devant l'église catholique, et sa face était celle de Denise.



Il faisait nuit quand les trois sœurs rentrèrent à la Grenouille, la journée du dimanche finie. Le premier travail des princesses était de monter dans leur chambre et de quitter leurs robes de ville pour le tablier et le fichu des paysannes. Puis elles ranimaient les cendres et se groupaient autour du feu pour finir la soirée. Elles avaient rapporté des livres de la bibliothèque du Temple et chacune commençait le sien. Mais Denise bâillait, regardait les flammes, et Ernestine pensait : « Elle va dire : Encore un dimanche et puis ce sera Paris. »

Alors Ernestine, qui n'avait jamais beaucoup parlé dans sa vie de quarante-sept ans, posa son livre sur ses genoux et dit :

— Le Pasteur a raison. La paix du Seigneur est dans nos campagnes; un air empesté souffle dans les villes.

Les trois sœurs allaient chaque dimanche au Temple, elles recevaient tous les ans la visite du Pasteur, mais jamais entre elles elles ne parlaient religion.

Marie-Louise et Denise posèrent à leur tour leur livre sur leurs genoux.

Ernestine regarda Denise et dit :

— Nous devons renoncer à ces voyages à Paris.

Denise changea de visage et croisa ses mains sous son menton. Du temps coula, une demie sonna à la pendule.

Marie-Louise, inquiète, les examinait. Puis elle, l'homme de la maison pour diriger les affaires, elle se sentit lâche. Elle se leva, mit son livre sur la table.

— Je vais voir les bêtes.

La nuit était noire. La courette derrière la maison re-

cevait quelque lueur de l'ampoule placée au-dessus de l'école, seule lumière veillant sur le hameau. Marie-Louise entr'ouvrit la porte de l'écurie et, du seuil, jeta une poignée d'herbe vers la cage des lapins. Puis elle fit quelques pas, indécise, sortit sur la route. Elle pensa à une voisine qui avait pris un mauvais froid en lavant à la rivière, et elle alla jusqu'à sa maison pour avoir des nouvelles. La femme était assise au coin de la cheminée, enveloppée de châles; l'homme épluchait des pommes de terre. Marie-Louise ne voulait pas s'asseoir. Mais comme ils insistaient, elle bavarda un moment.

Quand elle revint, elle aperçut, en passant devant l'école, l'institutrice qui posait une bouteille de vin sur la table de sa cuisine et elle pensa qu'il devait être l'heure de la soupe.

Mais, en rentrant chez elle, elle vit qu'Ernestine n'avait pas bougé de sa place; Denise, la tête dans ses mains, pleurait tout haut.

Les deux aînées se regardèrent et Ernestine se leva.

— Pour ce soir, je n'ai pas faim, je vais me coucher. La nuit porte conseil.

Marie-Louise regardait la petite qui pleurait. Elle pensait :

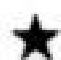
— Si elle était vraiment petite, je la prendrais dans mes bras, je la consolerais.

Si grande, elle n'osait pas. Elle lui demanda :

— Tu veux un peu de soupe?

Mais elle sanglotait tellement que, pour sûr, elle ne pourrait manger. Elle pensa lui donner un peu de café, ou un peu de lait, ou une tisane. Puis elle se sentit lasse et dit :

— Va, allons nous coucher aussi, Ernestine a raison.



Plus jamais on ne parla de Paris dans la maison de la Grenouille. Quelques mois plus tard, alors que le printemps était revenu, Marie-Louise se trouvait seule avec Ernestine à cueillir des pissenlits au fond du pré: elle

chuchota à voix basse, comme si elle avait peur qu'on l'entende :

— Je m'étonne qu'on n'ait plus reçu de nouvelles de ma cousine.

— Tout est arrangé, dit Ernestine. Nous pouvons dormir en paix.

LOUISE BRESSON.

# REVUE DU MOIS

—

## *LITTÉRATURE*

Paul Eluard : *Donner à voir*, Gallimard. — Hoang-Xuan-Nhi : *Les Cahiers intimes de Heou-Tam, étudiant d'Extrême-Orient*, Mercure de France. — Albert Samain : *Carnets intimes*, Mercure de France. — Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin : *Anthologie des poètes japonais contemporains*, *Préface de Ryuku-Kawaji*, Mercure de France.

Les surréalistes me laissent sur une impression ambiguë. J'attends d'eux des œuvres qu'ils me font espérer, qu'ils devraient nous donner et presque toujours ces œuvres m'imposent quelque déception. Voilà, de toute évidence, un curieux problème. Parmi les surréalistes, on rencontre des esprits aigus et des tempéraments qui ont de l'accent. Et pourtant comme on est perplexe lorsqu'on veut s'énumérer les poèmes surréalistes dont on garde un souvenir impérieux! En dépit de maints échecs, pourquoi sent-on persister une secrète confiance en l'effort des surréalistes? On devine, aux profondeurs de ce mouvement, qui avorte si fréquemment dès qu'il tente de se réaliser, un courant authentique et mystérieux de vie. On a le sentiment de possibilités qui restent à l'état virtuel, de présences ensevelies, de germes qui pourraient s'éveiller et s'épanouir. Malgré les déceptions, on continue à faire crédit. De fait, les théories des surréalistes ouvrent souvent des perspectives à l'esprit et il arrive que dans leurs poèmes tressaille fugitivement quelque expression radiante.

Il faut mettre au compte du surréalisme son anxieux et fiévreux esprit de recherche. Il a quitté les routes fermes et s'est lancé à toutes voiles vers l'inconnu. « Il faut tout oser », disait Platon aux philosophes; le surréalisme lui aussi a beau-

coup osé. Même s'il fallait parler d'un échec global, je dirais volontiers que cet échec m'impose plus de respect que le succès à grand orchestre de beaucoup d'œuvres de l'entre-deux-guerres sur lesquelles l'avenir ne tardera pas à se prononcer. Dans toute époque, il faut reconnaître sa valeur à l'art qui contredit vivement l'art à succès élaboré selon des méthodes trop connues. Le surréalisme nous donne — et c'est beaucoup — la délectation à respirer une tout autre atmosphère. Entre tous les écrivains d'aujourd'hui, les surréalistes méritent le compliment qu'adresse Boileau à Racine, lequel, à son avis, « trouve loin du vulgaire un chemin ignoré ».

On peut s'interroger sur les buts des surréalistes et sur les moyens qu'ils ont conçus pour les atteindre. Le livre de M. Paul Eluard : **Donner à voir** vous fournira de nombreux éléments pour nourrir cette méditation. Je me demande si les moyens de création imaginés par les surréalistes pour enfanter leurs œuvres ne demanderaient pas une sérieuse révision. La dictée automatique, telle qu'ils l'ont prônée, est-elle, du moins, sous sa forme rudimentaire et simpliste, toujours capable de mettre à jour les trésors cachés? J'admets fort bien qu'une sorte de spontanéité délirante puisse être une source créatrice de poésie, — mais il me semble qu'un vrai poème surréaliste suppose d'abord un état surréaliste de l'âme qui est un état exceptionnel et mériterait d'être défini. A mon avis, le poème surréaliste ne peut être le fruit que de certaines minutes privilégiées et illuminées. Et même dans ces minutes étranges et extraordinaires, il peut y avoir un hiatus considérable entre l'illumination à saisir et son miroir verbal. Il faudra bien qu'un jour ou l'autre les surréalistes constatent que leurs méthodes créatrices engendrent des produits très inégaux, il faudra bien qu'ils cherchent les conditions où ces méthodes rendent et celles où elles ne rendent pas. En d'autres termes, les surréalistes à mon avis ne peuvent éviter de rencontrer sur leur chemin les mots choix et contrôle.

L'ouvrage de M. Paul Eluard abonde en remarques suggestives et qui souvent dépassent les problèmes de la poésie surréaliste. Il vous fera réfléchir sur la nature et sur la création de la poésie, sur les mécanismes mêmes de l'esprit, sur

certaines attitudes vitales différentes de l'attitude usuelle, conventionnelle et pratique, sur les rapports profonds et étroits de la poésie et de la vie et vous verrez comment pour M. Paul Eluard, poser un problème de la poésie, c'est poser du même coup un des problèmes les plus aigus de la vie.

§

M. Hoang-Xuan-Nhi est annamite. Dans son pays d'origine il s'est initié à notre culture et il est venu achever ses études à Paris. Il publie **les Cahiers intimes de Heou-Tam,** étudiant d'Extrême-Orient qui, sans doute, expriment beaucoup de sa propre âme. Louons d'abord le jeune écrivain indochinois de la manière élégante dont il emploie notre langue. Et souhaitons que beaucoup d'autres jeunes gens d'Indo-Chine puissent s'exprimer en français avec autant d'aisance et de naturel.

Un cas comme celui de M. Hoang-Xuan-Nhi nous intéresse vivement. Nous sommes curieux de savoir ce que peut donner dans une âme de choix la rencontre d'un héritage d'Extrême-Orient et de la civilisation occidentale. Quels conflits singuliers cette rencontre peut-elle engendrer? De quelle façon deux civilisations aussi éloignées peuvent-elles cohabiter, se juxtaposer et se fondre?

Heou-Tam avoue dans ses cahiers que son contact avec la civilisation européenne n'a pas été sans lui imposer un vif malaise. Il le traduit en termes simples et naïfs qui d'ailleurs disent pertinemment ce qu'ils ont à dire :

Il me semble, dit-il, ...que l'Europe est allée trop loin dans le sens de l'intelligence. L'Europe a oublié que l'homme a autre chose que l'intelligence : l'homme a le cœur... Je puis dire, en tout cas, franchement, humblement, qu'en entrant en contact avec la civilisation moderne, j'ai eu cette sorte de tiraillement en moi : j'ai senti que mon intelligence vivait et que mon cœur ne vivait pas assez. J'ai senti que je ne vivais pas pleinement, entièrement, normalement. J'ai senti que la sensibilité, ou la bonté, s'était retirée du théâtre de poussière où nous sommes.

Aussi l'Europe lui apparaît-elle à la fois « grande » et « pauvre ».

Heou-Tam a vécu toute sa jeunesse dans une société anna-

mite assez profondément transformée par son contact avec la civilisation européenne et modifiée d'une manière telle qu'elle rend plus douloureuse la vie d'une âme sensible. Notre Indo-Chine traverserait une phase de transition entre sa vieille civilisation fort ébranlée par l'influence européenne et des formes nouvelles de vie qui ne sont pas encore formées. Au cours de cet interrègne, l'influence européenne ne se traduirait guère que par le triomphe de l'argent et de la force et par l'éviction du sentiment de pitié. Espérons que cette tyrannie de l'argent et de la force, ce ne sont que des épisodes passagers liés à une mauvaise entente de la civilisation, espérons qu'il ne s'agit pas d'un trait constant de l'éternelle humanité. On serait parfois enclin à le penser.

Les considérations générales de l'étudiant Heou-Tam ne manquent pas de pertinence. Mais ce qui fait le charme, la séduction et l'intérêt du livre, c'est le récit à la fois frais, simple et naïf de l'expérience intime d'une âme livrée tout particulièrement à la cruauté du monde. Heou-Tam n'a pas été ménagé par la vie. Son enfance et sa jeunesse n'ont guère été qu'une suite de froissements, de souffrances et d'humiliations. On ne peut lire sans émotion le récit dénué d'emphase mais frémissant de maintes anecdotes qui nous montrent la vie s'acharnant sur une âme d'enfant précocement livrée à la méchanceté et à l'injustice des hommes. En commençant par sa propre famille comme il convient! Au mot célèbre de Paul Bourget : « La famille est la cellule sociale », M. André Gide répliquait avec humour en donnant pour titre à un chapitre sur la vie de famille : « Du régime cellulaire » ! Le jeune Heou-Tam n'a pas fait de la famille une expérience couleur d'azur. Heou-Tam va-t-il se révolter? va-t-il se laisser prendre à la tentation des réformes politiques et sociales radicales? Son esprit ne suit pas cette pente. Meurtrie, accablée, la jeune âme se replie sur elle-même et descend en ses profondeurs. Ce sont alors des découvertes décisives. L'amertume de l'expérience n'a pu étouffer une source intime de joie qui aspire à s'épanouir. Heou-Tam se découvre possesseur d'un véritable paradis intérieur. Il constate l'existence de ce royaume de Dieu qui, suivant la parole de l'Evangile, est d'abord en nous-mêmes. Et en fin de compte, il répond

à la dureté et à l'inhumanité de notre monde par l'amour et la bonté. Est riche et heureux celui qui aime et qui donne. « C'est en vivant dans cette société inhumaine que, finalement, j'ai acquis cette notion que le monde est bien pauvre et qu'il faut que nous lui fassions l'aumône de notre bonté. » Voilà un petit livre qui bien souvent charme et attendrit et vous laisse toujours une vive sympathie pour son auteur.

§

Samain, ne l'oublions pas, est mort jeune. Si La Fontaine était mort à son âge, son nom n'eût point connu la gloire. Une plus longue carrière eût peut-être permis à Samain de nous donner des surprises. Car ce poète qui sentait et vibrait était, par-dessus le marché, fort intelligent. Ce sont les âmes poétiques ouvertes aux multiples sensations du monde et douées d'une intelligence aiguë et souple qui sont le plus capables de se renouveler, de s'enrichir et d'étonner. Mais il leur faut disposer du temps. La souple intelligence de Samain lui donna des facultés toutes particulière d'assimilation. Il assimila Baudelaire, il assimila Mallarmé, il assimila Verlaine et perçut très vivement l'atmosphère qui dominait l'art de son temps. Je sais bien qu'auprès de Baudelaire, Samain peut paraître un poète baudelairien mineur, je sais bien qu'auprès de Mallarmé, il peut sembler un poète mallarméen mineur, je sais bien qu'auprès de Verlaine, il peut sembler un poète verlainien mineur, mais je sais aussi qu'en un sens, il reste peut-être le poète le plus expressif du mouvement dénommé Symbolisme considéré dans son ensemble. Et je sais aussi qu'il est chez lui un accent à la fois naïf, fiévreux et maniéré qui est chose bien à lui. Il n'est pas voué à disparaître totalement en dépit de certaines « déliquescences » et de certaines sucreries.

La publication de ses **Carnets intimes** révèle d'abord ses qualités d'intelligence. Ce poète était certainement doublé d'un critique de qualité. Il savait à ce titre comprendre et aimer des choses fort diverses et je dirais même fort éloignées de son tempérament. Je n'en veux pour preuve que ces deux jugements, l'un sur le *Candide* de Voltaire et l'autre sur

Victor Hugo. Je ne peux résister à la tentation de vous les présenter :

Lu *Candide*. Lecture charmante. Cet esprit vif, leste, preste, fait d'effleurements délicats et de miroitements ailés, m'a laissé positivement sous le charme. La langue aussi : cette langue claire, limpide, légère, produit une étrange impression à nos palais saturés de byzantins. Au fond, je trouve dans *Candide* ce que j'ai trouvé toujours chez Voltaire, comme caractéristique de sa philosophie : une merveilleuse fleur de bon sens. Il y faut joindre beaucoup de bonté... En lisant *Candide*, j'ai été une fois de plus étonné de tout ce qu'on obtenait avec les moyens les plus simples, et de la vie, particulière, si l'on veut, artificielle même, mais si puissante, que prenaient les personnages, traités largement, à la façon symbolique. Certes, au point de vue du détail humain, au point de vue de la vérité menue, précise, multiple, complexe, de l'individu, le procédé est enfantin; mais comme aussi le type s'en élargit! Et comme il y prend vite des proportions vastes et admirables! Comme il grandit en hauteur et en profondeur! Comme il gagne en vérité supérieure ce qu'il a perdu en vérité relative!...

Sur Victor Hugo maintenant :

Je crois qu'un homme qui prendrait l'œuvre de Victor Hugo et la lirait consciencieusement d'un bout à l'autre serait étonné de tout ce qu'il y trouverait. Le lyrisme de Hugo, inconscient comme la nature, possède en effet une divination ou une force naturelle étrange qui lui fait entrevoir et formuler ce dont lui-même ignore la profondeur... Dans tous les ordres de l'idée, on trouve chez Hugo des vers presque inexplicables, reflétant comme une lumière étrange, mystérieuse, s'imposant à l'esprit par je ne sais quelle force supralogique et révélant, par la magie surnaturelle des mots, un coin de Verbe absolu...

Et Samain d'ajouter que pour Victor Hugo, il faut envisager « ce don d'ultra-lyrisme qui l'emporte, vertigineux, au delà de lui-même », et reprendre le mot *d'inspiré* « significatif d'un cerveau abandonné à son impulsion en toute plénitude ».

Beaucoup à glaner dans ces *Carnets* de Samain!

§

MM. Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin ont eu l'excellente idée de traduire des poèmes significatifs dus aux poètes ja-

ponais les plus modernes (**Anthologie des Poètes japonais contemporains**). Leurs traductions me semblent heureuses et élégantes et je crois qu'elles gardent l'accent, l'atmosphère de chaque poète. Si la poésie d'un peuple est particulièrement révélatrice de lui-même, on voit tout de suite l'intérêt de l'ouvrage auquel je souhaite une large diffusion d'ailleurs bien méritée. Les deux traducteurs nous exposent ainsi leur dessein :

Jusqu'à ce jour, le public français et même européen n'a pu apprécier que des échantillons de poésie japonaise classique, fines et minutieuses ciselures, souvent pleines de charme. La poésie japonaise moderne, de forme libre, où l'auteur s'exprime sans contrainte traditionnelle, qui est de plus en plus en vogue au Japon, qui représente, comme on dit aujourd'hui, le « dynamisme » des milieux littéraires, qui soulève l'enthousiasme des jeunes écoles, des jeunes Revues, l'admiration et la critique des lettrés, la poésie actuelle et vivante est restée à peu près inconnue en France et dans tout l'Occident. Il nous a paru qu'il y avait là une lacune regrettable et qu'il convenait de la combler. De cette pensée est née la présente publication.

La moisson est riche et la gerbe est magnifique. On a l'impression, d'après ce livre, que le Japon moderne connaît une véritable effervescence poétique.

La première surprise que ce livre offre au lecteur est de sentir cette poésie japonaise moderne presque immédiatement accessible, voire familière. Il éprouve même un peu de dépit à pénétrer dans un univers poétique aussi proche de la sensibilité poétique qui règne chez nous depuis un demi-siècle. Ces poèmes japonais nous donnent beaucoup moins l'impression de dépaysement et d'exotisme que les évocations du Japon faites par des écrivains européens. A beaucoup de ces poèmes, il suffirait de trois légères retouches pour qu'ils nous paraissent purement et simplement des poèmes de chez nous. On voudrait parfois y ajouter un peu de couleur locale, comme disaient les romantiques. Il se peut que par le fond des âmes les peuples soient moins éloignés les uns des autres qu'on ne tend à le supposer. Et pourquoi la mélancolie d'un Japonais en face de la grâce éphémère d'une fleur de printemps ne serait-elle pas la même que celle d'un Européen? Mais sur-

tout, ce recueil montre à quel point le Japon se laisse pénétrer avec enthousiasme par l'influence de l'Occident, même dans son âme intime, celle qui se révèle par la poésie. Ce livre prouve à quel point la race japonaise est une race qui assimile en se jouant l'apport des civilisations étrangères. On sent que cette poésie moderne ne serait pas née sans l'influence de notre poésie d'Occident et cependant on ne sent pas l'imitation scolaire. Les poèmes le plus souvent coulent de source et naissent d'une émotion originale et vécue. On s'attache à repérer dans ces poèmes modernes les éléments plus particulièrement japonais. On les trouve parfois dans la grâce menue du détail, dans la légèreté heureuse du trait, et à l'occasion dans un « je ne sais quoi » tout à la fois fragile et aigu. Et de bien séduisantes délicatesses d'émotion et de vision!

GABRIEL BRUNET.

## *LES POÈMES*

Philéas Lebesgue : *Celui qui parle bas*, « le Bélier ». — Pierre Menanteau : *L'Arbre et la Maison*, « les Carnets de l'Oiseau-Mouche ». — Fernand-Demeure : *Parade des Heures*, « la Caravelle ». — Amy Sylvel : *Chansons*, « Marsyas ». — Alain-Borne : *Cicatrices de Songes*, « les Feuillets de l'Ilot ». — José Bruyr : *Au Front Mort des Années*, « Editions du Cercle d'Art ». — Alliette Audra : *Du Côté de la Neige*, Corrêa. — Julien Vocance : *le Héron Huppé*, Edgar Malfère. — André Pourquier : *Conséquences*, « Editions *Corymbe* », — J. Venturini : *Outlines*, « Editions du Moghreb ». — Le docteur Lucien-Graux : *Demain il fera jour*, s. n. d'édit. — Pierre Bédat de Montlaur : *Laques et Broderies*, « au Divan ».

Cinquante poèmes formés chacun de sept alexandrins sur deux rimes (l'une ramenée trois fois, l'autre quatre) composent le nouveau recueil de Philéas Lebesgue, où **Celui qui Parle Bas** se cherche, s'étreint, se révèle à soi-même en communion avec le mystère éternel de la destinée humaine. La Raison? révélation première, guide de vie, sans doute; mais « la Raison n'est pas *créatrice;* elle n'est qu'*ordonnatrice* ». L'intuition crée, sans travailler avec la logique, mais elle reçoit, nous dit le poète, ses visitations d'un centre cosmique, où siègent sans doute des Intelligences supérieures à la nôtre... Chacun de mes septains prend sa source dans une impression de nature, pour tenter de définir les fécondations dont l'âme du Poète est l'objet... »

La clef de la connaissance, ajoute-t-il, c'est l'Amour, car la connaissance est, avant tout, une Communion.

Le poète, dans ces septains de la sorte conçus et construits selon ces principes, déçoit un peu parce qu'il se montre trop conscient de sa volonté première; il n'est pas assez ingénu. Tant qu'il ne s'éloigne pas de la « source », qui est l'impression de nature, il est adorable et pur :

Une rose a suffi pour embaumer le soir...
. . . . . . . . . . . .
Cette lumière entre les arbres dans la nuit,
Est-ce une étoile? Est-ce une lampe? L'ombre fuit
Par devant ses rayons tôt noyés de mystère...

Ces trois vers au début du 21e septain (les deux premiers surtout) sont exquis, égalent celui de la rose, qui est une échappée prodigieuse de clarté et de parfum; puis viennent les trois vers qui lient l'impression à l'angoisse de la révélation à quoi tend la pensée du poète :

Ah! le pâtre sait bien pour qui s'allume et luit
Ce feu chétif, que l'on dirait sorti de terre;
Esprit de rêve ardent, je te retrouve en lui...

Comme le tout serait bien, s'il ne s'en essorait une inutile et sèche conclusion, cette sorte de « moralité philosophique » vaine et superflue :

Mais ton Secret divin, pourquoi donc me le taire?

Le raisonneur a repris le pas sur l'intuitif, le poète se lasse par lui, d'un coup, à tout absorber, et tel est le caractère de presque tous ces septains. Ah! poètes, poètes mes frères, sachez donc n'être pas impatients de conclure. Posez les questions, si vous y tenez, ne devancez pas le sens des révélations impénétrables, elles ne sont pas, raisonnées, de votre compétence.

Mais quelle erreur n'est excusable chez le poète qui a écrit ce vers :

Une rose a suffi pour embaumer le soir,

et qui ne s'enorgueillirait d'en avoir trouvé un, équivalent?

J'ignore si en choisissant pour titre à son nouveau recueil

**l'Arbre et la Maison,** le charmant poète Pierre Menanteau a cherché un rapprochement avec le titre lamartinien suprême, *la Vigne et la Maison*; il y a dans le sentiment des deux une parenté évidente : tous deux professent un égal amour pour la terre qui les a vus naître et pour le foyer familial où ils furent élevés; ils ont le culte de la famille et de ses traditions, de ses labeurs; c'est de cela et c'est là que s'est faite leur vie, c'est de cela et c'est là que peut se former leur bonheur et s'enclore la tristesse féconde de leurs deuils sacrés ou de leur tendresse déçue.

C'est le sens encore des poèmes, sans doute, d'Odilon-Jean Périer, que Pierre Menanteau a pris le soin pieux de transcrire en partie en conclusion à son recueil :

> Etrange liberté,
> Limite du bonheur...
>
> Je parle d'être heureux,
> Ne m'abandonnez pas,

car le Belge, si tôt parti, est à juste titre près du cœur du jeune Français que ses poèmes nous font comprendre non moins pur en vérité, et candide en sa ferveur. Du rêve à la réalité « un oiseau joue aux ricochets — sur l'aile agile qui le porte —. » En dépit de nostalgies et d'élans qui ne se peuvent satisfaire, l'atmosphère s'apaise à la découverte d'identités ou de différences, et, comme le dit ce fin quatrain,

> Les champs de pavots blancs de la terre persane
> Ont tremblé dans les yeux d'un homme de chez nous;
> Mais toi tu ne verras que ce ciel qui se fane
> Et mouille tristement le vert glauque des choux...

Des choux, car Pierre Menanteau est essentiellement agriculteur, et voisine aussi avec Philéas Lebesgue, et, comme lui, dans la plaine, il peut chanter :

> J'avance par les champs avec les lourdes bottes
> Que colle sous nos pieds la terre des sillons...

Et il chante, quand il passe

> Un grand vol d'étourneaux qui s'enlève des mottes,

tourbillonne, se pose, s'éloigne, sur

...la profondeur de cette vaste plaine
Où rien ne retient l'œil, où seuls un orme, un chêne
Dans le ciel dédié aux caprices de l'air
Arrêtent un instant le rêve qui se perd.

« Renoncement, confession, voix d'ombre, testament, automne », tout ce qui marque la résignation attardée et le déclin de la vie, prière pour les morts, départ, se forme en cortège dans **la Parade des Heures** où Fernand-Demeure enclôt son rêve déçu et ses espoirs abandonnés, lui aussi marche par les champs et patauge dans la boue,

Il pleut. Le sol gluant colle à nos pas lassés.
Le vent heurte du front la maison qui frissonne
Et, sur le toit, où hier s'ébattaient les ramiers,
La girouette geint sa chanson monotone.

Il ne voit qu'un désert, muet, vide, incertain au long de la route morne,

Il n'est plus rien qui vive ou vibre sous les cieux,
Et pas un chant, le soir, ne monte vers la lune...

Ailleurs il dit aussi que « tout est frivole et faux, hors le silence et l'ombre ». Fernand-Demeure s'enorgueillit d'avoir voué son admiration et son culte à l'art d'Henri de Régnier. Je ne songe ni à m'en étonner ni, certes, à l'en blâmer, car je les partage, il s'en doute, avec lui, mais il m'apparaît plus encore, par la profondeur de sa désespérance, un disciple stoïque d'Alfred de Vigny.

Quel charme sensible et délicat s'exhale, on ne sait, des ravissantes **Chansons** d'Amy Sylvel. Elles sont la contre-épreuve claire, lumineuse des chansons, par exemple, de Maeterlinck, pour l'ingénuité de la composition, mais elles ne se désolent jamais, et dégagent moins l'impression du mystère que du bonheur de vivre. Les rythmes en sont alertes et le son tout mélodieux :

Qui a filé le long fil d'or,
Pareil à vos cheveux, ma belle?
Qui a filé le long fil d'or,
Quand les prés étaient pleins d'ombelles?

**Cicatrices de Songes,** mince plaquette, poèmes en vers libres où le poète Alain Borne prend une lente conscience de son intimité profonde et extériorise par des symboles un peu confus le spectacle qu'il prend en pensée. C'est du rêve qui s'efforce à être concret, mais qui concerne le voile de mystère d'où il est doucement issu. Mieux que promesse, beaucoup de souplesse d'âme et de songe, des réalisations qui lentement s'affirment.

Au volume qui reçut en 1837 le prix Georges Rodenbach, **Du Front mort des Années,** l'auteur José Bruyr a réuni les poèmes, en majorité des sonnets, qu'il écrivit de 1918 à 1926. Il y a là un peu de tout, et surtout, je suppose, de l'inexpérience juvénile : influence du Parnasse, influence de Samain, sensible recherche d'expression sincère, des réussites qui donnent foi en l'avenir du poète, et une faculté certaine de rendre l'impression des aspects et des atmosphères de paysages, particulièrement dans les strophes où il chante des visages de l'Ile-de-France... Mais enfin, quatorze années sont révolues; José Bruyr a-t-il persisté? S'est-il découvert? N'a-t-il plus rien produit?

Amère déception éprouvée à parcourir le récent volume **Du Côté de la Neige** par Alliette Audra. Je me souviendrai toujours de l'exquise délicatesse de ton et de sentiment au poème initial de son livre précédent; cette découverte aérienne du tombeau de Maria-Rainer Rilke quand, avec ses compagnes, elle le fut fleurir. Sa dévotion à la mémoire de Francis Jammes est cause peut-être que, par goût de simplicité absolue, elle en est arrivée à ne plus *chanter,* à écrire de la prose familière, non point ailée, et, en dépit d'une finesse de sensation bien personnelle, presque dans un style banal. Et ce qui m'apparaît incompréhensible, c'est que ce poète lettré, averti et pur d'intentions, se recommande, par sa dédicace et plusieurs épigraphes, de l'exemple exaltant de Shelley, de Keats, d'Elizabeth Browning, de Shakespeare même, non moins que de Heine et de Rilke, les plus raffinés et fluides des chanteurs lyriques. Aussi ai-je confiance qu'elle échappera à son erreur, et rejoindra sans tarder la voie fleurie de parterres diaprés dont elle n'eût jamais dû consentir à s'éloigner.

Après *le Livre des Haï-Kaï,* Julien Vocance sous le nom de **le Héron Huppé** groupe un certain nombre de poèmes, et, outre *le Héron Huppé, Miamie, Au Cirque, Moralités, L'Art,* etc..., d'une verve facile, et dont la forme est souvent banale. **Conséquences** par André Pourquier ne révèlent pas un talent bien personnel ni une sensibilité profonde. Pourquoi écrire des vers, pourquoi écrire, si l'on n'apporte rien de nouveau ou de particulier? Dans **Outlines** par J. Venturini, passe le cri, parfois grossi pour la parade, d'une sensualité enfantine amusante plutôt que troublante; il n'est pas impossible que, calmé dans ses intentions, un poète chez lui s'éveille quelque jour.

Je ne puis que signaler le nouveau recueil, **Demain il fera jour,** que publie le docteur Lucien-Graux pour ses Amis. Il avait prévu le *Destin,* dit-il, qui s'accomplit; il en doutait quand même, comme tout le monde en France. C'est de cette prévision et de ce doute persistant que ces poésies d'actualité sont sorties.

**Laques et Broderies** par Pierre Bédat de Montlaur, odelettes aisées, minces bibelots d'étagère, paravents, jades, porcelaines, tableautins exotiques ou joliets; de la grâce aimable et un peu superficielle.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Simenon : *Le bourgmestre de Furnes,* Gallimard. — Marcelle Tinayre : *Est-ce un miracle?* Flammarion. — Alfred Colling : *Demain, relâche,* Plon. — Germaine Beaumont : *Les Clefs,* Plon. — René Jouglet : *Valparaiso,* Grasset.

La critique a été quasi unanime à faire l'éloge du dernier roman de M. Simenon, **Le bourgmestre de Furnes.** On a dit que c'était là son chef-d'œuvre, et je crois bien même, un chef-d'œuvre tout court. Voilà une belle occasion de tenter, à propos de ce livre, de définir le talent d'un auteur si fécond que le chroniqueur s'essouffle à suivre ses productions, et d'en définir l'étendue, d'en fixer les limites. Mais, d'abord, qu'est-ce que *Le bourgmestre de Furnes?* L'histoire d'un *self made man* belge, devenu gros fabricant de cigares et bourgmestre de sa ville. Le « Baas » (le patron) comme on

l'appelle, est un homme dur, taciturne, convaincu de sa supériorité, jaloux de son autorité, et qui n'a jamais pu admettre qu'on entravât ses desseins, encore moins qu'on se mêlât de ses affaires. Terlinck a négligé sa femme, une créature à la fois faible et acariâtre, pris maîtresses quand ça lui chantait — sans faire de sentiment, bien entendu — et il séquestre, par respect humain, en se réservant de la nourrir et de lui donner les soins que son état répugnant réclame, une fille à demi folle ou dégénérée. La certitude l'habite et fait de lui un personnage balzacien, tout d'une pièce, une espèce de monstre. A un malheureux employé de sa fabrique, qui a séduit une demoiselle d'un niveau social supérieur au sien, Terlinck refuse brutalement le secours qu'il implore, le poussant ainsi au suicide. Terlinck s'attendait à cet acte de désespoir, sans doute. Mais le garçon a tiré sur sa maîtresse avant de se tuer. C'est assez pour qu'un bouleversement se produise dans l'âme pétrifiée du bourgmestre. Il s'inquiète du sort de la blessée, enceinte, va la voir à l'hôpital, et quand elle relève de couches, lui rend de constantes visites et la comble de cadeaux. Est-ce à elle ou à son enfant qu'il s'intéresse le plus? On ne sait. Peut-être ne le sait-il pas lui-même. La passion le ravage, en tout cas; c'est la « tempête sous un crâne », et, chose singulière, l'éclosion soudaine en lui d'un mépris de tout qui atteint au désintéressement le plus complet. Déchu, Terlinck se hausse au-dessus de lui-même; il devient un héros et le dernier discours qu'il prononce, à l'Hôtel-de-Ville, à la veille d'adresser sa démission au Roi, est une apologie des humbles, des acharnés travailleurs qui ont conquis sur la mer les terres labourées, les prés qui entourent Furnes, lui ont valu la prospérité. Nous voilà en pleine fantasmagorie, en plein arbitraire. Cette sublimation surprenante, par l'altruisme, d'un personnage dont on avait tout fait pour nous rendre odieux l'orgueil et l'égoïsme, ne déconcertera que ceux — s'il en existe encore, à présent — qui ne se sont pas avisés qu'il y a, en tout naturaliste, un romantique qui s'ignore. La trivialité des détails dont M. Simenon s'acharne à farcir ses récits a le caractère d'un parti-pris, il est vrai, et ne saurait nous tromper. Une volonté de déformation, d'exagération — à rebours de celle qui tend à idéa-

liser — a présidé à son choix. Il y a un poncif du gris, sinon du noir, comme il y a un poncif du bleu. M. Simenon réussit à créer une atmosphère, certes; une atmosphère halitueuse, en particulier; témoin ceci, qui rend bien, en peu de mots, l'intérieur d'un café près de la mer : « Dehors, il ne pleuvait pas mais le brouillard couvrait le sol et les objets d'une couche liquide (...) Tout était lourd, l'air, les gestes, la lumière qui pénétrait avec peine la couche de fumée formant nappe, et, dehors, cette autre nappe d'humidité fluide, de milliards de gouttelettes invisibles suspendues au-dessus de la ville et des champs »... Mais son procédé est invariablement le même; et je crois qu'il n'avait trouvé son harmonie qu'à l'époque où il appuyait la forte carrure du commissaire Maigret à son décor. Ainsi, il parvenait à satisfaire son penchant pour l'exceptionnel ou le romanesque en s'abandonnant à son goût pour le terre-à-terre, à sa minutieuse poursuite des petits faits insignifiants en apparence, et dont l'accumulation finit par avoir un pouvoir suggestif. Son plaisir est de créer des « psychologies » intenses, fortement caractérisées, en contraste violent avec le pointillisme de ses peintures. Elles sont d'autant plus accentuées que le milieu qui leur sert de cadre est plus flou, plus vague ou nuageux. M. Simenon n'analyse point. C'est par l'attitude, les gestes, la physiologie qu'il nous aide à deviner l'âme de ses personnages (des maniaques pour la plupart). Il décrit, comme on dit, le dedans par le dehors; et cela lui laisse le bénéfice du doute, quant à sa subtilité ou à sa profondeur. Mais ce qui me paraît chez lui rédhibitoire, c'est le style de procès-verbal dont il fait usage, et qu'il s'en faut qui ait la sécheresse nerveuse de celui de Stendhal. Il est banal plus encore qu'incorrect. Les points d'exclamation dont M. Simenon abuse (j'en ai compté jusqu'à huit dans une page, entre tant), et qu'il plante au bout de ses phrases les moins percutantes, ne sauraient faire illusion sur leur monotonie. La platitude de ses adjectifs, la lourdeur de ses constructions — malgré leur brièveté — découragent le lecteur le plus favorablement prévenu. Veut-on des exemples? « Maria avait eu un enfant. Il ne l'avait pas fait exprès. » (L'équivoque est assez drôle) — « Elle n'était pas chez elle, il le croyait au premier coup d'œil *à ce que* les rideaux

n'étaient pas tirés ». — « A la place des joueurs d'échecs le petit vieux *à visage rose, à cheveux blancs de neige* (...) regardait mélancoliquement. » — « Il faisait partie du cercle catholique. Néanmoins, il en faisait partie à sa manière. Plus exactement, il faisait partie du Grand Cercle, comme on disait, mais pas du Petit » (cela veut être de l'humour). — « Jean de Vliet était trop poupin, *portait* (?) de trop jolies petites moustaches (...) C'est tout juste s'il n'était pas devenu une manière de saint. Jusqu'au jour où les gens avaient été fatigués de leur saint, toujours le même... » Comme il abuse des points d'exclamation, M. Simenon multiplie les points suspensifs : « Elle savait bien, elle, que... » — « Parce que, s'il l'avait voulu... » Mais à quoi bon insister? M. Simenon est un faiseur d'ébauches. Ses œuvres restent empêtrées dans la matière, alourdies de trop d'éléments impurs. Au coup d'aile qui lui manque pour les élever sur le plan supérieur, il supplée en se donnant l'illusion de créer des types. Mais il a écrit *Le charretier de « La Providence »* et je ne sais plus le titre de ce roman dont l'action se passe place des Vosges. Ce n'est pas rien.

La belle tenue du roman de Mme Marcelle Tinayre, **Est-ce un miracle?** nous change heureusement du débraillé de celui de M. Simenon. On dira que ce respect du lecteur est hors de saison (« c'est le vieil jeu »), et que, comme le déclarait l'autre, « nous avons changé tout cela ». Tant pis, alors, pour le progrès. Ce ne serait pas la première fois qu'il aura fait plus de mal que de bien. Ceci dit, on reconnaîtra, en toute sincérité, que Mme Marcelle Tinayre apporte une certaine lenteur dans la préparation de son récit, l'exposition de son sujet — pour le développer, sans doute, avec plus d'aisance... Elle ne se borne point, en outre, à faire agir ses personnages : elle se livre à des commentaires, et, par là, se révèle autant moraliste que romancière. *Est-ce un miracle?* nécessitait, peut-être, certaines mises au point, des explications dont on eût été déçu de se voir frustré. C'est l'histoire, non de la conversion d'une femme, restée fille, mais de son évolution vers la sainteté. Pieuse, certes, mais retenue à la terre par son énergie, son intérêt pour les choses pratiques, elle atteint au désintéressement, au renoncement à la suite

du désespoir que son frère — qu'elle chérissait comme un enfant — lui a causé en se montrant diabolique. Elle croyait (tentation d'orgueil?) avoir obtenu du Ciel un miracle en faveur du malheureux, à deux doigts de la mort. Mais c'est proprement sur elle qu'elle a attiré la grâce divine... Autour de ce personnage central, fortement campé, se détachant en relief sur le paysage de la haute Corrèze, Mme Marcelle Tinayre a dressé la naïve figure d'un curé-artiste, un pittoresque collectionneur, entiché de Balzac, un bourgeois de campagne, un juif allemand, une jeune fille sensuelle, une aérienne danseuse — et le pervers Jean-Claude, qui fait le mal gratuitement. Au service d'une très-chrétienne inspiration, Mme Marcelle Tinayre a mis ses meilleurs dons de psychologue et d'observatrice réaliste. Je louais, au début de ces lignes, la tenue de son style. L'auteur de *La Rebelle* va peut-être, dans la recherche de la bonne diction au delà de ce qui est nécessaire quand elle écrit, par exemple : « Souvent, il songeait à ces prêtres vaillants qui vivent dans la banlieue paganisée des rouges cités ouvrières. » Ce *paganisée* répond mal à l'idée que je me fais de l'anticléricalisme des « travailleurs » naguère encore entrepris par la propagande communiste. Le naturel ne s'accommode pas de telles élégances.

Il y a beaucoup de talent, d'originalité dans le roman de M. Alfred Colling, **Demain, relâche...**, qui nous introduit, par l'entrée des artistes, dans un théâtre d'avant-garde, quelque chose de pareil au « Vieux-Colombier » ou à « L'Atelier », et dont le principal protagoniste rappelle, à la fois, mais sans leur ressembler, Antoine, Lugné-Poe, Jacques Copeau et Charles Dullin... J'ai toujours été attiré vers la vie des comédiens par un intérêt qui dépasse la curiosité pure et simple; aussi ai-je souvent regretté que la littérature romanesque ne s'en occupât pas davantage. M. Alfred Colling, qui est doué d'observation et qui a le sens du pittoresque, a parfaitement reproduit l'activité du monde qu'il évoque : sa camaraderie, ses jalousies, ses illusions et ses déboires. Il a rendu sensible la complexité du sortilège exercé sur les acteurs — animalement et spirituellement — par l'atmosphère du plateau, la promiscuité des répétitions. Mais peut-être a-t-il un peu négligé de nous initier à l'art de son héroïne. On ne sait pas

bien, en effet, quelle idée celle-ci, qui parle à la première personne, se fait de son métier, comment elle se plie à ses rôles, entre dans la peau de ses personnages. On se rappelle cette comédienne du célèbre roman des Goncourt qui, pour se préparer à jouer la *Phèdre* de Racine, se rend chez un vieil hellénisant, en reçoit la révélation de la vie grecque... Rien de pareil, ici, sur les inquiétudes, les procédés d'information, l'esthétique de Denise Argueyrolles. M. Colling ne nous renseigne pas, non plus, sur les difficultés matérielles où se débat le directeur du « XX<sup>e</sup> Siècle ». En revanche, il connaît les hommes et, surtout, les femmes, leur physiologie autant que leur psychologie, et il est attachant, émouvant, vrai. Le portrait qu'il a tracé de Roger Saunières, célèbre et tirant le diable par la queue, plein d'idées, comme un chien de puces, les unes géniales, les autres absurdes, « brutal et sensible, orgueilleux et sincère, vulgaire et racé, vicieux et chaste », est, avec ses contradictions, une belle réussite qui lui fait beaucoup d'honneur.

Mme Germaine Beaumont est un écrivain bien curieux, et dont il me paraît difficile de ne pas tenir pour une chose rare, aujourd'hui, la bouillonnante imagination. Le mystère l'attire, la séduit. Elle apporte, à le pénétrer, une sorte de fièvre, qui se traduit juvénilement par l'éclat, la scintillation de son style; la complexité, la singularité; le précieux ou le fleuri des détails dont sa narration dynamique foisonne. Elle s'émerveille de ses découvertes, les exalte de tout ce qu'elle y ajoute en nous les communiquant. Dans son nouveau roman, **Les Clefs,** c'est une aventure spirituellement passionnée qu'elle nous conte, et qui engage des désirs où la chair n'a pas la part la plus ardente... Ecoutez-la, dès les premières pages, parler de l'intérêt que son héroïne éveille chez un notaire, de sens rassis, pourtant : « Il eut envie de l'intelligence, envie du secret de Mme Marshall comme on a envie d'un corps, d'un fruit, comme on a envie d'eau quand on est altéré, de musique quand on aime la musique. Un vertige cérébral lui révéla avec une intense lucidité, qu'il s'ennuyait dans la vie, que l'argent n'était pas tout »... En fait, elle est bien digne d'exciter la curiosité, cette acheteuse d'une demeure à demi délâbrée, qu'elle n'a pas visitée, et qui « voit

dans l'obscurité »... C'est une véritable passion, susceptible de se changer en haine, que ressent pour elle la fille de Mme Clauvel, la vieille dame avec laquelle elle a traité. On l'épie. Mais que veut-elle? Une clef, enfouie dans la vase d'une pièce d'eau. Celle d'une prison? Mais il y a prison et prison. Pourquoi faut-il que les chaînes dont on entend traîner le bruit assourdi à travers toutes les pages du récit de Mme Germaine Beaumont m'aient rappelé celles du château d'Udolphe? C'est que ce récit a de troublantes affinités avec les « romans noirs » anglais. Une atmosphère rêveuse déforme singulièrement les personnages que Mme Germaine Beaumont a cernés, cependant, de traits d'un réalisme indéniable. Si vrais que soient les détails qui les caractérisent, ils semblent appartenir à un autre monde. Les plus vulgaires sont hantés par des forces obscures, on dirait *surnaturelles,* et il nous semble les avoir connus plutôt dans le sommeil que dans la veille. N'avez-vous pas eu une impression analogue en lisant *Jane Eyre,* par exemple, et surtout *Les Hauts de Hurle-Vent?* Ce n'est pas faire un médiocre éloge du roman de Mme Germaine Beaumont que de citer de tels livres à son propos.

**Valparaiso,** par M. René Jouglet, c'est le thème de l'évasion, chère aux écrivains d'entre 1918-1939, mais traité en roman d'aventures par un spécialiste du genre. M. Jouglet, qui conte alertement, a aussi beaucoup voyagé; beaucoup vu et beaucoup retenu. La nécessité n'est pas de même nature qui décide ses deux héros à s'expatrier. Et le plus libre sera celui qui ne laisse aucun amour derrière lui. On tirerait un excellent film de ce récit pittoresque, révélateur d'horizons nouveaux.

JOHN CHARPENTIER.

## THÉATRE

Théâtre Montparnasse : *Phèdre*, interprétée par Mlle Marguerite Jamois. — Comédie-Française : le *Mariage forcé*; le *Chandelier*; Mlle Madeleine Renaud, M. Clary. — *Théâtre de « l'Œuvre »* : Le *Roi de France*, vie romancée, de M. Maurice Rostand; Mlle Simone Renant, M. Harry Baur. — Les Noctambules : *Le Loup Garou*, de M. Roger Vitrac. — Théâtre Marigny : *Banco!...*, de feu Savoir (reprise).

On n'a pas fini d'écrire à propos de *Phèdre*. C'est une tra-

gédie sur laquelle il y a toujours à dire, même du nouveau. Les lecteurs du *Mercure* s'en sont aperçus, le mois dernier, en lisant le remarquable essai, subtil et clair, comme son esprit, de M. Louis Mandin. J'eusse volontiers cédé la plume à M. Mandin, en compagnie de qui je m'étais rendu au théâtre Montparnasse et de M. Baty, pour voir Phèdre, mais il lui eût fallu plus de pages que je n'en dispose pour discourir à son aise sur cet inépuisable sujet. Je serai, quant à moi, d'autant plus bref, que ce n'est pas sur l'héroïne même de Racine que j'ai à donner mon avis, mais sur la façon dont Mlle **Marguerite Jamois** la conçoit, à traver son propre tempérament, et l'interprète. On ne saurait dire de son interprétation, comme de certaines traductions, qu'elle est une belle infidèle. C'est une *Phèdre* trouble qu'elle nous présente, malade à délirer, et qui délire, en effet, plus hystérique que passionnée, les traits creusés, les yeux hagards, la voix sourde, saccadée, haletante, expirant sur des sanglots, comme si le souffle lui manquait : une Phèdre pour le *Grand-Guignol.* Je préfère celle qu'on nous montre à la Comédie-Française et l'irai revoir à la première occasion pour effacer cette vision pénible et malsaine.

Je pensais voir l'*Ane de Buridan,* en allant au Théâtre-Français un soir de mars dernier. Mais je m'étais trompé de jour. J'y ai vu, et entendu, grâce à cette bienheureuse méprise, le **Mariage forcé** et le **Chandelier.** Ce qui ne meurt pas, comme eût dit M. d'Aurevilly, c'est ce théâtre-là. Sous son air burlesque, le petit acte de Molière, mi-comédie de mœurs, mi-comédie de sentiment, a un accent humain, le comique y tourne vite au tragique.

— Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous et les obligeantes paroles que vous m'aviez données! s'écrie Lycaste, et Dorimène, frivole, friponne, et d'autant plus charmante que c'était Mlle Denise Clair qui la figurait, rassure ainsi son amant :

— Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter, c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et

vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir.

J'ai naguère, dans une circonstance à peu près analogue, entendu, presque mot pour mot, cette réplique dans la bouche d'une femme qui ne connaissait pas Dorimène, n'ayant jamais lu ou vu représenter le *Mariage forcé* ni, du reste, aucune œuvre de Molière.

Plus je relis Musset et revois ses comédies, et plus j'en viens à me dire que l'histoire de sa vie n'a que la valeur d'une anecdote, et que le vrai Musset échappera toujours à ceux de ses biographes qui cherchent à le saisir ailleurs que dans son œuvre. Il a eu bien d'autres maîtresses que Mme Sand et Aimée d'Alton, et ces inconnues, pour nous, ont inspiré plus d'une de ses comédies. Saura-t-on jamais qui fut, dans la réalité, la Jacqueline du *Chandelier,* capable de fourberie et de cruauté jusque dans l'amour ou même la passion? Elle parle, et à mesure qu'elle parle, elle trahit sans seulement s'en douter, son secret penchant. Toutes les femmes se reconnaissent en cette bourgeoise, qui rappelle, par ses mines, ses silences et ses propos, les adorables créatures de Gavarni. Mlle **Madeleine Renaud** a merveilleusement rendu toutes les nuances de ce rôle léger, qui semble fait de rien, qui est fait de rien, de ces riens qui sont toute la femme : elle l'a interprété à la façon de ces virtuoses qui, dans un concert, même devant la foule, mêlent leur âme à celle de l'artiste, et, collaborant avec lui, assurent la pérénité de ses chefs-d'œuvre. J'ai trouvé à Jacqueline, en voyant et entendant Mlle Renaud, un certain air de famille avec Emma Bovary. Comme elle, elle est rêveuse, romanesque et sentimentale, elle s'ennuie dans sa ville de province; tout comme elle elle trompe son mari, mais, au rebours de cette héroïne infortunée, loin de souffrir par ses amants, c'est elle qui les met à la torture. Rien de plus plat que son histoire, rien de plus réaliste, mais Musset transfigure tout, épurant et idéalisant, par je ne sais quel sortilège, jusqu'à l'adultère. Le rêve et la réalité ne sont pas chez lui alternés comme chez Flaubert, son lyrisme en fait un précieux alliage. Le mari de Jacqueline n'est guère plus ridicule que celui d'Emma, et son clerc de notaire est moins odieux que le clerc de notaire que vous sa-

vez. Il se nomme Fortunio. S'est-on jamais appelé ainsi, même sous Louis-Philippe? Ce nom singularise le personnage et le situe dans l'irréel. Fortunio est l'amant dans toute la pureté de son sentiment exalté, comme Jacqueline est la maîtresse amoureuse, mais fantasque et, par nature, déloyable. Le Fortunio de l'autre soir était figuré par un élève du Conservatoire, M. **Clary,** qui réhabilite cette institution si décriée; il mit dans son jeu tous les atouts d'un artiste-né, vivant son personnage comme s'il eût été amoureux de Mlle Renaud — comme on l'eût compris! — et non de Jacqueline, timide et hardi, triste et joyeux, candide et généreux, comme le sont les vrais amants, plein de poésie, de fraîcheur et de jeunesse, charmant et touchant enfin.

L'Armand de la *Navette*, de Becque, bien que cynique, n'est pas sans parenté avec Fortunio. Le nom de l'auteur des *Corbeaux* étant venu sous ma plume, j'en profiterai pour demander à M. Bourdet, qui a toutes les audaces, et parfois d'heureuses, pourquoi il ne reprend pas l'*Enfant prodigue*. Reprise pour reprise, ce « vaudeville » vaut cent fois mieux que l'*Ane de Buridan* ou *29° à l'ombre*. Interprété par les comédiens du *Français* qui sont, quoi qu'on dise, bien supérieurs, pour la plupart, aux vedettes des théâtres du défunt « boulevard », mis en scène comme on sait le faire, depuis quelque temps, place du Palais-Royal, il obtiendrait, je n'en doute pas, du succès. Becque prendrait ainsi une manière de revanche sur Claretie, qui l'a tant persécuté, le pauvre grand homme. Cela même ne saurait déplaire à M. Bourdet, qui est aussi « affranchi », quant aux préjugés comiques, que les héros de son *Fric-frac*, quant aux sociaux.

« Ne faites pas parler les morts, Dieu seul sait ce qu'ils pensent », dit le comte de Chambord; plus exactement c'est M. Maurice Rostand qui le lui fait dire, rue de Clichy, au Théâtre de *l'Œuvre*, où il fait tous les soirs, depuis deux mois, trois mortelles heures durant, parler les morts. Dieu seul et M. Maurice Rostant, qui n'est pourtant pas son Prophète, savent ce qu'ont pensé ceux de Frosdhorf. M. Maurice Rostand s'est permis à l'égard de l'histoire de bien plus grandes familiarités que feu Monsieur son père, dans *Cyrano* ou même l'*Aiglon*. Sa pièce est puérile, par endroits grotesque, ni plus

ni moins, toutefois, qu'une « vie romancée », ou « ranimée », fût-elle de tel ou tel faiseur à la mode. C'est du *rococo*. Ce *Roi de France*, qui n'a pas régné, pour des raisons que Dieu connaît et que M. Maurice Rostant ignore, est personnifié par M. **Harry Baur** qu'on a fort adroitement grimé : son masque épais et trop accentué, est sorti des mains de l'artiste chargé de le maquiller (j'allais écrire ennoblir) avec un air vaguement bourbonien, des cheveux drus, plus poivre que sel, ayant couvert sa calvitie, et une barbiche du même ton, poussée sur son menton glabre : tel quel, il ressemblerait assez, je suppose, sauf par la majesté, qui ne se singe pas, au noble exilé de Frosdhorf, bafoué par M. Maurice Rostand, n'était son diable d'accent, qui rappelle celui de M. Edmond Roze. Mme Jeanne Lion a prêté plus de bonhomie qu'il n'eût convenu à la comtesse de Chambord. L'acteur qui s'est fait la tête de M. Thiers eût mieux attrapé la ressemblance s'il se fût inspiré des charges d'André Gill, plus effroyablement vraies que les photos du personnage ou même que son portrait par Bonnat. Mlle **Simone Renant,** qui ne se contente pas d'être belle, qui a beaucoup de talent, est proprement admirable dans le rôle de Dorothée, l'amoureuse du Roi. Blonde, en sa toilette bouton d'or strié de noir, à la façon d'une guêpe, un nœud de velours noir relevant l'or de ses cheveux, on jurerait qu'elle est née native de Frosdhorf, comme naguère, dans *Femmes,* au *Théâtre Pigalle,* elle donnait l'impression, bien qu'elle s'exprimât en français, d'avoir vu le jour à New-York et d'y avoir grandi. Sentimentale sans excès, triste et tendre sans fadeur au premier acte, elle s'est métamorphosée, au 2ᵉ, en changeant de mise, robe lilas, lamée d'or, piquée de fleurettes mauves, en jeune femme futile et coquette, cajoleuse, enjôleuse, tour à tour ironique ou passionnée, fausse et sincère, selon qu'elle passe des genoux de Sa Majesté dans les bras de son gigolo (on disait alors : amant de cœur). Le rôle est d'autant plus difficile à tenir qu'il exige un dédoublement contre nature : Mlle Simone Renant en a fait ressortir les nuances avec une virtuosité qui, dans l'ordre du sentiment, tient du frégolisme.

On pouvait croire M. Roger Vitrac guéri du haut mal surréaliste. Il y a deux ans, Mme Paulette Pax avait monté au

théâtre de l'*Œuvre* une pièce de lui, que Georges Ohnet n'eût point désavouée. M. Vitrac n'était que convalescent et à demi repenti. Ce four l'a dégoûté de l'art bourgeois, il a fait une rechute et une pièce, le **Loup garou,** que M. Roulleau a exhibée sur la petite scène des *Noctambules,* qui, pour la durée de la guerre, a cessé d'être un « cabaret » montmartrois, égaré sur la Rive gauche. Pendus en effigie le long des murs, les chansonniers avaient l'air effaré en écoutant ce qui se disait sur la scène. Les plus hardis semblaient se retenir de conspuer M. Vitrac, repris par son dada. Son *loup garou* c'est, tout bonnement, Don Juan chez les « dingos »; il l'est lui-même, cet animal, autant qu'eux, étant surréaliste. C'est dire qu'on ne comprend rien à son affaire, qui du reste paraît sans intérêt. Lourde et laborieuse, la farce de M. Vitrac eut pu s'appeler le *Bal de la guérison* : elle n'est pas sans rappeler par sa facture volontairement maladroite et son burlesque artificiel, le *Bal des Voleurs,* de M. Jean Anouilh, qui obtint naguère un certain succès au *Théâtre des Arts,* puis à celui du *Gymnase.* Il faut que M. Roulleau et ses compagnons aient bien du talent pour avoir réussi à souffler un peu de vie aux pantins désarticulés dont M. Vitrac tire les ficelles et agite les lugubres grelots. Mlle Marfa Dhervilly, qui était si plaisante, la dernière fois que je la vis, aux *Capucines,* et Mlle Gilberte Géniat, qui fut si émouvante dans la dernière scène des *Jours heureux,* feraient sagement de s'enfuir au plus de la maison de santé de la rue Champollion où les malheureuses se sont fourvoyées.

Au *Théâtre Marigny* on joue *Banco!...* (*quatre ans ou la vie d'un joueur*). Ce n'est pas une nouveauté, c'est une reprise. Bien qu'elle ne date que d'une dizaine d'années à peine, cette pièce est une de ces antiquités qui échouent fatalement au marché aux puces dramatique où les cinéastes, en peine de sujets, vont chercher des occasions et leur inspiration. Cette grossière intrigue, où, quatre actes durant, on voit se débattre un mufle invraisemblable doublé d'un parfait gouja, est d'un certain Alfred Savoir, de qui M. André Rouveyre esquissa, à cette même place, dans le *Mercure,* en quelques traits de plume, l'inoubliable binette. C'est tout ce qui restera de cet auteur qui fut un des rois de la scène parisienne. M. Voltera,

qui voulait du bien à sa mémoire, a agi comme s'il pensait, lui aussi, qu'il est des morts qu'il faut qu'on tue : il a tué celui-ci en essayant de rappeler à la vie quelques-uns de ses personnages, qui l'avaient précédé dans le néant. M. Jules Berry avait l'air de s'embêter là-dedans, tant sa gouaille était forcée, comme s'il eût été dans la salle et non sur la scène, et Mle Joselyne Gael, sa femme, qui est bien jolie, y perdait son talent, qui est pourtant fin et nuancé.

INTÉRIM.

## *ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES*

**Théâtre aux Armées.** — Trois fois déjà nous avons eu le bonheur d'assister aux représentations du théâtre aux armées. Par goût, peut-être aussi par déformation professionnelle, nous espérions entendre quelque comédie, mais il s'agissait de spectacles de variétés, fort honnêtes d'ailleurs.

Il semble qu'il y ait eu querelles et débats autour de ces tournées aux armées, des discussions sur la composition des programmes, sur ce qu'il convient ou ne convient pas de jouer devant les soldats du front. Fort heureusement nous manquons d'informations à ce sujet. Nous voici évitée la discussion de certaines âneries comme il nous fut donné d'en lire au sujet du choix des films à projeter devant les hommes de troupes. Nous avons donc savouré le plaisir d'être uniquement spectateur et spectateur parmi les autres dans ce public à physionomie particulière, venu sans savoir qui on allait lui montrer ou faire entendre. Des comédiens, des chanteurs, des acrobates? Peu importe. Le camion nous a pris, dans le noir, pour nous mener au pays voisin où sont descendus les artistes. Personne ne connaît la salle où l'on va s'empiler, l'heure du rideau, l'heure du retour. On va au théâtre, tout simplement. Avis aux amateurs de paliers psychologiques et autres subtilités du type théâtre Pigalle. Ici, pas d'éclairages spéciaux pour préparer le spectateur ni d'escaliers aux savantes incidences pour pénétrer dans la salle. Quelques coups d'épaule, des exclamations, des jurons, des plaisanteries plus ou moins fines mais toujours gaies et l'atmosphère est créée. Le spectacle peut commencer.

Car il s'agit bien d'une ambiance de fête. Sans aucun doute, le rideau, en se levant, ne va pas découvrir un écran de cinéma. D'où vient le miracle? Des drapeaux qui encadrent la scène, de la musique militaire raillée par les copains mais imperturbable de bonne volonté et de constance, de la *Marseillaise* qui accueille le général? Peut-être. Il y a autre chose cependant : la différence d'une salle de théâtre à une salle de cinéma et cela est réconfortant pour ceux qui, tout en aimant celui-ci, ont foi en la grandeur et en la destinée de l'art dramatique.

Nous n'avons pas oublié les impressions de notre première séance de cinéma dans le petit pays où nous étions au début de la guerre. Quelle joie en apprenant l'ouverture du modeste établissement! La mise en route fut pénible. Etait-ce la faute de l'appareil ou celle de l'opérateur improvisé, on ne pouvait prétendre à la fois voir et entendre. Dans le noir, ou à la lueur de quelques images brouillées, le dialogue se poursuivait qui cessait avec humour dès que l'on distinguait le mouvement des lèvres des personnages. Selon la formule, le spectacle était dans la salle. Après les protestations, les huées ou les rires, il y avait de subites accalmies. L'appareil consentait à sortir des voix à peu près claires, des bribes de l'intrigue puérile et romanesque. Nous n'oublierons pas de si tôt l'image de ce soldat aux cheveux grisonnants, engoncé dans sa capote et pleurant comme un gosse à quelque péripétie de la naïve histoire. A quelques pas de lui, un camarade assoupi laissait périodiquement tomber son casque avec ce bruit de ferraille bien connu.

Maintenant tout est rentré dans l'ordre. C'est une petite salle de cinéma comme les autres, banale, sans physionomie propre.

Tout autres les chambrées du théâtre aux armées, où les appréciations critiques partent sans nuances, avec une rude et un peu verte franchise. Dans l'énervement de l'attente se manifestent déjà l'attrait et la curiosité de la vedette. Fernandel et Pierre Dac, d'autres encore, sont passés dans la région. Des camarades les ont vus, on espère les voir aussi. Déjà l'on ressent une certaine défiance à l'égard de cette troupe qui n'apporte aucun nom universellement connu. Sans faire le

procès de la vedette, dont nous savons la défense et souvent la justification, constatons seulement avec tristesse que cet état d'esprit révèle une des petites plaies du théâtre. Fort heureusement la désillusion ne dure pas. On ne boude pas contre son plaisir, de même qu'on ne résiste pas à la tentation de reprendre certains refrains en chœur.

C'est un émerveillement : on chante juste et en mesure. Certes, ce n'est pas une révélation pour nous. La richesse de notre folklore, le succès et la diversité de la chanson populaire, d'autres considérations encore, nous avaient depuis longtemps fait insurger contre cette opinion que le peuple de France n'est pas musicien. Mais cette fois nous recevons une preuve, non une démonstration à grand renfort d'arguments, une preuve audible qui nous enchante. Ce public vaut mieux certainement que l'éducation musicale qu'on lui a accordée, pour ne pas avouer que l'on s'en est à peu près totalement désintéressé.

Les spectateurs de ce théâtre aux armées sont venus pour rire et les histoires marseillaises ou autres remportent un vif succès. Viennent un couplet attendrissant, un monologue sentimental, la turbulence cesse, l'attention augmente. On se laisse prendre par l'émotion. Avec les appaudissements l'exubérance renaît. C'est bien la fête, une sorte de cérémonie collective, un auditoire éprouvant le sens profond du théâtre, plus compréhensif qu'on ne l'a souvent dit.

Oublions pour un instant la guerre et le théâtre aux armées. Il reste ce public à qui on n'a peut-être pas assez fait confiance, à qui l'on n'a pas toujours donné ce qu'il était en droit d'attendre.

ANDRÉ VILLIERS.

## *CIRQUES, CABARETS, CONCERTS*

Théâtre Mogador : *Les Cloches de Corneville*; M. Henri Varna, acteur et chanteur d'opérette. — Théâtre des Variétés : *Ma belle Marseillaise*; M. Gorlett. — Etoile-Palace : Mlle Gay Buisson; les ballets polonais de M. Stanislas Zmarski. — Le Bœuf sur le toit à la Cantine pour militaires de la Gare de l'Est.

On ne peut douter que M. **Henri Varna** n'aime l'opérette française. Il l'aime au point de lui avoir consacré un « temple » : le théâtre Mogador. Là où, durant tant d'années, reten-

tirent les refrains, oubliés aujourd'hui, de l'américaine *Rose Marie,* et de la simili-tyrolienne *Auberge du Cheval Blanc,* des airs anciens se raniment, des airs français, qui sont restés jeunes, frais et populaires. Je regrette, pour ma part, que M. Varna n'ait inscrit à son programme que des œuvres célèbres, connues de tout le monde. En fait d'opérettes, il y a beaucoup d'appelées, et peu d'élues... par le suffrage universel. Encore parmi celles-ci en est-il qui sont, on ne sait pourquoi, moins favorisées que d'autres. *Chilpéric* et le *PetitFaust* eurent une aussi grande vogue que la *Grande Duchesse* ou la *Vie parisienne.* A Hervé on préfère Offenbach, qui n'avait rien de français, étant natif de la ville allemande d'où il tirait son nom; ce sont ses œuvrettes plutôt que celles du compositeur toqué, qui ont bien plus d'agréments, qu'on reprend d'un lustre à l'autre. Il est d'autres pièces ou piécettes, qui sombrèrent injustement dans l'oubli, aussitôt après avoir épuisé leur succès, petit ou grand. *Blanche de Nevers,* d'Hervé, *Héloïse et Abélard,* la *Boîte de Pandore,* de Litolf, la *Princesse de Trébizonde,* le *Trône d'Ecosse,* etc., etc., ne connurent jamais de résurrection. Les contemporains leur trouvaient pourtant de charmantes qualités. A la place de M. Varna, je tâcherais de les repêcher. Comme nul ne les connaît, elles auraient pour tout le monde l'attrait de l'inédit. Une autre preuve que M. Henri Varna aime l'opérette pour elle-même, c'est qu'il a tenu à tenir le rôle de Gaspard dans **les Cloches de Corneville,** qui ont sonné à toute volée, *et ding, et ding et dong!,* pour l'inauguration de sa saison de l'opérette, rue de Mogador. Penché sur son bâton, tortu et tremblotant dans sa souquenille d'avare, il a composé son personnage avec vérité, mimé et chanté sa partie avec talent. Le meilleur artiste de la troupe du théâtre Mogador est incontestablement son directeur. Dans la mise en scène, avec la collaboration de Mme Jenny Carré, M. Varna a surpassé tous ses confrères. On y a tout de suite reconnu la main du directeur du *Casino de Paris.* Lui seul pouvait combiner cette symphonie normande, en blanc et rouge, d'un rouge sanguine, couleur de la feuille de vigne empourprée, qui déteignait sur la perspective : décor irréel, comme pour marquer que l'œuvre de Planquette est une manière de conte de fée : c'est une merveille que cet « ensemble » ravissant,

plein de détails imprévus et charmants, faisant ressortir la fraîcheur et la naïveté de l'opérette : un négrillon espiègle et sautillant tenait la traîne de Serpolette, et faisait mine de s'y moucher, un autre tenait un parasol sur lequel des pigeons lâchés d'un coin de la salle vinrent, familiers et confiants, s'abattre, cependant que les cloches de Corneville carillonnaient pour les accordailles d'Henri et de Germaine et pour le succès de M. Varna qui a rajeuni cette opérette, en la traitant, sans trop la brusquer, un peu comme une revue de music-hall.

Au *Théâtre des Variétés* ce ne sont pas des pigeons, mais des ballons qu'on lâche, au final, bleu pastel, mimosa, et rouge écarlate, à l'effigie de Mlle Mireille Ponsard et de MM. Gorlett et Alibert, et au titre de **Ma belle Marseillaise,** qui est celui de la nouvelle opérette taillée sur mesure pour cette demoiselle lyrique et ces messieurs. Il sert aussi d'enseigne à un cabanon, comme on dit là-bas, mais qu'on serait tenté de prendre pour un vulgaire cabanon, tant il s'y passe et s'y débite d'extravagances qui dérident, dilatent et réjouissent les innombrables admirateurs du trio susdit. Mlle Mireille Ponsard, qui n'a de provençal que le prénom, et de commun que le nom avec l'auteur de la *Bourse* et du *Lion amoureux*, est gentille, surtout en « Reine du Mimosa », sa toilette assortie à la couleur de cette fleur, Mlle Suzy Leroy aguichante, M. Alibert sympathique, et M. **Gorlett,** le seul Marseillais bon teint, en dépit de son nom, de cette opérette marseillaise, ne dit pas un mot, *avé l'assent,* ni fait un geste sans déchaîner les rires dans la salle.

L'**Etoile-Palace** est devenu, peu après cette guerre-ci, sous la direction de M. Camille Choisy qui, si longtemps, présida aux destinées comiques, tragiques et horrifiques du *Grand-Guignol,* l'un des plus intéressants *music-halls* de Paris. Les spectacles y sont toujours variés, les « numéros » choisis avec soin. D'une semaine à l'autre, des vedettes s'y succèdent, vedettes d'hier, d'aujourd'hui, et même de demain. Une mode charmante, qui s'est heureusement généralisée, veut que les artistes, avant leur entrée en scène, soient présentés par une de leurs jeunes camarades. C'est Mlle **Gay Buisson** — le joli nom, la jolie personne! — qui avait été chargée, vers

la mi-mars, de faire l'annonce. Vêtue d'une robe blanche et fleurie au 1[er] acte, d'une robe noire au 2[e], Mlle Gay Buisson, qui ressemble à Mlle Meg Lemonnier, qu'elle pourrait, au besoin, doubler, qui sait? peut-être même un jour égaler, s'est si gentiment acquittée de sa tâche qu'on l'a applaudie. La place me fait défaut, ce mois-ci, pour dire les mérites du trio Chanterelle, de Mlle Irène de Trébert, de MM. René Paul, Billy Bourbon et Meurisse (leur tour viendra), qui alternaient, d'un bout de la soirée à l'autre, avec les artistes de M. **Stanislas Zmarski.** Mlle Winy Gradowa rythma, ses petits pieds chaussés de souliers bleus, à la façon de claquettes, un air de jazz; trois jeunes danseurs polonais, une femme et deux hommes, en vareuse bleue rayée de blanc, pantalon bleu, chapeau noir et chaussures blanches, exécutèrent une « matelote » caractéristique et humoristique; une colombine voilée de gaze noire, des violettes de Parme à l'une de ses épaulettes, dansa avec autant de légèreté que l'arlequin masqué qui lui succéda, courant, bondissant, pirouettant; une « libellule » voltigea, rasant, eût-on dit, la surface d'un étang; six ballerines candides, groupées autour des coryphées, matérialisèrent les *arabesques* de Chopin; une dame et un monsieur, habillés à la mode de 1900, celle-là de blanc, de rouge et de noir, celui-ci de vert, pantalon vert quadrillé, se livrèrent à une polka burlesque très réussie. Mais le clou, comme dit Mlle Gay Buisson, de ce spectacle, et le triomphe des **ballets polonais** de M. Zmarski, ce fut une noce paysanne, scène de mœurs mimée et dansée par toute la troupe d'un aimable réalisme, pleine de mouvement, d'imprévu, de fantaisie, de pittoresque et de gaîté; les filles portant des jupons verts, rouges ou striés, comme le cœur de certaines billes translucides de couleurs emmêlées, des rubans multicolores leur tombant dans le dos, et tressautant de-ci de-là, selon le mouvement des rondes, des couronnes de fleurs bleues, blanches, rouges et jaunes dans les cheveux, bavardant avec les garçons, se laissant lutiner par eux entre deux danses. Il y avait là de quoi réjouir les yeux et le cœur de notre ami Van Gennep, qui est bien le plus savant folkloriste de France, où il n'est pas estimé et honoré, à son vrai mérite, autant qu'il l'est à l'étranger. Une si heureuse animation régnait dans ce divertissement et un si plai-

sant entrain, que le spectateur, oubliant qu'il se trouvait à **l'Etoile-Palace,** avait l'illusion d'assister à une vraie noce paysanne, dans une cour de ferme, par une journée ensoleillée deux ou trois mois avant le fatal mois de septembre 1939 et la ruée des Barbares dont les bombes, chues du ciel, ont dû piler et incendier le village qu'il voyait se profiler à l'arrière-plan. La troupe de M. Zmarski a emporté un peu de la patrie à la semelle de ses chaussons, elle en fait le meilleur usage : de l'excellente propagande tout à la fois comme art et comme folklore. Le rideau tombé, les pauvres belles ballerines et leurs farauds cavaliers, en quittant leurs costumes nationaux, doivent ressentir davantage encore la tristesse de l'exil. Le public ne leur a pas ménagé ses applaudissements, par sympathie pour leur infortune présente, leur grande virtuosité et leur très original talent.

Par faveur spéciale, j'ai assisté le 21 mars, à la représentation gratuite donnée par M. **Louis Moysès** à la Cantine militaire de la Gare de l'Est. A 9 heures très précises cette cantine prit l'air d'un « concert » du bon vieux temps, d'avant l'autre guerre. Le cabaret du **Bœuf sur le toit** défila sur un tréteau improvisé avec ses attractions et ses tours de chant. Mlle Lina Roxa dit des poèmes de la Butte, Mlle Yvonne Legeay, qui a un genre bien à elle, quelque peu rude, mais sans vulgarité, récita des chansons réalistes, — *Tel qu'il est, il me plaît,* — M. Jack Wilson, s'accompagnant lui-même au piano, chanta, entre autres choses, avec un accent anglais qu'il ne cherche pas à dissimuler, une java argotique : *la Carmen des Batignolles,* M. Hédé, ses pantins; Louise, — une négresse, — et Coco sur les genoux, réussit des prouesses de ventriloquie, Mme Renda, prouva surabondamment qu'elle est, en dépit du bandeau qu'elle porte sur les yeux, une voyante extra-lucide, Mlle Cœcilia Navarre, charmante par son talent, et sa modestie, quoique vedette, chanta : « Ah! si vous saviez pour qui je chante. » C'était pour les soldats et les marins, attablés devant des verres de bière ou de vin, et qui, leur permission de détente expirée, tout à l'heure peut-être, allaient reprendre le train pour « quelque part en France », emportant un peu de Paris avec les refrains de Mlle Cœcilia Navarre : *Mazel Tor* et *Mon amour est ton amour*. Pour terminer,

Mlle Legeay et M. Moysès interprétèrent, à la grande liesse de l'assistance vêtue de kaki ou d'outre-mer, *Mais n'te promène donc pas toute nue.*

LE PETIT.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Jean Lhermitte : *l'Image de notre corps*, Edit. de la Nouvelle Revue critique. — Frédéric Bremer : *l'Activité électrique de l'écorce cérébrale*; Actualités scientifiques, Hermann. — Stephen Zamenhof : *Possibilities of increasing the higher functions of the cortex*, Science Press, Lancaster, 1940.

J'ai eu une agréable surprise en trouvant dans ma case au Mercure le récent livre du Dr Lhermitte, **l'Image de notre Corps.** Il se rattache en effet à diverses rubriques : *Physiologie, Médecine, Psychologie, Philosophie,* voire *Esthétique.* C'est ce qui fait l'intérêt de l'ouvrage.

Contrairement à ce que certains ont pu penser, le problème que nous pose l'image du soi déborde largement les limites de la physiologie, car il nous force de considérer surtout les relations qui unissent la matière avec la pensée, le cerveau avec l'esprit.

Le problème des « membres fantômes » a été examiné depuis longtemps par les médecins et les philosophes, en particulier par René Descartes : « ceux à qui on a coupé depuis peu quelque membre pensent souvent sentir encore de la douleur dans les parties qu'ils n'ont plus ».

Le membre illusionnel peut être stigmatisé des mêmes particularités que l'était le membre réel avant son amputation. Un amputé de jambe ressent des douleurs limitées à un orteil fantôme, là même où était localisé un durillon. Un blessé souffre dans son bras fantôme exactement à l'endroit qui fut atteint par un projectile.

Le Dr Lhermitte fait une étude analytique détaillée de l'image corporelle : influence des sensations tactiles, importance des sensations et représentations visuelles, influence des muscles volontaires, rôle de l'appareil d'équilibration vestibulaire.

Chacun de nous possède une image de sa propre personnalité physique, de son propre corps; image composite, complexe, dont les

éléments sont fournis par des résidus de sensations et de perceptions d'ordre surtout tactile, vestibulaire, cinesthésique et visuel.

Certaines lésions cérébrales très limitées sont capables de supprimer une partie plus ou moins importante de « l'image de soi ».

Dans des cas assez rares, l'image corporelle peut s'effacer totalement.

Un des chapitres les plus importants de ce livre, où faits et idées abondent, est celui concernant le problème psychologique que posent les membres fantômes. Deux théories générales s'opposent l'une à l'autre. Selon la première, toute pénétrée de l'esprit cartésien, « le membre fantôme tire la raison de son apparition et de son maintien dans l'excitation physiologique et l'irritation pathologique auxquelles sont soumises les extrémités sectionnées des nerfs du membre amputé ». Pour le Dr Lhermitte, « l'image du membre fantôme est un état psychologique, et un état de cet ordre ne peut être engendré que par une cause qui, en elle-même, contient quelque chose du même ordre, et donc psychologique ». C'est là la théorie centrale opposée à la théorie périphérique. Autrement dit, le fantôme apparaît comme « une construction de notre esprit basée sur des fondements physiologiques dont les éléments essentiels se trouvent dans la profondeur des circonvolutions cérébrales ». Voici la conclusion de ce chapitre :

Ce qui ressort, en dernière analyse, de la considération de l'illusion des amputés, c'est que l'image de notre corps apparaît beaucoup plus résistante à la destruction que notre morphologie. Le couteau du chirurgien, ou tel traumatisme, peuvent bien mutiler notre corps, retrancher une partie de notre moi physique, cette amputation n'atteint, du moins avec le même pas, la structure de notre esprit.

Voici maintenant d'autres faits en relation avec les précédents. Un sujet paraissant éveillé voit apparaître soudain devant ses yeux l'image de soi-même. Ce sont les « hallucinations autoscopiques » de Ch. Féré. On se souvient du singulier épisode conté par Gœthe dans « Dichtung und Wahrheit » : le poète eut soudain, étant à cheval, la vision d'un cavalier qui venait à sa rencontre, vêtu d'un habit gris mordoré; ce cavalier c'était lui-même. La vision de ce double fut perçue

par les « yeux de l'esprit ». Une pareille aventure est arrivée à Guy de Maupassant, et à bien d'autres sujets, même normaux en apparence. Un cas opposé est celui où on ne perçoit plus sa propre image dans un miroir.

L'analyse de « l'image de notre corps » conduit à l'étude de certains problèmes esthétiques.

Tout art, même le plus concret comme la sculpture, recèle en lui-même quelque chose d'intraduisible par le langage verbal.

En peinture, tout se réduit, d'après Lhermitte, à trois principes fondamentaux : les valeurs tactiles, le mouvement, la composition dans l'espace.

Or, les images tactiles et cinesthésiques, dont l'œuvre d'art suscite en nous l'éclosion, que sont-elles sinon l'exaltation de notre personnalité physique, l'accentuation du sentiment que nous avons de notre moi corporel, en bref l'exaltation de l'image de notre corps?

§

**L'activité électrique de l'écorce cérébrale,** c'est le titre d'une conférence donnée à la Société Philomathique de Paris par le physiologiste belge Bremer.

Il y a quelques années encore, on pouvait concevoir le fonctionnement de tous les centres nerveux des Vertébrés comme celui d'un central téléphonique infiniment compliqué, recevant d'innombrables messages de la périphérie sensorielle, les relayant et les transmettant vers les organes musculaires et glandulaires préposés aux réactions adaptatives de l'organisme. Ces appareils nerveux centraux n'étaient censés entrer en activité qu'au moment de leur sollicitation par les influx centripètes. En dehors de ces périodes de réception on ne leur supposait aucune activité spontanée.

Or, l'écorce cérébrale manifeste une activité spontanée, activité rythmique, et cette activité persiste, bien qu'affaiblie, en l'absence de toute réception d'influx sensitifs.

§

Puisque j'ai été conduit à parler dans cette chronique des fonctions du cerveau, je signalerai ici un curieux mémoire que je viens de recevoir d'Amérique, **Possibilities of increa-**

**sing the higher functions of the cortex,** par le Dr St. Zamenhof. L'hormone de croissance, produite par les cellules acidophiles du lobe antérieur de l'hypophyse, injectée dans l'organisme maternel pendant les premiers mois de la grossesse, influencerait le fœtus à travers le placenta, y déterminant un accroissement artificiel du nombre des cellules nerveuses de l'écorce cérébrale, et par suite une modification de l'architecture du cortex. Il pourrait en résulter une exaltation des fonctions cérébrales supérieures.

Mais, aussi bien le procédé à employer en vue de stimuler la multiplication des cellules nerveuses du cortex cérébral (cette multiplication, on le sait, n'a lieu que pendant les 4 à 5 premiers mois de la vie fœtale, puis s'arrête, et le nombre des cellules nerveuses reste dès lors stationnaire), que les indications au sujet du moment où il y aurait lieu d'intervenir, etc., ne sont appuyés sur aucune expérience personnelle. Ce n'est pour l'instant qu'une vue de l'esprit, intéressante d'ailleurs, et basée sur des résultats plus ou moins approchés obtenus par d'autres auteurs.

GEORGES BOHN.

## *GÉOGRAPHIE*

Augustin Bernard, *Sahara, Afrique occidentale* (2e partie du tome XI de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1939. — B. Z. Milojevic, *Les hautes montagnes dans le royaume de Yougoslavie,* 1 vol. in-8°, Beograd, 1939 (publication de la Société de géographie de Belgrade). — Mémento.

La deuxième partie du tome XI de la *Géographie universelle*, consacré à l'**Afrique septentrionale et occidentale,** décrit le **Sahara et l'Afrique occidentale :** autrement dit, le Sahara et le Soudan. Cette deuxième partie, comme la première, a été traitée par Augustin Bernard.

La première lecture du volume m'a laissé une impression très mélangée; ou plutôt, deux impressions différentes. J'ai été pleinement satisfait de la description physique et humaine du Sahara : il est impossible de rendre plus attrayante l'image de ce pays de la vie ralentie et de la mort. Au contraire, la description de la nature et de l'humanité tropicales du Soudan m'a paru souvent un peu sèche et écourtée. De temps en temps elle me rappelait le manuel

scolaire; — un bon manuel sans doute, mais un manuel tout de même.

Les travaux et la carrière d'Augustin Bernard lui ont donné une vision personnelle et directe du Sahara, comme du Maghreb. Il n'en a pas été de même pour le Soudan : qu'il s'agisse de la grande colonie française de l'A. O. F. ou des autres colonies européennes, il les connaît surtout de seconde main, par les relations, les livres et les statistiques.

Aussi le Sahara, ce pays à peu près vide, occupe une place privilégiée, en comparaison du Soudan, où abonde la vie sous toutes ses formes : 110 pages pour le Sahara, 115 pour le Soudan. La nature presque exclusivement minérale du premier se voit aussi copieusement décrite que la nature multiforme et fourmillante du second.

Je reviendrai toujours, par plaisir et par curiosité, à ce Sahara qui paraît avoir fasciné l'imagination d'Augustin Bernard comme celle de tant d'autres. Je ne feuilleterai le Soudan que pour y chercher des renseignements et des chiffres, tous, il faut le dire, soigneusemnt contrôlés.

Il convient de mettre en lumière certains points particuliers de l'étude du Sahara.

D'abord, l'aggravation, depuis l'aube des temps historiques et peut-être avant, de l'âpre nature du désert. Autrement dit, la diminution progressive des eaux superficielles. L'eau de ruissellement, exclue de la plus grande partie du Sahara, bat en retraite sur les lisières sahariennes où elle existe encore. A. Bernard montre très bien comment les conditions climatiques du désert s'aggravent en se perpétuant, et comment l'hydrographie souterraine joue son rôle comme souvenir de l'ancienne hydrographie de surface. Rien de plus curieux que les rivières fossiles du Sahara. Le Saharien est l'homme habitué à attendre l'eau nécessaire à la vie, non de l'atmosphère, mais de la terre.

Eau rare, qui n'assure qu'une vie réduite. Les oasis ne sont pas des Edens. Ils sont ravagés par le paludisme, ce qui explique que le peuplement nègre s'y maintient mieux. Ils sont en décadence au point de vue des cultures et au point de vue commercial. La technique européenne les réveille sur quelques points, dans le Sud algérien.

Nomades ou sédentaires, Berbères islamisés ou nègres, les Sahariens sont fort peu nombreux. Avec la fin du trafic du sel et de celui des esclaves, le commerce transsaharien est mort. Au point de vue des relations du Soudan avec le monde extérieur, le vrai débouché, comme le reconnaît Augustin Bernard, se trouve sur la côte atlantique, et non à travers le Sahara. Au point de vue économique, les projets de chemin de fer transsaharien ne se justifient en aucune manière. Bernard défend le projet au point de vue politique et militaire. Ce n'est pas le lieu de traiter ici cette question : les lecteurs du *Mercure* connaissent bien mon opinion à ce sujet.

L'Afrique occidentale décrite par Bernard coïncide avec la vaste région appelée du nom traditionnel de Soudan, entre le 17e et le 8e lat. nord; à la réserve toutefois du Soudan oriental, ou Soudan égyptien, parcouru par le Nil et décrit dans un autre volume de la *Géographie universelle*.

Deux paysages principaux : la savane au nord, la forêt équatoriale au sud; la savane, qui est la partie vraiment habitable et cultivable du Soudan, avec ses cultures de gros mil et de maïs, et son élevage de bœufs et de chevaux là où la mouche tsétsé ne sévit pas; la forêt équatoriale en bordure du golfe de Guinée, très précieuse par ses peuplements d'acajou et d'okoumé, mais très fragile aussi, car, détruite par une exploitation intensive ou par les feux de brousse, elle ne se reconstitue pas.

L'immense étendue du Soudan ne contient guère plus de trente millions d'habitants. Cette population a été longtemps ravagée et décimée par la traite des esclaves et par les guerres. La paix européenne, que l'on pourrait appeler la paix franco-anglaise, commence à guérir les Soudanais des maux qu'ils ont soufferts. La tâche essentielle consiste à combattre la misère physiologique, la sous-alimentation, la mortalité infantile et les épidémies comme la maladie du sommeil. La science et l'administration européennes commencent à y réussir. La maladie du sommeil n'a plus au Cameroun qu'un coefficient de 1 % de mortalité au lieu de 25 %.

Ce progrès, à la fois matériel et moral, est nécessaire à

l'Europe elle-même, car, dit Bernard, « l'Afrique sera une source de rajeunissement pour l'Europe, qu'elle complète économiquement, et à laquelle les marchés de l'Asie et de l'Amérique échappent de plus en plus. »

§

J'ai déjà signalé aux lecteurs du *Mercure* les travaux de B. Z. Milojevic, professeur à l'Université de Belgrade. Il publie aujourd'hui une étude régionale très consciencieuse et très fouillée sur **Les hautes montagnes dans le royaume de Yougoslavie.** Etude faite surtout en plein air, au cours de neuf années d'excursions dans les montagnes. Simple contribution, dit modestement l'auteur. Mais elle est propre à faire connaître aux Français un morceau d'Europe jusqu'ici bien peu connu de nous, celui où les montagnes alpestres rejoignent les massifs de la presqu'île balkanique, entre la Méditerranée et les plaines danubiennes. Le professeur de Belgrade écrit bien : il dessine encore mieux. Ses croquis à la plume, soit pour les paysages, soit pour les habitations de montagnes, sont supérieurs à des photographies. Ils font bien ressortir ce qui importe au point de vue de l'étude géographique.

La composition et la structure du sol, ainsi que son histoire depuis l'ère tertiaire, sont analysées en détail par M. Milojevic. Il insiste en particulier sur le relief préglaciaire et sur le relief glaciaire. Celui-ci a donné naissance à de nombreux cirques ou a modelé par surcreusement ceux qui existaient. Il a aussi laissé de nombreuses traces dans les vallées en auge, dans les moraines, les lignes de neige des glaciations successives et les terrasses. Après les glaciations a continué la destruction du relief, qui se poursuit sous forme d'éboulis de pierres et de grandes excavations (les *dolines*).

L'étude du climat et des eaux stagnantes est faite à l'aide de chiffres d'observations prises par l'auteur ou de celles qui existaient avant lui. Observations nécessairement incomplètes et fragmentaires : dans tout pays de montagnes il y a, non un seul climat, mais une quantité de climats locaux. Les zones de végétation sont plus faciles à définir, bien que leurs limites ne soient guère précises. Il y en a trois : la zone

des arbres à feuilles caduques, celle des conifères et celle des pâturages de montagne. A chacune correspondent des formes d'économie assez variées. L'auteur insiste sur l'élevage transhumant, dont il fait une description détaillée, ainsi que sur les conflits entre bergers méditerranéens et ceux des vallées; ces conflits ont beaucoup diminué depuis que l'état politique est devenu meilleur. L'aisance augmente dans les montagnes, non seulement à cause du progrès de l'industrie et de l'artisanat, mais surtout, peut-être, à cause du développement du tourisme et en particulier des sports d'hiver. Les caractères sociaux et psychiques du peuple des montagnes portent la trace du contact entre les civilisations occidentale et orientale de l'Europe. La première est certainement en progrès. Mais les habitudes sociales de la seconde existent encore. Dans les montagnes, on constate toujours la dualité profonde qui pourrait menacer l'existence nationale de la Yougoslavie, voisine d'impérialismes dangereux.

Cependant, ces montagnes, anciens lieux de refuge et aujourd'hui encore gardiennes de la vieille population, constitueraient à l'occasion, pour la Yougoslavie, un réduit central de défense. Les immuables conditions géographiques sont moins dures pour la Yougoslavie que pour la malheureuse Pologne, grande plaine où aucun obstacle naturel n'arrête les irruptions. Bien que les communautés politiques yougoslaves ne se soient pas formées dans les montagnes, les montagnes leur serviraient en cas de besoin, comme autrefois, d'appui et de refuge.

MÉMENTO. — A signaler les études très fouillées de C. Robert Muller sur la pêche en Bretagne : *La pêche et la conserve du thon dans la Bretagne de l'Atlantique* (*Travaux du laboratoire de géographie de l'Université de Rennes*, n° 10, Paris, J. B. Baillère, 1937) ; *La pêche au homard sur la côte bretonne* (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1938). — Le Portugal célèbre en 1940 le trois-centième anniversaire de son indépendance. A cette occasion, l'éminent anthropologiste portugais A. A. Mendés Corréa publie une belle vue d'ensemble sur la géographie politique et sociale du Portugal (*Raizes de Portugal*, Lisboa, Ediçâo de « Ocidente », 1938).

CAMILLE VALLAUX.

## *FOLKLORE*

L. Henseling : *Toulon au bon vieux temps*, Société des Amis du Vieux Toulon, pet. 8°, 32 p. ill. — Du même : *En Zigzag dans le Var*, 9 fascicules 8°, de 32 à 96 p. ill., chez l'auteur et librairie Alté-Guillemin. — Du même : *Les oratoires du Var, essai d'inventaire*, Toulon Alté-Guillemin, 8°, 52 p. ill. — Marie Droüart : *Les saints guérisseurs, les saints protecteurs et les saints qui regardent de travers, en Haute Bretagne*, Vitré; éd. Unvaniez Arvor, in-32, 56 p. ill. — L. Schély : *Notes de folklore (alsacien)*. Tir. à part de la *Revue d'Alsace*, Colmar, 1939, 8°, 7 p. — J. D. Rolleston : *Folklore and Medicine*, Tir. à part du *London Medical Journal*, 1939, fasc. 2, 8°, 18 p.

Le grand public, même dit instruit, n'a qu'une très faible idée de ce qui se publie dans les divers coins de province sur les mœurs et coutumes du pays. Pour la rédaction de ma Bibliographie folklorique et du Texte de mon *Manuel de Folklore français contemporain*, j'ai eu toutes les peines du monde à exhumer du silence et de l'obscurité cette série de publications, qui sont parfois des mines très riches de documents obtenus directement, et dont on ne trouve de traces ni à la Bibliothèque nationale, ni parfois même dans les bibliothèques municipales. Je le sais par expérience. C'est seulement depuis quelques années que, grâce à Julien Cain, un envoi plus régulier à la Bibliothèque nationale des publications provinciales est exigé des préfectures. Mais souvent celles-ci sont incapables de satisfaire aux réclamations, parce que les petites imprimeries ne font souvent pas le dépôt, ou le font tellement en retard qu'il faut sans cesse rectifier les fiches d'entrée.

Si déjà les organismes officiels sont arrêtés ainsi dans un simple travail de récolement, comment un chercheur isolé comme moi pourrait-il se tenir au courant? C'est par une malchance de cette sorte que je n'en viens qu'à parler maintenant de l'œuvre considérable poursuivie pendant de nombreuses années par L. Henseling sur les mœurs de **Toulon au bon vieux temps** et de nos jours, puis sur celles de tout le département du Var, que l'auteur a exploré selon ses possibilités du moment, autrement dit **En Zigzag.** La brochure sur Toulon est une mise au point de manuscrits laissés par un Toulonnais du commencement du XIX^e^ siècle, P. Letuaire, qui a illustré son manuscrit de dessins plutôt naïfs, mais bien documentaires, avant l'influence romantique. Quelques-uns

de ces dessins sont reproduits dans la brochure; d'autres, dans deux ouvrages devenus rares publiés par Henseling aussi sous le titre de *Les cahiers de P. Letuaire,* en 2 fasc. in-8°. Que les habitants des rivages provençaux aient eu connaissance, tant des *Cahiers* que des brochures d'Henseling, est probable; pourtant je n'ai pas pu les trouver à Nice et sans l'auteur lui-même je n'aurais pu les avoir à Paris.

Or, la collection des *Zigzags,* où sont relevés les traditions, légendes, croyances, cultes spéciaux, rites divers, pratiques médicales, obtenus sur place au cours d'enquêtes aussi méthodiques que possible, constitue en fait un petit traité de folklore varois. Pour tous les monuments et paysages typiques, l'auteur a su s'assurer la collaboration de dessinateurs précis, qui n'ont pas sacrifié, comme il est de mode maintenant, le document au pittoresque. Ces dessins des *Zigzags* valent bien mieux que des photos, justement parce qu'ils éliminent l'accessoire banal et quelconque.

Il est impossible de cataloguer ici les sujets traités dans les neuf fascicules parus; les enquêtes ont porté sur le type des villages; sur les châteaux; peu cependant sur les maisons rurales; puis, sur les baumes et grottes; les enceintes préhistoriques; les sources considérées comme sacrées; les tours et ruines, avec leurs légendes; les abîmes du Verdon; les cadrans solaires; les ruines romaines; et principalement, pendant des années, sur les petites chapelles des chemins.

Cette enquête spéciale a fourni à L. Henseling la matière d'une monographie sur **les Oratoires du Var** qui complète celles d'Irigoin pour d'autres régions de la Provence, de Paul Dufournet en Savoie et de l'abbé Kirch en Lorraine dont j'ai déjà parlé. Pour d'autres publications sur les oratoires, voir *Manuel,* t. III, p. 446-448. L'essai d'inventaire dans le Var concerne plus de 300 oratoires déjà; et pourtant l'auteur pense qu'il en existe le double. A lui seul le village de Rians en détient 17; Signes en a onze; et Pignans, pour le seul chemin de N.-D. des Anges, en aligne une vingtaine. Les plus nombreux sont consacrés à la Vierge sous divers vocables; parmi les saints, c'est saint Eloi qui en possède le plus grand nombre, non seulement comme protecteur des forgerons, mais parce qu'il est le grand saint provençal des cul-

tivateurs, comme Fernand Benoit l'a bien démontré pour les régions d'Arles et d'Avignon.

Henseling a parfaitement raison de ne pas dériver ces oratoires des menhirs; ils correspondent aux *fana* romains; mais on ne peut pas dire non plus qu'ils leur succèdent. La plupart ne datent que des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. On a donc affaire ici, j'y insiste de nouveau, à un parallélisme, non pas à une survivance. Et on peut appliquer le principe : aux mêmes besoins correspondent, quelle que soit la différence de temps et d'espace, les mêmes procédés d'expression. Après la secousse de la Réforme, il y eut dans toute la France une forte propagande catholique, jusque dans les hameaux, par ordre des évêques aux curés, collectes, culte processionnel du Saint-Sacrement, retour méthodique au culte des saints. Ce mouvement continua jusqu'après la Restauration et reprit un peu sous Napoléon III : les oratoires, bien loin d'être des témoignages préhistoriques ou gallo-romains, sont des manifestations modernes du culte rural.

Aussi cette monographie, même sous sa forme modeste d'essai de classement par ordre alphabétique des communes, avec ses dessins corrects, montrant bien les divers types en usage dans le Var, est-elle à considérer comme une excellente addition à nos connaissances des cultes populaires, et non pas tant liturgiques, de la Provence.

Mais à cet essai, qui sera sûrement suivi de compléments, je ferai le même reproche qu'aux relevés d'Irigoin et de l'abbé Kirch, mais non à Paul Dufournet, que l'étude n'a porté que sur l'aspect architectural des monuments, non en même temps sur les rites, pratiques, cultes populaires dont ils sont l'objet et qui en ont déterminé effectivement la construction. Je crains même que cette partie, la plus importante puisqu'elle est la cause, le monument n'étant que la conséquence, ne puisse plus être récupérée, cette nouvelle guerre ayant encore davantage détruit les coutumes populaires. Mais tout ce que L. Henseling réussira encore à glaner sera bienvenu.

C'est de ce point de vue que la petite brochure de Mme Droüart sur **Les Saints guérisseurs, protecteurs et qui regardent de travers** en Haute Bretagne est à signaler

ici comme d'autant plus importante que, si certains d'entre ces saints étaient connus des folkloristes, du moins l'auteur a refait les enquêtes avec une méthode meilleure et donné des descriptions détaillées, sans arrangement, des pratiques en usage; quelques-unes sont données en patois local. La brochure a pour but de contribuer à la « rebretonisation », conclut l'auteur. Disons « à la décentralisation »; programme parfait en soi, mais que les événements actuels ne favorisent plus guère.

De même, que va-t-il advenir du nouveau programme de la *Revue d'Alsace* qui se publiait à Colmar et qui semble s'excuser d'introduire le folklore dans son programme en acceptant les **Notes** de Louis Schély, d'Imling, auquel on doit déjà de bonnes enquêtes. Celle-ci est consacrée aux feux de la Saint-Jean dans le Bas-Rhin; elle apporte quelques faits nouveaux et surtout des confirmations aux excellentes enquêtes jadis publiées dans le *Jahrbuch* du Vogesen-Club, de 1885 à 1916. La comparaison des documents relativement anciens avec ceux de M. Schély prouve que dans les mêmes localités les coutumes de la Saint-Jean se sont parfaitement conservées, quoique tant de non-folkloristes persistent à prétendre que le folklore disparaît », qu'il « n'y a plus rien à trouver », que « tout est uniformisé et industrialisé ».

Sur un autre plan, généralisateur, est construite l'étude de J. D. Rolleston sur les rapports du **Folklore et de la Médecine.** Il constate que ce sujet n'a que peu attiré l'attention en Grande-Bretagne et trace p. 3 un tableau d'enquêtes méthodiques à entreprendre, dans sept directions, dont je crois utile de donner ici la traduction :

1° Transfert de la maladie à d'autres personnes, animaux ou objets.

2° Remèdes animaux, végétaux ou minéraux.

3° Influences religieuses, telles que : *a*) attribution à certains animaux, comme l'âne et l'araignée, de pouvoirs spéciaux par suite de leur association avec Jésus-Christ; *b*) emploi de certains charmes; invocation aux saints.

4° Pouvoir de guérison attribué à l'eau sous forme de puits, sources, fontaines et cours d'eau.

5° Pouvoir mystique des nombres impairs.

6° Emploi de procédés repoussants ou dégoûtants, y compris la coprothérapie, dans le but de chasser les mauvais esprits qui étaient supposés cause de la maladie.

7° Causes diverses, y compris l'inhumation symbolique, l'accouchement magique par des anneaux, la doctrine des signatures, l'influence de la lune.

Ce classement prêterait à discussion, et d'autant plus que, si en Grande-Bretagne ce domaine du folklore a été peu étudié, il l'a été considérablement en France, comme on peut le voir par ma *Bibliographie* t. IV, p. 596-620; à laquelle j'aurais pu ajouter plus de 200 numéros si j'avais tenu compte des petites notes folkloriques publiées de-ci de-là dans les périodiques médicaux, surtout de province, comme le *Lyon Médical*. Pour indiquer l'intérêt du sujet, M. Rolleston cite quelques faits britanniques; il a su les choisir parmi les plus typiques. Les renvois à Frazer n'étaient guère utiles; on aurait pu trouver des matériaux meilleurs dans la revue éditée par la *Folklore Society* de Londres; et pour la comparaison, dans le grand *Folklore de France* de Sébillot (surtout pour la Bretagne). Quoi qu'il en soit, on espère ici que M. Rolleston continuera ses recherches et nous donnera une grande monographie sur la médecine populaire des Iles-Britanniques qui nous permette d'instituer des comparaisons précises avec ce que nous avons déjà pour le Continent.

Même en France, d'ailleurs, on est bien loin d'être renseigné pour toutes les provinces également. Une enquête que j'ai commencée sur ce sujet dans l'Ardèche m'a fourni des matériaux dont quelques-uns appartiennent aux catégories déjà connues, mais dont beaucoup semblent, par leurs détails, exclusivement typiques du Vivarais et un peu du nord du Gard.

A. VAN GENNEP.

## *QUESTIONS RELIGIEUSES*

Emmanuel Aegerter : *Les Hérésies du Moyen-Age* (Lrie Ernest Leroux). — Marguerite Perroy : *Le chemin de Croix des Femmes en guerre* (Imprimerie Saint-Pierre à Langres).

Qui donc se serait attendu que le grand poète des *Disques pour le Crépuscule* et du *Voilier aux Diamants* aille écrire

un livre sur **les Hérésies du Moyen Age?** Mais la poésie d'Emmanuel Aegerter, lourde de sens cachés, étincelante d'allusions à facettes, est, remarquez-le bien, une poésie de philosophe en même temps que de musicien; cet admirable incantateur n'agit si profondément, si durablement sur nous que parce qu'il est aussi un penseur, et nul plus que lui n'eut le droit d'écrire, voici quelques années :

> Je vis avec les dieux, les morts et les idées,
> Je prolonge en moi-même un grand rêve éternel...

Et ce serait ignorer toutes les ressources de ce puissant esprit que de voir seulement en lui le lyrique qui, en moins de dix ans, fut jugé successivement digne du Prix Alfred de Musset, du Prix National de Poésie, du Grand Prix de la Maison de Poésie, et du Grand Prix, Fabien-Artigue, — alors qu'il est aussi l'historien d'un Saint-Juste, d'un Lénine considéré comme le promoteur du Matérialisme-Roi, et surtout et déjà le premier traducteur de l'*Evangile Eternel* de Joachim de Flore, et le biographe de ce grand théologien, dont les écrits, longtemps après sa mort, devaient engendrer plusieurs groupes hérétiques.

Collaborant à la *Revue de l'Histoire des Religions*, curieux de questions telles que le problème de la prédestination, il n'est donc pas surprenant qu'Emmanuel Aegerter se soit intéressé à ces hérésies du moyen âge, nées « du double et pressant problème qui se posait aux hommes de ce temps : concilier la foi et la philosophie qui vient de réapparaître; concilier l'organisation hiérarchique de l'Eglise et le soulèvement social qui se dessine ». Ces hérésies ont offert aux croyants ce double avantage d'éclairer leur lanterne : « un dogme, dit M. Aegerter, doit être nié pour être affirmé, discuté pour être précisé, soumis d'abord à des interprétations individuelles pour être enfin solennellement défini par l'Eglise. »

Et c'est en effet parce que Bérenger de Tours, au XIe siècle, erra à propos de l'Eucharistie que la transsubstantiation fut clairement exposée aux fidèles, c'est par la dureté du jansénisme que nous aurons mieux compris toute la douceur de la grâce divine, et sans Pascal goûterions-nous autant la petite

Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou Benigna Consolata Ferrero, de Côme?

Mais rien n'aurait pu être si ennuyeux, si difficile d'accès que cette étude sur des Hérésies, rien de si confus non plus, elles ont été si nombreuses! Le premier mérite de M. Aegerter aura donc été d'avoir su choisir les plus significatives, les plus révélatrices des différentes tendances : erreur purement intellectuelle de la thèse eucharistique de Bérenger de Tours, systèmes à propension sociale comme ceux des Joachimistes extrémistes et apostoliques, infiltrations de panthéisme grec avec Amaury de Bène, de philosophie arabe avec Siger de Brabant, extravagances spirituelles des guillelmites, conception du panthéisme avec les Hommes de l'Intelligence, enfin exposé de ce mouvement cathare qui, sans aucun hérétique d'envergure à sa source, s'étendit mystérieusement, au x[e] siècle, des confins du monde slave jusqu'aux plaines des Flandres et en Espagne, et prépara la Réforme en Aquitaine et en Languedoc, — bizarre épidémie qui engendra des hérésies sans être une hérésie au sens exact du mot puisqu'il ne s'agissait pas avec elle d'une interprétation erronée d'un dogme ou d'une réforme non valable de l'Eglise : le catharisme différait complètement, par la vision de l'Univers et la conduite de la vie, de la religion du Christ, tout en en assimilant certaines parties historiques.

Le premier mérite de M. Aegerter a donc été d'opérer un choix, de *désembroussailler* une époque qui fourmilla forcément d'hérésies puisque tout s'y envisageait alors sous l'aspect religieux; il nous apporte la clarté, la lumière, nous aide à discerner ici les idées générales, les gros bouillonnements. Mais cela pouvait être opéré d'une façon aride, alors que c'est avec lui un enchantement. Ses *Hérésies du Moyen Age* se font lire avec un intérêt passionné, comme un roman; il nous recrée ces anciens vivants, nous fait comprendre leurs hantises, leurs fautes, leurs générosités, leurs grandeurs, leurs folies; psychologue, animateur, autant que philosophe et théologien, il nous apporte un petit livre érudit qui est une *somme* et qui demeure plein d'attraits. Ajoutons qu'il est, ce livre remarquablement écrit, les formules frappantes, nerveuses, nourries y abondent, comme dans l'analyse de la doctrine des catha-

res, — et parfois on y retrouvera tout le talent du poète : je pense, par exemple, à cette magnifique page (72-73) sur l'exhumation du corps d'Amaury de Bène, ou cette effroyable exécution (p. 137) des illuminés de Fra Dolcino.

§

**Le Chemin de Croix des Femmes en guerre,** de Marguerite Perroy, est une plaquette parue dans une collection intitulée : « Notes Catholiques du temps de guerre. » Mlle Perroy est une figure bien connue de l'Action Catholique, elle n'est pas seulement une poétesse émouvante, dont les plus beaux vers malheureusement sont encore inédits, mais on lui doit nombre de recueils, de méditations et de grandes biographies : figures sociales, vies de saints, qui viennent appuyer l'effort de ses romans et de ses nouvelles.

Ce chemin de Croix, en prose rythmée, comporte à chaque station une méditation et une prière, conçues par une femme, du point de vue de la femme; toutes celles qui le liront pourront y retrouver l'écho de leur angoisse individuelle. Il y a là cet accent particulier à Marguerite Perroy, accent de terroir, dirais-je presque, puisqu'elle est Auvergnate : simplicité un peu rude, sincérité, lucidité, qui ne vont pas toujours sans hardiesse, voire sans une touche un peu brutale, et cela fait songer à la simplicité du moyen âge : « Pour Vous, cela dura trois heures, ô Christ!... Pour nous, combien de temps?»...

Et pourtant la XIV^e^ Station se terminera sur le cri de Pâques : *Alleluia...*

HENRIETTE CHARASSON.

## *CHRONIQUE DE LA FAMILLE FRANÇAISE*

**Mesures prises et à prendre.** — Vers le moment où la France entra en guerre, le ministère de la Défense Nationale faisait établir un document des plus instructifs : le tableau indiquant la répartition des hommes du contingent incorporé en 1936, d'après le nombre des enfants de la famille à laquelle ils appartiennent. Il en ressort ceci :

Les familles de moins de trois enfants — qui constituent 72 % de l'ensemble des familles françaises — ne donnent au pays que 33 % de ses défenseurs.

Les familles de trois et quatre enfants lui en donnent 31 %. Les familles de cinq enfants et plus en fournissent 36 %. Cette dernière catégorie comprend à peine 5 % de l'ensemble des familles. Et c'est ce bataillon sacré, — le dernier carré — qui donne à la patrie plus du tiers de ses défenseurs.

Quelle justification du code de la famille!

Depuis la promulgation de celui-ci, après quelques semaines d'hostilités, le gouvernement a pris un ensemble de mesures qui s'imposaient si l'on ne voulait pas tarir les sources les plus généreuses du sang français.

Les pères de six enfants sont définitivement libérés, ceux de quatre et cinq enfants peuvent l'être provisoirement; ceux, enfin, de trois enfants, assimilés aux classes 1909 et 1910, ont chance d'être renvoyés dans leurs foyers.

En ce qui concerne les officiers de réserve pères de famille nombreuse, des instructions ont été données pour qu'ils ne soient point affectés, autant que possible, à des postes gravement exposés.

Est-ce trop demander que de suggérer qu'ils puissent, à partir de six enfants, être rendus à leurs familles, eux aussi, au moins provisoirement, *sans être obligés,* comme actuellement, *de donner leur démission?* (1). Car c'est là le *hic,* et l'on comprend que la plupart d'entre eux s'y refusent.

Le code de la famille — encore incomplet, M. Daladier l'a dit tout le premier — devait être appliqué le 1er janvier 1940. Il l'est dans une certaine mesure, puisque les primes à la première naissance apportent, dans les difficiles circonstances actuelles, une aide indispensable à la plupart des jeunes mères. Quant aux allocations familiales, fâcheusement remises au 1er avril, — car les mois d'hiver sont les plus durs, et l'on voit un certain nombre de foyers se priver ou s'endetter, — le gouvernement a du moins redit avec une précision nouvelle qu'il les assurait à tous les chefs de famille sans distinction de classe sociale.

Est-ce équitable? Est-ce nécessaire? Ecoutons là-dessus

(1) A l'heure où je corrige les épreuves de la présente chronique, cette mesure vient d'être prise.

l'un des quarante de l'Académie française. Chargé, le 15 décembre dernier, d'y prononcer le traditionnel discours sur les prix de vertu, M. Louis Gillet a signalé les misères qui vont croissant dans la classe moyenne, misères plus pitoyables encore que d'autres parce qu'elles sont ou se croient secrètes.

Secret dérisoire, a-t-il dit, qui ne fait illusion à personne! Je parle de cette tragédie bourgeoise, de cette pitié de la classe moyenne, qui est la grande victime de la dernière guerre (et que sera-ce après celle-ci?), cette classe autrefois aisée des nouveaux pauvres qui se prolétarise lentement, comme une garnison assiégée, derrière des façades décentes où maintenant la famine et l'angoisse pénètrent. Cette ruine de tant de familles qui sentent le terrain leur manquer sous les pieds par l'effritement de la monnaie, sans compensation d'aucune sorte et sans aucune faute de leur part, est une chose qui serre le cœur : ce sont des régions dévastées...

Mais n'importe-t-il pas à la France de les reconstruire aussi bien que les autres?

Ailleurs, dans ce même discours, l'éminent historien rapporte une conversation qu'il eut à New-York, au printemps de 1939, avec le Dr Alexis Carrel.

Quand le gouvernement, disait le grand biologiste, se déciderat-il à entreprendre une politique de la vie?

Il s'y essaie, rendons-lui cet hommage.

Et Gillet, parlant pour son compte :

Il n'y a qu'une question française, qui n'est pas de savoir par qui la France sera gouvernée ou quel régime elle se donnera, mais si, dans cinquante ans, il restera encore dans ce pays assez de monde pour faire une France. Si nous étions 20 millions de plus, comme il devrait en être, c'est-à-dire 60 millions au lieu de 40, aucune des questions présentes, externes ou internes, aucun de nos embarras économiques ou autres (y compris la guerre) ne se serait posé. Il serait vain de gagner la guerre, si nous devions être vaincus sur ce terrain; ce ne serait pas la peine de nous battre, s'il fallait, après la victoire, perdre cette bataille-là.

§

On sait que M. Pernot, sénateur du Doubs, président de la Fédération des Associations de familles nombreuses, est ministre à l'heure qu'il est. Selon lui, quatre mesures princi-

pales s'imposent pour le redressement démographique du pays.

1° Protéger la famille contre les fléaux qui la menacent : avortement, alcoolisme, abus du divorce.

2° Créer un climat moral favorable à la fécondité des foyers. Remettre la famille à l'honneur, lui rendre la place qui lui revient dans la vie de la nation.

(M. Pernot est partisan du vote familial, il l'a plusieurs fois dit aux auditeurs des Semaines Sociales de France.)

3° Réduire les charges qui pèsent sur les familles nombreuses.

(On est entré dans cette voie pour l'impôt sur le revenu : ne faudrait-il pas alléger aussi l'impôt foncier et la cote personnelle-mobilière en ce qui concerne les chefs de ces familles? On assurerait ainsi le cube d'air et la nourriture nécessaire aux enfants.)

4° Conjurer, enfin, l'exode rural, en donnant un statut à la famille paysanne.

M. Pernot est à même, aujourd'hui, d'accord avec le chef de l'Etat et le président du Conseil, de faire progressivement aboutir les réformes qu'il préconise. Aucun patriote digne de ce nom ne voudrait s'y opposer.

Peut-être le gouvernement dont il fait partie estimera-t-il aussi que les services de la propagande devraient mieux faire savoir aux deux mondes ce que c'est qu'une famille française. (Car l'ancien et le nouveau continent, cher monsieur Giraudoux, connaissent déjà mademoiselle Baker.)

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

## *LA FEMME... ET NOUS*

**De notre « Intelligence trop grande » à notre bêtise plus grande encore.** — Un jour que nous devisions, Colette et moi, sur ce thème éternel, — éternellement quotidien, — « la femme... et nous », me regardant de biais, elle me jeta cette phrase en manière de conclusion : *« Le grand défaut des hommes, c'est qu'ils sont trop intelligents pour nous. Ils ne savent pas nous parler. Ils nous parlent plutôt comme s'ils ignoraient que ce que nous préférons entendre de leur*

*bouche (surtout quand nous les aimons), ce sont les mots les plus ...bêtes; disons bébêtes.»* Elle se recueillit un instant, et de nouveau : *«Ils sont trop intelligents pour nous... sinon avec nous.»*

Est-ce donc pour cela que Toulet remarquait : «Les hommes ne sont pas aussi bêtes que pensent les femmes; ils le sont même bien davantage.»

Trop intelligents... Pas aussi bêtes, et même bien davantage... Ces deux jugements ne sont-ils pas au fond très proches l'un de l'autre, malgré leur apparente distance?...

Et un petit bambin pleurant naguère devant moi, déclarait qu'il se refusait absolument à jouer dorénavant avec sa petite amie : — «Pourquoi?» — «Pourquoi?... parce que, parce que...» Et le garçon, cessant de pleurer, regardant alternativement son père et sa mère avec toute sa conscience de mâle trahi, s'adressant enfin à *l'homme*, comme pour le prendre à témoin :

— Nous faisions Adam et Eve; elle devait me présenter la pomme, une vraie, qu'elle avait chipée dans le compotier; et au lieu de me tenter, elle l'a mangée. Tout entière.



La vieille Christine de Pisan, cette ancêtre du féminisme et des suffragettes, mettait donc quelque innocente hypocrisie à écrire : *«Les hommes ont toujours sur nous l'avantage, puisqu'ils tiennent les deux bouts de la courroie.»* Les femmes, elles, n'ont pas besoin de courroie, ni de lanière, pour nous mener, comme l'on dit, par le bout du nez...



D'ailleurs, bien avant le livre hongrois qui vient de paraître, et dont le titre indique assez le sentiment de l'auteur (une femme, naturellement : « C'est pour moi que je t'aime »), Anna de Noailles m'avait avoué, un soir de franchise comme en ont par mégarde les poètes : «De tout ce que j'ai écrit, il est un vers auquel je tiens très particulièrement, parce qu'il montrera aux hommes le peu de cas qu'ils méritent qu'on fasse d'eux.» — «Et ce vers, c'est?...» —

« Est-ce *toi* ou bien *moi* que j'aime? » Et comme je lui demandais sans malice si elle avait trouvé la solution de ce problème, elle me répondit : « Du moment que je le posais, il était résolu par avance : c'est *moi* que j'aime, bien entendu! » Je pris un air gracieux : « Ce serait dommage qu'il en fût autrement. »

★

Si nous coupons en remarques ce que nous avons à dire sur le thème dont l'actualité du mois nous fournira les variations infinies, c'est pour mettre un peu de sucre sur ce qui pourrait paraître irrespectueux envers le nouveau sexe fort : avec les femmes, il ne faut être taquin qu'à dose homéopathique, je crois, sinon le médicament fait l'effet contraire. Nous serons donc homéopathe, mesdames!

★

...Comme le fut un de nos confrères, quand il annonçait, il y a quelques jours, cette mode de printemps 1940 : un ruban qu'on pourra placer comme garniture sur la robe, ou utiliser comme ceinture. « Il est fait pour aller avec des robes habillées et porte cette inscription : *Il* (ou : *mon chéri*) *est en permission*. C'est une façon de s'excuser d'être trop élégante, et d'annoncer à ceux qui pourraient s'en étonner qu'il y a une bonne raison de faire toilette. » Et il ajoutait que, comme les idées charmantes, celle-ci risque d'être utilisée par des personnes qui n'auraient aucun droit de s'en emparer. « Je voudrais savoir qui a trouvé cette invention : ce doit être une femme d'esprit ou peut-être un homme, car il paraît que souvent les hommes donnent des idées aux grandes couturières et modistes. »

Voyons! les plus grandes couturières... ont été des couturiers, mon cher confrère. Et cela se conçoit : la femme ne saura jamais aussi bien que l'homme ce qui la rend plus jolie.

★

Et, puisque nous voulons dans cette première chronique demeurer « dans le général », j'ai glané, parmi le courrier passionnant des lectrices d'un magazine essentiellement fé-

minin, ces perles : « Mon fiancé, qui va partir aux Armées, semble me négliger depuis quelque temps. Croyez-vous qu'en devenant plus élégante, *en changeant le ton de ma poudre et de mon rouge* (c'est moi qui souligne, car la question est touchante et candide... bien qu'il s'agisse de rouge), je pourrai de nouveau attirer son attention sur moi? » La conseillère répond que ce sont là pauvres moyens, et qu'il vaut mieux être compréhensive, douce, atténuer la tristesse du départ, et puis ne pas se forger des idées sans doute fausses. Bonne sœur de charité!

D'une autre : « J'aime un jeune homme. Il m'aime également. Nous sommes heureux, car il va venir en permission. Mais un autre, qui espère m'épouser, m'a avoué que si je refusais, il partirait comme mitrailleur sur avion. Cela me fait peur *pour lui* » (c'est moi qui souligne). La sœur de charité la rassure : « On peut revenir sain et sauf des situations les plus périlleuses... » La fiancée d'ailleurs n'a rien à se reprocher (qu'en sait la conseillère?) : qu'elle n'attache donc aucun prix à ce chantage sentimental.

Et enfin une fillette de dix-sept ans (*sic*) demande si elle ne peut pas épouser un garçonnet de seize ans. « Un an de différence, c'est peu de chose, n'est-ce pas? « Et elle profite de son cas pour savoir si on peut lui indiquer pour sa sœur (15 ans) : « Une crème de beauté et un rouge pas trop agressif... »

Chère enfant!

Je pense que si vous aviez cinq ans de plus, vous seriez peut-être une des cinq cent mille Françaises qui se dévouent sans compter aux misères de l'arrière, aux sacrifices de l'avant... Mais n'importe! Si nous avions, nous, ceux du nouveau sexe faible, d'aussi précieux conseillers à qui nous « raconter », cher Toulet, nous ferions sans doute moins de sottises. Qu'en dites-vous, messieurs?

CHARLES OULMONT.

## *LES REVUES*

Neutralité : *Etudes*, *Pavés de Paris*, *N. R. F.* — Hitler : *Revue des Deux Mondes*, *Etudes*, *la Vie intellectuelle*. — La fin de la guerre : *Esprit*. — L'hommage de Péguy aux primaires : *les Primaires*. — Village français

**de la guerre : *La Grande Revue.* — Postes clandestins : *l'Archer.* — Roman policier : *le Mois.* — Mémento.**

*Intérim.* — Les lecteurs du *Mercure* sont privés des commentaires que faisait, à propos des revues, Charles-Henry Hirsch, romancier fort et âpre dans ses œuvres les mieux venues, conteur d'une fécondité et d'une variété uniques dans l'histoire du genre, ironiste renforcé par le symbolisme, pince-sans-rire qui n'a pourtant pas fait partie de la troupe des humoristes professionnels (qui rient de tout parce qu'ils sont incapables de pleurer de rien), et qui déteste à tel point les clichés de style qu'il s'est créé une forme d'une personnalité aiguë. Je supplée mon aîné, oh! de très peu de lustres, et pour très peu de temps. On relira ici ses réflexions sur l'actualité de tout ordre. En attendant, j'y ferai modeste figure.

*Neutralité, Neutres.* — Yves de La Brière (la signature est telle), nous apprend (**Etudes,** 5 mars), qu'il était déjà question de la neutralité au temps de Moïse. En faudrait-il plus pour prouver qu'il ne faut, décidément, s'étonner de rien? Saint Augustin a commenté :

deux textes mémorables du Pentateuque dans le récit de la conquête de la Terre promise par Moïse. Le roi des Edomites et le roi des Amorrhéens ont encouru la disgrâce divine pour avoir refusé à Moïse et au peuple d'Israël la « traversée inoffensive » de leur territoire vers le domaine que Dieu même avait dévolu pour héritage au peuple juif. Saint Augustin estime que la « traversée inoffensive » du territoire des Edomites et des Amorrhéens aurait dû être accordée à Moïse en vertu du droit de suprême équité de la société humaine : *jure humanæ societatis æquissimo patere debebat.*

Pas plus que d'autres, les juristes ne sont à court de subtilités. On peut deviner les collines de paperasses qui se sont accumulées sur ce point de droit international aussi bien que canon. Hélas! Toutes ces arguties sont autant de toiles d'araignées que balaie le souffle d'un obus de 420. A coup sûr, mieux vaudrait qu'il en fût autrement, c'est-à-dire que l'Allemagne n'existât point, sans préjudice d'autres. Comme on ne peut les supprimer, inutile de dire : « Mieux vaudrait... »

M. Emmanuel Berl (**Pavés de Paris,** 26 février), estime que

la notion de neutralité tend à devenir confuse, et qu'au surplus elle n'a jamais pu être philosophiquement très claire. (Comme s'il pouvait y avoir quoi que ce soit de clair en philosophie!) Tous les phénomènes de l'Univers étant liés (je pense que, par univers, M. Berl entend le monde terrestre), la neutralité absolue est, de toute évidence, inconcevable. Il est dès lors inévitable que les peuples belligérants disent aux peuples neutres : « Vous prétendez être en dehors de la bataille que je livre, [*sic*] mais je sais [*id.*] que ce n'est pas vrai, et que, dans le fait, vous vous y trouvez engagés. » Le neutre, d'ailleurs, n'a pas moins raison quand il dit : « J'ai déclaré que je voulais rester en dehors de ce conflit; je trouve donc injuste d'en souffrir, et, pourtant, j'en souffre. Le blocus gêne mon commerce; l'accumulation des divisions à mes frontières me contraint à mobiliser; les belligérants me font, dans une certaine mesure, entrer dans leur conflit alors que je prétends n'y point prendre part, et que je suis un peuple libre. »

C.-F. Ramuz intitule *Pages d'un neutre* (N. R. F., 24 mars) des pages qui ne sont que le début d'une série.

Courir au secours de la patrie de son cœur serait contrevenir aux lois de sa patrie légale. Alors, que peut-il faire, sinon se taire, et puis attendre? Rien n'est plus dur que cette attente, et c'est peut-être par là que le neutre paie le plus cher son inaction. Rien n'est plus dur, non plus, pour le soldat qui est à la frontière enterré dans des bétonnages avec ses mitrailleuses et ses grenades qui ne servent pas, qui ne vont peut-être jamais servir, et, surtout, ce qui lui confère une espèce de grandeur tragique, dont il ne sait pas, si jamais elles doivent servir, *contre qui* elles serviront.

Quand je l'ai connu vers 1911 à Paris, C.-F. Ramuz était caporal de l'armée suisse, oh! dans l'équivalent de ce que nous appelions la territoriale. J'ignore s'il a monté en grade de 1914 à 1918. Il parle, ici, en caporal un peu bien lyrique. S'il avait une escouade sous ses ordres, je suis sûr que pas un de ses hommes ne lui ferait part de telles angoisses. C'est le caporal qui parle.

*Hitler.* — Voici un caporal d'une tout autre farine, un bloc enfariné qui ne dit rien qui vaille. C'est un misérable, ni pire, ni meilleur, que des dizaines de millions de ses compatriotes.

Il devrait être interdit de disserter sur de tels cas. Voilà un vœu si inopérant — comme tous les autres, — que je signale l'étude de M. Jean de Pange (**Revue des Deux-Mondes,** 1er mars). En 12 pages, une forte substance y est condensée. En voici un extrait :

Les valeurs spirituelles ne comptent pas pour Hitler. Cette âme basse ne comprend que la domination brutale, appuyée sur le pouvoir matériel. Sa force sera d'être plongé dans les passions des milieux populaires. Sa faiblesse sera toujours ne de pouvoir les dépasser. Il cherche un moyen sûr d'agir sur les masses, de leur insuffler l'amour du Reich allemand et la haine de la France, qui, pour lui, sont solidaires. Ce qu'il hait toujours instinctivement chez les Lorraine-Habsbourg, c'est la tradition française de l'humanisme. Elle s'élève au-dessus du racisme, qui, pour elle, est un préjugé, et qui, pour lui, est la foi à laquelle il veut gagner les masses.

Caporal, on le voit à Lens, en 1918 (**Etudes,** *ibid.*). A Lens, on parle encore, paraît-il, selon M. Jules Lebreton,

d'un certain monsieur Adolphe; au cours de la dernière année de la grande guerre, un régiment allemand était cantonné à Lens, et le caporal Adolphe, qui dans le civil avait été peintre en bâtiment, reprenait parfois le pot de couleur et le pinceau pour rafraîchir les cloisons des appartements.

Ce brave, ce bon Adolphe! Son pot de couleur ne devait contenir, au choix, que blanc, ou rose, ou bleu. Il le porte encore, mais on n'y voit plus que du rouge, couleur sang ou feu, au choix, ou les deux réunis. Dans **la Vie intellectuelle et la Revue des Jeunes,** je signale particulièrement (25 février) une étude de Mme T. Gasztowit : *la Pologne souffre,* pp. 181-199. Ah! les gens qui parlent des progrès de la civilisation... Je n'insiste pas.

Peu après la prise de Bydgoszcz par les Allemands, cinq mille hommes, dont plusieurs prêtres, furent enfermés dans les écuries du régiment de cavalerie. Les détenus y étaient serrés au point qu'ils avaient à peine assez de place pour se tenir debout. Ils demeurèrent parqués ainsi pendant six semaines. La nuit, ils dormaient couchés les uns sur les autres. Les conditions d'hygiène y

étaient abominables. Il n'y avait pas de w.-c., et on choisit un endroit qui devait en servir. Les geôliers désignèrent l'abbé Stepczinski, chanoine-doyen, et un Juif, pour nettoyer le w.-c. improvisé. Ils étaient forcés d'emporter les excréments avec leurs mains. Un des Prussiens dit au vieux prêtre : « Cochon, travaille! Ici on doit travailler. » Lorsqu'un des jeunes prêtres voulut remplacer l'abbé Stepczinski, les soldats lui cassèrent les dents d'un coup de crosse. Inondé de sang, il tomba à terre.

C'est une belle chose, que l'humanité du XX$^{e}$ siècle! L'équivalent de ça peut se produire n'importe où, *ad nutum*, dans des circonstances prévues et provoquées. On me dira : « Hitler ne peut tout prévoir, ni tout empêcher. Lui non plus, il n'a pas voulu cela. » Pardon! Dans la même étude je lis qu'à ses hordes il a donné le mot d'ordre de « détruire une fois pour toutes en Pologne le rêve de résurrection » et « de ne pas commettre sur ces territoires l'erreur de modération qu'il a fallu commettre en Tchécoslovaquie à cause de son occupation pacifique ».

La revue **Esprit,** rédaction et administration à Le Louvet, Dreux, Eure-et-Loir, nous démontrerait, s'il était nécessaire, que Paris n'a point le monopole de l'esprit. Elle se sous-intitule « revue internationale ». Ce n'est pas une de ces « naissances » qu'annonce parfois Charles-Henry Hirsch, en pince-sans-rire. *Esprit* en est à sa 8$^{e}$ année. On y subodore une atmosphère très particulière. Voici le commencement d'une sorte d'anticipation : *la Fin de la Guerre,* auteur Jacques Sthenel (mars).

Cette année-là, les arbitres décidèrent que l'Angleterre et la France avaient définitivement vaincu les Allemands. Il n'y avait pas eu de bataille décisive; les armées étaient toujours en présence, mais des indices certains annonçaient la victoire des Alliés. Une commission, composée d'un Suisse, d'un Américain du Nord et d'un cow-boy argentin, avait examiné la qualité du cornebeef et du lait condensé en usage dans les deux armées. Ceux des alliés s'étaient rencontrés nettement supérieurs. Au dernier recensement, il y avait 1.000 avions de plus chez les Occidentaux que chez les Centraux. La flotte anglaise ne perdait plus qu'un vapeur par semaine, de 600 tonnes environ, les Allemands, deux sous-marins en moyenne.

Bref, ce n'était plus la peine de déclencher la guerre totale. On pouvait en faire l'économie. Ce n'était plus drôle; le résultat était acquis : les neutres menaçaient de se désintéresser du conflit s'il éclatait dans ces conditions. Il ne restait plus qu'à déclencher l'offensive de paix totale. Ce fut bref et foudroyant : la Paix-éclair.

Le n° de novembre-décembre 1939 est le premier que présentent **Les Primaires** « depuis la déclaration de guerre ». On y lit le premier article d'une série : « L'hommage de Péguy aux primaires. » Et voilà de ces généralisations que je ne comprends pas. C'est l'histoire de l'Anglais qui, débarquant à Calais, voit une femme rousse et en conclut que toutes les Françaises sont rousses, et le diable me souffle à l'oreille que cette dame pouvait être n'importe quoi, excepté Française. Avec des airs supérieurs on s'est moqué de Renard demandant à qui lui parlait « du » chat : « De quel chat? » Quel petit esprit, n'est-ce pas? On ne s'étonnera point que je sois de l'avis de Renard. Qu'on nous accorde la paix avec Pascal et son roseau pensant! Les primaires, évidemment, Péguy en a connu, voilà soixante ans, de sympathiques à juste titre. D'autres que lui en ont connu; mais on abuse en concluant du passé au présent. Même dans le passé, prétendrait-on que *tous les primaires* aient été parfaits du double point de vue intellectuel et moral, et que ce soit à tous que Péguy ait rendu hommage? Ne pipons pas les dés! Dans le présent, ceux qui s'intitulent modestement primaires sont devenus, *en partie* (je me garderai de dire : *tous*), d'un orgueil insupportable. Largement rémunérés, d'autre part, roulant carrosse, ils n'en ont jamais assez, et je crois bien qu'ils bénéficient d'un jour de repos sur deux, l'un portant l'autre, comme disait Vauban. Péguy avait la bosse du travail et de l'économie. Il vécut toujours dans la gêne. Il n'estimait pas que, de s'enrichir grossièrement, fît partie de ses fins dernières. Qu'il ait fait des éloges de Th. Naudy, qu'il connut directeur de l'école normale d'Orléans, rien de plus légitime, ni qu'il ait eu l'intention de dire ce qu'était « vers 1880 cet admirable monde de l'enseignement primaire ». Oui! Oui! Vers 1880...

Dans **La Grande Revue** (février) M. Paul Crouzet nous parle

des répercussions de la guerre sur la commune languedocienne, plus urbaine que rurale, à mon avis, dont il est maire. En tout cas, ce n'est pas un « village ». Quels documents authentiques sur la paperasserie, sur la force d'inertie, — qui est plus qu'une faiblesse, — sur les démêlés avec préfet et superpréfet, avec ministre qui ignore tout — on s'en doutait, — des circulaires issues de ses bureaux! Inspecteur général de l'Instruction publique, M. Paul Crouzet nous dit que, trente ans au moins, il a été le seul de sa commune natale à avoir étudié « plus loin que chez l'instituteur; aujourd'hui, ils ou elles sont bien sept ou huit à la fois dans l'enseignement dit du second degré. Multipliez la proportion par le nombre des communes, et vous aurez mesuré les progrès de la culture française. » M. Paul Crouzet est orfèvre. Hélas! oui, il faut bien multiplier, parce que le principe du moindre effort est élevé à la hauteur d'une institution publique, ou nationale, et qu'il faut deux ou trois « éducateurs » où un seul suffisait en 1914. Quant au niveau de « la culture française », il s'obstine à baisser de façon magistrale. Là comme ailleurs, le nivellement se fait par le bas. Quantité ne supplée point qualité.

**L'Archer** (octobre-novembre-décembre 1939), nous dit qu'en mai

> il y avait en France 1.200 postes [de radio] émetteurs, privés ou clandestins. Ce genre d'émissions a fait des progrès inimaginables de technique : il existe des postes à ondes courtes, faciles à dissimuler, à transporter, et permettant une propagation à des distances surprenantes. L'espion 1939 ne se confine pas entre quatre murs : il se mêle à la vie. Il circule dans la foule avec son poste émetteur *portatif*. Il y a des postes émetteurs à ondes courtes qui tiennent dans une boîte à cigares, d'autres dans une sorte de bâton pas plus gros qu'un sucre d'orge.

Il faut vraiment que les crétins qui se baladent avec ça sur eux n'aient pas mieux à faire.

Je lis, dans **Le Mois** (du 1er février au 1er mars 1940) :

> Le roman policier se résume à trouver le coupable d'un crime, comme le problème d'échecs à donner mat en tant de coups. Rien d'étonnant si les personnages de l'un empruntent aux pièces de

l'autre leur caractère abstrait et indifférent. Pour dérouter le lecteur, tous les suspects doivent être également capables de commettre le meurtre, et tout le monde doit être suspect.

C'est lamentable! Mais il est bien entendu, n'est-ce pas? que l'homme — ou la femme, au choix, — est un roseau pensant.

MÉMENTO. — *Revue de Paris,* 1er mars. « Les conflits du travail au XVIIe siècle », par Emile Coornaert.

L'incidence des conflits économiques sur l'histoire politique, à une époque où l'on a étudié surtout jusqu'ici l'influence d'une philosophie comme désincarnée, illustre une fois de plus la complexe unité, dans leurs manifestations diverses, de l'action et de la vie des hommes et des sociétés.

Beaucoup d'études ont paru sur la Finlande. Elles n'offrent plus qu'un intérêt rétrospectif, sinon funéraire. Quant à la Pologne, on trouvera dans *La Grande Revue* de février une étude de qualité vraiment exceptionnelle, de M. Georges Montalban, intitulée *La Pologne sous les bottes étrangères.*

*Par intérim :*
HENRI BACHELIN

## LES HEBDOMADAIRES

*Les Nouvelles littéraires :* « La Finlande, terre de poésie. » — Mémento.

**Les Nouvelles littéraires** du 9 mars consacrent une page entière à la Finlande : *La Finlande, terre de poésie.* MM. Yves Florenne et André Varagnac y donnent deux articles intéressants. M. Florenne y publie un poème dédié à la « terre de poésie » : *Passages dans le ciel.* Nos lecteurs connaissent déjà la sensibilité qu'on voudrait appeler : musicale de cet écrivain, car nous savons qu'on lit avec beaucoup d'ardeur et de plaisir les rubriques qu'il tient au *Mercure.* Pour ceux qui n'auraient pas eu la chance de voir ses « Passages dans le ciel », nous montrerons un aspect de cet hymne à la nature du Nord :

Les grands cygnes nordiques perdus sous des climats étrangers, les oiseaux de mer fuyant leurs nids des falaises et des plages, et le cormoran, plus émouvant d'être solitaire, messager au bec rouge

tombé sur notre sol et qui portait une bague gravée au nom d'Helsinki, toute cette tempête d'oiseaux chassée de ciel en ciel, c'est le signe immédiat, éblouissant, du désordre et de la détresse du monde.

★

Quand la terre est paisible, avertis par le vent qui charrie un lointain printemps ou le premier souffle pour nous imperceptible de l'hiver, les oiseaux venus de tous les horizons se rassemblent sur les bords et sur les eaux d'un lac, toujours le même, embarcadère d'où s'élancent les navigateurs. Ils se concertent jusqu'à la nuit, puis se taisent, replient leur col et s'endorment. Qui pourrait approcher, sans leur donner l'éveil, ne verrait rien qu'une houle blanche immobile, comme la neige après le vent, une houle de plume que le jour levant teint de couleurs marines. Rien ne bouge encore. Un grand échassier soudain se déploie avec ses couleurs vraies : blanc et corail. Des cous se dressent. Un appel vole sur le lac, à quoi répond aussitôt un extraordinaire concert de plumes froissées, d'ailes battantes et de cris. Un concert, point, un tumulte. L'ordre miraculeux ne cesse de régner, et il va, dans l'envol, se manifester de la manière la plus sensible : spirales, cercles d'orientation, triangles enfin, flèches parallèles ou divergentes lancées vers des buts précis et secrets. La lumière glace de rose les ailes étendues, et dans le soleil apparu passe un vol d'oiseaux de feu.

Si vous les attendiez, loin sur leur route, vous verriez à la fin d'une matinée un nuage s'élever, un vrai nuage d'oiseaux. Ils ont traversé un désert sans rien manger ni boire, et du fond du ciel, au milieu de la pierraille ou des sables, ils ont vu luire une poussière de lacs. Le nuage entier va fondre. Pressés, confondus, ailes repliées, des milliers d'oiseaux s'abattent, et le premier lac en est couvert. Dans leur hâte, les compagnies se sont mêlées. Il y en a de toutes les tailles, de toutes les espèces, depuis les plus petits et les plus sobres qui, posés à la surface, se nourrissent d'un insecte ou de quelques gouttes d'eau pure, jusqu'aux échassiers qui pêchent debout dans un remous et ramènent un poisson à chaque coup de bec. Puis, sur un signal, le nuage s'élève, reprend sa forme, figure rigoureuse et parfaite, disparaît derrière les collines ou les dunes, et il ne reste plus sur le lac qu'une neige connue de lui seul : le duvet et les plumes d'hiver.

Ceux-là, par les routes du ciel, unissent deux terres étrangères dont aucune n'est préférée. Il y a les autres, les hivernants dont la fidélité ne se partage pas, qui ne volent point à la rencontre des

saisons, mais les regardent passer sur la même plage, à travers les brumes changeantes de la lumière boréale.

M. André Varagnac, conservateur adjoint du Musée National des Arts et Traditions populaires, fait entendre un tout autre son de cloche, dont des tintements sont parfaits, tandis que quelques autres s'envolent sur les contrées arides réservées aux anthropologues et aux linguistes. Là, ils paraissent se perdre un peu, car comment ramener à des proportions minuscules mais arrêtées, *en quelques phrases,* des sciences reconnues et étudiées par tant d'auteurs, en tant de pages, dans tant de pays! Procédons par ordre. Tintement parfait :

Le secret de la formation morale finlandaise est bien là : alliance étroite des forces humaines qu'apportent, par une contradiction apparente, la science et la tradition. Voici la chimie organique, qui explique l'agriculture. Et voici les rouets, voici le tissage des tapis, voici comment se confectionne un balai, suivant les usages des peuples arctiques, que de braves vieilles expliquent à ces jeunes filles sculptées par la natation et la course à pied.

Mais ces ouvrages où défilent les divers aspects de la culture matérielle finlandaise réservent une surprise de plus : c'est l'analogie souvent frappante entre ces objets, et ceux que recèlent encore, à notre insu, tant de greniers de nos maisons rurales. Il ne serait pas difficile de mettre en évidence, sur ces armoires paysannes, ces bancs à hauts dossiers, ces coffres, ces boîtes d'horloge que les muséographes finlandais ont si savamment décrits, la double influence du décor urbain du XVIII^e^ siècle, et d'un très ancien style populaire, dualité que nous connaissons bien pour l'avoir étudiée sur nos mobiliers lorrains, bourguignons, basques, ou de toute autre province française. De part et d'autre, aux deux extrémités du continent européen, le paysan a accueilli les influences de l'art aristocratique, les lignes courbes, les coquilles, les fleurs, et sauvegardé cependant une tradition qui lui était partout à peu près commune : celle des rouelles d'origine solaire, ou d'autres signes de protection magique, ordonnés selon la symétrie du décor géométrique.

Et maintenant un exemple de son affaibli par la rude et difficile nature où il se propage :

Qui s'attache ainsi à l'examen des objets d'art populaire en vient peu à peu à quelque scepticisme sur l'importance des familles linguistiques, comme des différences dans la forme des crânes, la couleur des yeux ou des cheveux.

Sans être un spécialiste, mais en se laissant guider, comme un paysan, par un bon sens *tout à fait ordinaire*, on ne peut s'empêcher de comparer, sur mille points, aux Suédois blonds les Siciliens bruns de Palerme et de Catane. On pensait « populairement » à une différence raciale. Ce n'est pas vrai. L'uniformité de la nature humaine, je le sais, est une donnée *politique* à l'ordre du jour. Pour l'amour de la politique, déclarons donc que notre bon sens était en défaut! Que pensent de cela M. le Docteur Martial, M. Montandon, M. A. van Gennep, le distingué folkloriste de cette maison, et M. Esnault, le linguiste?

Le paragraphe d'où nous détachons la première citation s'achève de la façon suivante.

Alors on en vient à penser qu'il y a une civilisation populaire continentale, archaïque, sous-jacente. Elle est relativement peu différenciée malgré la disparité des langages, et la diversité corporelle des gens sous telle ou telle latitude. Elle rappelle, en plein xx^e siècle, cette protohistoire antérieure à notre ère où indéfiniment les peuples se déplacèrent, généralement par petits groupes, d'un bout à l'autre du continent. Du fait que tout cela ne s'enseigne pas ou s'enseigne à peine, s'ensuit-il que ce soit si loin de nous, ni même si négligeable?

Où diable M. Varagnac prend-il qu'on n'enseigne pas, ou peu, d'histoire des civilisations, d'anthropologie, d'ethnologie, de folklore, de linguistique?

Mémento. — *Gringoire* (21 mars) : *l'Assassinat de la Finlande*, par M. Edouard Helsey. — *La Guerre des occasions manquées*, par M. Raymond Recouly. — *Ce sont les durs du corps franc*, par M. Roland Dorgelès. — Page 2, cet écho :

M. Félix Grat, l'une des personnalités les plus marquantes de la Chambre, est le premier député décoré de la croix de guerre. Capitaine, il commande un corps franc. Nous lui adressons nos félicitations.

A son entrée en séance avant-hier, M. Félix Grat a été salué par les applaudissements de la droite et du centre. On voudrait savoir pourquoi la gauche n'a pas applaudi.

(28 mars) : *Ondes amères*, par M. Henri Béraud. — *Chacun sa liberté*, par M. Philippe Henriot. — *Front de mer*, par M. Claude Farrère. Allons, bon! Si les gens se mettent à parler de ce qu'ils connaissent! — Page 4, sous la signature de M. F. de Servoules :

**Radio de Guerre**
***Un grand Français***

Pour célébrer comme il convient la mémoire de Branly, la radio française allait-elle avoir assez de temps, assez de speakers, assez d'antennes? Il nous souvient qu'au moment de la mort de Marconi, la radio italienne avait aussitôt modifié le programme, non pas d'une journée, mais d'une semaine entière.

Nous pensions que sans aller aussi loin (il ne faut pas trop demander!) on essaierait, au moins, de donner à l'événement sa véritable signification nationale. Hélas! Le 25 mars au matin, lorsque le speaker de la radio d'Etat est venu annoncer « le programme des émissions de la journée », des milliers d'auditeurs étaient à l'écoute, pour savoir à quelles heures on parlerait de Branly. Allait-on lui consacrer toute la journée? Allait-on faire le magnifique geste de propagande française qui eût proclamé, à la face du monde, la reconnaissance de la Patrie à l'une de ses gloires les plus pures? Allait-on organiser les émissions spéciales, en langues étrangères, qui s'imposaient?

Non. Rien. Le 25 mars, la radio d'Etat française n'a pas trouvé moyen de déplacer, en l'honneur de Branly, un seul chapitre de son programme. Ni une de ces insipides causeries dont nous avons la nausée. Ni même un quart d'heure de disques.

L'émission la plus grotesque de l'année nous a été donnée le 14 mars, à 20 h. 10, sous le titre : « La reconstitution d'un crime ». Il s'agissait de « reconstituer » la nuit du 14 mars 1939, où ce qui restait de la Tchécoslovaquie devait disparaître, au cours de l'entrevue Hitler-Hacha.

La scène était décrite par une femme qui avait imaginé, pour « faire vrai », de conduire le micro à l'impératif. Et voici ce que cela donnait :

« Faites marcher la pendule, pour ces messieurs et dames (*textuel*) ». Bruit de tic-tac.

« Faites sonner la pendule » (bruit de sonnerie).

« Faites entendre sa main, la main d'Adolf Hitler! » (coups précipités sur une planche).

Un peu plus tard, Hacha est sorti prendre l'air sur une terrasse. Et voici notre inénarrable « animatrice » qui parle pour lui : « Comme c'est grand, la nuit! Je voudrais connaître une île! Une île déserte! » Ou encore : « Quand j'étais petit, je lisais dans mon lit des histoires de torture ».

Vingt minutes sur ce ton.

*La situation militaire actuelle*, par M. le général Duval, avec ces titres de paragraphes : *L'abandon de la Finlande. Nous avons voulu ménager l'U. R. S. S. Les routes vers la victoire. La bataille est une inexorable nécessité.* Je relève, dans cet article, la phrase suivante, qu'on devrait dédier à la propagande et à la grande presse : « La persuasion des mots ne suffit certainement pas. »

*Candide* (20 mars) : En chasse avec le *Siroco*, par M. Pierre Varillon. — Kipling, chantre de la grandeur anglaise, signé A. B. — *Mon tour de chant*, par M. Lucien Descaves :

Il ne revient qu'à de longs intervalles, chaque fois que l'Allemagne fait la guerre à la France.

Ce fut, d'abord, en 1870; puis, en 1914; en 1939 enfin. L'enfant, l'homme fait et le vieil homme ont prêté l'oreille et la voix à ces chansons martiales et populaires, qui ont tour à tour « versé quelque héroïsme au cœur des citadins », a dit Baudelaire.

Elles ne sont pas toutes du même tonneau, évidemment; il y en a pour tous les goûts. Les unes raclent le gosier; d'autres le flattent. Les chan-

sons de pied ferme ne doivent pas être confondues avec les chansons de route; mais toutes se recommandent d'un goût de terroir qui ne permet pas de se méprendre sur leur origine.

J'ai longtemps recherché les chansons patriotiques de 1870-71. Je ne me flatte pas d'en avoir la collection complète, loin de là! Je n'ai attrapé au vol que celles qui avaient laissé une trace dans la mémoire des contemporains.

Suivent des notes précises et savantes sur le mouvement général de la chanson patriotique et des cafés-concerts (à ce point de vue spécial) depuis 1870.

*Je suis partout* (15 mars) : L'Axe Hitler-Dimitrov (Je suis partout). — L'Apéro en péril, par M. Georges B. — Le métier d'officier, par M. Robert A. — L'Irlande neutre en face du conflit européen, par M. Septime Gorceix. — France et Japon après les bombes du Yunnan, par Japonicus. — L'affaire des Charbons et le Blocus, par M. Pierre Lucius.

*Syndicats,* hebdomadaire du monde du travail (28 mars) : Pas d'encouragement à l'abominable trahison, par M. R. Froideval. — *Billet hebdomadaire. Le sacrifice des meilleurs,* par M. Emile Marc :

Dans son Journal, André Gide note quelque part que tout le drame antique repose sur l'holocauste des meilleurs. Nietzsche en avait déjà fait l'observation.

Polytou me citait souvent un dicton qui a cours dans notre Languedoc et dont la traduction littérale donne : « Des peureux, il s'en sauve toujours quelqu'un ». Les peureux du proverbe occitan sont les lâches, les égoïste, les incapables d'un geste généreux ou gratuit. La réflexion populaire et le jugement des philosophes se sont retrouvés sans qu'il soit possible de dire qui a fait le plus de chemin. Mais le dicton a un sens plus général; il m'explique le drame moderne qui ressemble étrangement au drame antique, car, lui aussi, repose sur la méconnaissance ou l'irrévérence des valeurs réelles et le sacrifice des meilleurs, toujours demandé et toujours consenti.

*Vendémiaire* (27 mars) : Georges Lindre, nouvelle inédite par M. René Maran. — Tant il est vrai qu'on ne peut pas changer les hommes, où Sapiens étudie la « marche » de M. Léon Blum en face de celle des événements. — Les Secrets du Brenner, par M. Maurice Bourdet. — Importance du rire au point de vue social. Le Rire et l'individu, la famille et les peuples, par M. Pierre Loiselet.

*Informations de Palestine,* mensuel (23 mars) Un long article : la « Victoire », de M. Mac Donald.

SYLVAIN FORESTIER.

## *LES JOURNAUX*

Villiers de l'Isle-Adam et la Finlande (*le Petit-Parisien,* 10 mars). — Le cinquantenaire du *Mercure de France* (*l'Eclaireur de l'Est,* 12 février). — Gabriel Deville, traducteur de Karl Marx (*l'Œuvre,* 7 mars). — Au temps des *Mains Jointes* (*le Figaro,* 16 mars). — Au temps de *la Plume*

(*Journal des Débats*, 17 mars). — **Restriction et superalimentation** (*Paris-Soir*, 13 mars). — **« Le Cléricalisme, voilà l'Ennemi ! »** (*le Populaire*, 4 mars; *le Jour-Echo de Paris*, 6 mars).

Les événements ont évolué, avec les prémices du printemps. On était tout à la guerre, on fut tout à la politique. On croyait à une offensive, elle survint, mais diplomatique. Si nous revenions à la littérature?

Ce n'est pas s'éloigner beaucoup des circonstances, au reste, que de signaler avec M. Marcel Longuet, parmi les fervents de Villiers de l'Isle-Adam, un admirateur finlandais. L'auteur de l'*Eve future* a inspiré plus d'une thèse : la thèse initiale, souligne M. Marcel Longuet dans **le Petit Parisien,**

fut, voilà bientôt quarante ans, développée devant l'université d'Helsinki par un Finlandais, M. Alexis von Kraemer.

Cet ouvrage,

imprimé en suédois, n'a jamais été traduit en français. Il comporte environ deux cents pages compactes.

C'était à l'époque où on ne connaissait chez nous que le livre d'un cousin de Villiers, Robert de Pontavice, livre non sans attrait mais non sans inexactitudes. Pour la préparation de sa thèse, M. Alexis von Kraemer resta plusieurs années à Paris. Il interrogea, notamment, l'ami le plus ancien de Villiers, Jean Marras, conservateur du Dépôt des Marbres, qui avait fréquenté Villiers depuis la venue de Saint-Brieuc jusqu'aux heures dernières à la maison des frères Saint-Jean-de-Dieu.

Dans les bibliothèques, M. Alexis von Kraemer tira parti des articles de presse des critiques dramatiques, de Sarcey, J.-J. Weiss, Jules Lemaître. Sans se laisser déborder par l'anecdote et les légendes fallacieuses, il retint des épisodes plaisants et véridiques : *le Nouveau Monde* soldé chez un confiseur de la rue de Rivoli, et Coquelin cadet s'entremettant pour faire éditer les *Contes cruels.* Il jeta enfin les bases d'une bibliographie méthodique. Remy de Gourmont, précisément sous ce titre : *Villiers de L'Isle-Adam en Finlande*, signala succinctement l'ouvrage dans le *Mercure.*

§

Parmi les articles que le cinquantenaire du *Mercure* a inspirés, nous citerons celui d'un poète, le cher Touny-Lérys,

dans **l'Eclaireur de l'Est.** La naissance du *Mercure* marquait, dit-il,

> une date importante dans l'évolution littéraire de notre pays.

M. Touny-Lérys, qui avait rappelé précédemment qu'au cours de 1914-1918 «un de ses meilleurs moments, aux Armées, était celui où il recevait le *Mercure de France*», précise :

> Je le lisais et le prêtais aux camarades. Il faisait ainsi le tour du cantonnement... Cette brochure mauve qui était venue jusqu'à moi en passant quelquefois à travers les obus, m'apportait la fraîcheur d'un bouquet de violettes, le parfum, l'harmonie et la douceur de la paix retrouvée.
>
> Sans doute, à l'heure présente, remplit-elle le même rôle auprès de plus jeunes que moi, — et y en a-t-il qui liront à côté d'elle les lignes que j'écris ici.

§

Il faut remonter à l'année 1876 pour rencontrer Gabriel Deville, né à Tarbes le 9 mars 1854 — dont la presse annonçait récemment la mort. Collaborateur, avec Jules Guesde, aux *Droits de l'Homme*, c'est en 1876 qu'il était l'objet de sa première condamnation : six mois d'emprisonnement pour un article en faveur de l'amnistie, pour une apologie de la Commune.

Dans une lettre qu'il m'adressait, il y a quelques années, écrit M. Alexandre Zévaès (**l'Œuvre**), il me donnait sur sa captivité les détails suivants :

> *« J'étais déjà à Pélagie quand Léon Cladel, condamné pour un article de « l'Evénement », y entra. C'était un excellent homme dont j'ai gardé le meilleur souvenir. Je me souviens de la profonde adoration qu'il avait pour Baudelaire : l'auteur des « Fleurs du Mal » lui avait donné de véritables leçons d'écriture, style et composition.*
>
> *« Après Cladel, j'eus Richepin comme codétenu à la suite de sa condamnation pour « la Chanson des Gueux ». C'était un gai compagnon. Il fabriquait une excellente salade avec le bœuf, les pommes de terre de l'Etat et des harengs achetés par nous.*

Quelque six ans plus tard, Gabriel Deville entreprenait, à la demande même de Karl Marx, sa traduction résumée du

*Capital.* Elu député dans la suite, puis battu, il était réélu, en 1903, contre Maurice Barrès.

§

Maurice Barrès a eu sa part, et grande, dans le succès d'un François Mauriac. L'auteur des *Mains Jointes* rappelle dans ses souvenirs du **Figaro** : *Mes premières années à Paris,* l'article que l'auteur de *Colette Baudoche* consacrait à son livre de vers, dans *l'Echo de Paris* du 21 mars 1910 :

*« ...depuis vingt jours je me donne la musique charmante de cet inconnu dont je ne sais rien, qui chante à mi-voix ses souvenirs d'enfance, un ami mort jeune, ses amies voilées, ses premières détresses, toute une vie facile, préservée, scrupuleuse, rêveuse d'enfant catholique. »*

C'était lors du *Temps Présent,* la revue de Charles-Francis Caillard.

A mes remerciements passionnés, dit Mauriac, Barrès répondit par la lettre la plus touchante qu'un aîné illustre ait jamais adressée à un poète de vingt ans :

*« Je vous ai dit tout ce que je trouve de délicat et de charmant dans votre livre. Je ne vous le répéterai pas : on a peur de vous nuire en vous admirant de trop près, et l'on craint de prendre sur vous aucune influence ou même de vous rendre conscient. Il faut que vous produisiez sans effort de volonté. Tous les soins d'un bon ouvrier certes, mais que la source même de votre pensée jaillisse naturellement. Ecartez tout système, écoutez votre vie profonde, vos secrets.*

. . . . . . . . . . . . . . . . .

*Soyez paisible, soyez sûr que votre avenir est tout aisé, ouvert, assuré, glorieux, soyez un heureux enfant. »*

A travers « cet accent presque tendre », Mauriac surprend un écho à la blessure dont souffrait Barrès :

La douleur l'avait mis dans l'état de grâce nécessaire pour que le touchent mes poèmes d'enfant.

Quelle douleur ?

Quatre mois avant que mon petit livre tombât entre les mains de Barrès, le 21 août 1909, son neveu Charles Demange, l'un des plus nobles esprits de sa génération, s'était tué dans une chambre d'hôtel, à Epinal.

Ce coup atteignait d'autant plus l'écrivain

que Charles Demange, ce jeune homme de sa race et ce fils de son esprit, tombait victime d'une tragédie cruelle, dont Barrès n'était pas absent.

Aux yeux de Mauriac

le drame d'Epinal est à la source de ce frémissement qui donne à l'article sur *les Mains Jointes* un accent particulier dans l'œuvre barrésienne. Il explique le ton si tendre de la lettre que je reçus peu après. Il n'est pas douteux qu'à travers l'auteur des *Mains Jointes*, Barrès, tandis qu'il écrivait son article, ne cessait de voir Charles, son enfant que l'amour avait tué. « Jamais une niaiserie », écrit-il de lui, en octobre 1909. Or, il me donne, dans les mêmes termes, la même louange en mars 1910.

On comprend mieux, après cela, combien dure telle parole de Jules Lemaître que rapporte Mauriac. C'était chez Mme Alphonse Daudet, un soir après le dîner. Lemaître était assis avec Barrès dans le petit salon. Mauriac alla les rejoindre.

— Ne trouvez-vous pas, Lemaître, dit Barrès en me considérant de son bel œil, que le jeune Mauriac, c'est tout à fait Jean de Tinan, l'expérience des bars en moins?

Alors Lemaître de sa voix coupante :

— Jean de Tinan? Encore une de vos victimes, Barrès...

Mauriac ajoute :

Je ne jurerais point, après tant d'années, que ce furent les propres termes dont se servit Lemaître. Je ne doute pourtant pas qu'il eût voulu faire allusion à la mort de Demange. Mais même n'y aurait-il eu là qu'une de ces gaffes à demi volontaires où le monde excelle, je suis certain que Barrès donna à cette parole un sens affreux, car je le sentis touché au point douloureux, je crus le voir vaciller. Quelques instants après, nous partîmes ensemble. Sur le trottoir de la rue de Bellechasse, puis en remontant vers la Concorde par le boulevard Saint-Germain, il se laissa aller à une sorte de diatribe haineuse contre Lemaître : « Vous l'avez entendu? », me demanda-t-il.

§

*La Nouvelle Revue Française* a sa part dans les souvenirs de Mauriac. Lors des premiers numéros : « Je la lisais chaque mois jusqu'aux annonces. Littérairement, c'était mon évan-

gile. » Nous rappelions il y a un instant — avec M. Touny-Lérys, — le cinquantenaire du *Mercure de France*. Dans l'article du *Journal des Débats* que M. Georges Grappe consacre au regretté Karl Boès, *la Plume* tient sa place, comme on pense.

Un jour, en 1900, il apprit comme nous, avec stupeur et mélancolie, la mort presque soudaine du directeur-fondateur de *la Plume*. Léon Deschamps. L'événement suscita un bel émoi dans le monde de la jeune littérature.

C'est alors que se produisit le miracle : Karl Boès racheta *la Plume*. Celle-ci avait ses éditions, et le collaborateur des *Débats* rappelle que le roman de John-Antoine Nau paru sous la firme de Karl Boès obtint le prix Goncourt décerné pour la première fois.

§

« Aurons-nous des jours sans livres? », demandait un esprit malicieux, en écho aux jours sans alcool, sans pâtisseries et sans viande. Il y aurait des privilégiés; où n'y en a-t-il point? Les restrictions ont les leurs, et **Paris-Soir** a noté que la liste des employés des industries ou professions dont

le personnel actif a droit à la carte T, c'est-à-dire à la ration superalimentaire,

n'occupe pas moins de cinq pages du *Journal Officiel*. Et maints « spécialistes » figurent sur les listes, — que commente non sans agrément M. Luc Doe.

Les tailleurs de pierres précieuses, les maîtres de gymnastique et d'escrime, les éleveurs de sangsues et d'alevins, les destructeurs de rats, de taupes et de reptiles, les chefs et sous-chefs de gare ou de station (lorsqu'ils ne sont secondés que par un seul facteur), le personnel subalterne des établissements de bains et celui des haras, les employés de funiculaires à crémaillère, certains préposés à la statistique, etc., auront droit à la ration forte, au même titre que les G. V. C., les charrons, les équarisseurs, les bouchers, les abatteurs, les fondeurs, les chaudronniers et les peintres.

A la rubrique *professions diverses*, voici les marchands ambulants et les forains :

La petite écuyère, la bayadère, la femme à barbe, la marchande de nougat, le jeûneur phénomène, le nain, le jongleur, le dompteur de puces, seront — si l'on peut dire — sur le même pied d'égalité que l'homme géant, le lutteur de baraques foraines et le bonisseur qui, cinquante fois par jour, s'égosille à rappeler les exploits de Milon de Crotone, sans oublier l'homme-torpille, l'avaleur de sabres et le boxeur noir qui a « le punch ».

§

Mais au fait, et les trois jours sans guerre? Si la Société des Nations avait encore quelque prestige... Et les trois jours sans politique? La Politique ne chôme jamais. Dans la guerre comme dans la paix, la Politique est maîtresse. Mais tandis que la guerre ne connaît qu'un ennemi, qui est, mon Dieu, l'Ennemi, la Politique en voit partout. Le péril n'est pas sur le Rhin, il paraît... On lit dans **le Populaire** :

Les périodes où règnent l'angoisse et le désarroi sont favorables au réveil des sentiments religieux. Les consciences inquiètes et meurtries retrouvent les chemins qu'elles avaient désertés. Dans les défaites de la raison, la foi renaît chez beaucoup. L'Eglise en profite.

C'est dans cette menace cléricale qu'est le péril, dans cette exploitation du sentiment religieux qu'est le danger.

Dans **le Jour-Echo de Paris,** M. Fernand-Laurent commente les lignes qu'on vient de lire, et en ces termes :

La France est en guerre. *Le Populaire* mobilise pour la défense de la laïcité. « Notre groupe parlementaire, ordonne-t-il, y veillera avec un soin jaloux. » Et il ajoute : « Si certaines formations politiques, peu fidèles à leurs traditions, se laissent aller à de coupables indulgences, notre Parti ne les imitera pas. »

L'allusion est claire. M. Miellet, grand mutilé de l'autre guerre, commandeur de la Légion d'honneur au titre militaire et président de la commission de l'armée, a pris l'initiative de signer, avec le chanoine Polimann, aujourd'hui commandant d'infanterie, une proposition de loi réclamant pour les religieux Anciens Combattants le seul bénéfice du droit commun dont jouissent tous les Français.

Or, M. Miellet est un radical-socialiste authentique.

La décision de la commission de législation civile, « enterrant »

la proposition Miellet, a provoqué dans tout le pays un sentiment de stupeur indignée. On hésite vraiment à comprendre...

Les commentaires du *Populaire* donnent à cette décision tout son sens.

Quelle tristesse!

Quelle tristesse, oui! Et c'est ça l'union sacrée?

GASTON PICARD.

## COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITÉ

« Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui », dit un alexandrin-proverbe de chez nous. Et cette vérité ne vaut pas seulement pour les écrivains, les artistes et les artisans, mais pour les chefs d'Etats, les créateurs d'empires. Il n'y a pas d'exemple, depuis les grands conquérants de l'Antiquité, les Alexandre, les Darius, jusqu'aux plus modernes héros, qu'une agglomération hâtive de territoires, arrachés par une suite de victoires ou de spoliations, ait jamais duré. Tous les hommes qui se crurent investis d'une mission divine, pour accroître l'étendue de leur patrie, furent malfaisants, en définitive. Les vrais administrateurs de peuples, ceux dont l'œuvre s'est révélée utile, ont toujours été plus modestes. Ils mirent une sage persévérance à réaliser des objets limités. Ils savaient que nous ne pouvons faire plus, ni mieux, qu'apporter notre pierre à l'édifice. Et sans doute étaient-ils capables — je ne dis pas de rire — mais de sourire... Sourire, c'est le propre des esprits sains, bien équilibrés. Au contraire, les exaltés, les assoiffés de gloire, qui bouleversèrent le monde, répandirent le sang à profusion, furent tous tristes, ou d'une gravité sinistre. S'il leur arrivait de rire, ce n'était que nerveusement, hystériquement, par accès. Le Fuhrer, que l'on a vu s'esclaffer comme un enfant, en se tapant les cuisses, aux spectacles des jeux du cirque ou du music-hall, est totalement privé du pouvoir de plaisanter, nous apprend M. Otto Strasser, dans *Hitler et moi*. Son sel attique, c'est du poivre rouge. Il se prend « bestialement au sérieux », a noté, d'autre part, M. Neville Henderson dans le *Livre blanc* britannique. Le contraire m'eût étonné. Déjà, on le sait, Napoléon était dénué d'ironie. Tout jugement moqueur, tout retour de cri-

tique lucide sur soi-même était impossible à l'auteur de ce propos cynique : « J'ai deux cent mille hommes de rente par an. » Qu'on le remarque, enfin : c'est au pays le plus humoristique de la planète, en Angleterre, que les agitateurs, soi-disant providentiels, sont le plus rares, et que la dictature a le moins de chance de réussir. On y chérit les excentriques; mais les névropathes atteints de la folie des grandeurs s'y font difficilement passer pour des génies. C'est mauvais signe pour une nation quand son enthousiasme se déclenche au contact d'un illuminé.

Cet ogre allemand, toujours insatiable, et qui dévore les petits pays comme l'autre croquait les petits enfants, n'est-ce pas chose singulière qu'il s'attendrisse sur une fleur ou un papillon? Un *lied* lui arrache des larmes, et il met sécher des myosotis entre les pages des romans sentimentaux qui sont sa lecture préférée. Un complexe d'infériorité l'oblige à réclamer sans cesse de nouveaux territoires, au nom de son droit à ce qu'il appelle un « espace vital »; il se croit frustré, et se plaint d'être victime de la malveillance ou de l'hostilité quand on s'insurge contre ses prétentions... Il voudrait être aimé de ceux qu'il persécute. Faut-il avoir le cœur endurci pour lui garder rancune! (Il est tellement convaincu de sa bonté.) Alors qu'il n'oublie pas les plus vieux griefs, comme l'a constaté Henri Heine, il s'étonne qu'on lui rappelle la violence à laquelle il s'est livré, la veille même, quand il s'avise de vous faire risette... Et qu'il est malotru, ce délicat! Comme ses plaisanteries sont balourdes! J'ai sous les yeux la reproduction du faire-part injurieux que la propagande germanique a adressé aux Tchèques, en 1938, pour leur annoncer la mort de leur patrie. La goujaterie l'y dispute à l'ineptie. Ces gens croient comme des brutes aux choses sacrées qu'ils tournent en dérision. Mais c'est le propre du sadisme de présenter à l'observation des psychiatres des contrastes aussi déconcertants. « Ce formidable agneau », disait Victor Hugo, de Marat. La sensiblerie a pour envers la cruauté. Celui-là qui éprouve un plaisir morbide à s'émouvoir peut aussi bien passer la mesure dans un sens que dans un autre.

Ainsi, le destin s'est prononcé, qui semble se plaire, depuis

si longtemps déjà, à bafouer les honnêtes gens, à les désespérer, à les dégoûter : malgré son héroïsme, ses victoires, la Finlande s'est soumise à la volonté des Russes et des Allemands. M. Akkila, le président de la diète finlandaise, l'a dit sans ambages : « Nous avons dû faire cette douloureuse constatation : la Norvège et la Suède se sont déclarées prêtes à défendre les armes à la main le passage par leur territoire des troupes qui auraient pu nous sauver. » Il manquait à la patrie de Mannerheim de subir le sort, imposé par l'exemple du Sauveur, à tous les saints, les héros, celui de connaître la trahison avant de subir le martyre. Mais le mot de Hamlet me revient à l'esprit en présence du drame qu'entoure encore tant de mystère : « Il y a quelque chose de pourri... » Il semble que la corruption dénoncée par le prince de Danemark se soit étendue à tous les pays scandinaves. Une amie, qui fit un voyage en Suède voilà trois ans, me le disait : « Ce pays est parvenu à un degré de raffinement que l'on ne peut pas soupçonner. Le luxe que l'on voit ici a quelque chose qui m'effraye. Il est proprement diabolique. Ceux que l'on appelait, jadis, les « Français du Nord » s'étaient fait la vie trop douce pour témoigner de vertus spartiates. Leur régime politique est le socialisme, de surcroît, et nous savons, par le prix Nobel qu'ils ont fondé, qu'ils sont pacifistes. Mais l'abstention de son pays n'a-t-elle pas hâté la mort de Selma Lagerlof, de cette romancière dont la grande voix rappelait fièrement à la Suède ses traditions, l'idéal héroïque chanté par ses vieilles sagas?

M. Bernard de Vaulx vient de publier, fort à propos, des textes choisis de Joseph de Maistre, avec une excellente introduction. Je l'en félicite. Ce sont pages à méditer. Témoin ces lignes sur la valeur de l'expérience historique, qui contredisent les propos, d'un élégant scepticisme, de M. Paul Valéry : « Il faut toujours rappeler les hommes à l'histoire, qui est le premier maître en politique, ou pour mieux dire le seul (...) Si un être d'un ordre supérieur entreprenait *l'histoire naturelle* de l'homme, certainement c'est dans l'histoire des faits qu'il chercherait ses instructions (...) L'histoire est la politique expérimentale, c'est-à-dire la seule bonne. » Comme

c'est vrai; et comme on déplore — quand on songe aux fautes commises par oubli des événements où l'Allemagne et la Russie ont révélé leur caractère — que nos hommes d'Etat n'aient pas assez lu celui dont Baudelaire disait : « Il m'a appris à raisonner. »

En réponse à ce que je disais, dans ma dernière chronique, des épouses qui entretiennent une correspondance trop suivie avec leur mari mobilisé, une jeune femme m'écrit : « Ne blâmez pas celles de mes sœurs en infortune qui tiennent, ainsi, en haleine le cher absent... Si vous saviez quelles joies j'ai connues lors des permissions de Pierre, grâce aux lettres câlines, tendres, ardentes que je lui adressais quotidiennement. Une nouvelle lune de miel nous était réservée, et plus savoureuse que la première, qui remonte à onze ans, déjà. Dans « le civil », Pierre avait ses occupations, si absorbantes qu'il se désintéressait de moi. Je l'ai eu tout entier durant deux fois dix jours. Il ne pensait qu'à s'amuser, qu'à *m'aimer*. Ai-je besoin d'insister sur ce que ce mot signifie? Pierre s'est instruit dans un art où je puis bien vous avouer qu'il était inexpert ou trop réticent; auquel il ne s'était jamais appliqué, faute de loisirs, je pense... Ce sont les loisirs qui font les grands voluptueux comme ils font les grands poètes. (Rappelez-vous la remarque de Baudelaire.) Enfin, la peur de ce que vous savez était entre nous, et l'amour est le frère de la mort. »

« Pièges à feu » — « Chien méchant » — « Danger », c'est assez de ces avertissements, peut-être fallacieux, au pied d'un frêle grillage, pour arrêter les maraudeurs dans les campagnes. Le vaurien qui médite un mauvais coup n'aime pas d'être dûment averti des risques qu'il court. Mais les petits peuples auraient de moindres raisons de trembler s'ils prenaient soin de fortifier leurs frontières. On l'a vu en Carélie : quelques poignées d'hommes résolus peuvent tenir en échec des armées derrière une ligne de défenses solides. Plus sûrement encore une grande nation est-elle justifiée de se croire à l'abri d'une attaque brusquée quand des forts souterrains, des obstacles contre les chars, des barbelés, des tranchées

l'entourent d'une double ou triple ceinture. Ainsi garantie contre les convoitises de voisins — incapables de « faire avec ce qu'ils ont », comme dit le populaire — et qui pensent anachroniquement que la prospérité s'acquiert par les conquêtes, la France ne sera-t-elle pas amenée, tôt ou tard, à modifier sa politique européenne?...

Ce monsieur, qui venait d'acheter un billet de la Loterie Nationale, je l'ai vu — comme les canons de la D. C. A. tiraient contre un avion allemand — se refuser à s'abriter sous une porte cochère. Je lui ai crié : « Prenez garde à la chute des éclats! » — « Bah! Paris est grand, m'a-t-il répondu. Il y a plusieurs milliers de chances contre une pour que je sois indemne. » Il ne fut pas blessé, *cette fois,* il est vrai. Il ne gagnera peut-être pas, non plus, le gros lot lors du prochain tirage... D'évidence, il a foi dans sa chance; et sans doute est-ce la raison pourquoi il ne recourt au calcul des probabilités que pour le faire jouer à son avantage.

Cassive vient de mourir. Je n'oublierai jamais son jeu endiablée; la façon dont elle passait sa jambe gainée de noir, ennuagée de dentelles froufroutantes, par-dessus le dossier d'une chaise : « Hé! allez donc! C'est pas mon père! » Mais ceux qui ont connu cette interprète de la *La Dame de chez Maxim's* ont-ils pensé qu'elle incarnait une manière d'héroïne surréaliste, bien avant l'énonciation des principes de l'école qui porta ce nom? J'ai connu Georges Feydeau, qui m'a montré un jour, avec orgueil, le bureau sur lequel il écrivit son chef-d'œuvre loufoque. Il prétendait qu'il faut « plus de génie » (je respecte le superlatif) pour créer un vaudeville que pour rimer *Le Cid* ou *Athalie*... Un tel propos n'eût pas été désavoué par « Dada ». Au vrai, la chose est plus vieille que le mot dont l'étiquetèrent ceux qui ont cru l'inventer, et qui n'ont fait que la rajeunir. Cette façon d'exalter le réel en le déformant par le burlesque, on la trouve dans certaines pages de Rabelais dont le géant se rapetisse à volonté, dans maints poèmes des « grotesques » et dans l'*Ubu-Roi* d'Alfred Jarry — sans remonter jusqu'à Aristophane. Rien de nouveau sous le soleil. « C'est imiter quelqu'un que de planter des choux »...

et de marcher la tête en bas et les pieds en l'air. Tout n'est qu'affaire de mode ou de « modernité », comme disait plus noblement le poète des *Fleurs du Mal.* En littérature, en art en particulier, on prête une apparence d'originalité aux inventions les plus caduques en les habillant au goût du jour.

JOHN CHARPENTIER.

## *MUSIQUE*

Premières auditions : Concerts Pasdeloup : *L'Arbre entre tous*, pour chœurs et orchestre, poème de Jules Supervielle, musique de Florent Schmitt. — Basler Kammerchor et Kammerorchester : *La Danse des Morts*, poème de Paul Claudel, musique d'Arthur Honegger, victime des « Informations de la Radio Française ». — Société des Concerts : *Intermezzo* de Marcel Delannoy.

Le bel ouvrage de MM. Jules Supervielle et Florent Schmitt dont les Concerts Lamoureux, sous la direction de M. Albert Wolff, ont donné la première audition (avec le concours de la Chorale des Professeurs de la Ville de Paris) était destiné à une exécution de plein air, le 21 septembre, pour célébrer l'anniversaire de la République. Les événements ont fait évanouir ces projets officiels. **L'Arbre entre tous** — c'est le titre de l'œuvre nouvelle, — reste debout dans la tourmente. Présage heureux : cet arbre est le symbole de la France et de la Liberté.

Le poème de M. Jules Supervielle est d'une belle clarté : il n'enveloppe point d'obscurité les développements et le commentaire laissés au musicien. Cette idée, c'est que la France s'est épanouie comme un arbre géant qui « s'élève au-dessus de nos joies et de nos peines ». Il a grandi si bien que, de son faîte, on découvre l'Europe et la terre entière. « Mais l'arbre entre tous, oubliant sa grandeur, pour être l'arbre de tous, se fera petit pour entrer dans nos cœurs; c'est l'arbre très chevelu de la famille française ». Des feuilles et des bourgeons nouveaux l'ont couvert. Comme les autres arbres, au printemps, l'arbre géant a fait « sa révolution », et « c'est l'arbre de Valmy et des quatre saisons ». C'est l'arbre de la Marseillaise. « Demandez à nos bois, à nos montagnes, à nos plaines, au silence des lointains, comme à celui de nos morts, a-t-on besoin d'une voix pour témoigner que l'on aime? Demandez-le au vent de l'avenir, au vent de liberté qui souffle et qui

anime nos drapeaux... » Et le poème s'achève sur les mots de Liberté et de Victoire.

M. Florent Schmitt a daté sa partition, qui porte le n° d'opus 95 : *Pyrénées, août 1939*. Pressentaient-ils la bourrasque qui allait se déchaîner, le poète et le musicien collaborant à l'œuvre nouvelle? Le vent qui souffle à travers les rameaux de l'arbre qu'ils ont dressé est, en tous cas, prophétique. On y verrait volontiers une allégorie; on y trouverait un écho de nos espoirs, un témoignage de notre volonté, si l'on ignorait cette date : août 1939. Mais cet espoir et cette volonté, pourquoi ne se seraient-ils pas manifestés *avant* le 2 septembre? L'arbre n'était « invisible » alors qu'aux aveugles qui, niant la lumière, refusaient de le voir : un hymne à « la Famille française » et à la Liberté convient à tous les temps.

L'ouvrage débute par une fanfare, confiée d'abord à quatre cors, auxquels bientôt les trombones mêlent leur voix puissante. Ce large chant s'épanouit et s'accélère dans un tutti précédant l'entrée du chœur. La première phrase est chantée doucement, mais elle aussi s'enfle, grandit, et s'apaise pour dire presque mystérieusement ces mots : « une moitié légendaire, l'autre moitié parmi nous », qui expriment la continuité de la race, le lien invisible du passé et de l'avenir. Puis l'orchestre frémit et une voix de soprano solo se détache pour une large et belle phrase qu'elle répète avant de se fondre à nouveau dans le chœur. Un mouvement plus rapide, à trois temps, succède à cette accalmie. La musique s'amplifie comme grandit l'arbre symbolique. Elle est agitée du grand vent qui, au temps de Valmy, souffla sur le monde. Et, après une autre accalmie quand le poème parle du silence des lointains et de celui des morts — c'est la conclusion presque brusque de ce magnifique ouvrage.

Le plan n'est pas sans analogie avec celui du *Psaume*, où la voix de la soprano s'élève aussi, vers le milieu. Analogie qui d'ailleurs est plus profonde qu'il ne semble au premier abord : un chant de liberté est aussi un cantique, un hymne de foi; à trente-cinq ans d'intervalle, le musicien retrouve un sujet pareil à celui qu'il a traité au début de sa carrière, et pour écrire *L'Arbre entre tous,* il montre une vigueur toute pareille, toute juvénile, mais accrue de son expérience sans

en être alourdie. Exemple rare et magnifique : dès la première phrase, dès l'entrée des cors, l'œuvre est signée, comme on dit. La matière sonore porte l'empreinte d'un maître dans l'art de pétrir et de modeler les sons. Les moindres dessins rythmiques sont marqués de sa main puissante. On ne saurait dire si telle page de *L'Arbre entre tous* est ou non contemporaine de telle page de *La Tragédie de Salomé* — une même sève circule dans toute cette production d'un musicien qui a su se renouveler sans cesser de demeurer égal à lui-même.

M. Albert Wolff a donné tous ses soins à l'exécution de *L'Arbre entre tous* et mis en relief, avec son habituelle pénétration, les beautés de cet ouvrage. La Chorale des Professeurs de la Ville de Paris — et le soprano, Mlle Paulette Cohan, — méritent de vifs éloges. La Chorale a rendu hommage à son chef éminent, M. Roger Ducasse, en exécutant avec une rare perfection la *Sarabande* et le *Joli Jeu du Furet*. Il serait injuste aussi de ne pas remercier M. Albert Wolff pour avoir inscrit à son programme la noble *Symphonie* de Paul Dukas, et pour l'interprétation qu'il en a donnée.

§

Je me proposais de rendre compte de **La Danse des Morts**, que M. Arthur Honegger a écrite sur un poème de M. Paul Claudel, et qui a été montée à Bâle, par le Kammerchor et le Kammerorchester, avec tout le soin que M. Paul Sacher apporte à ses exécutions. La Radiodiffusion française avait en effet annoncé le « relais » de Bâle sur les postes de la Tour Eiffel et des P. T. T. Ce relais a été interrompu pour donner les Informations officielles. Une fois encore la musique est traitée par le service des Informations avec ce mépris grossier dont il est impossible de tolérer les manifestations sans protester. Qu'un poste « passe » les sacro-saints « commentaires » à l'heure dite, soit, mais que l'ensemble du réseau reste à la disposition de ce service, qu'on interrompe brutalement l'audition d'une grande œuvre musicale pour faire entendre la voix du speaker avec accompagnement de tambours et clairons, il y a dans ces procédés béotiens une grossièreté

(je répète ce mot : il n'en est pas d'autre) dont on rougit pour la France.

Lorsque la *Jeanne au bûcher* de MM. Claudel et Honegger fut donnée à Bâle, le poète eut l'occasion de revoir la fameuse *Danse des Morts* de Holbein. Aussitôt il conçut l'idée de la cantate qui vient de nous être révélée, et qui est comme une paraphrase de la Prophétie d'Ezéchiel. Le Prophète, donc, sent sur son épaule la main du Seigneur, et il est mené dans une campagne toute pleine d'ossements. Et le Seigneur lui dit : « Fils de l'Homme, crois-tu que ces os doivent revivre? » Ezéchiel répond : « Toi, Seigneur, tu le sais. » Et Dieu réplique : « Prophétise sur ces os, et dis-leur : Os desséchés, voici ce que dit le Seigneur Dieu. Je vais envoyer l'esprit en vous; je ferai naître sur vous des nerfs, des chairs, j'étendrai de la peau par-dessus, je vous donnerai un esprit et vous vivrez, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. » Ezéchiel assiste à l'accomplissement de la prophétie. Les ossements se rejoignent, s'articulent, s'étoffent de muscles et se vêtent de chair. Les morts se lèvent et s'assemblent « tout droits sur leurs pieds ». Ils forment une immense armée. Dieu commande encore au prophète de prendre un morceau de bois et d'écrire dessus pour Juda et pour Israël, et puis de prendre un autre morceau de bois et d'écrire dessus pour Joseph et pour Ephraïm; et enfin d'approcher ces deux morceaux de bois l'un de l'autre, afin que dans sa main ils deviennent un seul morceau. Car les douze tribus ne sont qu'un seul peuple, sur lequel régnera David, et elles n'adoreront qu'un seul Dieu.

Admirable thème proposé au musicien : il y a en M. Arthur Honegger toutes les qualités nécessaires pour traiter largement de tels sujets. L'auteur du *Roi David,* de *Judith,* de *Sémiramis* et de *Jeanne au bûcher* possède ce souffle et cette richesse d'invention qui font les grands musiciens, à l'aise où d'autres seraient écrasés. La manière dont il a traité la scène initiale de la résurrection est certainement une des pages les plus puissantes qu'il ait écrites. Et cette puissance est aussi sobriété. La résurrection des morts, la réunion de cette immense armée attendant que l'esprit vienne des quatre vents et souffle sur elle, est évoquée d'inoubliable manière.

Puis, commence la danse des morts. Des rythmes allégrement funèbres passent, — la *Carmagnole*, le *Pont d'Avignon*, *Entrez dans la danse*, *Il était une bergère*, se combinent finalement dans un contrepoint qui traduit la terrifiante mêlée. Cependant un solo de violon émerge de ce chaos, et bientôt une voix humaine se joint au chant des cordes. Jamais l'art de M. Honegger n'est allé plus haut que dans ce chant.

Hélas! ce fut le moment où les puissances des ténèbres décidèrent que ce soir-là nous n'en entendrions pas davantage. Mais nous avons eu tout ce qui pouvait nous faire regretter qu'on ne nous donnât pas davantage. Et ce fut assez pour que nous ayons aujourd'hui le droit d'annoncer la naissance d'une grande œuvre.

§

La Société des Concerts qui fut la première à reprendre son activité cette saison et à monter des œuvres nouvelles importantes (comme le beau *Requiem* de M. Guy Ropartz) nous a donné la primeur d'un ouvrage symphonique de M. Marcel Delannoy. Jamais titre n'a semblé mieux justifié que celui d'**Intermezzo** donné par le musicien à cette pièce, où s'exprime avec une rare convenance le sentiment d'inquiétude que nous avons tous ressenti dans la période de vingt ans étendue entre les deux guerres. La musique, mieux que tout autre art, sait dire ces choses que les mots ou les images, même allégoriques, expriment avec trop de brutale netteté. Sentiments complexes faits d'espoirs, d'élans, de doutes, de mélancolie: la musique pure est ici dans son vrai domaine. Elle n'a pas à peindre : elle suggère, et c'est miracle comme elle parvient à tout dire.

M. Marcel Delannoy a montré dans cet *Intermezzo* toutes les qualités qu'on lui connaît. D'abord, la sincérité : on sent, en l'écoutant, qu'il a pris la plume parce qu'il avait vraiment quelque chose à confier au papier réglé, et que l'ouvrage a jailli de son cœur autant que de son esprit. Je crois que cet *Intermezzo* comptera parmi ses meilleures pages. On en aimera non seulement l'inspiration, mais aussi l'écriture — fond et forme. Parvenu à la maturité de son talent, Marcel Delannoy tient toutes les promesses de ses débuts : non seu-

lement la course déjà longue qu'il a fournie ne l'a point essouflé, mais il se renouvelle avec une aisance dont on le félicite grandement. Son *Intermezzo* a été présenté par M. Charles Munch avec les soins les plus attentifs au cours d'un concert qui fut un véritable enchantement. M. Lazare Lévy y donna du *Concerto* en *ré mineur* de Bach une interprétation qui restera dans le souvenir de tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre.

RENÉ DUMESNIL.

## *COSMOGRAPHIE*

**Les astéroïdes inférieurs et les épidémies.** — L'article que j'ai publié (1) sur les perturbations météorologiques et les bouleversements d'ordres divers, physiologiques et psychologiques, qui accompagnent les irruptions d'astéroïdes inférieurs dans notre atmosphère, a provoqué des observations et des critiques auxquelles je crois nécessaire de répondre.

Je tiens à mettre hors du débat ma personnalité et mes convictions, qui n'ont rien à faire dans une polémique de ce genre où il s'agit simplement de constater des faits dont l'authenticité n'est pas discutable, et d'essayer d'en tirer les conséquences qui paraissent s'imposer.

Les anciennes chroniques signalent un grand nombre de faits qui sont relatifs à une action particulière que les météores cosmiques paraissent exercer sur les êtres vivants et sur l'organisme humain en particulier. Il en résulte que « souvent les épidémies, les pestes, les épizooties ont eu pour sinistres présages de violents tremblements de terre, d'affreuses tempêtes ou *des feux extraordinaires apparus dans le ciel* (2) ».

Les documents historiques de tous les pays et de toutes les époques ne laissent aucun doute à ce sujet : *la peste* a accompagné la plupart des tremblements de terre dont on a gardé le souvenir depuis l'an 30 avant J.-C.

Le quatorzième siècle paraît avoir été plus cruellement éprouvé que les autres : des phénomènes étranges, la perturbation de l'ordre

(1) *Mercure de France* du 1er juillet 1939.
(2) Général Chapel.

des saisons, des tremblements de terre accompagnés de tempêtes affreuses, d'inondations extraordinaires et suivis de la famine et de *la peste,* vinrent plusieurs fois désoler et décimer l'humanité. (*Annuaire des Vosges.*)

C'est en 1348 qu'apparut en Europe la grande peste connue sous le nom de « peste noire » : pendant quinze jours, des tremblements de terre ébranlèrent toute l'Europe et renversèrent plusieurs villes florissantes. D'après des chroniques de l'époque, « cette peste aurait pris naissance en Chine, et aurait été amenée par un *globe enflammé* qui avait embrasé plus de cent lieues de pays et avait corrompu l'air ambiant, lequel avait été envahi par un *nombre prodigieux d'insectes* qui se répandirent sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe ».

En 1360, même épidémie, « qui commença aussi en Asie par des tremblements de terre, accompagnés d'une épaisse fumée qui obscurcit la terre, et à la suite de laquelle il tomba une immense quantité de vers et d'insectes : l'épidémie se répandit sur tout le globe et fit périr le dixième de ses habitants ».

Voici maintenant des méfaits plus récents et qu'on peut attribuer à l'essaim des Léonides, dont les passages dans notre atmosphère ont lieu tous les 33 ans au commencement de novembre, et dont les derniers ont eu lieu en 1800, 1833, 1866, 1900, 1933.

En 1799, dans la nuit du 12 novembre, il y eut une chute exceptionnelle de météores sur une grande partie du globe, suivie d'une épidémie de peste en Egypte et de la terrible catastrophe de Cumana (de Humbold).

En 1833, toujours à la même époque, « des torrents d'étoiles filantes illuminèrent le ciel » et furent accompagnés d'ouragans, de trombes, de tremblements de terre et du choléra qui, à Paris seulement, fit 18.000 victimes.

En 1866, et 1867, nouvelle visite des Léonides avec les mêmes perturbations et catastrophes, pendant que l'épidémie sévissait sur l'Europe entière et faisait à Paris plus de 12.000 victimes.

Les autres essaims produisent également des effets désastreux.

Les années 1817-1818 qui sont marquées par l'apparition du choléra en France (3), de même que l'année 1854 où sévit pour la troisième fois la terrible épidémie, correspondent à des visites d'essaims secondaires, qui produisirent les bouleversements qui accompagnent généralement ces dangereux météores.

Il est intéressant de remarquer que les philosophes anciens avaient reconnu les relations étroites qui unissent les apparitions de météores aux manifestations épidémiques.

Hippocrate, Celse et Galien pensaient que les épidémies devaient naître des intempéries de l'atmosphère.

Horstius avait remarqué que la peste était précédée par « les apparitions multipliées de traits de feu et d'autres météores ignés » dans les hautes régions de l'atmosphère.

Baglivus affirme que « la peste, les épidémies et les maladies inconnues succèdent fréquemment aux tremblements de terre ».

Faut-il croire que les astéroïdes nous apportent, avec les corps simples dont ils sont constitués, les microbes des maladies qu'ils semblent provoquer?

Sans doute a-t-on constaté qu'au cours des grandes épidémies, notamment de typhus ou de choléra, l'air ne se trouve modifié sensiblement ni dans ses propriétés chimiques, ni dans ses qualités physiques essentielles.

Toutefois, il est certain que l'air ambiant est altéré par les chutes de poussières cosmiques : les odeurs sulfureuses ou pestilentielles en sont une preuve, les suffocations et maux de tête en sont une autre.

Il semble possible de faire la lumière à cet égard : les laboratoires de bactériologie ne pourraient-ils reconnaître si les essaims cosmiques suivis d'épidémies introduisent dans notre atmosphère des germes qui ne s'y trouvent pas normalement, ou rendent nocifs ceux qui sont inoffensifs en temps ordinaire?

GÉNÉRAL CARTIER.
Cadre de Réserve.

(3) C'est la première.

## CHRONIQUE DE LA NATURE

VIE DES BÊTES SAUVAGES DE L'AFRIQUE. — Dr Emile Gromier : *La Vie des Animaux sauvages de l'Afrique* (Payot, édit.). — Ivan T. Sanderson : *Bêtes rares de la Jungle africaine* (*ibid.*). — A. H. Flassch : *De la Brousse au Zoo* (*ibid.*). — Mémento.

**Vie des bêtes sauvages de l'Afrique.** — L'Afrique, île énorme et compacte, que seul un cordon ombilical, fait pour être tranché, retenait au continent, plantée dans un majestueux isolement au milieu des mers, et qu'une mer de sable défendait encore contre l'Europe avide, l'Afrique était bien faite pour conserver longtemps la plus belle faune terrestre, pour figurer, comme dans les atlas naïfs, un paradis des bêtes sauvages.

Quand on songe à l'accueil que, dans certains districts inexplorés, les animaux firent aux hommes, accueil qui était au pire l'indifférence, sans hostilité ni crainte, mais presque toujours une curiosité, une fascination toutes prêtes à se muer en confiance et en amitié... Mais à quoi bon y songer? le premier coup de feu dissipa le prodige. Pourquoi les hommes qui entraient en Afrique eussent-ils voulu ce que, de tous temps, tous les hommes avaient refusé? — Il n'y eut plus que du gibier et des chasseurs, et comme ces chasseurs étaient presque tous d'affreux trafiquants, nulle terre sans doute ne connut plus abominables massacres. Il est permis de parler au passé. Mais il était grand temps. Au prix de mille peines et de beaucoup d'argent, on s'efforce de recréer ce qu'il eût été trop simple et trop beau de laisser subsister. Enfin, on peut espérer déjà, grâce aux réserves, que sinon l'Afrique entière, du moins certains territoires, retrouveront cet aspect de paradis naturel où les oiseaux, les singes mènent leur vie aérienne, où les troupeaux d'éléphants voyagent ou vagabondent, dans la paix d'avant les hommes.

Ce problème si urgent, si grave, que constitue la protection des animaux sauvages et la préservation de certaines espèces près de disparaître, ce vrai problème de civilisation, ne cesse de tourmenter les amis des bêtes (il faut bien compter parmi eux les vrais chasseurs), les fervents de la nature libre, et généralement tous les hommes qui ont le sentiment de leur responsabilité. Sur ces questions souvent

confuses, diffuses, mal connues en tout cas, le Dr Emile Gromier a apporté des précisions consolantes. Les règlements de chasse limiteront strictement désormais le nombre des pièces (qu'on m'excuse, c'est le terme) à abattre; le tir des femelles et des jeunes sera rigoureusement interdit, et les sanctions seront sévères. « On ne conçoit pas de vraie civilisation sans l'épanouissement des arts et des lettres, la conservation des monuments du passé, la protection des sites et des animaux dans leur cadre naturel. »

On ne saurait mieux dire, et on ne saurait non plus, quand on évoque la vie de la faune africaine, se dispenser de citer le Dr Gromier dont les ouvrages sont désormais classiques.

Avec son premier livre (dont le titre devait servir de titre général à ses ouvrages), **La Vie des Animaux sauvages de l'Afrique,** le Dr Gromier a fixé des traits, des scènes, décrit des aspects et des mœurs, avec tant de vérité et de précision qu'il faudra, je crois, toujours s'y reporter. Dans son chapitre initial il nous donne une vue de la grande terre africaine dans l'espace et le temps; on y voit non seulement la forêt et la savane telles qu'elles sont, mais on assiste à leur naissance et à leur croissance; on assiste aussi aux métamorphoses des saisons, à la vie puissante et mouvante des grandes herbes, des arbres, des fleurs extraordinaires, des bêtes enfin.

Le Dr Gromier est chasseur; mais chez lui le goût et le respect de la vie dominent. Plus il va, d'ailleurs, plus il pratique une sorte de chasse à quoi il voudrait convertir ses lecteurs : la chasse à l'objectif et à la caméra. « Combien plus durable, dit-il, est la satisfaction du naturaliste photographe. Il regarde vivre son animal, il cherche à fixer sur la plaque ses gestes et ses attitudes... » Puisse-t-il convaincre. En tout cas, le Dr Gromier a rapporté, de ces chasses innocentes, d'admirables trophées : des photographies saisissantes, émouvantes, où les bêtes sont saisies en pleine nature, ainsi cette troupe d'une soixantaine d'éléphants paissant au sommet d'une montagne. On envie l'homme qui a connu ce spectacle. Et que n'a pas vu, découvert, quelles révélations bouleversantes n'a pas faites ce chasseur sans fusil dans sa quête passionnée! On sent que les éléphants ont, plus que tous autres, son admiration et sa tendresse. Il est le seul Blanc, le

seul homme peut-être, qui ait vu, au cœur de la forêt primaire, s'aimer les éléphants. Il a assisté à leurs travaux et à leurs jeux, il a découvert et nous découvrons après lui avec émerveillement, mille preuves, mille manifestations d'intelligence, de courage, d'une fraternité, surtout, sans égale dans la création. Je ne finirais pas d'en citer des traits. La vie sociale, ou mieux la vie familiale des éléphants, si développée, connaît les plus admirables vertus : dévouement, protection des jeunes, tendresse, fidélité. Les éléphants sont parmi les rares animaux qui n'ont pas de répugnance ou d'hostilité envers les faibles, les blessés, les malades. Ils ne s'abandonnent guère dans le danger; si l'un d'eux est victime de quelque traquenard, ses compagnons reviennent vers lui; ils l'entourent, semblent l'exhorter; ils l'aident à se relever, et flanc contre flanc, l'étayant dans sa marche, fuient ensemble vers le couvert impénétrable.

Quand la balle a foudroyé l'animal, le jeu des hommes commence. On scie les précieuses défenses. Ceci n'est rien. Après, vient la curée. Le Dr Gromier, non sans répugnance, décrit la scène. Les noirs se ruent sur cette montagne de chair, enlèvent la peau, coupent la trompe; les uns crèvent le ventre avec leur couteau, introduisent dans la fente une feuille roulée, « toute une gamme de sons et de sifflements se produisent, allant de la petite flûte au trombone à coulisse ». Car ces divertissements, au contraire de ce qu'on pourrait croire, appartiennent à la race humaine tout entière et non aux seuls « civilisés ». Du ventre ouvert coulent les intestins énormes avec le sang. Les hommes font leur provision de viande, les femmes, les enfants, arrachent quelques lambeaux, et tous, bientôt, disputent le cadavre aux mouches vertes agglutinées, aux fourmis rouges. « Les noirs pataugent dans une boue rougeâtre, ils n'ont plus face humaine. »

La fin naturelle de l'éléphant, c'est autre chose, c'est une farouche solitude, interrompue par les amours, les longs et derniers voyages vers les grandes herbes des montagnes, l'ensevelissement au plus profond de la forêt.

Si le chapitre des éléphants est le plus important, le Dr Gromier consacre aux grands mammifères, rhinocéros, hippopotames, lions, élans, singes, des pages qui sont d'un

excellent naturaliste. Je veux dire d'un observateur scientifique, mais passionné avant tout de la vie. La faune africaine n'a pas de meilleur peintre, et je dirais, si j'osais, de meilleur moraliste.

Le livre d'Ivan T. **Sanderson** fait avec celui du Dr Gromier un parfait et plaisant contraste. Le Dr Gromier nous donne une galerie de portraits des seigneurs de la brousse; Sanderson, lui, a déniché et croqué d'un trait preste tout ce que cette même brousse compte d'animaux mystérieux, singuliers et rares. L'auteur illustre ses notes de crayons qui ne sont pas un des moindres charmes du livre. Ces charmes sont vifs et nombreux.

Sanderson est un naturaliste parti à la recherche d'espèces rares ou tout à fait inconnues dans les muséums d'Europe. Et dans cette chasse, au prix de dangers, de risques et d'aventures sur lesquels il passe avec une délicieuse désinvolture, il rencontre les peuples les plus étonnants et il arrive qu'il fasse amitié avec certains. Il n'est pas de chapitre, presque pas de page, dont je ne voudrais détacher quelque anecdote, quelque trait. Au moins dirai-je quelque chose du gecko, ce petit lézard ami de l'homme, qui apparaît spontanément et mystérieusement dès qu'une demeure quelconque est habitée.

Certains geckos sont même si apprivoisés qu'ils viennent partager les miettes du dîner. Après des mois ou même des années d'absence, l'habitant peut revenir à son ancienne demeure et il verra le petit gecko apparaître près de son assiette, le fixant de ses grands yeux brillants...

C'est un tel hôte qui avait élu domicile dans le tiroir où étaient rangés les instruments du naturaliste. Il perdit même sa queue, coincée dans le compas. Mais c'est un accident fréquent chez les geckos; celui-ci ne s'en émut point et continua de défendre les habitants de la tente contre les insectes. Ainsi eut lieu son mémorable et héroïque combat contre une mante religieuse plus grosse que lui, guerrière terrible, toujours prête à livrer bataille, même à l'homme. Le combat s'acheva dans la tasse à thé de Sanderson, où le lézard se fût noyé sans le secours de l'homme. Aussi pour la première fois permit-il à l'homme de le toucher.

Parlerai-je encore des crapauds aux yeux de rubis, de la

vipère soufflante, du porc-épic à queue en pinceau, de la grenouille naine, et de sa cousine qui se couvre d'or vert, d'argent, de rouge-cerise, de mauve rose, et s'excite à s'enfler, ô La Fontaine! de l'antilope à taille de lapin, de l'écureuil volant, du caméléon-magicien qui se rend invisible. C'est de la féerie? — Eh! oui, c'est de la féerie, et de l'histoire naturelle aussi. Ce naturaliste est un poète, non seulement il sait observer, mais il sait voir. Il a enfin pour parler des bêtes ce ton inimitable des anglo-saxons, où l'humour et la sympathie vite nuancée de tendresse se mêlent et se tempèrent. C'est un livre savant, et c'est un livre ravissant. C'est aussi un livre grave, avec des accents passionnés. J'aime la philosophie de Sanderson. En voici un trait. Couché sous des feuillages, le narrateur, grâce à une longue patience, était parvenu à percer les mystères de la vie sociale de certains rats. Et voici ce qu'il dit : « Je me mis à prier, chose que je n'avais jamais faite auparavant et que je n'ai jamais pu recommencer depuis. Je priais je ne sais pas qui... tous les gens ou les choses qui m'avaient permis de voir ce que je voyais, toutes les forces infinies... qui s'étaient conjuguées pour produire la beauté indescriptible du spectacle qui se déroulait devant mes yeux. J'étais reconnaissant de pouvoir contempler une telle perfection avant que la bestialité sordide de notre race ne la balayât pour faire plus de place à sa saleté et son malheur organisés. Devant moi apparaissait un monde si parfait, si éternel, que je me sentis étreint par une émotion qui aurait pu me faire éclater en larmes et en rire presque joyeux tout à la fois. » Je souhaiterais avoir laissé apercevoir quelque chose de la richesse d'observation et d'émotion dont ce livre est comblé.

Avec **De la Brousse au Zoo,** M. A. H. Flassch a rédigé le carnet de route de l'Expédition Urbain au Sahara, en A. O. F., en A. E. F. et au Cameroun. C'est du reste le sous-titre du livre; Il est juste d'ajouter que l'historiographe y a mis beaucoup du sien, et du meilleur de soi : vif sentiment de la nature, sympathie pour les bêtes, curiosité et observation des hommes, des mœurs et des rites.

Le professeur Achille Urbain est un des hommes qui connaissent le mieux les animaux sauvages et qui ont le plus

contribué à faire avancer cette connaissance. Ce n'est pas un savant de cabinet. Je veux dire qu'il quitte sa chaire ou son laboratoire chaque fois qu'il en éprouve la nécessité ou le désir. C'est que les objets de son étude ne l'attendent point sur les rayons des bibliothèques ou dans les cages de verre des muséums : ils courent librement à travers les jungles et les forêts des cinq continents. La belle science que celle de M. Urbain, et le beau métier! La zoologie est à peu près achevée; par elle, la création animale est classée, cataloguée, mise en fiches, planches et accolades. Reste une autre étude, la plus passionnante, et qui est, pour longtemps encore, grande ouverte : l'éthologie. Déchiffrer, à la lumière de l'intelligence humaine, la leçon que les bêtes donnent en vivant! N'est-ce pas admirable? Le Pr. Urbain est, cela va sans dire, le titulaire de la chaire d'éthologie du Muséum d'Histoire Naturelle, son enseignement est nourri de l'observation directe de la vie. Vous aimerez le suivre jusque dans les dangers et les courses pénibles, et assister à la poursuite et la capture de ces autruches, de ces antilopes, des jeunes éléphants, qui sont peut-être aujourd'hui au nombre de vos amis, pour peu que vous hantiez le jardin zoologique de Vincennes dont, avec des moyens matériels plus réduits, on s'en doute, que dans aucun autre pays, sans souci non plus de présentation à grand spectacle, le Professeur Urbain a fait un des plus beaux, sinon le plus beau jardin d'animaux du monde.

Mémento. — Dr E. Gromier : *La Vie des Animaux sauvages de l'Afrique : II. La faune de Guinée; La Vie des Animaux sauvages du Cameroun; La Vie des Animaux sauvages de l'Oubangui-Chari* (Payot, édit.). — Georges Trial : *Okoumé* (éd. « Je sers »); un récit qui se recommande par son accent de vérité et d'authenticité. L'exploitation des forêts africaines et... l'exploitation des noirs par certains Blancs et certaines Compagnies. Ecœuré, révolté, le narrateur quitte son métier pour vivre d'une vie libre et primitive. De belles pages, sincères et fortes. — A. Demaison : *La Vie privée des Bêtes sauvages; La vie des noirs d'Afrique* (Bourrelier). Pour la collection « La Joie de connaître », M. Demaison a donné, sous une forme volontairement accessible et rapide, des portraits d'animaux, des études sur les peuplades africaines. Selon lui, dans deux ou trois cents ans, la race noire aura totalement disparu, « ab-

sorbée » par la race blanche. Ce qui n'empêche pas l'ambition des noirs — c'est Sanderson qui en témoigne — de devenir les « maîtres du monde ». Eux aussi! Mais sait-on qu'une autre race par sa fécondité, son accroissement, son adaptation prodigieuses, pourrait bien ravir à l'homme — Blanc ou Noir — ce glorieux empire? C'est la race des rats.

YVES FLORENNE.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

DOCUMENTS BAUDELAIRIENS. — Une lettre inédite d'Alfred de Vigny au maréchal Magnan. — Réplique à M. Hughes. — La mort de Balzac.

**Une lettre inédite d'Alfred de Vigny au maréchal Magnan.** — Un document baudelairien, une lettre de Vigny, et où il n'est nullement question de Baudelaire, hum!... évidemment on pourrait me chicaner sur cette présentation, et je ne me tirerais peut-être pas de la discussion à mon avantage... Mais d'abord on sait quelle sympathie réciproque jetait le pont entre le poète d'*Eloa* et celui des *Fleurs du Mal*. De plus il s'agit ici de la réception du Père Lacordaire, et c'est au fauteuil du Révérend Père, dans lequel il admirait un *catholique-romantique* et un grand rhéteur, que Baudelaire posa sa candidature en 1861. Enfin, l'obligeante communication de cette lettre, je la dois à Mme Le Josne, la propre belle-fille du commandant Le Josne qui, à partir de 1860 environ, compta parmi les grands amis de notre poète et, au cours des années de Bruxelles, resta au nombre de ses correspondants les plus fidèles comme les plus dévoués... N'y a-t-il pas là bien des circonstances atténuantes à mon impudence? D'ailleurs, en tout état de cause, une lettre inédite d'Alfred de Vigny ne constitue-t-elle pas une bonne fortune pour le lecteur?

Voici donc cette lettre, qui était restée aux mains du Commandant, il y a quelque quatre-vingts ans, sans doute du fait qu'il remplissait alors les fonctions d'aide-de-camp ou d'officier d'ordonnance, je ne sais au juste, auprès du maréchal Magnan :

Mon cher Maréchal,

J'espérais bien vous faire une surprise. — Depuis le jour de son élection, il y a huit mois, le Père Lacordaire n'est que : *ondoyé*

académicien. — Il sera *Baptisé* le 24 janvier par Mons[r] Guizot, de la religion *prétendue Réformée* comme l'on disait sous Louis XIV (1). — Vous comprenez bien la curiosité de mes belles cousines qui de tous les châteaux de Touraine et de Beauce, m'ont écrit dès le jour de l'élection pour réclamer leurs billets. — J'en recevrai deux comme tous les membres de l'Académie Française et j'en ai je crois promis dix.

Je ne sais pas comment se fera la multiplication de mes billets. Mais avant de promettre, je suis assuré du vôtre qui est *infaillible.*

Jeudi dernier j'ai visité moi-même les bureaux du Secrétariat Général de l'Institut et j'ai reçu l'assurance que *par avance* votre billet du centre (ce sont les meilleurs) vous serait scrupuleusement adressé, étant depuis 8 mois réservé.

Comme il n'y a point de stalles, il faut bien que je vous donne la consigne qui est de vous rendre à l'Institut *à une heure moins un quart* au plus tard, afin que l'invasion des plus belles dames pénitentes du Père Lacordaire ne vous empêche pas de vous placer en face de lui. Choisissez, si vous le pouvez, les places voisines de la statue de Sully qui est en face de l'auteur. — Vous voyez que je tiens à vous voir là, au moins dans le lointain, puisque je vous vois si rarement de près.

Voilà ce que j'ai fait : *proprio motu.*

J'espère que saint Dominique (2) m'en saura gré quelque peu.

Quant à moi je désire seulement que vous sachiez bien qu'il n'y a personne au monde qui vous puisse être plus parfaitement dévoué que moi.

C[te] ALFRED DE VIGNY.

§

**Réplique à M. Hughes.** — Je viens de lire la réponse dont M. Randolph Hughes a bien voulu m'honorer dans le *Mercure de France* du 1[er] avril, et n'y trouve aucune raison de changer d'avis. Je maintiens donc purement et simplement, quant au point principal de notre controverse, ce que j'écrivais ici le 1[er] novembre dernier, et qui peut se résumer comme suit : M. Hughes a démontré que deux des plus grands écrivains

(1) On peut se demander si ce « Baptisé » ne correspondait pas à une intention malicieuse. Vigny n'aurait-il pas été instruit dès lors que ce parpaillot de M. Guizot se promettait, dans sa réponse, de taquiner quelque peu le Révérend Père?

(2) On sait que c'est sous le nom de Dominique que Lacordaire était entré au couvent de la Minerve (1839).

romantiques, Balzac et Gautier, avaient remarqué *Le Mangeur d'opium* dès son apparition et avaient subi, à travers Musset, l'influence de Thomas de Quincey. Dont acte. Il n'en est pas moins certain qu'il s'est laissé entraîner beaucoup trop loin en prétendant que *Le Mangeur* avait été connu « d'au moins la majorité des Romantiques et même aussi connu qu'un des poèmes les plus célèbres de Hugo ». Suivant les témoignages des contemporains et des bibliographes qui se sont occupés de cette question, la vérité reste, je l'ai montré, que l'ouvrage avait passé complètement inaperçu du public.

Et je répète aussi que M. Hughes s'est trompé deux fois dans son interprétation de certains passages de *Pauvre Belgique.* — J'aurais aimé ne pas revenir là-dessus, parce que les textes incomplets et fautifs qui ont été donnés jusqu'aujourd'hui de cet ouvrage — celui de 1887 et celui de 1908 laissent pareillement à désirer — me paraissent avoir pu et dû être pour beaucoup dans les erreurs de M. Hughes. Mais enfin, puisque j'avais averti mon honorable contradicteur que j'avais, moi, sous les yeux, le manuscrit même de Baudelaire et que j'étudiais ce manuscrit depuis plusieurs années, pourquoi s'est-il obstiné dans ses assertions téméraires? D'ailleurs il ne s'agit plus ici d'un simple désaccord entre Baudelairiens, mais de questions intéressant l'exégèse baudelairienne. Je prouverai donc ce que j'ai avancé.

Le premier passage litigieux (*Œuvres posthumes,* 1908, p. 282) est le suivant :

> Madones coloriées, parées et habillées. Pierres tumulaires, sculptures funèbres. *Appendices* aux colonnes (J.-B. Rousseau).

où, en réalité, — d'après le manuscrit original, — il fallait lire :

> ...sculptures funèbres *appendues* aux colonnes (J.-B. Rousseau).

Qu'a dit M. Hughes? — Qu'il fallait expliquer ici la présence du nom de Rousseau par l'intention qu'aurait eue Baudelaire d'assimiler certaines particularités du style jésuitique « aux afféteries lyriques de J.-B. Rousseau ».

Or :

1° Nulle part Baudelaire, dans ses œuvres, n'a parlé de Jean-Baptiste Rousseau; une allusion, de sa part, au « prince des

poètes lyriques », — une allusion d'ordre esthétique, s'entend, — serait donc bien étonnante.

2° Le feuillet du manuscrit où figure le passage qui nous occupe est intitulé : *Eglises Bruxelles.* Et le tombeau de Jean-Baptiste Rousseau se trouve dans l'*église* Notre-Dame des Victoires ou du Sablon, à *Bruxelles.* De plus, dans cette église, la dalle de marbre noir portant mention du transfert des restes de Rousseau se trouve *appendue* à un bras du transept.

Alors pourquoi aller chercher dans notre texte une intention qu'il n'implique nullement? Ne crève-t-il pas les yeux que, si Baudelaire avait porté dans sa note le nom de J.-B. Rousseau, c'est pour ne pas oublier la dalle qui commémore le poète des *Cantates* lorsque, passé à la rédaction de *Pauvre Belgique,* il en viendrait à parler des sculptures funèbres appendues dans les églises de Bruxelles?

Venons maintenant au second passage litigieux.

Dans les textes de 1887 et de 1908 (pp. 282-283), il se présentait ainsi :

*Eglise de la chapelle.* — Un crucifix peint, et, au-dessus, *Nuestra Señora de la Soledad* (Notre-Dame de la Solitude.) Costume de béguine, grand deuil, grands voiles, noir et blanc, robe d'étamine noire, grande comme nature. Diadème d'or incrusté de verroteries. Auréole d'or à rayons. Lourd chapelet sentant son couvent. Le visage est peint. Terrible couleur, terrible style espagnol.

De Quincey (les Notre-Dame). — Un squelette blanc, se penchant hors d'une tombe de marbre noir suspendu au mur (plus étonnant que celui de *Saint-Nicolas du Chardonnet*).

Mais cette présentation, pour quelques lignes, n'était pas absolument fidèle, car, dans le manuscrit autographe de *Pauvre Belgique,* la mention des Notre-Dame de Quincey se trouve non au début du deuxième alinéa, mais suspendue entre celui-ci et le premier, — comme suit :

Terrible couleur, terrible style espagnols.
(De Quincey, les Notre-Dame).
un squelette blanc [etc.]

On voit clairement la question qui se pose : à quoi convient-il de rapporter l'évocation des Notre-Dame de Quincey, — à *Nuestra Señora de la Soledad,* ou au squelette?

M. Hughes, dans son article du 1er août, avait dit : au squelette. Et qu'il fût dupe alors de la fautive présentation du texte de 1908, on le conçoit aisément. Mais dès ma réponse du 1er novembre, je lui signalais qu'une étude attentive du manuscrit de Baudelaire m'avait conduit à la certitude qu'il se trompait, ce qui ne l'a pas empêché de maintenir son opinion, et de prétendre la justifier dans le dernier numéro du *Mercure*, où on lui voit demander :

N'est-il pas naturel de supposer qu'à la vue de ce squelette Baudelaire a songé aux passages lugubres où Quincey parle des « trois barques, trois Furies » qui président à notre douloureuse destinée humaine :

Il faut donc mettre les points sur les *i*.

Eh bien! non, il n'est pas du tout naturel de supposer ce que M. Hughes suppose, tandis qu'il est tout naturel d'admettre l'autre conjecture, — celle que son choix a écartée et que je lui avais indiquée.

Pourquoi? C'est tout simple.

Si l'on se reporte aux pages fameuses qui viennent ici en cause, c'est-à-dire au chapitre intitulé *Levana et les Notre-Dame des Tristesses* (*Paradis Artificiels,* dans mon édition, pp. 181-187), on constate ceci :

1° Il ne se rencontre là ni un squelette ni rien dont l'aspect d'un squelette appelle impérieusement le souvenir;

2° En revanche deux des trois déesses de Quincey présentent indiscutablement, avec la Señora de la Soledad, telle que décrite dans *Pauvre Belgique,* des traits communs. D'abord la *Mater Lachrymarum* de Quincey se voit honorée « du titre de Madone » (p. 184), que possède aussi Nuestra Señora par définition, et, comme elle, a « un diadème sur la tête » (p. 183). De plus la *Mater Tenebrarum* de Quincey porte un « triple voile de crêpe » (p. 185) comme Nuestra Señora porte un « grand deuil » et de « grands voiles ». En outre, le texte de Quincey, tel qu'il est rapporté dans les *Paradis Artificiels* (qui d'ailleurs pour ces pages-là ne sont guère faits que de citations) respire la même religieuse et tragique atmosphère que la description de la statue de Nuestra Señora dans la note de *Pauvre Belgique.*

Or, il est constant que les souvenirs procèdent en général d'un rapport de similitude (ou de contraste) existant réellement entre l'objet qui les suscite et l'objet dont ils ramènent l'image. Autant qu'il est permis de présumer en de telles matières, ne s'impose-t-il pas dès lors que si, au cours de sa visite à l'Eglise de la Chapelle, Baudelaire vit surgir du fond de sa mémoire les Notre-Dame de Quincey, ce dut être comme il contemplait leur sœur, *Nuestra Señora de la Soledad,* et non pas à l'aspect du squelette, comme l'imagine M. Hughes?

J'ai cru devoir entrer dans le détail de cette démonstration parce que, encore une fois, les points qu'elle me faisait aborder présentent un intérêt exégétique. Mais qu'on n'aille pas se figurer que je caresse l'espoir de convaincre M. Hughes. Je suis persuadé, bien au contraire, qu'il maintiendra son interprétation, — à moins qu'il ne le divertisse de décevoir mon attente.

M. Hughes, chez qui se rencontrent plusieurs des attributs d'un grand critique, notamment une indépendance farouche et une hardiesse fort rare à l'heure présente, a mis son point d'honneur à se considérer comme infaillible. Lui qui a toutes les audaces devient d'une timidité sans seconde quand il s'agit de dire : « Je me suis trompé », ce qui est si facile pourtant et simplifie tellement les rapports tant littéraires que personnels! Souhaitons-lui, pour l'amitié que nous lui portons, de s'apercevoir bientôt que cet aveu-là n'a jamais diminué personne, bien au contraire.

JACQUES CREPET.

§

**La mort de Balzac.** — La librairie Charpentier a donné récemment de la *628 E8,* de Mirbeau, une édition dans laquelle on retrouve l'étude sur l'œuvre et la vie de Balzac, qui avait été retranchée des éditions précédentes. On n'a pas oublié les raisons de cette amputation. Le chapitre se terminait sur une prétendue confession du peintre Gigoux, qui aurait avoué à l'auteur de l'*Abbé Jules* que, pendant que

Balzac agonisait, il se trouvait, lui, en galant rendez-vous avec la femme du moribond.

Mme la Comtesse Mnisetch, fille de Mme Hanska-Balzac, éleva une protestation indignée et Mirbeau fit *spontanément* retirer les volumes qui se trouvaient en librairie; on procéda à un nouveau tirage, amputé du chapitre consacré à Balzac.

Cependant, d'abondantes citations avaient paru dans la presse et dans les revues, notamment dans l'*Intermédiaire* et dans le *Mercure*. Une polémique assez vive s'éleva entre adversaires et défenseurs de Mme Hanska-Balzac.

Des explications fournies par la comtesse Mnisetch, M. Paul Lapret, exécuteur testamentaire de Gigoux, et plus tard par l'érudit collectionneur Ulric Richard-Desaix, on peut considérer comme établi que Mme veuve Balzac ne fit la connaissance de Gigoux qu'assez longtemps après la mort de son mari et qu'elle avait tout d'abord offert le rôle de consolateur et de continuateur de la *Comédie Humaine* à Champfleury, qui jugea ces deux missions, la dernière surtout, au-dessus de ses forces, mais qui ne trahit pas moins le secret de sa bonne fortune, dans un de ses romans intitulé *L'Avocat Trouble-Ménage*.

Cependant, du récit de Mirbeau une constatation se dégage; c'est que Balzac est mort seul, abandonné des siens et livré à des soins mercenaires.

Or, il est curieux de constater que le fait avait déjà été révélé par un inédit d'Hugo, *Choses vues*, mais il avait paru si anormal et si scandaleux que les commentateurs avaient fait dire au texte tout autre chose que ce qu'il exprime.

C'est d'abord Spoelberg de Lovenjoul qui rapporte dans un *Roman d'Amour*, p. 107 :

> Hugo pénétra dans la chambre du mourant où une *vieille femme*, la garde, et un domestique se tiennent debout des deux côtés du lit... A cette heure suprême, une vieille femme — la mère de l'agonisant, — une garde et un domestique (donc trois personnes) veillaient seules à son chevet.

M. Joachim Merlant, auteur des *Morceaux choisis* de Balzac, affirme dans la notice biographique sur laquelle s'ouvre le volume :

Victor Hugo a raconté dans un récit poignant qu'au pied du lit du mourant, il y avait une vieille femme, *sa mère.*

Et en note au bas d'une page de la *Cousine Bette,* il revient sur cette allégation qui lui paraît hors de doute.

On pourra suivre à travers la correspondance les alternatives de rudoyante humeur et de tendresse de Mme Balzac mère, mais à son lit de mort, ce ne sera pas par sa femme, c'est par sa mère que Balzac sera soigné.

Hélas! ni par l'une ni par l'autre!

Enfin Mirbeau, qui n'a probablement jamais lu le livre, fait dire à Gigoux qui ne l'a pas lu davantage :

Dans *Choses Vues,* Victor Hugo a raconté la mort de Balzac. Ces pages sont extrêmement belles, mais elles ne montrent pas assez l'abandon dans lequel mourut le grand écrivain. Hugo prétend avoir été reçu dans la maison par Mme de Surville; qu'il s'est entretenu un instant avec M. de Surville et qu'il a vu Mme Balzac au chevet de son fils.

Hugo n'a rien écrit qui puisse permettre de supposer qu'il eût rencontré Mme de Balzac mère et Laure de Surville lors de sa visite nocturne.

Voici exactement ses propres paroles :

Une vieille femme, la garde, et un domestique se tenaient des deux côtés du lit (donc deux personnes), une bougie brûlait derrière le chevet sur une table... Cet homme et cette femme se taisaient avec une sorte de terreur et écoutaient le mourant râler.

Comment a-t-on pu reconnaître Mme Balzac mère dans cette vieille femme?

Le ci-devant comte Hugo et Pair de France ne se serait jamais permis de traiter de *vieille femme* une dame de Balzac. Au surplus, si démocrate qu'il fût déjà en 1850, il n'aurait pas mis sur le même rang la respectable mère de l'écrivain et son domestique en les désignant ainsi : « cet homme et cette femme ».

Que Mirbeau n'ait pas senti la nuance, on le comprend à la rigueur. Mais Spoelberg de Lovenjoul!

Et si vraiment Hugo avait assisté à cette veillée tragique du fils par la mère, pense-t-on à l'effet lyrique qu'il n'eût pas manqué d'en tirer!

Il reste donc que le récit de Hugo et celui de Mirbeau concordent sur un point : l'abandon de Balzac à son agonie.

Si l'on écarte délibérément comme invraisemblable et démenti par les faits et les dates l'adultère macabre si passionnément narré par l'auteur du *Calvaire,* la mémoire de Mme Hanska-Balzac ne demeure pas moins chargée d'une responsabilité bien lourde.

Si, dans un de ces sursauts de l'agonie qui ressemblent au retour de la flamme qui va s'éteindre, Balzac a eu conscience qu'il était abandonné par celle qu'il avait tant aimée, quel désastre humain pourrait être comparé à un pareil désastre?

L'étrangère a ses défenseurs. L'un des plus éminents, M. Bouteron, écrit dans un volume qui porte en sous-titre : *Apologie pour Madame Balzac,* ce qui nous rend bien un peu méfiant sur sa valeur critique :

> Vous savez dans quel état elle est rentrée chez elle pour prendre quelques instants de repos, la malheureuse Eve, exténuée, à bout de forces, lorsque l'ombre même de l'espoir a disparu.

N'exagérons rien, la maison était bien pourvue de serviteurs et le rôle de l'épouse était moins de donner des soins matériels que d'assister et de veiller le malade, et c'est précisément quand elle sait qu'il n'a plus que quelques heures, peut-être quelques minutes à vivre, qu'elle abandonne le moribond à la valetaille!

La plus adroite des plaidoiries pâlit devant ce propos d'une servante rapporté par Hugo :

« Monsieur se meurt. Madame est rentrée chez elle. »

Quel réquisitoire!

Observons qu'il y avait encore deux femmes dans la maison, la mère et la sœur. Comment ne se sont-elles pas entendues toutes trois pour que constamment l'une d'elles fût au chevet de l'agonisant!

C'est ce qu'on eût fait sans doute chez les Popinot, les Biroteau, les Grandet.

Pourquoi Surville était-il seul de la famille quand Hugo vint heurter à la porte de la rue Fortunée? C'est que sans doute la mésentente régnait dans la maison. Mme Hanska, ses plus zélés admirateurs en conviennent, était affligée d'un

caractère détestable (1). Les scènes étaient fréquentes dans son entourage. On peut supposer qu'au cours de l'une d'elles, la dernière, Mme Balzac mère et sa fille s'étaient retirées et que l'incomparable Eve était allée bouder dans sa chambre.

On trouverait la confirmation de cette hypothèse dans le texte assez singulier de l'avis de décès qui fut rédigé le lendemain :

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service, enterrement de M. Honoré Balzac...

De la part de Mme Eve de Balzac, née Comtesse Rzewuska, sa veuve et de toute la famille.

La mère n'est même pas nommée. Quels qu'aient pu être les torts de la malheureuse, elle ne méritait point cet affront.

BERNARD BARBERY.

## *LETTRES RUSSES*

**La Russie Blanche, son évolution culturelle et politique(1).** — Dans l'extraordinaire bigarrure de peuples qui forment la nation russe, l'élément slave est représenté par trois groupes ethniques et linguistiques, à savoir le groupe grand-russe (le plus important), le groupe petit-russe ou ukrainien et le groupe blanc-russe. Durant le premier millénaire de l'ère chrétienne il n'exista pas entre ces trois groupes de cloisons linguistiques, culturelles et spirituelles bien tracées et définies. Mais, par la suite, certains événements politiques tels que l'invasion mongole (XIII[e] siècle), la formation d'un Etat lithuanien et l'expansion polonaise dissocièrent la grande

(1) « Tous ceux qui ont connu Mme Hanska lui reconnaissaient les plus belles qualités de l'esprit et de l'âme; mais elle avait un défaut fréquent chez les belles dames de tous les temps. Elle était d'humeur agressive et hautaine et un peu acariâtre. Tranchons le mot, cette femme, très supérieure au milieu dans lequel elle avait vécu, eut de tous temps un fort mauvais caractère. » (STANISLAS RZEWUSKI, *Nouvelle Revue*, 15 janv. 1908.)

Même note à la fois douloureuse et indulgente dans les *Lettres à l'Etrangère*.

« Hélas! j'ai entendu dans un moment de rage bien juste, de quasi folie, des paroles que sur mon lit de mort j'entendrai encore (Etait-ce une prophétie?) en me demandant si c'est Elle qui les a dites...

« J'ai relu votre lettre et j'ai vu, ce qui m'a chagriné, un de ces mouvements sauvages auxquels vous vous abandonnez et qui est sans doute doublé d'une affection bien vive. »

(1) « Supplément au Bulletin de la Sociétés d'Etudes et d'Informations économiques. » N° 217-218, septembre 1939.

famille des Slaves orientaux. La Petite Russie tomba sous l'influence politique, culturelle et même spirituelle de la Pologne et de la Turquie, et la Russie Blanche fit partie du nouvel Etat lithuanien. Aussi, il advint que le jour où ces deux groupes de Slaves orientaux fusionnèrent à nouveau avec les Grands-Russes, chacun d'eux avait déjà sa physionomie distincte, qui était la conséquence d'une longue influence étrangère, aussi bien dans le domaine de la langue que dans ceux de l'économie, de la culture générale et même de la vie spirituelle. Certes, sous la main souvent rude des Grands-Russes, mais aussi en vertu des intérêts économiques communs et une commune haine des anciens maîtres, polonais, turcs et lithuaniens, quelque chose comme une union s'établit entre les trois branches des Slaves orientaux. Cependant, il y eut toujours des fissures dans cette union, à telle enseigne que le jour où l'Empire tsariste s'écroula, les Petits-Russes et les Blancs-Russes émirent des velléités d'indépendance non seulement politique, mais encore linguistique et culturelle.

J'ai déjà dit ici même (2) ce qu'il y a de fondé, mais aussi de fantaisiste dans l'affirmation des Ukrainiens de n'avoir jamais eu dans le passé d'attaches culturelles et historiques avec les Grands-Russes et leur prétention à s'ériger en un peuple vivant en dehors de la grande famille russe. Aussi je ne reviendrait pas sur ce sujet, me contentant aujourd'hui d'exposer les particularités ethniques et linguistiques des Blancs-Russes et leurs essais de se créer une culture originale.

La création, après l'effondrement de l'Empire des tsars, d'une république blanc-russe dans le cadre de l'Etat bolcheviste, autrement dit de l'U. R. S. S., fit naître immédiatement la question linguistique. Quel sorte de dialecte devait-on employer dans les actes publics de la nouvelle république, dans les institutions scolaires, la presse, etc? Devait-on continuer, comme par le passé, à user du parler grand-russe, celui de l'Empire, celui que parle la grande majorité des citoyens soviétiques, ou faire passer dans la vie publique

(2) *Mercure de France*, 15 janvier 1939, pp. 467-471.

l'idiome local en le haussant jusqu'à une langue si ce n'est littéraire, du moins adaptée au présent? On opta pour cette seconde solution, d'autant plus facilement que le gouvernement des Soviets reconnut le blanc-russe comme langue administrative sur le territoire de la jeune république. Oui, mais si les paysans grands-russes et blancs-russes se comprenaient sans aucune difficulté, les intellectuels blancs-russes se servaient par contre uniquement du grand-russe et ne comprenaient que bien imparfaitement l'idiome local. Dans ces conditions, comment pouvait-on alors créer une littérature blanc-russe, comment pouvait-on forger une culture originale? Mais tout simplement en revenant en arrière, disaient les champions de l'indépendance culturelle blanc-russe, en remontant à l'époque où le blanc-russe était la langue de la cour, de l'aristocratie et des actes de l'Etat lithuanien, à l'époque où un Franc Skoryna traduisit la Bible en blanc-russe. Certes, en 1690, quand la Diète se prononça en faveur du polonais, le blanc-russe se vit relégué à l'usage exclusif du peuple, mais ce ne fut qu'une éclipse, car, vers la fin du XVIII[e] ou au début du XIX[e] siècle, parut une adaptation blanc-russe de la version ukrainienne de l'*Enéide* de Kotlarevsky et d'autres poèmes anonymes. Enfin, à la même époque, les intellectuels polonais, particulièrement les romantiques polonais, commencèrent à manifester leur intérêt au blanc-russe, intérêt qui n'était pas dénué, il est vrai, de certaines vagues aspirations politiques. Il existait alors en effet à l'Université de Vilno un groupe qui rêvait de ressusciter le grand-duché lithuano-blanc-russe de jadis. Rypinski publia, en 1870, à Paris, un recueil intitulé *Belorouss*. Czoczot réunit des proverbes, des dictons et des chants blancs-russes. Plus tard, un écrivain polonais, Dounine-Charcinkiewicz écrivit en blanc-russe un récit didactique, *Gapon*, et traduisit en cette langue plusieurs œuvres littéraires polonaises, entre autres le *Pan Tadensz* de Mickiewicz.

Toutes ces manifestations culturelles eurent lieu dans la première moitié du XIX[e] siècle. Mais après l'insurrection polonaise de 1863, à laquelle la Russie Blanche ne prit part que moralement, le mouvement de relèvement intellectuel dans cette partie de l'Empire subit une nouvelle éclipse dont

elle ne sortit que vingt ans plus tard, grâce aux efforts non plus des Polonais, mais de quelques savants et intellectuels d'origine purement blanc-russe, qui s'étaient voués à l'étude de la langue, de l'ethnographie et de l'histoire de leur petite patrie. Mais alors le centre de gravité du mouvement d'émancipation culturelle se déplaça de l'ouest à l'est, c'est-à-dire de la partie de la Russie Blanche adossée à la Pologne vers la partie limitrophe de l'ancienne Moscovie. Ce déplacement fit que l'émancipation culturelle de la Russie Blanche devint bien vite un mouvement principalement politique, de tendances diverses, propagé par des groupes d'étudiants blancs-russes. En 1884 commença à paraître en russe une feuille hectographiée, le *Gomon* (*Rumeur*), de tendance et d'esprit autonomiste. Des recueils ethnographiques furent publiés (ceux de Beszonov, le grand dictionnaire de Chéine, etc.). Enfin, vers la fin des années 1910, la jeunesse universitaire blanc-russe entreprit la publication d'œuvres en langue blanc-russe, destinées au peuple.

Cependant, les Polonais n'avaient pas abandonné la partie. Elski fit paraître des brochures populaires sur les méfaits de l'alcoolisme, sur l'émigration, etc. Boguszewicz et Nieslukhowski publièrent à Cracovie et à Poznan des ouvrages qui en appelaient à la conscience nationale des Blancs Russes.

Le mouvement autonomiste ne fit que s'amplifier à la veille de la guerre russo-japonaise, grâce à la création de la « Société d'Education populaire blanc-russe », et aussi et surtout grâce à l'ouvrage du professeur Karski, qui démontrait scientifiquement le caractère propre du peuple blanc-russe. Aussi, quand fut créée la Douma d'Empire, l'« Union des paysans blancs-russes », soutenue et inspirée par des intellectuels du pays, présenta à cette assemblée un « Cahier de doléances » où était formulée une demande d'autonomie.

Mais, soit que cette idée d'autonomie n'ait pas eu une résonance bien profonde dans les masses, soit que le gouvernement de Pétersbourg soit parvenu, sans grande difficulté, à étouffer toutes les velléités de séparatisme et toutes les menées révolutionnaires issues de l'année 1905, le fait est qu'à la veille de la Grande Guerre le mouvement politique

en Russie Blanche s'apaisa et on y revint, comme du reste dans toute la Russie, à des conceptions moins avancées. Il faut dire aussi que la force d'attraction de la culture russe, jointe à la faiblesse numérique du peuple blanc-russe, surtout le petit nombre des intellectuels issus de son sein et la pauvreté de son sol, firent que le mouvement national blanc-russe ne prit jamais l'ampleur des autres mouvements similaires que la Russie a connus à la veille de la Grande Guerre et de la révolution. Dans les quatre Doumas d'Empire, la Russie Blanche a été représentée soit par les députés du *Kolo* polonais du nord-ouest, soit par des paysans, chauvins russes d'extrême droite. Aucun nationaliste blanc-russe n'a réussi à se faire élire. Il est donc difficile de juger quelles auraient pu être les destinées d'une Russie Blanche indépendante. Mais on peut affirmer que ce n'est pas l'octroi par les Soviets d'une autonomie administrative à la Russie Blanche qui a fait disparaître toute velléité d'indépendance dans cette partie de l'U. R. S. S. Bien au contraire. La politique d'oppression de Moscou a créé là-bas des courants séparatistes à tel point irrésistibles, quoique encore en grande partie souterrains, que la question de la dislocation de la Russie par le dedans sera posée dans un avenir très proche.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

## *LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES*

Hommages des Universités de Córdoba et de La Plata à Bergson et à Descartes. — Ventura García Calderón : *Vale un Perú*, Desclée, De Brouwer, Bruxelles, 1939. — Maria Luisa Bombal : *La Amortajada* (roman), Editions Sur, Buenos Aires, 1939. — Publications de la Commission Argentine de Coopération Intellectuelle.

Le 80e anniversaire de M. Bergson, que les circonstances n'ont pas permis de fêter en France comme on aurait dû, a été célébré en Argentine par anticipation et avec éclat. Nous voulons parler du volume publié voici quelque temps par l'Université de Cordoba, sous le titre **Hommage à Bergson,** et débutant par un travail posthume du professeur Alejandro Korn, qui fut professeur de philosophie à l'Université de La Plata.

L'actuelle floraison des études philosophiques en Argentine

est, pour une grande part, le résultat de l'œuvre et de l'exemple d'Alejandro Korn. De filiation kantienne, il s'était surtout familiarisé avec la philosophie germanique de notre époque. Ce qui ne l'empêche point de rendre hommage au grand penseur français, dont il retrace l'évolution philosophique, en résumant le contenu essentiel de ses principaux ouvrages. Voici la conclusion de son étude :

L'historien de l'avenir, lorsqu'il s'occupera de notre philosophie actuelle, rejettera beaucoup de déchet, d'érudition vide. Mais il trouvera une pensée qui domine l'œuvre d'un siècle et indique à l'autre sa direction; qui, comme tout élan créateur, se rattache au passé, non pour revenir en arrière, mais pour évoquer l'avenir. Cette pensée, il ne pourra pas la négliger.

A cet *Hommage à Bergson* ont collaboré les professeurs Enrique Martinez Paz, Saul Taborda, Angel Vassallo, Raul Orgaz et R. Nieva. Le professeur Nieva a eu l'idée charmante d'écrire en latin une *Notio synthetica temporis apud Henri Bergson.* Mais ne sommes-nous pas entrés, selon Berdiaeff, dans un nouveau moyen âge?... M. Emile Gouiran, directeur de l'Institut de philosophie de l'Université de Cordoba, commente la *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne* publiée par Péguy en avril 1914 aux *Cahiers de la Quinzaine.* Dans les autres études, la pensée de Bergson est examinée non seulement du point de vue strictement métaphysique, mais aussi sous les aspects religieux, sociologique, juridique et politique. Dans l'ensemble, ce recueil fait honneur à la vieille et célèbre Université argentine.

Il convient d'adresser les mêmes éloges aux **Ecrits en l'honneur de Descartes,** livre publié par l'Université de La Plata à l'occasion du troisième centenaire du *Discours de la Méthode.* Pas moins de vingt-quatre auteurs ont collaboré à cet hommage à la gloire du génial philosophe français, dû à l'initiative du professeur Francisco Romero, dont une préface inaugure le recueil, expliquant ses intentions :

Un génie de l'ampleur de Descartes, dit-il, appartient à l'Humanité; sa signification dépasse sa patrie et son époque et revêt l'aspect de l'Universalité.

Les collaborateurs du volume partagent tacitement cette

vaste et généreuse conception. Signalons en particulier les essais intitulés : *Autour de l'esthétique de Descartes*, par Alfonso Reyes; *La pensée religieuse de Descartes*, par Emile Gouiran; *Descartes et Husserl*, par Francisco Romero; *Descartes, homme moderne*, par Anibal Sanchez Reulet; et *Descartes et l'idéal pédagogique français*, par Saul Taborda. D'après Alfonso Reyes, « c'est l'esthétique, et plus particulièrement la musique, qui amena Descartes, comme par la main, à ses idées sur l'harmonie mathématique de l'Univers. »

Les deux volumes ci-dessus ont paru voici quelques mois. Il ne nous semble pas trop tard néanmoins pour signaler en France leur publication. Ils prouvent éloquemment jusqu'à quel point les valeurs les plus hautes de la culture française sont l'objet d'un culte fervent pour l'élite intellectuelle de l'Amérique ibérique. Les meilleurs esprits de nos pays trouvent plus de profit chez Bergson que chez Spengler, de même qu'ils estiment Descartes plus actuel qu'un Alfred Rosenberg, bien qu'il soit notre contemporain.

Quand il s'agit d'un écrivain aussi répandu en France que M. Ventura Garcia Calderón, membre de l'Académie Royale de Belgique, on hésite avant de faire figurer son nom dans une chronique de littérature hispano-américaine. Cependant son dernier livre **Vale un Peru** (« C'est le Pérou »), a été écrit en espagnol par cet admirable prosateur bilingue, et constitue une apologie lyrique du pays natal de l'auteur.

Personnellement, nous sommes pour le style simple et direct (prenant pour exemple de ce style celui d'un André Gide). Comme styliste, García Calderón se rapproche davantage d'un D'Annunzio ou du Montherlant de la première époque. A notre avis, on ne devrait pas oublier cette observation d'Anatole France dans son *Jardin d'Epicure* : « Tout ce qui ne vaut que par la nouveauté du tour et par un certain goût d'art vieillit vite. »

Il convient néanmoins de remarquer que, dans cette évocation du Pérou colonial, du Pérou qui s'essaie à l'indépendance, et, dans un certain sens, du Pérou éternel, du pays qui depuis la Découverte hallucina le monde par le mirage de ses richesses fabuleuses, M. García Calderón n'a point voulu faire

œuvre de sociologue ni d'historien. Son véritable domaine est la poésie. A ce point de vue, on ne saurait sans injustice lui dénier un talent puissant de suggestion, ni des dons de conteur peu communs dans nos pays. Ses évocations de certaines figures singulières du Pérou de jadis, en particulier celles de sainte Rose de Lima, de la Nonne Alférez et de la Perricholi (la Périchole) — trois femmes, il est vrai, d'un extraordinaire relief, placées à la limite du sacré et du profane — méritent l'épithète de magistrales. Mais sa tentative de rouvrir le procès de la Conquête et de traiter d'imposteur le Père Las Casas, qui dénonça les cruautés et les excès de certains *conquistadores,* est plus que discutable.

Il nous semble qu'il vaut mieux considérer ce procès comme définitivement réglé. La rapidité et la facilité avec lesquelles se propagea dans toute l'Amérique coloniale espagnole l'idée émancipatrice de Miranda, de Bolivar et de San Martin démontre surabondamment que ces peuples étaient loin de considérer la domination de la couronne d'Espagne comme le meilleur des régimes possibles. D'ailleurs, la récente guerre civile prouve que, à côté de la noblesse essentielle de l'âme espagnole, il existe un germe de cruauté qui semble inextirpable chez cette race de grands mystiques... et de grands inquisiteurs. La cruauté atroce de cette guerre, en plein xx^e^ siècle, ne nous autorise point à penser que les *conquistadores* aient traité avec mansuétude des populations « hérétiques » qu'ils avaient soumises par la force.

Mais ne boudons pas notre plaisir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le livre de M. García Calderón nous charme dès les premières pages et nous incite à le relire, même pour en discuter mentalement avec l'auteur. C'est que cette lecture déploie devant nous une fresque magnifique et fait revivre un Lima qui devait être un des lieux les plus attrayants de la planète, une société où florissaient d'un même éclat le péché et la sainteté.

Dans un article consacré à *La última niebla* (« Le suprême brouillard »), roman de Maria Luisa Bombal, Francis de Miomandre signala, voici quelque temps, au public français la personnalité de cette jeune Chilienne établie en Argentine

après un séjour de quelques années en France. **La Amortajada** («Dans le linceul»), le nouveau roman de cet auteur, publié il y a quelques mois, confirme les jugements portés sur ce premier livre, vigoureux et étrange. L'un comme l'autre attestent la présence d'un tempérament littéraire en possession de ses moyens et dans lequel la maîtrise semble innée.

Dans *La Amortajada,* une femme qui vient de mourir « se penche sur son passé ». C'est elle-même en effet qui, par une fiction à quoi le lecteur ne tarde pas à s'habituer, revit son existence et les principaux épisodes de son histoire sentimentale. Ce récit, qui a pour décor la campagne sud-américaine (un *fundo* chilien ou une *estancia* argentine) présente à tout instant un pathétique indiscutable, sans que l'auteur ait besoin de recourir à des procédés plus ou moins faciles. Il convient de remarquer que le caractère distinctif de son style est une sobriété de touche qu'on ne trouve guère dans la littérature féminine.

La Commission Argentine de Coopération Intellectuelle a publié en français, et sous le titre **Regards sur l'Argentine,** un volume dont le texte est composé des pages suivantes : *Essai sur Buenos Aires,* par Julio Rinaldini; *Vue d'ensemble sur la République Argentine, sa valeur comme entité géographique et humaine,* par Eduardo Acevedo Diaz; *Trois paysages caractéristiques et huit promenades à travers l'Argentine,* par Guillermo Zalazar Altamira; et *L'Education du peuple et la culture générale,* par Roberto F. Giusti. Cet imposant volume, illustré de nombreuses photographies, est précédé d'une préface de M. Antonio Aita, secrétaire de la Commission éditrice.

D'après *La Nacion* de Buenos Aires, ce livre, en dépit du grand luxe de sa présentation, est loin d'offrir une vision suffisante de ce qu'est l'Argentine « dans l'héroïsme de son passé, l'opulence de son présent et les possibilités illimitées de son avenir ». Le grand journal argentin critique aussi le choix des illustrations.

Pour faire connaître à la France et à l'Europe notre pays, si riche de suggestions propres, si plein de vigueur autochtone, on

a recouru aux statues de Rodin et de Bourdelle, à la *Diane* de Despiau et au *Moissonneur* de Meunier...

Ces jugements sont peut-être un peu sévères, si l'on pense qu'il s'agit d'un pays où tout est à faire en matière de propagande à l'étranger. Il faut un commencement à tout.

La même Commission a édité en volume les discours et les conférences prononcés à Paris et à Rome à l'occasion de l' « Exposition du Livre Argentin ». On y trouve ainsi les noms de Paul Valéry, Massimo Bontempelli, Paul Morand, Gregorio Maranon, Mario Puccini, Jules Romains, le professeur Sergent et Jacques Renoult.

Si une guerre devait achever d'accabler la déplorable Europe, que resterait-il — se demandait voici un an Paul Valéry — de nos trésors comme de nos espoirs? Hommes et choses de l'esprit seraient définitivement engloutis dans le typhon.

Et l'auteur d'*Eupalinos* conclut en disant aux Argentins :

Vous ne travaillez pas seulement pour vous-mêmes, mais pour nous, pour que nous ne périssions pas tout entiers; pour que nous sentions qu'il existe, au delà de l'horizon, une pensée, une compréhension, une similitude, une puissance de prolongement et de développement, en un mot, une certitude de salut pour la liberté de l'esprit et pour son expansion dans toutes les dimensions de la connaissance.

L'Amérique tout entière — celle du Sud comme celle du Nord — se tient prête à assurer la relève, mais elle espère que le triomphe des armes alliées dans cette « juste guerre » la rendra inutile.

ENRIQUE MENDEZ-CALZADA.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

André Adorjan : *La Finlande, rempart de l'Europe.* Fernand Sorlot, éditeur, Paris, 1940.

Le très intéressant petit livre que M. André Adorjan vient de faire paraître sous le titre **La Finlande rempart de l'Europe,** me procure l'occasion de jeter à nouveau un regard attristé sur ce pays qui fut tout dernièrement le théâtre d'une tragédie sanglante, dont le dénouement, inattendu pour beaucoup de gens, a compromis singulièrement non seulement la

libre expansion et la prospérité de la Finlande, mais encore ce que ses ressortissants considèrent comme le bien le plus précieux et le plus sacré au monde : la liberté. Et il nous sera aisé de comprendre cet état d'âme des Finlandais quand nous nous rappellerons qu'ils ne jouissent pleinement et d'une façon inconditionnée de cette liberté que depuis une génération à peine. Car tel est le destin cruel de la Finlande : son peuple a eu au cours de toute son histoire soif de liberté et d'indépendance, mais il n'eut toujours que leur reflet, leur semblant.

Dès la fin du XIII[e] siècle, la Finlande fut rattachée au royaume de Suède après que ses marches orientales eurent subi les assauts et l'emprise des bandes novgorodiennes (russes). Certes, la Suède, qui avait introduit le christianisme dans une grande partie de la Finlande et lui avait communiqué des bribes de la civilisation occidentale, gouverna humainement ses nouveaux sujets. Cependant, si elle leur laissa une certaine autonomie dans la direction des affaires intérieures, elle ne consentit point à une liberté complète, et surtout elle ne leur accorda pas l'égalité de traitement politique dont jouissaient ses propres ressortissants. Ce fut pire encore au XVIII[e] siècle, quand les rois de Suède incorporèrent de force des Finlandais dans leurs armées pour aller combattre sur leur propre sol ou à l'étranger. Privée alors de ses hommes valides, la Finlande, ruinée par des guerres dont elle ne tira aucun profit, fut accablée de misères et de famines. Cependant, tandis que la Suède guerroyait sur le continent, ayant laissé la Finlande se débrouiller toute seule, Pierre le Grand parvint à conquérir en Finlande la partie sud-est qui forme aujourd'hui la province de Viipuri (Viborg). En 1743, l'impératrice Elisabeth s'empara de quelques portions du territoire finlandais autour du lac de Saïma. Enfin, en 1808, Alexandre I[er], profitant de ce que Gustave XIII de Suède s'était aliéné Napoléon I[er] en refusant d'adhérer au blocus continental, obtint de l'empereur des Français, son allié d'alors, le droit d'ajouter la Finlande toute entière à sa couronne. Certes, ce passage de la Finlande de la tutelle des Suédois à celle des Russes ne s'acheva pas sans heurts ni sang répandu. Les Finlandais se cabraient dans un effort héroïque pour résister à la mainmise des Russes. Mais en 1809 ils furent obligés

de capituler. Dès lors, et jusqu'à la fin de 1917, la Finlande fut unie à la Russie en tant que grand-duché autonome avec à peu près les mêmes prérogatives (tout au moins au début) dont elle avait joui sous la tutelle suédoise.

Il serait juste de dire que ni Alexandre Ier ni son successeur, Nicolas Ier, ni le fils de ce dernier, Alexandre II, ne firent de tentatives pour russifier la Finlande. Evidemment ce pays, sous leur souveraineté, ne faisait que continuer à avoir un semblant de liberté politique. Il n'avait que l'ombre de l'indépendance; cependant il pouvait vivre, travailler, prospérer et même s'enrichir. Aussi, à part certaines catégories de citoyens, le reste de la population de la Finlande, tout en gardant au cœur, comme une petite fleur bleue, l'espoir d'un avenir où sa patrie serait seule maîtresse de sa destinée, s'accommodait assez bien de la situation qui lui était faite. Mais les choses se gâtèrent sensiblement après l'avènement d'Alexandre III, et surtout durant le règne de Nicolas II. Une vague de russification déferla sur la Finlande et engloutit un grand nombre de privilèges et de lois que ce pays possédait depuis près d'un siècle et dont il était très jaloux. Alors commença une lutte sourde entre le gouvernement russe et ses représentants dans le grand-duché comme dans le pays tout entier. La place nous manque pour énumérer ici tous les aspects de cette lutte qui, ayant fait pas mal de victimes du côté finlandais, ne s'acheva qu'avec l'écroulement de l'Empire russe.

Le changement de régime politique en Russie avait surpris la Finlande par sa soudaineté et sa confusion. On y avait bien escompté que la guerre amènerait au pouvoir en Russie un gouvernement qui abolirait les injustices dont la Finlande était victime depuis l'avènement de Nicolas II, mais la révolution russe n'apportait aucune indication précise sur ce point. Le gouvernement provisoire qui s'était constitué après l'abdication du tsar fermait les yeux sur l'anarchie qui régnait dans l'armée russe et qui se propageait dans toute la Russie, mais par contre s'employait à mater des minorités inoffensives. Ainsi la Finlande ne voyait poindre à l'horizon ni l'indépendance ni même une liberté constitutionnelle dans le cadre de la grande Russie. Cependant le temps travaillait

pour elle et, si le gouvernement provisoire russe ne lui accorda, après bien des hésitations, qu'une autonomie élargie, le gouvernement bolchévique reconnut et ratifia, au mois de janvier 1918, son indépendance tant désirée et si longtemps attendue. Mais il était écrit que cette indépendance, la Finlande la payerait au prix d'une guerre civile. Effectivement, à peine les fêtes de l'indépendance étaient-elles finies que des troubles graves, fomentés par les bolchéviks et les communistes finlandais, ensanglantèrent le pays. Bientôt ces troubles prirent l'ampleur d'une véritable révolution, qui eut un caractère de fureur impitoyable, mais qui fut combattue et réprimée non moins brutalement et cruellement.

Ainsi l'indépendance de la Finlande fut baignée dans le sang de milliers de ses citoyens et sa liberté naquit dans la souffrance. Quoi d'étonnant alors qu'elle y tienne comme à une partie de sa propre chair. Elle pourra céder des parcelles plus ou moins grandes de son territoire, faire des concessions d'ordre matériel; mais elle n'aliénera pas son âme, où palpite, toujours aussi ardent, l'amour de la liberté.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

## *CONTROVERSES*

**A propos d'un mystérieux coffret attribué aux Templiers.** — Au cours d'intéressantes études consacrées aux Templiers et à leurs mystères (*Mercure,* depuis août 1939 à mars 1940), MM. Probst-Biraben et Maitrot de la Motte-Capron se sont occupés longuement (nov. 1939) d'un coffret qui passe, contre toute vraisemblance, pour avoir été trouvé à la source dite de la Cave, commune d'Essarois, arrondissement de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), parmi des vestiges gallo-romains et à côté de nombreux ex-voto conservés au Musée de Châtillon.

Ce « très curieux coffret » est « si extraordinaire » (p. 99, 101) qu'il a déjà fait l'objet de maintes publications. Mais « toutes les circonstances de la trouvaille », que prétend avoir exposées le châtillonnais Mignard (1), suivi par les

(1) *Antiquités d'Essarois,* III *Eclairciss. sur les pratiques occultes des Templiers,* Dijon 1851, p. 4 et Commiss. des Antiquités de la Côte-d'Or,

autres auteurs, se réduisent à quatre lignes de ouï-dire, peu explicites et écrites en 1851 — soixante-deux ans après les faits — par Mme Victorine de Chastenay, fille du propriétaire (?) du terrain. Tenant néanmoins pour établis le lieu et les circonstances et accentuant l'exagération de Mignard, qui parlait de la proximité d'une commanderie, MM. P.-B. et de la M. (p. 104 et 95 *in fine*) croient que le coffret a été utilisé dans les caves ou les ruines d'une commanderie qu'ils situent à Essarois même. En réalité, il n'y a pas plus de cave ou seulement de grotte dans le lieu en question qu'il n'y a jamais eu de commanderie sur le territoire de la commune. La Cave tire son nom du fond de vallon qu'elle est, et la Commanderie la plus proche, celle de Voulaines-les-Templiers, en était éloignée de neuf kilomètres à vol d'oiseau. Les ouvriers qui ont recueilli le coffret venaient du reste précisément de travailler, pour les Chartreux de Lugny, beaucoup plus près de la Commanderie, peut-être même sur une de ses anciennes dépendances (2). En tout cas, il y a bien des chances pour qu'ils aient trouvé ailleurs que parmi des sujets romains rongés par les eaux l'objet d'art finement orné et intact qu'ils ont présenté au riche seigneur du voisinage comme provenant de chez lui. Cette vague piste nous rapproche peut-être des Templiers, mais si peu!

En plus de ce coffret, MM. P.-B. et de la M. ne s'occupent que de celui de Volterra (Toscane), disant (p. 85-86) ne pas savoir si ces deux-là ne sont pas « uniques » en leur genre, du moins en ce qui concerne les Templiers. Or, Mignard (*Antiq.*, p. 165; *Monogr.*, p. 17, 20) en mentionne plusieurs autres (notamment ceux du cabinet impérial de Vienne, à propos desquels M. de Hammer a soulevé en 1832 la question des Templiers) et il reproduit les idoles de trois d'entre eux, dont celui de Volterra, identiques ou presque à celle d'Essarois.

On s'étonne que MM. P.-B. et de la M. attribuent (p. 86, 87, 93) à des « orfèvres » la « ciselure » de ces pierres cal-

p. 163; *Monographie du coffret de M. le duc de Blacas*, Paris, 1852, p. 18; *Suite de la monographie ou Preuves du Manichéisme de l'Ordre du Temple*, P., 1853. — Voir P.-S. à la fin du présent article.

(2) Par ex., la Courroierie, voir Mignard, *Antiq.*, p. 166, n. 1. P. 164, n. 2, église de Leuglay... Les Chartreux ont eu des pâturages à Essarois.

caires qu'ils disent (p. 87) avoir disséquées. Il est vrai qu'ils ne prétendent pas avoir vu les originaux ni même savoir où ont échoué ceux-ci après des tribulations dont le début a été conté par Mignard et la suite par Fyot. A cause de la leçon qui s'en dégage, cet exode mérite d'être résumé.

Du magasin d'un antiquaire dijonnais, le coffret dit d'Essarois passa chez M. Rollin à Paris, d'où il alla rejoindre celui de Toscane dans le cabinet de M. le duc de Blacas, ministre de Louis XVIII et créateur du musée égyptien au Louvre. Après la mort du fils du duc, en 1866, l'Etat français voulut acheter ses collections; mais pendant qu'il constituait une commission, les trustees du British Museum déléguèrent avec pleins pouvoirs un agent qui enleva l'affaire. Les deux coffrets ne figurent d'ailleurs pas au catalogue imprimé du British, parce qu'ils ont été — à tort, croyons-nous — considérés comme faux (3) : en 1916, le directeur, Sir Hercules Read, estimait qu'ils ne rappellent en rien les XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, pendant lesquels exista l'Ordre, mais plutôt, par leurs symboles célestes, leurs inscriptions et *leur galbe,* l'astrologie et le style du XVII<sup>e</sup> siècle (ce qui, du reste, n'impliquerait pas truquage par le fabricant, mais seulement méprise de la part des commentateurs). Malgré cette appréciation qui lui était adressée, l'érudit dijonnais Fyot rapproche leur facture et leurs groupements des bacchanales antiques reproduites au t. II de Montfaucon. A son avis, les intentions gnostiques et les réminiscences païennes du coffret d'Essarois s'accordent avec les traditions locales [régionales] du passage d'hérétiques au V<sup>e</sup> siècle (bons saints de Leuglay) et avec les vestiges romains de la Cave (?). Sinon, pense-t-il, on pourrait attribuer les coffrets à la Renaissance, époque où la magie battait son plein avec la sorcellerie et le sabbat et où l'art imitait l'antique, — hypothèse qui expliquerait les costumes médiévaux de deux des personnages.

A défaut des lointains originaux des coffrets, on peut en voir des moulages dans les vitrines de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon, et au Musée de Châtillon en ce qui concerne celui d'Essarois, tellement semblable à

(3) Commiss. des Antiq. C.-d'Or, 1902, p. CXIII; 1916, p. CLV. V. aussi *Mercure*, p. 95.

l'original que, lorsqu'il l'offrit à Mignard, le duc de Blacas, en plaisantant, invitait celui-ci à choisir entre les deux (4).

Le moindre dessin valant une longue description, les lecteurs qu'intéresse la question auraient avantage à examiner les reproductions des côtés et du couvercle, grandeur naturelle, qu'a publiées Mignard dans ses trois mémoires, ou, à défaut, les réductions qu'en a exécutées Nesle (5). En ce qui concerne le couvercle, j'attire l'attention sur ce que les trois « reproductions » successives, outre de nombreuses variantes de détail, donnent du « Baphomet » trois versions différentes : le dessinateur du duc de Blacas avait cru voir à l'idole une tête féminine comme les attributs du sexe, qui sont très accentués; perspicace et convaincu (p. 189, n. 5) avant d'avoir vu les pièces qu'il devait s'agir d'un androgyne, Mignard, après contrôle et par simple correction lithographique localisée, lui fit donner une physionomie trop masculine avec une barbe touffue et une moustache; enfin dans son troisième mémoire, le dessin, entièrement refait, se rapproche davantage de la vérité : simple barbiche sans moustache et expression féminine.

Par un hasard exceptionnel, à propos de l'affaire de Glozel, avec laquelle notre coffret n'offrait d'ailleurs pas le moindre rapport, le *Mercure* (15 mai 1930, p. 200) en a reproduit la deuxième version. A défaut du moulage, elle suffirait pour se demander par suite de quelle aberration visuelle MM. P.-B. et de la M. ont pu s'imaginer (p. 89, et ils le répètent p. 97) que, contrairement à celles des côtés, l'image du couvercle est « non plus une ciselure avec relief, mais une gravure au trait, d'un dessin assez grossier ». Car le relief est bien réel, incontestable, ni plus ni moins délicat que celui des flancs. Il est donc injustifié de conclure de la prétendue absence de relief que le couvercle est d'époque ou d'origine différente.

Pas davantage on ne saurait, comme ils le font (p. 98), tabler sur le sens du croisement des boucles de l'écriture d'après les deux premières éditions pour affirmer que l'inscription

(4) Mignard, *Excursions archéol. de la Bourgogne septentr.*, 1855-72, p. 16, ou dans l'*Album du Châtillonnais*, par Nesle, p. 5.

(5) *Album*, pl. 39; ou dans Mignard, *Excurs. archéol.* : forme d'autel chrétien. Mignard y reconnaît l'art grec et la date du début du XIII^e siècle.

arabe n'est qu'une copie ajoutée à une troisième époque, postérieure à l'image, parce qu'écrite de gauche à droite au lieu de droite à gauche, comme elle l'eût été par un musulman : cette particularité n'apparaît ni sur la troisième édition ni sur le moulage même; le premier lithographe avait tout bonnement tracé les lettres dans le sens où nous écrivons. Et si un mot a été renvoyé à une autre ligne (non point à une « autre face » du coffret, p. 98), c'est que le graveur a logé les formules accessoires autour de la sculpture comme il a pu : cette nécessité n'implique pas davantage un intervalle d'un ou plusieurs siècles entre les deux opérations; elle s'imposait tout autant une minute après l'achèvement des images.

Etant donné que MM. P.-B. et de la M. attachent à leurs « constatations » sur ces différents points une grande importance pour l'éclaircissement du mystère, il est permis d'en attacher une plus grande encore au fait que leurs raisonnements, d'ailleurs fort ingénieux, s'appuient sur des observations erronées et *pèchent donc par la base*.

D'après eux (p. 94, 97), le coffret, qui forme pourtant un tout bien homogène, serait composé d'éléments disparates, datant de trois, quatre, cinq époques : la boîte, avec ses scènes latérales, serait du début de notre ère, avant la fin de l'Empire romain, ou plus précisément (p. 93) du commencement du IIIe siècle; quoique de même oolithe, analogue à celles du pays, le couvercle, « entièrement gnostique », serait postérieur, et l'inscription encore davantage; enfin des médecins arabes qui, après des médecins de l'époque de la Gnose (p. 88), se seraient servis de « *ces* boîtes » y auraient fait graver des légendes de tracé très soigné, avant l'Islam, mais assez près de l'Hégire (an 622). Remarquons que ce qui est dit de l'inscription ne saurait concerner que le coffret dit d'Essarois, et ce qui est dit des légendes seulement celui de Volterra (p. 92). On se demande comment les possesseurs de tels objets se seraient donné le mot à travers l'espace et le temps pour ajouter à des coffrets pré-existants des inscriptions en arabe et du même genre.

Et, de la part de MM. P. B. et de la M., il y a encore mieux comme affirmations difficiles à concilier : les deux coffrets dont ils répartissent le parachèvement sur quatre à treize

siècles suivant leurs différentes versions et, « bien que trouvés dans des lieux extrêmement éloignés, sont très exactement de la même facture et on peut sans crainte de se tromper affirmer que tous deux durent non seulement avoir le même usage, mais venir de la même région, sinon du même artiste. » A défaut de la même main, que la même école se rencontre à l'origine des deux œuvres, soit! Mais comment expliquer leur parallélisme ultérieur? Par une identité providentielle de leurs destins?

Puis, se ravisant en fin de compte (p. 101), sans modifier une bonne partie de ce qui précède, devenue caduque (6), les auteurs (p. 102, 104) en arrivent à dater le couvercle, qu'ils considèrent en définitive comme alchimique et non plus comme « entièrement gnostique», au plus tôt de la fin du moyen âge ou du commencement de la Renaissance. Après avoir (p. 94) servi à des médecins gnostiques, puis à des médecins arabes, et transformée par des alchimistes venus d'Italie à la suite des reines, l'innocente boîte aurait été, à l'époque de Paracelse, de Van Helmont ou de Valentin (XVI^e^-XVII^e^ siècles), utilisée par ces alchimistes à Essarois, dans une cave de Templiers morts depuis deux cents ans ou davantage! Ceci admis, l'inscription arabe ne pourrait plus avoir été ajoutée beaucoup plus tard?

De cette inscription, « apocryphe non dans sa contexture mais dans son tracé » (lisez : texte véridique, mais ajouté après coup), MM. P.-B. et de la M. ne font allusion à aucune interprétation autre que la leur. Pourtant, Mignard (*Antiq.*, p. 187 et 206, *Monogr.*, p. 98) avait donné en quatre lignes une traduction conforme à celle de l'orientaliste de Hammer ou confirmée par celui-ci (*Antiq.*, p. 186, n. 1; *Monogr.*, p. 17, n. 3) et il l'avait étayée de longs raisonnements (notamment *Antiq.*, p. 186-195; *Monogr.*, p. 94 s.; *Suite*, p. 71 s.). Quoique ordurière, ils ne l'ont pas inventée par érotomanie ou par goût de l'opprobre (7). Est-elle vraie, douteuse ou fausse? Il

(6) Et présentée après coup, sans que rien l'ait fait pressentir, comme l'exposé de l'évolution de la pensée des auteurs.

(7) Pour cela, il faudrait qu'Ils aient «« cru lire ». Il est vrai que MM. P.-B. et de la M. reprochent à tous les auteurs d'avoir, influencés par le procès des Templiers, cru voir des scènes érotiques ou malpropres sur les coffrets (v. Mignard, *Suite*, p. 41, et ci-après, note 9).

eût été facile et intéressant de le signaler, car elle semble « se tenir » et s'accorder avec un ensemble de circonstances capable d'influencer la grande majorité des lecteurs non arabisants.

En tout cas, pour expliquer la discordance entre le gnosticisme ou l'alchimisme du couvercle, son inscription musulmane et le caractère médical, qu'il nous reste à exposer, des scènes latérales, il est vraiment trop facile de faire appel à trois époques ou d'insinuer que l'inscription a eu pour seul but de cacher aux profanes le sens réel de l'image qu'elle entoure, et que les autres particularités inexpliquées ont été introduites ici pour dérouter les curieux.

Au sujet de l'interprétation des scènes et du personnage baphométique, passons sur les hypothèses de M. de Hammer (*Mines de l'Orient,* 1832, et *Académie de Vienne,* 1855) et sur celles de Mignard (*Antiq.*, p. 195-197, *Suite,* p. 1-34, 34-50, 86...), précédées, en des centaines de pages avec grand renfort de notes (*Op. cit.* et *Monogr.*), de très copieux hors-d'œuvre relatifs aux accusations portées contre les Templiers et aux diverses doctrines de nombreuses sectes. Leur confrontation avec la ou les interprétations de MM. P.-B. et de la M. exigerait un volume. M. Salomon Reinach et ses collègues de l'Académie des Inscriptions (8) ont d'ailleurs jugé inadmissibles les solutions proposées jusqu'à eux, tout en se gardant d'en émettre de nouvelles.

Quoiqu'ils n'aient pas la prétention d'expliquer de nombreux points obscurs, ambigus ou voilés par des « artifices de dissimulation », MM. P.-B. et de la M., eux, n'ont pas eu d'hésitation. Ils s'étonnent même qu'on n'ait pas su lire les coffrets avant eux, tellement les personnages et procédés représentés sautent aux yeux. Leurs explications (p. 87 à 91, 93, 94, pour les côtés; 96 à 104 pour le couvercle) sont tout à fait différentes de celles qui avaient été émises avant eux.

Il s'agirait de boîtes à thériaque. Un des grands côtés représenterait l'application des procédés de Nicandre de Colophon (IIe s. av. J.-C.) à un malade. L'autre comprend bien,

(8) 11 sept. 1902. Et non Soc. des Antiq. de Fr., 29 sept., erreur de M. Chabeuf, qui a fait perdre bien du temps. M. S. Reinach reprit la question des « Bas-reliefs énigmatiques » dans la *Revue africaine*, 1908, avec photographies : même conclusion négative.

à gauche, l'adoration d'une idole baphométique (9), mais ce ne serait (p. 90) « qu'un accessoire nécessité (?) peut-être par le fait que l'artiste et le médecin à qui le coffret était destiné étaient gnostiques, mais surtout pour dissimuler le côté médical et quelque peu magique des scènes reproduites ». En ce cas, pourquoi dévoiler ce qu'on voudrait cacher, et masquer à gauche ce qu'on affiche à droite : le malade défaillant derrière un intendant et un esclave qui présentent trois ingrédients à Mithridate. Bélier = mars-avril; taureau = avril-mai, époques favorables à la confection du remède. Petits côtés : le malade attend la cuisson des « pains », surveillée par le médecin Andromaque; enfin, sujet se tenant avec les précédents (?), le triomphe de Cneius Pompée (sur Mithridate).

Dissimulation partout! (p. 89, 94, 101, 102, etc.) Le couvercle gnostique, façonné spécialement pour des gnostiques, serait cependant (p. 102) garni d'attributs post-gnostiques : astres et étoiles. « Sa forme générale et son inscription arabe ne seraient là que pour cacher aux profanes le sens réel du petit tableau (du couvercle). » MM. P.-B. et de la M. finissent donc (p. 101) par croire que « tout cela [ou seulement le couvercle? sinon rien de ce qu'ils ont écrit précédemment ne tiendrait plus] a été nettement fabriqué pour dissimuler quelque chose de beaucoup plus mystérieux encore que l'affaire des Templiers ». Soleil = or; lune = argent; soleil et lune = mâle et femelle; androgyne = fusion; couronne crénelée = fourneau; manteau = chauffer et couvrir jusqu'à fusion; crâne = creuset phosphoreux, ou mesure de volume (21 d'argent, 25 d'or, indiqués par 21 angles de l'étoile à 7 branches et par 25 de l'étoile évidée à 5 branches), à moins encore qu'il signifie la forme cristalline du corps obtenu par fusion! Tous ces attributs du couvercle forcent décidément à renier son caractère gnostique, qu'on venait si bien d'établir. En définitive, on se trouve (p. 102, 104) en présence d'un

(9) Avec soupèsement (passé sous silence) des accessoires de son phallus érigé. Il est vrai que MM. P.-B. et de la M. (p. 90, l. 8), faute de lunettes sans doute, ont pris celui-ci pour « un sexe féminin très apparent ». Mignard (*Suite*, p. 41, 47) avait plus justement observé qu'une des adoratrices palpe « un sexe mâle qui a même des caractères outrés ». Elles se penchent pour le contempler comme un oiseau rare.

*rébus alchimique* qui doit cacher une *formule nettement alchimique :* celle d'un bronze phosphoreux ou d'un vermeil très spécial...

Le sujet, certes, ne prête guère à la clarté. MM. P.-B. et de la M. ont du moins le mérite d'avoir simplifié le « fatras » des mille et une variantes plus ou moins gnostiques, exposées tout au long par Mignard et les fantasmagoriques élucubrations de l'alchimie. Mais, quant au fond de la question des coffrets, il leur faut convenir qu'ils laissent inexpliqués bien des détails, que d'autres peuvent s'interpréter de diverses façons et même que plusieurs scènes entières seraient à double sens, dont l'un y aurait été introduit par les corporations des ouvriers qui les ont sculptées.

En somme, de leur long exposé, on peut toutefois retenir qu'il y a une chance de plus pour que les Templiers aient été étrangers à la fabrication aussi bien qu'à la possession des fameux coffrets.

§

Sans vouloir compliquer davantage la question ni établir un rapprochement quelconque avec les idoles androgynes qu'on a attribuées aux Templiers, je signale, au Musée de Châtillon, un buste biface en pierre : masculin et barbu d'un côté, féminin de l'autre. Précédemment il fut conservé au château de Mauvilly et il provient de Mauvilly ou du voisinage. Or, à défaut d'un procès-verbal de la découverte du coffret, qui, d'après MM. P.-B. et de la M. (p. 96), éclairerait le problème, Mme de Chastenay avait allégué (Mignard, *Monographie,* p. 19) un unique échange fait avec les Templiers — en 1224 — par de lointains seigneurs d'Essarois (nullement « de sa famille », mais dont des contrats figuraient parmi ses papiers de famille). Encore les terrains échangés (il n'est pas question de bâtiments) étaient-ils situés non pas à Essarois, mais à Courban, où se trouvait la préceptorie d'Epailly, et précisément à Mauvilly, à 6 kilomètres seulement de la Cave, c'est-à-dire beaucoup plus près de celle-ci que la commanderie la plus proche, celle de Voulaines. Je n'en veux rien conclure : ce n'était pas une idole de poche, qu'on eût pu sortir d'un écrin, comme celles dont il a été souvent question

au Procès; la tête mesure 0 m. 33 de hauteur, le buste 0 m. 66 de hauteur sur 0 m. 66 de largeur, et l'ensemble ne pèse pas loin d'une centaine de kilos.

M. de Chastenay était-il seulement, comme l'a dit plus tard sa fille, propriétaire du terrain où aurait été trouvé le coffret? La Cave est un bois communal. La famille de Chastenay possédait bien sur une partie de la lisière une parcelle, mais non la seule bordure qui ait été riche en pierres (provenant de vestiges gallo-romains). Or, on sait seulement que, en 1789, à l'endroit prétendu de la trouvaille, M. de Chastenay faisait démêler des pierres (*Antiq.*, p. 163), peut-être sans être propriétaire du sol et par autorisation de la commune qui, l'année précédente, y avait exécuté des travaux de captage. Toujours est-il que, lorsqu'elle voulut ultérieurement y faire des fouilles, sa fille dut prendre les terrains en location.

De ses indications relatives à la trouvaille, il ne reste donc à peu près rien.

JEAN LAGORGETTE,
Conservateur du Musée de Châtillon-sur-Seine.

## *PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES*

Comment naquit, s'épanouit et se relâcha l'amitié que voua à Hugues Rebell, environ 1892, René Boylesve, qui, secrétaire de la rédaction de l'*Ermitage* d'Henri Mazel, ne s'appelait encore que René Tardivaux. Tempérament féminin, et très malléable, Boylesve tombe sous le charme et subit l'influence de l'auteur des *Chants de la Pluie et du Soleil* : il s'enthousiasme à ce point pour sa Bible païenne et virile, qu'il la prêche aux lecteurs de la *Plume* et la paraphrase pour l'édification de ceux de l'*Ermitage*. Mais le néophyte, n'étant pas taillé pour la lutte, sent son zèle faiblir, et sans le renier précisément, abandonne à lui-même et à sa conception héroïque de la vie le Maître de qui il avait été l'unique disciple, puis, un peu plus amancipé, se permet de le juger. Où Rebell s'identifie si bien avec Lorenzo Vendramin que, tout au plaisir d'écouter l'histoire de Madame Nichina, et n'en voulant pas perdre un mot, il néglige de se rendre à la gare Montparnasse pour, de là, se rendre avec Boylesve à Saint-Lunaire. Chacun d'eux suit sa voie et sa destinée. Boylesve publie dans l'*Ermitage* un très bel éloge de son ami défunt, orné, en guise d'épigraphe (on pourrait presque dire d'épitaphe) de quelques lignes caractéristiques cueillies dans *le Diable est à table*. Histoire de ce livre posthume d'Hugues Rebell, d'après le témoignage de M. Alfred Vallette.

Ce fut à *l'Ermitage*, d'Henri Mazel, dont il était le secrétaire de la rédaction, que René Boylesve, qui pour lors ne s'appelait que René Tardivaux, rencontra pour la première fois Hugues Rebell.

Tardivaux qui n'avait publié que des petits poèmes en prose (*Inconscience, Vieux Rouen*) et des petits contes façon Gyp (*On sort Tom*) dans le *Gil Blas* et le supplément illustré de ce journal, Tardivaux, garçon bien élevé, long et mince, distingué, chauve, barbu et nonchalant, voluptueux et sentimental, gentiment lettré, fut tout de suite empoigné par le tempérament fougueux qui éclatait dans les *Chants* de Rebell, dans les articles qu'il donnait à *la Plume*, et dans sa conversation, chaque fois que la passion l'emportait sur son naturel timide. On avait dit de lui à Boylesve, quand il s'était proposé d'aller le voir :

C'est un abbé à qui il ne manque que de la poudre; vous le trouverez plein de bénignité et de politesse; son geste est de retrait, son attitude, d'effacement; sa démarche, d'hésitation; son organe de miel pur; sa personne, toute de discrétion; parlez-lui : il vous attend à couper le silence, car il craindrait de vous mener où vous n'allez pas; il vous écoutera; il recevra chacune de vos paroles, ce à quoi vos contemporains ne vous ont pas accoutumé; vous en ferez la remarque à la clarté de son sourire, et ce ne sera que la moindre de ses particularités.

Dans la pénombre tiède de son cabinet, parmi les « tentures recueillies, les tapis silencieux », sous le regard d'une Vénus Callipyge, Boylesve subit, comme malgré lui, le charme du jeune écrivain à l'allure de prélat, qui prit trois minutes à lui laisser « vérifier l'exactitude de sa renommée, puis se mit incontinent à piétiner sur Jésus-Christ, M. Maeterlinck et la démocratie ». Petit à petit, Rebell s'anima, s'échauffa, s'empourpra, vibra, jetant parfois, comme pour la prendre à témoin, un regard sur la « fresque herculéenne de Mantegna », qui ornait sa cheminée. Les heures passèrent, sans que ni l'un ni l'autre n'y prêtât attention, Rebell versant à Tardivaux, « avec cet effort et à la fois ce sourire de Dieu créant l'homme », sa pensée virile.

Quelque chose de frais et de sain se répandait de lui, disait Boylesve, telle la pluie qui s'égoutte du feuillage et me remplissait d'aise en même temps que la vision précise et forte du pur type humain qu'il évoquait m'épeurait au premier abord. Je sentis tout de suite qu'il avait raison contre tout, qu'il tenait la Fontaine de Jouvence, et je ne m'abandonnais qu'avec hésitation. Je m'épa-

nouissais en tremblant. Il le comprit et sembla me dire : « N'avez-vous jamais rencontré un homme? » En effet, je n'en avais pas rencontré. — « Je vous dis, — ceci seulement : un homme. »

Au contact de cet homme fier d'être un homme, qui ne ressemblait pas à ses chétifs contemporains, Tardivaux qui était déjà ce qu'il est toujours resté, malléable et perméable aux influences ambiantes, se sentit soulevé d'enthousiasme. Il se convertit, à rebours, confessa sa foi nouvelle en une prose, la *Vénus triomphante,* qui était un « hymne d'adoration à la nature », « laquelle, disait-il, reste notre plus pur modèle et notre inspiratrice la plus féconde ». C'était ce que lui avait enseigné Rebell, de qui il paraphrasait en les vulgarisant les idées :

Toute prédominance de l'idée chrétienne, on a beau dire, a pour conséquence infaillible un certain mépris de la vie qu'immédiatement suit la condamnation de la forme, écrivait-il. Le détachement du plaisir amène le désintéressement des objets qui le procurent et de toutes les naturelles parures qui ne leur donnent dès lors qu'un vain attrait [...]. Toute la vie nous enchante et nous ne connaissons de sacré que le plaisir qui vient comme un parfum sublime de son épanouissement. Nous voulons prêcher la sainteté de cette belle floraison humaine par tous les sens ouverts, sans entraves et sans retenue. Nous voudrions rehausser en son juste lieu ce que dix-huit siècles de christianisme ont flétri sous le nom de sensualité, en l'impardonnable ignorance de ceci, qu'un contrepoids n'est pas de trop à l'intelligence à la fin desséchante en son isolement, et qu'il y en a un fameux et tout trouvé, qui est l'usage des sens, par quoi la Nature véritablement nous pénètre, et par quoi nous communions à elle, résultat appréciable, vœu assez intelligible après tout, hormis de ceux qui n'éprouvent pas précisément en ce sens le besoin d'équilibre.

Le néophyte se fit prosélyte. Il fut le zélé scoliaste de ce païen cantique, la plume à la main; il prêcha la bonne parole. Il présenta le Maître aux lecteurs de la revue de Léon Deschamps qui le connaissaient mal, même ceux qui l'avaient entrevu aux soirées du *Soleil d'or,* ceux-là surtout.

Je ne puis, hélas! écrivait-il, que donner pauvrement une faible idée de ce que Hugues Rebell apporte à l'heure présente de vigueur saine, de bon sens clair revivifié aux sources mêmes de la

Nature, de noble révolte contre toute la petitesse contemporaine et de hautaines propositions de virilité. Je ne sais si notre sottise verra tout de suite dans cette jeune Bible, dans ce Manuel de l'homme qu'est les *Chants de la Pluie et du Soleil*, ce qui s'y trouve d'efficace et de souverain, à la veulerie moderne. Les œuvres fortes ont besoin souvent d'une incubation lente. Mais je suis sûr que tôt ou tard on viendra à ce livre et l'on se groupera autour de cet homme : quand on sera tout à fait écœuré des religions épuisées et vaines, des théories sociales répugnantes à la raison et à l'orgueil humain, et des conceptions d'art démentes et puériles. On y viendra comme je le fais pour ma part, je l'avoue, ayant eu depuis longtemps le privilège d'être initié à ces belles leçons, toutes les fois que l'énergie faiblit, que la volonté penche ou qu'une ambiguïté me tourmente : chaque pensée y est une force, une beauté plastique, une clarté. Je dis hautement que je regarde l'apparition de ce Livre comme un événement considérable, car il contient de quoi donner à la fois une chair et une âme à une génération; une chair et une âme, c'est-à-dire le bel équilibre qu'il faut pour être sain, joyeux, intelligent et fort; une chair et une âme, c'est-à-dire ce que nul livre ni nulle parole n'a donné. Voici quelqu'un qui revient du temps de Périclès ou de Léon X, qui a absorbé tout le passé durant qu'il profitait de tout le présent, qui goûtait Carlyle et les poètes anglais, en même temps qu'il se mêlait au travail titanesque et à l'énorme grouillement vital de Londres; qui éprouvait les philosophies de Schopenhauer et de Nietzsche en même temps qu'il recevait, dans les villes d'Allemagne, l'âme studieuse contemporaine; qui se laissait former en Italie par la sculpture antique et la Renaissance, en lisant Virgile, Lucrèce et Properce. Il a vécu partout, vécu de tout, compris tout, aimé tout. Il vous donne aujourd'hui sa pensée réfléchie : et il se trouve que c'est un hymne de lumière, de viril sourire, de bel espoir et d'amour. Quel exemple pour nos impuissants, nos pâles, nos démoniaques et nos chastes séraphins! Je pense qu'ils vont, s'ils en ont la force, hausser l'aile. Ah! que l'on découpe chaque pensée de ce livre et qu'on les donne à sucer aux petits enfants dès la mamelle, si l'on veut que le siècle qui vient ait des hommes et des œuvres!

« Je demande des hommes, je cherche des hommes », criait Rebell.

« Je demande des hommes, je cherche des hommes : de ceux qui ne trafiquent pas dans les marchés; de ceux qui ont l'enthousiasme et l'ardeur ».

« Je veux des croyants et des violents... »

**Il n'avait trouvé qu'un homme pour l'écouter et l'approuver, et c'était Tardivaux, qui signait maintenant René Boylesve.**

On fait déjà du feu à Paris, lui écrivait-il le 2 octobre 1894 (1). C'est vous dire que la saison d'hiver commence et que vous n'avez plus le droit de rester loin de nous. Il va falloir se battre encore une fois contre toute la sottise moderne. Que deviendrais-je si mon meilleur compagnon m'abandonnait?...

Mais Boylesve n'était pas taillé pour la lutte, même verbale. Son élan était tombé, sa foi avait tiédi. Pour saluer la publication de l'*Union des trois aristocraties*, il donna à la *Plume* une *Allégorie des trois grâces*, bien confuse et tarabiscotée. Il eut honte de s'être laissé emballer, d'avoir été le seul à emboîter le pas au Prophète. Ils n'avaient été que deux à clamer dans Paris, ce désert, où le ridicule s'attache à ceux qui s'archarnent à soutenir une cause perdue d'avance, si bonne soit-elle. Avant que de l'abandonner, il avait renié son Maître, par respect humain, peut-être aussi par le fait de son naturel indolent, qui avait repris le dessus, l'inclinait à goûter les idées modérées, à vivre dans un air tempéré, à rechercher les sites agréables au regard, plutôt que les cimes abruptes solitaires et glacées, à fignoler des histoires gracieuses et galantes, imitées de quelque bon maître d'hier ou d'aujourd'hui. Pendant que Rebell écrivait l'*Histoire d'un Martyr*, pastichant Voltaire, il contait le *Voyage de Candide avec Pangloss au vrai Eldorado — ce qui leur advint en ce pays, ce qu'ils y firent.* Une douce et moqueuse philosophie lui semblait préférable à la conception héroïque de la vie, prônée par son ami, qui n'était qu'un leurre, une belle et décevante chimère, un rêve généreux, préludant à un réveil cruel. Sous la présidence de M. Carnot, vouloir se modeler sur les Borgia, c'était vraiment insensé. Si certains discutaient les idées de Rebell, d'autres les raillaient, n'y voyant qu'une pose, et le tournaient lui-même en dérision. Cet homme qui cherchait des hommes, quand il les rencontrait en société, se montrait gauche et réservé. Prié à dîner chez les Ducôté, il arrivait selon sa cou-

(1) Lettre citée par M. Gérard Gailly : *Hugues Rebell et René Boylesve (Une amitié littéraire)*. Paris, 1939.

tume rue Juliette-Lamber alors que tout le monde était déjà à table; rouge de confusion, il eût détalé, si le directeur de *l'Ermitage* ne l'eût rattrapé et, avec une douce violence, ramené à la salle à manger où, autour de Mme Ducôté, se trouvaient groupés Louis Fabulet, le baron Doazan, André Gide, Henri Ghéon, Charles Guérin et quelques autres rédacteurs de la revue. Encore ne se souvenait-il pas qu'il avait oublié le fiacre en bas, et le cocher, las d'attendre et inquiet pour son pourboire, montait, au bout d'une heure ou deux, s'informer des intentions de l'« Anglais » qu'il avait amené. Il oubliait aussi son époque.

Je me console de vivre en ces temps de laideur et de démocratie avec les œuvres des nobles siècles, écrivait-il à Boylesve. Je suis tout à fait plongé dans le XVIe siècle italien. Quels beaux hommes que ceux de ce temps-là ! Grands jusque dans le crime et jamais médiocres, comme les petits politiques, les petits littérateurs de cet âge de nains. Les protestants, les graves professeurs sentent une âme s'éveiller en eux quand ils touchent à cette histoire, qui est bien pour moi la véritable Histoire Sainte. Lisez l'histoire de Léon X par Audin et celle de Lucrèce Borgia par Gregorovius, vous vous douteriez à peine que les auteurs sont de lourds bourgeois. A traiter un si magnifique sujet, ils se transfigurent (2).

C'est, littéralement, ce qui lui arriva à lui-même quand, l'année d'après, il s'était mis à revivre, la plume à la main, non seulement par l'imagination, mais par tous les sens, l'histoire de Madame Nichina. Il n'était plus Hugues Rebell, il était véritablement Lorenzo Vendramin, et il se trouvait à Murano en train de recueillir les propos de la courtisane vénitienne, quand Boylesve vint lui proposer de faire ensemble une petite excursion à Saint-Lunaire. Rendez-vous fut pris à la gare Montparnasse, pour neuf heures, tel jour. Mais Boylesve le connaissait déjà assez pour se douter qu'il ne s'y trouverait pas, rien au monde ne pouvant l'arracher à sa table de travail ni le distraire de son roman commencé. Aussi, sans plus se soucier de lui, prit-il lui-même un autre train, qui lui convenait davantage, et, changeant d'itinéraire au lieu d'aller à Dinard, s'en fut à Trouville, passa cinq ou six

(2) Lettre citée par M. Gérard Gailly : *Hugues Rebell et René Boylesve (Une amitié littéraire)*. Paris, 1939.

jours à Houlgate, s'y embêta ferme, et rentra morose à Paris. Il y retrouva Rebell, boulevard des Batignolles, là où il l'avait laissé, devant les feuillets humides de la *Nichina* (3).

Boylesve lui-même séjournait en ce moment, en imagination, à Venise. Le disciple tourangeau, ayant conservé le goût très vif de l'Italie, écrivait les *Bains de Bade,* un petit récit libre et galant dans le goût de Pogge, une nouvelle historique, *l'Arétin en conquête, mœurs vénitiennes du* XVI^e^ *siècle,* le *Divertissement vénitien,* reconstitutions historiques, passe-temps d'amateur; il avait terminé un roman, le *Médecin des Dames de Néans,* qui paraissait en feuilleton dans la *Cocarde* où Rebell, qui l'y avait sans doute recommandé, donnait des chroniques marquées au coin de son génie. Boylesve, qui ne pensait déjà plus comme lui, qui avait secoué le joug de ce « tyran », se mêlait maintenant de le critiquer :

> Il s'y mêle, écrivait-il de la *Nichina,* dont le *Mercure de France* venait de publier les deux premières parties, il s'y mêle des prétentions philosophiques. M. Rebell, comme son ami M. Maurras, est un catholique ennemi du Christ. Entendez qu'Alexandre Borgia et Léon X sont leurs prêtres, somptueux et cruels. C'est pourquoi ils haïssent par-dessus tout les sévères et ennuyeux puritains. Le M. Rebell est-il sûr de n'avoir pas raillé Pascal, M. d'Arnaud, *Le magasin d'auréoles* est consacré à bafouer l'un de ces Tartufes tête ronde. C'est bien fait. Mais par delà le père de Déborah, M. Rebell est-il sûr de n'avoir pas raillé Pascal, M. d'Arnaud, M. Ollier, tant d'honnêtes gens?

En dépit du schisme intervenu, il conservait cependant sa sympathie à l'homme et son estime à l'écrivain :

> Mon cher ami, écrivait-il en tête du *Médecin des Dames de Néans,* je vous dédie ce livre où, à défaut de qualités, je souhaite que votre haut et pur jugement découvre mon désir de suivre ici ces bons conteurs français pour qui nous mîmes tant de fois notre prédilection en commun [...]. Hélas! que je suis loin de maîtres si charmants! Je ne les rattraperai point! Mais je veux aller sur le beau chemin où ils passèrent; je veux m'exposer au soleil qui leur dora l'humeur et le teint; je cueillerai les fleurs simples qui suffirent à donner à leur bonne grâce un parfum et à leurs alentours cette saveur et cet ornement par quoi sont flattés, à la fois, un

(3) Jacques des Gachons : *Souvenirs de la Trentième année.* (*Le Souvenir de René Boylesve. Varia.* Paris, 1936).

sens délicat et le naturel appétit du plaisir; enfin, je veux m'amuser librement des petits incidents invariables et même médiocres qu'ils se gardèrent de dédaigner, sachant de longtemps que rien de ce qui touche les hommes n'est jamais bien nouveau ni tout à fait fameux. Après cela si, du haut de la côte quelqu'un de ces aînés me voulait faire l'avantage d'un signe tel que : « Viens ça, petit » toute ma fatuité serait à l'aise... — Mais c'est une attitude qui n'est guère à la mode! — » Mon ami, ne me dites pas cela, car mes goûts sont si ordinaire que je serais désolé de n'être pas mis comme tout le monde.

Ce retour à la tradition se traduisit chez lui par les *Nouveaux dialogues des Morts. Les embarras de Gillette,* et autres contes d'un archaïsme joli.

J'ai été séduit par une statuette de Tanagre au point d'éprouver à sa vue cette sorte de joie tremblante et cette anxiété qui sont les compagnes ordinaires de la passion amoureuse,

écrivait-il dans *l'Ermitage;* quelques pages plus loin Rebell clamait son *Invitation à la Mort :*

Vers les terres sauvages,
Vers les rivages
Où l'on n'entend que le bruit de la mer,
Et le cri des alcyons au-dessus des vagues;
Loin des foules humaines,
Loin des lois.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Allons, d'une âme affranchie,
D'un pied tranquille,
Jeter aux vents notre servitude,
Et franchement, à la face des cieux,
Crier et confondre nos amours.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans la même revue où Boylesve contait :

Sandro Botticelli s'étant acquis une grande renommée par les belles peintures qu'il avait faites dans les églises de Florence, fut prié par messer Pucci, notable citoyen, d'orner convenablement sa maison...,

quelques pages plus loin, dans un chant à la louange de ses ancêtres les corsaires de Nantes, Rebell s'écriait :

**Au vent qui souffle, aux nuages qui courent,**
**Chargés de pluie et de tempête,**
**Aux hirondelles des orages**
**Qui traversent l'air à grands cris,**
**Aux vastes horizons d'écume,**
**Aux batailles tumultueuses de la mer,**
**Aux mâts craquants, aux vergues frémissantes,**
**Aux navires dansant dans les ports,**
**Impatients de gagner le large,**
**Aux marins goudronnés, aux filles du goëmon,**
**Je donne mon âme, toute mon âme.**
**Mon âme bretonne, mon âme de corsaire,**
**Fille d'une race forte et ardente,**

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Chacun d'eux suivait sa voie, Rebell avec une ardente frénésie, Boylesve avec une mollesse gentille et appliquée, cultivant son petit jardin, où poussaient des fleurs parfumées, aux couleurs tendres.

Il semble qu'ils se soient négligés, perdus de vue. Ils ne se retrouvèrent que peu avant que l'un d'eux disparût. Au lendemain de la mort de Rebell, dans ce même *Ermitage* où ils avaient si longtemps collaboré ensemble, Boylesve lui consacra un très bel article, réplique à celui qu'il avait publié naguère dans *la Plume*. Cet hommage à la mémoire d'un ami qui avait été méconnu et comme homme et comme écrivain, orné de cette épigraphe :

Pourquoi donc me plaindriez-vous? J'ai eu le culte de l'Art et de la Patrie, j'ai adoré les beaux paysages et les belles femmes, je m'en vais dans l'adoration de toutes les choses créées.

se terminait sur ce commentaire :

J'ai tâché d'éclairer ces pages évidemment trop insuffisantes d'une épigraphe cueillie dans le beau testament de « Clarence » le héros du *Diable est à table*. Ce testament, on dirait celui que Rebell eût fait, et je sais que cette pensée là est bien à lui; elle est en tous points admirable; qu'elle demeure donc gravée sur sa tombe et que par son rayonnement elle attire et fascine les yeux de qui voudrait soit s'offusquer des faiblesses, soit s'attendrir sur les tragiques douleurs de la fin d'une vie qui voulut être radieuse. Taisons même la lutte épique contre la détresse et la mort; taisons le

surhumain courage d'un esprit qui dompta les pires tortures physiques et les morales, puisqu'il fut vaincu finalement et puisqu'il haïssait la pitié. Il a eu le culte de l'Art et de la Patrie; il a adoré les beaux paysages et les belles femmes, il s'en est allé dans l'adoration de toutes les choses créées.

L'œuvre de Rebell, et sa vie même, témoignent qu'il n'eut point d'autre souci.

Le *Diable est à table,* dont Boylesve faisait si grand cas, a son histoire que M. Vallette va nous conter :

Nous avons publié d'Hugues Rebell les volumes suivants :

Le *Magasin d'Auréoles.*

La *Nichina*

La *Femme qui a connu l'Empereur*

Le *Diable est à table.*

Sur la demande d'Hugues Rebell et en vue d'une affaire qu'il négociait avec la *Revue blanche,* nous avons cédé à cette revue nos droits sur les ouvrages et les volumes qui nous restaient (4). Le *Diable est à table,* ne faisait point partie de cette vente. Depuis, la *Revue blanche* a liquidé, et c'est la librairie Charpentier qui a racheté.

A cette époque déjà éloignée, Hugues Rebell avait un compte débiteur d'environ 2.000 francs qui devait se solder au moyen d'ouvrages dont il nous remettrait le manuscrit. Je possède un traité

(4) « Paris, le 3 novembre 1900.

« J'autorise le Mercure de France à débiter mon compte de sept cents francs le jour où la Revue blanche prendra les trois romans la Nichina, la Femme qui a connu l'Empereur et le Magasin d'Auréoles, la somme de sept cents francs représentant mes droits sur les deux premiers mille exemplaires de la « Naissance de la Femme ».

HUGUES REBELL. »

Quelques jours plus tard, le directeur de la *Revue Blanche* écrivait à celui du *Mercure de France* :

« Paris, le 26-10-1900.

« Mon cher ami,

« Nous sommes d'accord au sujet de la transmission des 3 ouvrages d'Hugues Rebell de votre maison à la mienne.

Je vous demande seulement de tenir, chez vous, les volumes à ma disposition. Je les ferai prendre au jour que vous voudrez bien me fixer ainsi que les clichés et empreintes.

« Les huit cents francs que je vous verserai ce jour-là représentent la somme totale dont cette transmission me rend votre débiteur.

. . . . . . . . . . . . . . . .

« Je vous serre la main.

A. NATANSON. »

par lequel il s'engageait à nous donner 3 volumes (5). Nous n'en avons eu qu'un, *Le Diable est à table.*

Quand Rebell nous remit son manuscrit il me dit que bien que l'ouvrage fût complet, il désirait y intercaler un chapitre vers la fin. J'y consentis, mais sachant par expérience combien il tardait parfois à livrer ses travaux, à la condition que si le nouveau chapitre ne m'était pas parvenu dans le délai convenu, je publierais le livre tel quel. Je n'ai jamais eu le chapitre promis.

Comme il fallait en finir, j'écrivis à Rebell le 17 janvier [1905] que je me décidais à publier le livre. Mais il ne demeurait plus boulevard des Batignolles, et la lettre me revint...

Le 16 février ayant eu l'occasion d'écrire à M. Geyer (47, rue Blanche) qui était le représentant de Rebell pour ses affaires de librairie, je le priais de vouloir bien, s'il communiquait avec son client, l'avertir de mes intentions.

Quelques jours plus tard, M. Geyer m'informa qu'il avait averti l'auteur et qu'il n'avait pas eu de réponse.

Je fis alors terminer le *Diable*, qui ne fut mis en vente qu'après la mort de Rebell.

Déduction faite de ses droits d'auteur sur ce volume, Rebell reste nous devoir 1.249 fr. 80 c.

Nous avons reçu de lui en dépôt quelques exemplaires de deux ouvrages qu'il avait publiés à ses frais dans ses débuts :

*Chants de la pluie et du soleil.*

*Baisers d'Ennemis.*

Tous les ans, lors de notre inventaire le compte Rebell est crédité de 50 % du prix des volumes vendus. Mais ces ventes produisent très peu de chose...

(5) Extrait de ce traité en date du 8 mai 1899 :

« 3°) M. Rebell cède à la Société du Mercure de France pour une durée de cinq années à compter de la remise de chaque manuscrit, l'exploitation en toute propriété des ouvrages suivants, moyennant les paiements ci-après.

A. Pour une somme de 500 francs payable à la remise du manuscrit, un volume de contes adaptés de l'italien, intitulé *« la Place aux Herbes »*.

B. Pour une somme de mille francs payable dans les mêmes conditions un roman philosophique inédit intitulé *le Diable est à table.* Ces manuscrits devront être remis avant le 1er décembre prochain (1899).

4°) M. Rebell s'engage à donner à la dite société avant la fin de l'année 1900 un roman sur le XVIe siècle intitulé « La Naissance de la Femme » pour être publié dans le plus bref délai possible. Le livre ne devra pas dépasser la longueur du volume : *La Femme qui a connu l'Empereur.* Les droits d'auteur de cet ouvrage seront réglés conformément aux articles 4, 5 et 6 du traité intervenu entre les soussignés le 24 octobre 1896 pour la Nichina. »

Trente-cinq ans après la mort d'Hugues Rebell, le *Diable est à table* n'est pas encore épuisé; il en reste encore quelques exemplaires aux *Editions du Mercure de France.*

AURIANT.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie, Voyages

Ferri-Pisani : *Congo.* Avec les chercheurs d'or et les Pygmées. Parmi les éléphants et les gorilles; Edit. de France. 21 »

### Esotérisme et Sciences psychiques

Comte J. du Plessis de Grénédan : *Le sens de l'histoire : les derniers temps d'après l'Apocalypse;* Téqui. 20 »

Robert Léon Waquer : « *Sorcier* » *et* « *Magicien* », contribution à l'histoire du vocabulaire de la magie; Droz. » »

### Ethnographie, Folklore

Deborah Lifchitz : *Textes éthiopiens magico-religieux;* Institut d'Ethnologie, Palais de Chaillot, Paris. » »

Edouard Salin : *Rhin et Orient. Le Haut Moyen-Age en Lorraine d'après le mobilier funéraire, Trois campagnes de fouilles et de laboratoire.* Préface de M. Albert Grenier. Nombr. illustrations documentaires; Geuthner. » »

### Histoire.

Bronius Dundulis : *Napoléon et la Lithuanie en* 1812; Presses Universitaires. 50 »

### Littérature

Auguste Bailly : *Anne de Bretagne femme de Charles VIII et de Louis XII.* (Coll. *Les Reines de France*); Edit. de France. 25 »

Fernand Baldensperger : *Une vie parmi d'autres,* notes pour servir à une chronique de notre temps; Conard. 35 »

Marcel Braibant : *Les Paysans d'aujourd'hui,* anthologie d'auteurs contemporains; Mercure de France. 16,50

Ventura Garcia Calderon : *La Périchole;* Nouv. Revue franç. 18 »

René M. Guastalla : *Le mythe et le livre;* Nouv. Revue franç. 22 »

Henri Guillemin : *Lamartine, l'homme et l'œuvre;* Boivin. 15 »

Bertrand de La Salle : *Alfred de Vigny* (Coll. *L'Homme et son œuvre*); Fayard. 20 »

Louis XIV : *Pages choisies et expliquées* par Gabriel Boissy (Coll. *Les Pages immortelles*); Corréa. » »

François Mauriac : *Journal* ***; Grasset. 21 »

Henri Mondor : *L'amitié de Verlaine et Mallarmé;* Nouv. Revue franç. 24 »

Henri Troyat : *Dostoïevsky,* Fayard. » »

Bernard de Vaulx : *Une politique expérimentale :* Textes choisis de Joseph de Maistre, avec une introduction; Fayard. 25 »

## Ouvrages sur la guerre de 1939

Jacques Boulenger : *Quelque part sur le front,* images de la présente guerre; Calmann-Lévy. 22 »

L. de Bourcet : *Mannerheim maréchal de Finlande;* Sorlot. 12 »

Léon Daudet : *Le drame franco-allemand;* Albin-Michel. 20 »

Thomas Foley, matelot du *Doric-Star* coulé par le *Graf Spee* dans l'Atlantique du Sud : *Je suis un prisonnier de l'Altmark;* Coopération, Paris. 10 »

Bertrand de Jouvenel : *D'une guerre à l'autre.* I : *De Versailles à Locarno;* Calmann-Lévy. 40 »

Commandant Sowinski : *Journal d'un défenseur de Varsovie;* Grasset. 15 »

## Philosophie

Ed. Benzécri : *L'esprit humain selon Pascal;* Presses Universitaires. 40 »

Ed. Benzécri : *Essai sur la nature et la portée de l'attitude métaphysique;* Presses Universitaires. 30 »

Jules Colesanti : *La morale supérieure,* traduit de l'Italien par Eva Oska; Presses Universitaires. 15 »

Philippe Fauré-Frémiet : *La récréation du réel et de l'équivoque;* Presses Universitaires. 45 »

Spinoza : *Pages choisies et expliquées* par Arnold Zweig (Coll. *Les Pages immortelles*); Corréa. » »

## Poésie.

Raoul Boggio : *Nuance;* Chez l'auteur, 9, rue de la Réunion, Le Parc Saint-Maur, Seine. 30 »

Edmond Fleg : *Ecoute, Israël...* II : *L'Eternel est notre Dieu;* Nouv. Revue franç. 22 »

P. M. Fontaine : *Jeunesse du ciel.* Avec 2 dessins de Picart Le Doux; Impr. Tourangelle. » »

Lucien Poyet : *Sous l'oriflamme des ténèbres;* Revue moderne des Arts et de la Vie. 7 »

Paul Teissonnière : *Des fables;* Edit. du Foyer de l'âme, Bruxelles. 20 »

Fernand Verhesen-Gaudy : *Passage de la terre;* S. n. d'édit. Bruxelles. » »

## Politique.

Julien Favre : *Le nouvel homme,* bases scientifiques d'un accord entre les peuples; Edit. Réformes, Genève. 3 fr. suisses

Pierre Gaxotte : *La France en face de l'Allemagne,* articles, formules et réflexions; Fayard. 6 »

Ministère des Affaires étrangères de Finlande : *Documents sur les relations finno-soviétiques, automne* 1939; Flammarion. 16 »

Edmond Vermeil : *L'Allemagne,* essai d'explication; Nouv. Revue franç. 36 »

Edmond Vermeil : *Hitler et le christianisme;* Nouvelle Revue franç. 12 »

## Psychologie

Sigmund Freud : *Métapsychologie,* traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Anne Bermann (Coll. *Psychologie*); Nouv. Revue franç. 22 »

Jean Paul Sartre : *L'Imaginaire,* psychologie phénoménologique de l'imagination (Coll. *Bibliothèque des Idées*); Nouv. Revue franç. 40 »

## Questions militaires et maritimes

André Siegfried : *Suez, Panama et les routes maritimes mondiales.* Avec 33 cartes et graphiques; Colin. 38 »

## Roman

Janine Bouissounouse : *L'étoile filante;* Nouv. Revue franç. 21 »

Willa Cather : *La mort et l'Archevêque,* traduit de l'anglais par M. C. Carel. Préface de André Artonnes; Stock. 21 »

Jean Cocteau : *La fin du Potomak;* Nouv. Revue franç. 21 »

André Gressier : *Misère d'une aube;* Le Sol clair, Altichy, Oise. 15 »

Sari de Megyery : *C'est pour moi que je t'aime,* adapté du hongrois par André Lang et Ladislas Gara; Edit. de France. 18 »

Henry de Monfreid : *Le secret du lac noir;* Nouv. Revue franç. 24 »

Florence Marcelle Nanin : *L'étrange ballade;* S. n. d'édit. » »

Jean Schlumberger : *Stéphane le glorieux;* Nouv. Revue franç. 18 »

Anne Marie Selinko : *Demain tout ira mieux,* traduit de l'allemand; Nouv. Revue franç. 22 »

F. E. Sillanpää : *Silja ou une brève destinée,* traduit du finnois par J. L. Perret. Avec une préface de Maurice Bedel; Rieder. 24 »

H. M. Tomlinson! *Tout le monde sur le pont,* traduit de l'anglais par C..., Nouv. Revue franç. 25 »

S. S. Van Dine : *La mort au jardin,* traduit de l'anglais par Hugues Berliel (Coll. *Le Scarabée d'or*); Nouv. Revue franç. » »

Pierre Véry : *Madame et le mort;* Nouv. Revue franç. 22 »

## Sciences

Henri Le Boiteux et Robert Boussard : *Elasticité et photoélasticimétrie.* Préface de M. Paul Langevin : Avec des figures; Hermann » »

## Sociologie

Louis Marlio : *Dictature ou Liberté;* Flammarion. 22 »

## Théâtre.

J. M. Eylaud : *Négoce, Amour, Philosophie à Bordeaux au temps de Montesquieu,* comédie régionaliste en 3 actes. Préface de M. Guillaume. Avant-propos de M. le Baron Alain de Montesquieu; Féret et fils, Bordeaux. 15 »

## Varia

Henri Clouzot : *Le style Louis-Philippe-Napoléon III.* Avec 32 planches en héliogravure h. t. (Coll. *Arts, Styles et Techniques* sous la direction de M. M. Dufourcq); Larousse. 18 »

E. Dacier : *Le style Louis XVI.* Avec 32 planches en héliogravure h. t. (Coll. *Arts, Styles et Techniques* sous la direction de M. M. Dufourcq); Larousse. 20 »

P. Francastel : *Le Style Empire du Directoire à la Restauration.* Avec 32 planches en héliogravures h. t. (Coll. *Arts, Styles et Techniques* sous la direction de M. M. Dufourcq); Larousse. 18 »

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Le souvenir d'Ephraïm Mikhaël. — Edwarts Virza. — Prix littéraire. — A l'Académie des Jeux Floraux. — Bibliothèque de documentations internationale contemporaine et Musée de la Grande Guerre. — M. Paul Léautaud, poète élégiaque. — A propos du Japon et de l'Asie nouvelle. — A propos des mémoires d'Emilienne d'Alençon. — A propos de l'héritage des chevaliers du Temple. — Blaise de Vigenère cryptologue. — A propos d'Anne de Russie, reine de France. — Criminel attentat contre Paris. — Le sottisier universel.

**Le Souvenir d'Ephraïm Mikhaël.** — Ce sera le 5 mai le cinquantenaire de la mort d'Ephraïm Mikhaël. Né à Toulouse le 26 juin 1866, l'auteur de *l'Automne* décédait le 5 mai 1890.

Ses premières œuvres avaient paru dans *la Basoche* (Bruxelles, 1884-1886), *la Pléiade* (Paris, 1886), *la Jeune France* (Paris, 1886-1887), *les Chroniques* (1887). En 1889, comme *l'Echo de Paris* avait organisé un concours de poésie, il recevait le premier prix, et à l'unanimité. Son œuvre comporte *l'Automne* (1886), *le Cor Fleuri*, poème en un acte et en vers (Théâtre-Libre, 1888). Il faut ajouter *la Fiancée de Corinthe*, légende dramatique en trois actes, en collaboration avec Bernard Lazare (1888), et *Briséis*, drame lyrique, en collaboration avec Catulle Mendès, dont le premier acte, mis en musique par Emmanuel Chabrier, fut interprété aux Concerts Lamoureux en 1897. Nous venons de citer Bernard Lazare et Catulle Mendès. Ceux-ci, et Pierre Quillard, Camille Bloch, Marcel Collière, rassemblèrent, sitôt après la mort d'Ephraïm Mikhaël, les *Œuvres* du disparu : poésies, poèmes en prose, augmentés de fragments inédits.

On trouverait des renseignements plus détaillés dans la notice que Ad. Van Bever et Paul Léautaud rédigèrent pour les *Poètes d'aujourd'hui*. Et il faut lire la pièce intitulée *l'Hiérodoule* pour apprécier quelle majesté l'auteur mettait dans ses vers sensibles à la fois et bien frappés. On se reportera, enfin, au *Tombeau d'Ephraïm Mikhaël* que publia le *Mercure de France*, en février 1897, et auquel avaient collaboré André Fontainas, Francis Vielé-Griffin, Ch. Van Lerberghe, Pierre Quillard, Stuart Merrill, Gustave Kahn, Rodolphe Darzens, A. Ferdinand Herold. Ce dernier tira du *Cor Fleuri* le texte d'une œuvre lyrique, qui fut jouée, avec musique de F. de Halphen, à l'Opéra-Comique, en 1904.

Mort à vingt-quatre ans, Ephraïm Mikhaël a son monument à Toulouse. Attaché à la Bibliothèque Nationale, archiviste-paléographe, il laisse le souvenir d'un esprit distingué, et son œuvre, où abondent les beaux vers, est de quelqu'un qui, pressentant, peut-être à quelle brièveté était vouée sa vie, cherchait dans la poésie de quoi bercer noblement sa peine. — G. P.

§

**Edwarts Virza,** qui a été récemment enlevé dans sa cinquante-septième année, était le grand poète de la Lettonie comme Milosz, autre illustre disparu, le fut de la Lithuanie, limitrophe et proche parente. Ici « Lettonie » ne signifie pas élite lettonne, mais bien peuple letton tout entier, car, dans cette petite nation avant tout

paysanne, il n'est pour ainsi dire pas un paysan qui n'ait sa bibliothèque composée avec un goût très sûr et qui ne lise en comprenant et sentant ce qu'il lit. Virza, qui n'était pas un « primitif » mais un artiste en même temps qu'un inspiré, eut donc chez lui un public comparativement beaucoup plus nombreux que n'en eurent jamais en France Hugo, en Italie Carducci, dont, à coup sûr, les lecteurs purement ruraux furent et sont tout au plus quelques douzaines. Heureux Virza que les laboureurs ont aimé et ne cesseront pas d'aimer !

Il avait publié *Calice,* son premier volume de vers, à vingt-quatre ans. Dans ces chants passionnés, consacrés à l'amour et à la nature, l'empreinte de Pouchkine est visible. Mais plus visible encore est la personnalité déjà géniale du jeune aède dont l'âme était de feu. Puis vinrent *Les Jeux divins,* placés sous l'invocation d'Arès et d'Aphrodite et où l'on reconnaît la marque française. L'auteur avait beau vivre à cinq cents lieues de Paris, tout près de la Germanie et de la Scandinavie, les cristallines vibrations des lyres de chez nous étaient arrivées jusqu'à lui et l'avaient charmé. Il s'était épris de notre culture et de nos œuvres et, nous témoignant son amitié par des actes, il s'était mis à traduire — magnifiquement — nos poètes et à les rassembler en des anthologies où il fait preuve d'une érudition et d'un sens critique parfaits. Il a donné ainsi un premier florilège où sont tous nos maîtres du Romantisme, du Parnasse et du Symbolisme, et un second qui réunit les poètes de la Renaissance et du XVIIe siècle à son aurore. Virza n'était pas de ceux pour qui la France n'est pas une nation de poètes !

Lui est avant tout un lyrique aux accents profonds et forts, mais il est aussi souvent épique avec puissance et il est en outre l'auteur de *Straumeni. Straumeni,* écrit en prose, ruisselle de poésie. Il a été traduit dans toutes les langues d'Europe et la traduction française va paraître. Le sujet : la vie d'une ferme, les travaux des champs, la communion avec la terre. Géorgiques du Nord qui sont un chef-d'œuvre et peut-être le chef-d'œuvre de Virza.

Le *Mercure* se devait, devait à sa tradition, d'apporter à Virza, mort qui ne mourra pas, à Virza grand poète et notre grand ami, un double et fervent salut d'admiration et de reconnaissance. — R. A. F.

§

**Prix littéraire.** — L' « Association des Informateurs de la France d'Outremer » (Syndicat de presse coloniale), a décidé de créer un « Prix Littéraire d'Outremer » destiné à récompenser un journaliste professionnel français (chroniqueur, reporter, etc.) ayant

écrit un ou plusieurs ouvrages dans le cadre de la France d'Outremer.

S'adresser au Secrétariat du « Prix Littéraire d'Outremer » 36, rue de Naples, Paris.

§

**Bibliothèque de documentation internationale contemporaine et Musée de la Grande Guerre,** dépendant de l'Université de Paris (102, rue du Bac — Paris VII[e]). — L'Université de Paris possède, à la Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine et au Musée de la Grande Guerre, un ensemble de documents imprimés et iconographiques sur la guerre de 1914 et la vie politique et économique depuis 1919.

L'œuvre entreprise doit se poursuivre pendant le conflit actuel.

Il s'agit de réunir tous les documents qui peuvent éclairer l'histoire de la lutte militaire, diplomatique et économique, et les divers aspects de la vie des nations belligérantes et neutres.

Les matériaux à rechercher sont variés : journaux, revues, ouvrages publiés en librairie, publications des administrations et des groupements politiques, sociaux et économiques : bulletins, rapports, circulaires, instructions, formules, affiches, cartes de restriction, timbres et vignettes, bons de monnaie, etc., — documents figurés : aquarelles, dessins, photographies, — productions de circonstance, témoignages fugitifs et souvent curieux sur l'esprit public : journaux de guerre, tracts de propagande, estampes populaires, cartes postales, chansons, programmes, bibelots, jouets, etc.

La Bibliothèque de Documentation internationale et le Musée de la guerre ne pourraient réunir seuls une documentation aussi vaste. Il faut que s'y ajoutent les administrations et les associations qui donneront leurs publications, les revues et journaux qui consentiraient des services gratuits ou à prix réduits, concours des auteurs offrant leurs œuvres, concours enfin des particuliers qui peuvent saisir au passage et conserver pour l'histoire des productions éphémères ou s'adressant à un public restreint.

§

**M. Paul Léautaud, poète élégiaque.** — M. Paul Léautaud n'a pas toujours professé le matérialisme en amour. Il fut un temps où le physique ne comptait pas seul pour lui. Il n'avait pas alors, comme aujourd'hui, le sentiment en horreur. En vérité, je ne suis pas loin de penser que l'auteur d'*Amours* et d'*Amour* est resté, au

fond de lui-même, le tendre qu'il fut jadis, et qu'il est un élégiaque non pas qui s'ignore, mais qui, fâché de l'être, s'évertue à donner le change sur sa nature foncière. Avant le *Petit Ami*, où il affecte le cynisme à s'y méprendre, avant qu'il eût collaboré au *Mercure de France*, M. Léautaud cultiva la petite « fleur bleue », et joua, lui aussi, tout comme tant d'autres, qu'il raille, de la guitare en l'honneur de belles inconstantes, inaccessibles ou cruelles. Il mit en vers ses fadeurs de l'âme, comme disait Flaubert, qu'il déteste — pourquoi, au fait? — ses rêveries galantes et ses plaintes amoureuses. Les trois pièces qui suivent, ignorées de tous, et peut-être oubliées de M. Léautaud lui-même, parurent respectivement dans le *Courrier français* le 20 août, le 17 septembre et le 8 octobre 1893, la dernière à la suite d'une *gazette rimée* de Raoul Ponchon :

POUR CELLE QUI NE VIENDRA PAS

*Toi de qui je ne sais ni le nom ni la grâce,*
*Ni le charme, en lequel un cœur épris s'enchâsse,*
*Toi qui n'es pas venue et ne viendra jamais,*
*Rien ne te confiera l'amour dont je t'aimais,*
*Femme que mon désir espérait sans connaître,*
*Que de baisers perdus! Tu m'eus aimé peut-être,*
*Et consolé des jours de souffrance et d'exil*
*Par ta jeunesse vierge et ta chanson d'avril!...*
*Mais tu ne viendras plus et mon attente est vaine,*
*Adieu. Ton souvenir léger comme une haleine,*
*Flotte en ma rêverie, où pleure le regret*
*De ton âme de femme à jamais ignorée,*
*O toi la moins connue et la plus adorée.*

SOIRS ANCIENS, SOIRS PRÉSENTS

*Chère, les soirs anciens, pleins de vaines paroles,*
*D'exquise songerie et de baisers frivoles,*
*Revivront-ils jamais dans les ans à venir?*
*L'automne a ranimé mes secrètes détresses,*
*J'évoque les beaux soirs parfumés de caresses*
*Et sens fleurir en moi la fleur du souvenir.*
*Hélas! les soirs présents, pleins de réminiscences,*
*Ces soirs où je languis de tes longues absences,*
*Laisseront leur tristesse à mon front qui pâlit;*
*Jamais plus je n'aurai, dans mes heures d'angoisse,*
*Le regard apaiseur de tes yeux de turquoise,*
*Ni ta bouche de sang où je buvais l'oubli.*

CHANSON

*Chère, voici déjà le soir*
*De la vie. Où donc est l'espoir,*
*La gaieté des jeunes années?*
*Où donc le rêve d'autrefois*
*Et les fleurs que je t'ai données?*
*Où donc le charme de ta voix?*

*Ton cœur frivole a, je le sais,*
*L'oubli des choses du passé :*
*Serments et baisers et paroles*
*Hélas! toujours je me souviens,*
*Et rien encor ne me console*
*De la fuite des jours anciens.*

*Chère, voici déjà le soir*
*De la vie. Il n'est plus d'espoir,*
*Mais mon amour t'a pardonnée;*
*Pourquoi rappeler l'autrefois?*
*Toutes les fleurs se sont fanées,*
*Et je n'entendrai plus ta voix...*

M. Léautaud ne m'en voudra pas, j'espère, de lui avoir rappelé « l'autrefois », en rappelant ces « péchés de jeunesse ». Rien ne se perd, tout finit par se retrouver un jour. Tôt ou tard, quelque indiscret eût découvert cette petite suite caractéristique, qui révèle un Paul Léautaud assez imprévu (1), qui a je ne sais quel air (penché) de ressemblance avec Félix Arvers et François Coppée. C'est sans nulle malice, simplement à titre de curiosité, que j'ai reproduit ses vers amoureux que ses admirateurs n'ont pas trouvés dans son *Journal littéraire*. — AURIANT.

§

**A propos du Japon et de l'Asie nouvelle.** — Mon article sur « le Japon et le réveil de l'Asie », paru dans le dernier numéro du Mercure a soulevé les objections d'un lecteur, M. Jean Marquet, qui les a exposées dans la lettre suivante au directeur de cette revue :

Je viens de lire avec étonnement, dans le dernier *Mercure*, l'article de M. Jacoby sur le *Japon et l'Asie nouvelle*. M. Jacoby ignore-t-il donc que la France possède, en Asie, l'Indo-Chine (y compris le territoire chinois de Quang-Tchéou-Wan et la ligne ferrée du Yun-Nam), trois

(1) Cet écho était déjà composé quand parurent dans le *Mercure* du 1er avril les pages de M. Léautaud sur Georgette, qui sont un pur chef-d'œuvre.

« concessions » en Chine, et, aux Indes, quelques survivances de l'empire fondé par Dupleix?

De plus, pour écrire que : « le barbare enseignement du marxisme est né en Allemagne », etc., il faut incontestablement méconnaître le mouvement socialiste de Wang-Na-Ché au XI^e siècle.

Et bien d'autres erreurs et omissions encore, mais il me faudrait rédiger un deuxième article...

Ci-inclus une copie de mon curriculum vitae que je vous prie de transmettre à M. Jacoby.

Croyez enfin que je suis toujours votre

JEAN MARQUET.

L'étonnement de M. Jean Marquet m'étonne à mon tour. Je puis l'assurer que je n'ignore nullement, aussi étrange que cela puisse lui paraître, l'existence d'un empire colonial français. C'est même la raison pour laquelle je considère la question du réveil de l'Asie comme étant d'une importance capitale pour la France.

Quant à l'objection de M. Marquet au sujet du marxisme, j'avoue n'y avoir rien compris. M. Marquet soutiendrait-il que le marxisme est né non pas en Allemagne au XIX^e siècle, mais en Chine au XI^e siècle et que Karl Marx n'est qu'un pseudonyme de Wang-Na-Ché? En ce cas, M. Marquet n'a qu'à ouvrir le petit Larousse, qui se fera un plaisir de lui apprendre que Karl Marx a existé en chair et en os et qu'il est né à Trèves, en 1818, car je ne peux croire que M. Marquet confonde marxisme et socialisme.

M. Marquet parle « d'autres erreurs encore »; *encore* est délicieux. Que ne les cite-t-il? Ceci me procurerait l'occasion de lui donner *encore* quelques indications utiles.

J'ai été très sensible à l'aimable désir de M. Marquet de me faire communiquer son *curriculum vitae;* j'y ai trouvé le témoignage d'une magnifique conduite pendant la grande guerre, avec deux citations, l'indication de 35 années de service dans les colonies et l'énumération d'une douzaine de volumes sur différents sujets.

Mes regrets n'en sont que plus vifs de n'avoir trouvé sous la plume d'un aussi éminent contradicteur qu'une critique aussi peu étoffée. — JEAN JACOBY.

§

**A propos des mémoires d'Emilienne d'Alençon.** — Dans le *Mercure* du 1^er avril, M. Auriant a publié sur Emilienne d'Alençon une bien spirituelle chronique. Il n'admet pas la version de la mémorialiste sur les circonstances de son anoblissement. Elle est cependant la vraie. Abel Tarride, me l'a contée, voici plus de trente ans. Les faits s'étaient passés quelques années auparavant au cours d'une tournée théâtrale dont il était la vedette et où Emilienne, jeunette autant qu'inconnue, tenait les utilités. La troupe

s'était arrêtée à Alençon et, au cours du dîner avant la représentation, Emilienne consulta ses camarades sur le choix d'un nom en rapport avec ses ambitions.

— Rien de plus simple, dit malicieusement Tarride. Nous sommes à Alençon, profite de l'occasion et deviens Emilienne d'Alençon. Cela sonne bien.

Le conseil fut suivi sans hésitation.

Abel Tarride ne tirait aucune vanité de cette plaisanterie. Ce n'était pour lui qu'un amusant souvenir de tournée. Il n'y a donc aucune raison de mettre en doute sa sincérité.

M. Auriant invoque les chroniques du *Gil Blas*. Ce ne sont pas d'imposantes références.

J'ai connu (hélas!) l'époque dont « le Vieux Carafon » et « l'intrépide Vide-Bouteille » se firent les Dangeau et Saint-Simon. En cette fin de siècle, Babylone, Sardanapale, toutes les décadences étaient à la mode. Ces sujets enrichissaient la littérature, et, aux salons de peinture, ils s'étalaient sur des toiles immenses. Le public réclamait des récits extraordinaires, particulièrement la province qui s'ennuyait. La vie était alors trop calme, trop facile. La direction du *Gil Blas* décida d'utiliser ces goûts morbides pour la diffusion de sa feuille. Le « Vieux Carafon » et l' « Intrépide Vide-Bouteille » reçurent donc mission de révéler les soi-disant secrets de la haute-noce parisienne et d'imaginer des récits capables de troubler, d'affoler les provinciaux. Ils s'acquittèrent de cette tâche avec conscience et générosité.

Je me rappelle l'éblouissante relation d'une petite fête organisée par l' « Intrépide Vide-Bouteille » en son hôtel de la rue de Laval (aujourd'hui rue Victor-Massé). Après un déjeuner dont ils sortirent « fin saouls », « le Vieux Carafon » et lui s'allongèrent sur les divans du jardin d'hiver, et, armés chacun d'une carabine, firent une hécatombe d'oiseaux-mouches, rabattus par des beautés dévêtues et dirigées par un nègre. Soucieux d'exactitude, l'auteur du récit avouait que de nombreux carreaux avaient été brisés, que le noir faillit perdre un œil et qu'un plomb s'était égaré sur un chat.

On devine l'effet que de telles évocations produisaient à travers la France sur les clercs de notaire, les modistes, les fonctionnaires de l'enregistrement, les demoiselles des postes...

L' « Intrépide Vide-Bouteille » ne buvait que de l'eau, paraît-il. Sa maison, en face du Chat Noir, n'était pas le sanctuaire de la Vérité. L'histoire du baptême d'Emilienne est aussi fantaisiste que la chasse aux oiseaux-mouches.

Certains penseront qu'en donnant comme firme à son activité un titre illustré par des princes de la maison de Valois, Emilienne ne

manquait pas d'aplomb. (Si l'Académie française en donnait licence, l'emploi du mot *culot* conviendrait mieux). Gardons-nous des injustes sévérités. Emilienne ne faisait qu'imiter celles qui la précédaient dans la carrière. Non contentes d'être chargées de perles pêchées, disait le doux Tailhade, au fond des bidets, elles s'affublaient en outre de noms retentissants.

En avaient-elles le droit? Non assurément. Et, à ce propos, me revient un autre souvenir. Un jour qu'entre amis la conversation portait sur cette pétulante beauté, il fut demandé à un avocat si la famille à qui appartenait le titre d'Alençon serait fondée à réclamer devant les tribunaux l'exclusivité de ce droit.

— Sans aucun doute, répondit-il. Mais ce procès serait un tantinet ridicule. On ne tire pas le canon pour tuer une puce. Si j'étais consulté, je conseillerais un arrangement discret. Deux solutions. Imposer à la demoiselle une redevance au profit d'un membre (si j'ose dire) de la famille. Quelque chose comme la loge des Choiseul à l'Opéra-Comique.

« Ou bien, si les convenances, s'associant à la prudence, écartaient cette transaction, permettre à Emilienne l'usage du nom d'Alençon, à la condition d'en supprimer la cédille. Ce qui empêcherait de dire que ce pseudonyme ne rime à rien. »

La famille ne fit rien et Emilienne conserva la cédille.

Au déclin de la vie, le besoin la tourmente d'apporter, sous forme de mémoires, sa contribution à l'Histoire de France. Les grands noms grisent parfois ceux qui les portent.

Qui lui conseillera de délaisser l'Histoire au profit de l'Hygiène? Je la verrais mieux écrivant : « Comment j'ai conservé ma santé. »

Car elle l'a conservée, ce dont il convient de la féliciter. Après une tumultueuse existence où elle n'abusa d'aucune privation, elle demeure solide comme le Pont-Neuf. Digne objet d'envie!

Si elle publiait ce traité, quel succès!

Seraient les premiers à l'acheter ceux qui, en détournant les yeux, flétrirent la liberté de ses délassements, les longues figures, les peloteurs sournois, les défaillants rageurs, les velléitaires gelés, les pituiteux chroniques que jaunit la distillation quotidienne de leurs aigreurs natives, en un mot tous les pisse-froid. Perclus de regrets, ils essayeraient, loin des regards, les pratiques recommandées par notre Emilienne nationale.

Quelle revanche!

Avoir débuté par le dressage des lapins, finir en faisant faire l'exercice à Tartufe!

C'est la grâce que je lui souhaite. — JOSÉ THÉRY.

§

**A propos de l'« héritage des chevaliers du Temple ».** — Dans leur article *L'héritage des Chevaliers du Temple* (*Mercure* du 1er mars 1940), MM. Probst-Biraben et Maitrot de la Motte-Capron nous parlent des trois « secrets », légués par le Temple « avec précaution, sous le manteau, à des princes, des hommes de science, des chefs politiques ». Ce sont : le secret financier, « tantôt fondé sur le monométallisme international de l'or, tantôt basé sur le crédit et les effets de commerce »; le secret de la « synarchie » ou fédération des peuples, et le secret johannique, comprenant l'existence de deux papes, l'un visible, l'autre caché.

Je ne discuterai pas sur le fond de ces secrets, encore que l'or et les effets de commerce, dont le propre est justement de circuler, me paraissent difficilement réductibles à l'état d'un mystère, connu uniquement des princes ou des savants.

Mais je crois pouvoir m'arrêter sur l'une des preuves que les auteurs donnent du troisième secret. Il s'agit de la lettre que Jeanne d'Arc écrivit au comte d'Armagnac en réponse à sa question au sujet du pape qu'il fallait reconnaître parmi les trois qui, à ce moment, se disputaient la tiare. Jeanne fit connaître qu'elle donnerait sa réponse plus tard, « quand elle l'aurait apprise de son souverain Seigneur le Roi de tout le monde ».

Les auteurs en concluent que Jeanne connaissait le secret du pape clandestin, qu'elle désignait dans sa lettre sous l'expression le « Roi de tout le monde ».

MM. Probst-Biraben et de la Motte-Capron ne paraissent avoir connaissance de cet épisode que par un passage d'Henri Martin, qu'ils citent. Ils ignorent donc que nous possédons les textes mêmes de la lettre du comte d'Armagnac, de la réponse de la Pucelle ainsi que des explications qu'elle en donna au procès de Rouen.

Elle avait reçu la lettre du comte à Compiègne, au moment où elle montait à cheval pour entrer en campagne; elle mande donc à d'Armagnac qu'elle est trop occupée « du fait de la guerre » pour lui donner aussitôt une réponse, mais qu'il n'a qu'à s'adresser à elle lorsqu'elle sera à Paris et qu'elle aura reçu sur cette question le conseil de Dieu.

Le terme de « Roi de tout le monde » est assez dans le style de la Pucelle, qui emploie fréquemment des expressions imagées, tirées, si l'on ose dire, de la hiérarchie humaine, pour désigner Dieu : mon droiturier, mon Seigneur. Du reste la plupart des orateurs de la chaire et Bossuet lui-même usaient de ces métaphores.

Mais, s'il est impossible de trouver une justification de la thèse

de MM. Probst-Biraben et de la Motte-Capron dans la réponse de Jeanne, par contre on pourrait y voir une allusion dans la lettre du comte d'Armagnac.

Il formule, en effet, la question d'une façon singulière; il demande à Jehanne de supplier Notre Seigneur Jésus-Christ de lui indiquer lequel des trois papes est le vrai, quel est celui auquel il lui plaira qu'on obéisse désormais, et à qui nous devons croire en secret, sans aucune dissimulation ou manifestation publique.

Avec un peu de bonne volonté, on pourrait interpréter ce texte dans le sens de l'existence de deux papes, l'un — auquel on doit obéir, — l'autre, — auquel on doit croire en secret.

Je m'empresse d'ajouter que je n'attache pas foi à cette interprétation, que je livre simplement à la sagacité de MM. Probst-Biraben et de la Motte-Capron.

Mais l'épisode du comte d'Armagnac se présente comme très mystérieux pour d'autres raisons. Ce seigneur, véritable bandit sans foi ni loi, excommunié pour avoir épousé sa propre sœur, appartient, de par son nom même, au parti Armagnac, c'est-à-dire au parti royal. C'est en cette qualité qu'il écrit à Jeanne une lettre respectueuse, dans laquelle il lui pose la plus embarrassante des questions. A cette question, le messager avait certainement dû ajouter une communication verbale d'une importance telle qu'elle souleva l'indignation des gens de la Pucelle, qui faillirent le jeter à l'eau. De plus, les deux lettres, celle du comte et celle de Jeanne, parviennent mystérieusement aux mains des pires ennemis de Jeanne, — les juges de Rouen. Dans ses explications, la Pucelle ajoute qu'elle avait répondu au comte autre chose encore qui n'était pas dans sa lettre; elle ne spécifie pas de quoi il s'agissait et les juges, si tatillons, si insistants pourtant, ne le lui demandent pas et, de cet épisode, forgent un nouveau chef d'accusation contre la Pucelle (article XXX).

Il m'est impossible de donner, dans cette simple note, une analyse plus complète et une explication de ce fait; bornons-nous à constater qu'il s'ajoute aux nombreux mystères dont est jalonnée l'histoire de Jeanne d'Arc. — J. J.

§

### Blaise de Vigenère cryptologue.

Mon cher Directeur,

Dans le dernier numéro du *Mercure,* M. Emile Magne signale un ouvrage de Mme Denyse Métral sur *Blaise de Vigenère,* archéologue et critique d'art.

Comme cryptologue, je suis surpris que l'auteur n'ait pas mentionné le *Traité des Chiffres ou manières secrètes d'écrire*, par Blaise de Vigenère, 1586.

Le système de Vigenère, dit « Tableau carré », est bien connu et ses variantes ont été largement utilisées par les inventeurs de tous les pays.

Veuillez agréer, etc.

G[al] CARTIER.

§

**A propos d'Anne de Russie, reine de France.**

Paris, ce 9 août 1940.

Mon cher Directeur,

J'ai lu avec un réel plaisir l'intéressant article de M. de Pradel de Lamase sur *Anne de Russie, reine de France* (*Mercure de France* du 1[er] avril 1940). Néanmoins j'y trouve quelques points qu'il est nécessaire de rectifier ou de compléter.

M. de Pradel de Lamase commet une erreur, en affirmant à la page 67 et en le répétant à la page 81 que Iaroslav (le père de la princesse Anne) était le fils de Sviatoslav et petit-fils de Vladimir. Mais dans tous les manuels d'histoire russe il aurait pu lire que c'est Vladimir qui était fils de Sviatoslav et non pas Iaroslav, qui du reste n'a jamais été appelé « Grand », comme le dit l'auteur, mais « Sage » (*Moudry*) (1). Du reste, Vladimir, que l'Eglise orthodoxe ajouta au nombre de ses saints quelques siècles plus tard, était un bâtard. Sviatoslav l'avait eu d'une servante de sa mère (Olga), une serve slave du nom de Malioucha. Cette particularité joua un grand rôle dans la vie du futur Clovis russe, parce qu'elle l'obligea, après maintes aventures, de rayer de la liste des vivants son frère Sviatopolk, fils légitime de Sviatoslav, avant de s'asseoir à son tour sur le « trône d'or de Kiev ». Ajoutons à cela que Vladimir fut le premier sang-mêlé dans la dynastie scandinave des Rurikides.

Mais que vient faire ici le légendaire Rurik, ce soi-disant fondateur de la première dynastie princière de Russie? M. de Pradel de Lamase écrit (page 67) : « L'empereur de Constantinople, qui redoutait déjà son esprit d'aventure, combla Rurik de prévenances... ». Cependant les chroniques du temps nous apprennent que Rurik ne quitta jamais les parages de la Baltique et qu'il n'eut aucune relation de près ou de loin avec Byzance. Ces relations ne s'établirent que plusieurs dizaines d'années plus tard, au temps

(1) Voir à ce sujet : N. de Baumgarten, *Généalogie et mariages occidentaux des Rurikides russes*. « Orientalia Christiana ». Vol. IX-I, 1927.

du Scandinave Igor (2), le mari de la princesse Olga (Elga) et de leur turbulent fils Sviatoslav. Au surplus, ces relations ne furent pendant longtemps que celles qu'un Etat civilisé entretient généralement, sur ses confins, avec les chefs de bandes de pillards qu'il combat ou achète alternativement.

Venons maintenant à la question des évêques qui furent envoyés à Kiev par le roi de France pour solliciter de Iaroslav la main de sa fille Anne. M. Pradel de Lamase cite les noms de deux évêques : Gautier de Maux et Goscelin de Chalignac, mais il oublie le troisième, Roger de Châlons (3), qui était chargé par Odalric, prévôt de l'église Sainte-Marie de Reims, de vérifier les légendes sur saint Clément dont les reliques avaient été, disait-on, transportées jadis de Khersonèse à Kiev (4).

Autre chose. M. de Pradel de Lamase m'excusera de lui faire le reproche d'écrire, après bien d'autres, *Tartare* au lieu de *Tatare,* ainsi qu'on le prononce en Russie et dans tout l'Orient. Le premier *r* fut introduit dans ce mot par des Occidentaux du temps du pape Innocent IV et par le pape lui-même (*Ad sua Tartara Tartari detrudentur*). En réalité, ce terme de *tatare* a plutôt une signification historique qu'ethnographique. Il n'a jamais existé de peuple *tatare*, mais on a donné ce nom de *tatare* à une foule de peuples d'origine mongole et surtout turque, parlant le dialecte turc et professant la foi de Mahomet après avoir été bouddhiste ou chamaniste. Au V^e^ siècle de notre ère, on désignait sous le nom de *tata* ou *tatane* (d'où était né *tatar*) une peuplade mongole qui habitait la partie nord-est de la Mongolie et aussi en Mandchourie, entre les fleuves Khalka, Kéroulène, Soungari, et autour du lac Bouir-Nor. Mais arrêtons-nous là. Aussi bien une dissertation historico-ethnographique poussée plus à fond dépasserait l'objectif que je m'étais imposé en vous écrivant cette lettre.

Aussi veuillez agréer, etc. N. BRIAN-CHANINOV.

§

## Criminel attentat contre Paris.

31 mars 1940.

Mon cher Directeur,

L'autre jour, passant sur le pont de Solférino et voulant admirer une fois de plus la perspective du Pont-Royal et de la Cité, j'ai

(2) « Inger, rex Russorum... » Liutprand de Crémone, *Antapodosis*. Lib. V, 327.

(3) Aubert, *Etudes bibliographiques*, V, 1867. — *Chronique de Champagne* (1837), II, 89, 99.

(4) Dom Ceillier, *Histoire des auteurs ecclésiastiques* (2 a. XIII, 492). — *Histoire littéraire de France* (1746), VII, 86-7.

constaté avec horreur que les substructures du nouveau pont des Saints-Pères, qui est d'ailleurs d'une largeur démesurée, venaient s'encastrer entre les arches du Pont-Royal : une perspective unique au monde en est irrémédiablement gâtée.

Nous sommes plusieurs qui estimons que les coupables d'un tel attentat, le plus cruel sans doute de tous ceux qu'a subis Paris, devraient être mis dès aujourd'hui hors d'état de nuire.

Et nous sommes sûrs, mon cher Directeur, qu'aussi indigné que nous, vous voudrez bien insérer notre protestation. — CASTAGNOU.

§

## Le Sottisier universel.

Un train venait d'Allemagne. Il portait l'uniforme, mais pas d'armes. Les gendarmes l'ont encadré. Les officiers l'ont interrogé. — *Le Canard enchaîné*, 22 novembre.

LE PRINCE HÉRITIER DE SUÈDE REÇOIT LE MINISTRE DE FRANCE. — Oslo, 9 avril. — Le prince héritier Olov a reçu en audience le nouveau ministre de France à Oslo, M. Obert de Dampierre. — *Paris-Soir,* 10 avril.

On s'apprêtait à fêter cette année le cinquantenaire des wagons-restaurants. Renseignements pris, ils ne datent que de 1883. — *L'Œuvre,* 17 mars.

Dans le feu des projecteurs de cinéma, on voyait des soldats, mêlés à des généraux, tendre leurs cars. — *Le Matin,* 24 novembre.

Dans le Moulin Rouge, reconstitué tel qu'il était en 1900, Raimu, René Devillers, Volette Darfeuil et Ginette Maddie jouent les femmes de mœurs légères. — *Paris-Soir,* 3 février.

Dans un souci d'intérêt général, nous avons posé, à plusieurs reprises, la question des médecins, dont la pénurie, à Laval, a causé le rigoureux hiver que nous venons de traverser. — *L'Ouest-Eclair,* 23 février.

Il nous serait difficile à cette heure de mettre un nom sur tous les uniformes dorés et constellés de décorations qui garnissaient les loges. Citons cependant Mistinguett. — *Le Petit Marseillais,* 20 novembre.

Les portes de la maison étaient constamment fermées, et la cour était close au moyen d'un portail qui restait ouvert. — *La France* (de Bordeaux), 22 février.

A VENDRE état de santé grave, fonds d'alimentation. — *La Vigie de Dieppe,* 23 février.

COQUILLE.

Soldats vous ne souffrirez plus du froid. Malades vous calmerez vos douleurs, avec la Couillotte THERMIC, 125 heures de chaleur. Institut scientifique Dugueyt, Moirans (Isère). — *Candide,* 28 février.

---

*Le Gérant :* JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure), — 1940.